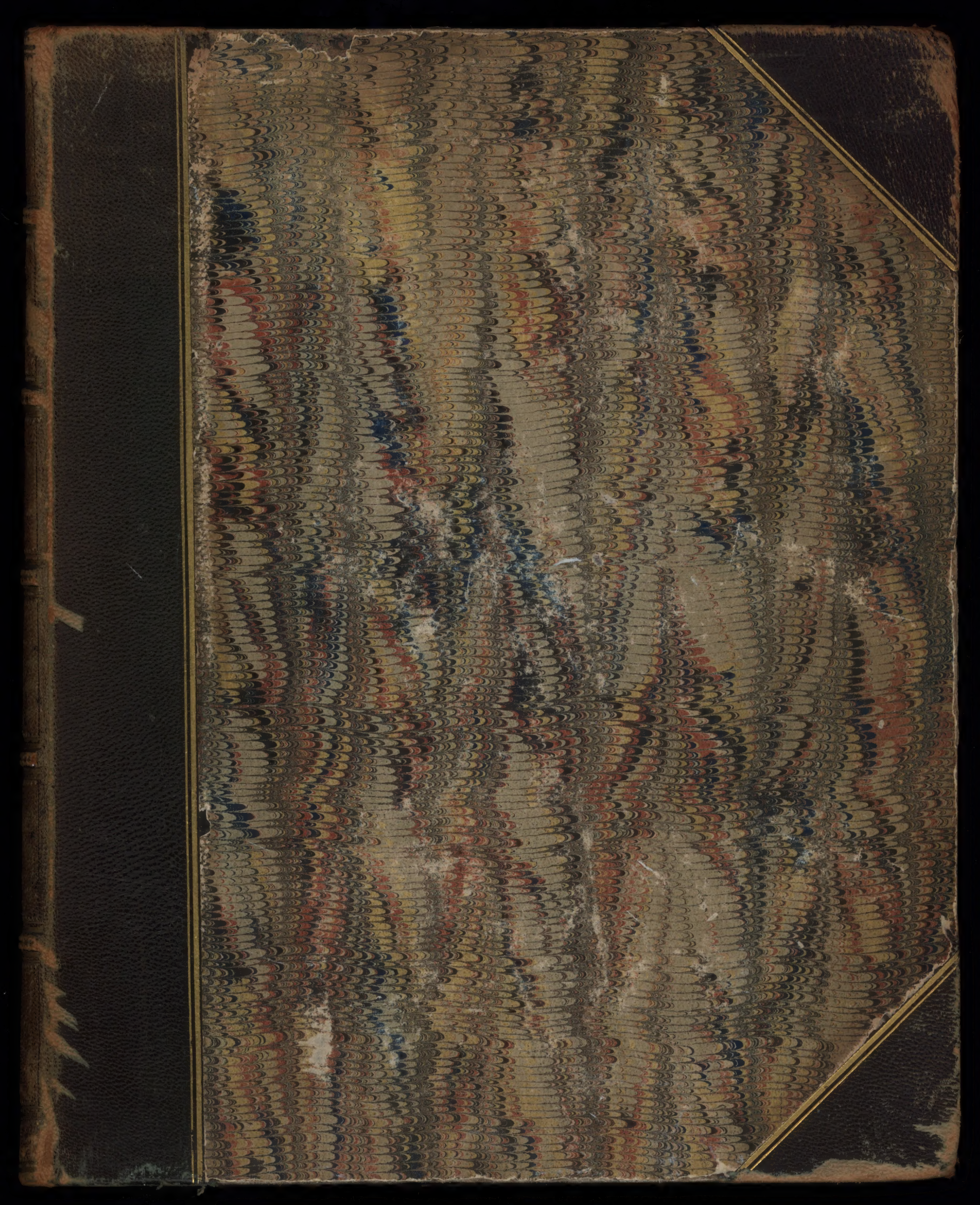
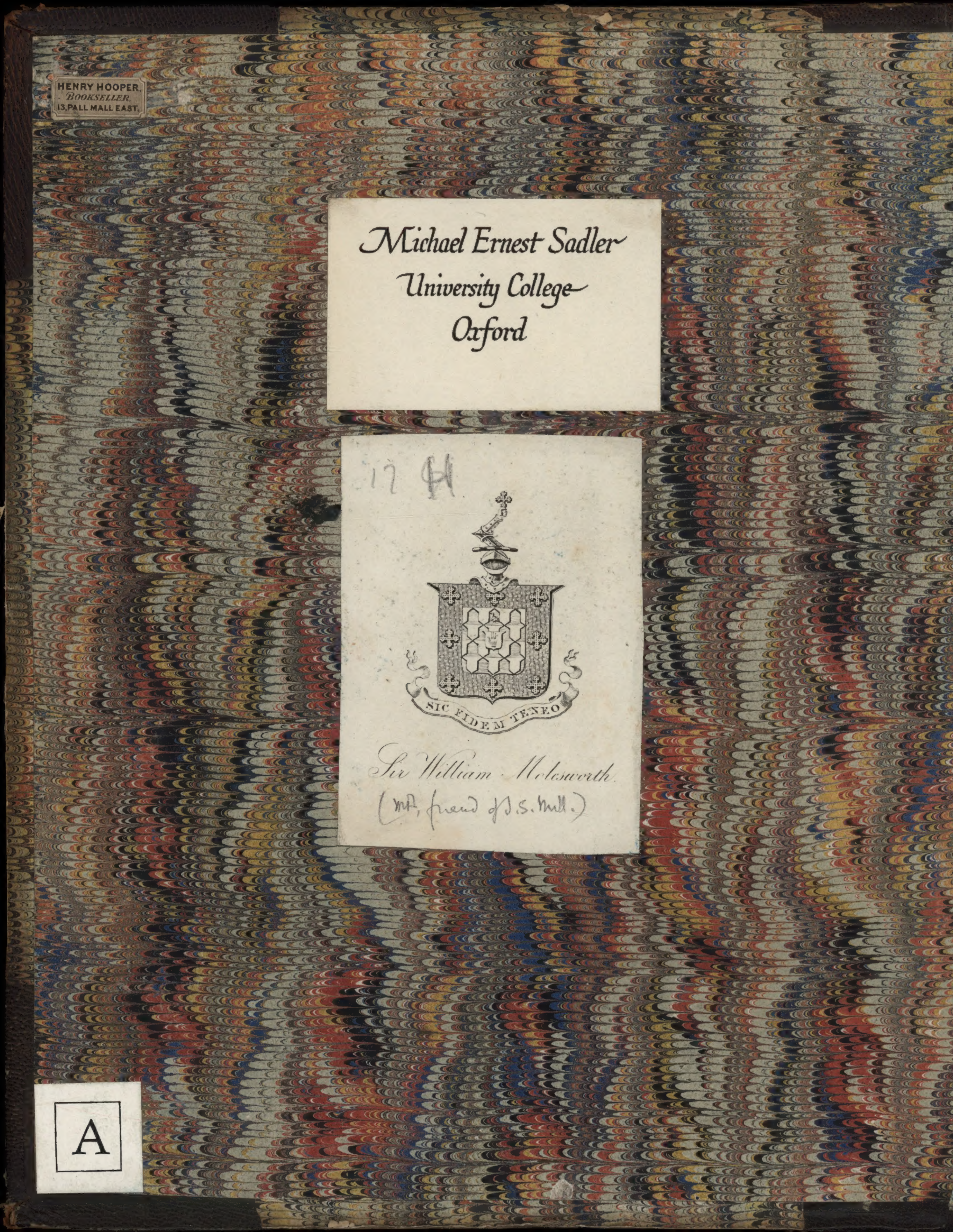
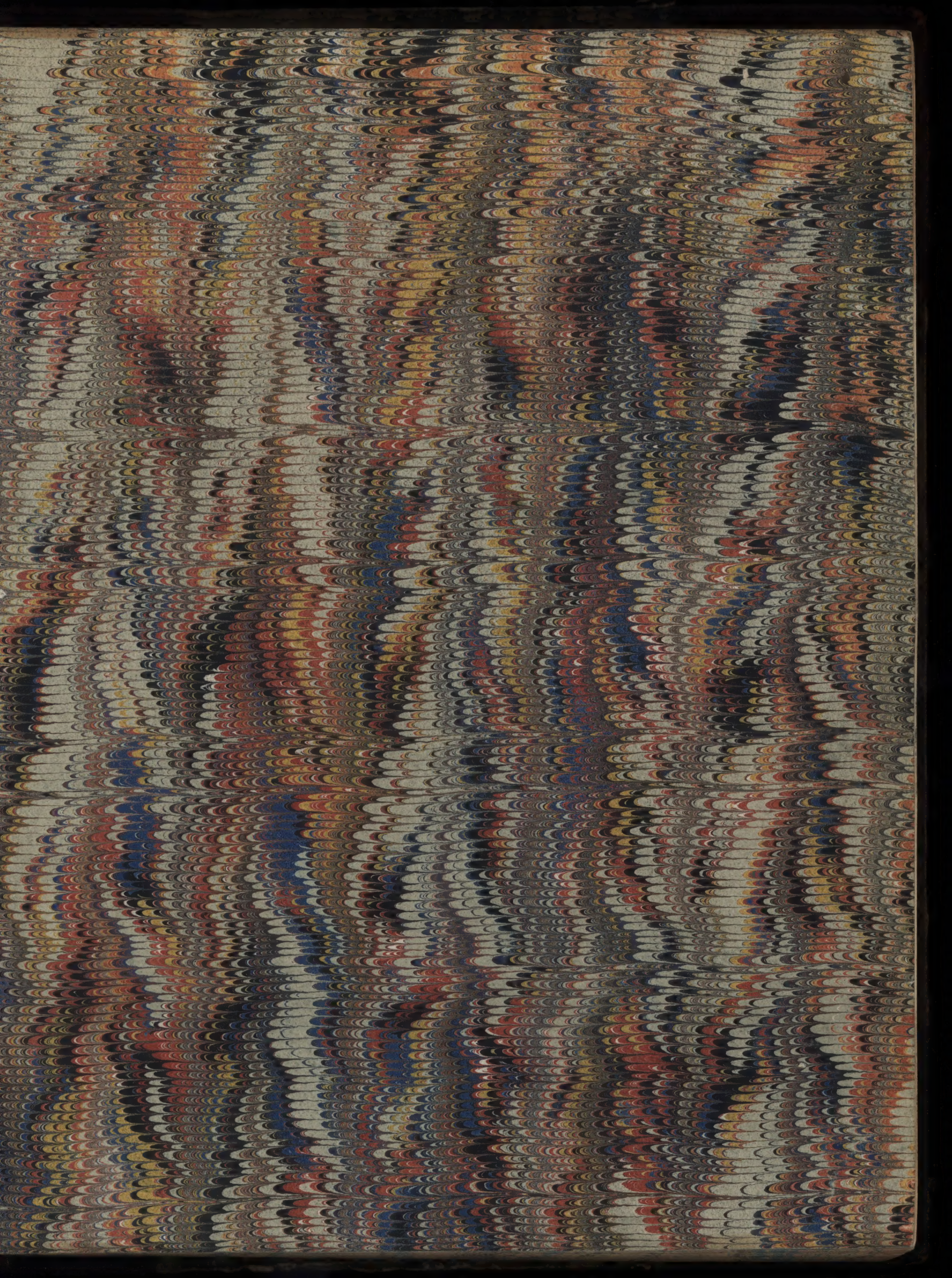



HENRY HOOPER,
BOOKSELLER,
13, PALL MALL EAST.
Michael Ernest Sadler
University College
Oxford
SIC FIDEM TENEO
Sir William Molesworth
(M.P., friend of J.S. Mill.)
A



[illegible]

LES

CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.



IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.




Premier Volume.
Bon.
action
au Porteur
Avoir
Doit
CHERRIER SC

LES

CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE

COMPOSÉS ET DESSINÉS

PAR M. H. DAUMIER,

sur les Idées et les Légendes de

M. CH. PHILIPON,

réduits et lithographiés par MM. *** ;

TEXTE

PAR MM. MAURICE ALHOY ET LOUIS HUART.

PARIS.

CHEZ AUBERT ET Cie, ÉDITEURS DU MUSÉE POUR RIRE,

GALERIE VÉRO-DODAT.

—

1839



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 1. —

Robert-Macaire, banquier.

Salut au héros de l'Odyssée dont nous nous faisons l'Homère! — Salut à l'inséparable compagnon du grand homme! salut au fidèle Achate du pieux Énée en pantalon garance!

Nous voici au premier chapitre de cette histoire phénoménale, plus fertile en incidents dramatiques, drôlatiques et *gendarmifiques* surtout, que tous les romans de Cervantes et de Lesage. Nous avouons que nous n'entreprenons pas cette aventureuse narration sans une certaine crainte: l'existence du héros qui va nous occuper de nouveau a déjà été si connue du public qu'il serait dangereux peut-être de vouloir broder sur un canevas appartenant pour ainsi dire au domaine de l'Histoire. Il en est de Robert-Macaire comme de don Quichotte, comme de Gil Blas: ils ont

existé véritablement, tous leurs discours sont gravés dans la mémoire, et vouloir y changer un mot serait un crime véritable, dont demanderaient justice tous les membres de l'institut historique.

Cela dit, nous commençons la chronique des faits et gestes d'un chevalier d'industrie qui fut sans peur, mais non sans reproche.

A peine échappés des prisons de Lyon, dont les barreaux sont si épais, ainsi que Bertrand l'a entendu dire dans la société, les deux célèbres amis voyageurs arrivent dans la fameuse *Auberge des Adrets*, et là, après avoir fait un dîner copieux avec du fromage de Gruyère, Robert et Bertrand tenant conseil auprès d'une table non couverte d'un tapis vert, le conseil décide à l'unanimité des voix :

1° Qu'on n'a pas d'argent dans la poche pour payer le festin que l'on vient de consommer ;

2° Que la crise commerciale actuelle rendrait fort difficile l'escompte d'une lettre de change tirée par Bertrand sur Robert ;

3° Que le propriétaire de l'*Auberge des Adrets* est un homme fort mal élevé, et qui ne consentirait pas à faire crédit aux deux voyageurs sur leur bonne mine.

Dans cette circonstance critique, la première idée qui se présente à l'esprit de Robert est de laisser en gage, entre les mains de l'aubergiste, son ami Bertrand ; mais Bertrand, trouvant cette proposition peu parlementaire, la repousse avec toute la vigueur de ses poumons, et consent tout au plus à laisser en plan son parapluie. — Mais après un mûr examen du meuble en question, on reconnut qu'il était lui-même comme l'examen, c'est-à-dire très-mûr, et l'assemblée, rejetant la proposition, passa immédiatement à *l'ordre du jour*.

Bertrand, pour acquérir les fonds nécessaires au paiement de ce malheureux morceau de fromage de Gruyère, propose successivement de demander au directeur du théâtre de Lyon une représentation à bénéfice, à titre d'artistes voyageurs dans la débine ; — ou bien, de faire jouer une queue d'honneur au billard de *l'Auberge des Adrets*, au profit des orphelins du tremblement de terre de Lisbonne ; — ou bien enfin, troisième moyen, le plus commode de tous et le plus à portée de toutes les fortunes, Bertrand propose de quitter immédiatement l'hôtel sans demander l'*addition* du pain et du fromage.

Cette dernière motion fit tressaillir Robert-Macaire, depuis la plante des pieds jusques et y compris la plante des cheveux ; et se redressant de toute la hauteur d'un homme dont la fierté est révoltée, Robert s'écria : — Lever le pied sans demander la carte ! mais Bertrand, vous n'y songez pas !... vous voulez donc nous faire passer pour des polissons ?



N° 1.



BERTRAND j'adore l'industrie.
..Si tu veux nous créons une banque, mais là, une vraie banque! Capital 100 millions de millions, 100 millards de millards d'Actions. Nous enfonçons la Banque de France, nous enfonçons les banquiers, les banquistes, nous enfonçons tout le monde! — Oui, mais les gendarmes?.... — Que tu es bête BERTRAND, est ce qu'on arrête un millionnaire!

F.S.

Paris chez Aubert Gal. Véro dodat

imp. d'Aubert et C.ie

Bertrand, tout honteux du peu de succès de sa proposition, baissa la tête, et, pour prendre contenance, se mit à frotter le taffetas de son parapluie afin de le rendre un peu plus brillant, car l'averse du guignon, et toutes les vicissitudes d'une existence passablement orageuse, avaient déjà pas mal terni l'éclat du dôme protecteur qui tournait légèrement au riflard.

Bertrand fut tout à coup tiré de son occupation par la voix de Robert, qui, à l'instar et avec la joie d'Archimède, s'écria : — Je l'ai trouvé!

— Quoi donc? — exclama Bertrand à son tour, — une pièce de dix sous!... fameux!

Robert ne daigna pas répondre à cette question empreinte de simplicité; et, se cambrant fièrement en arrière, en passant le pouce entre le gilet et la chemise, comme un gentilhomme très-anglais, il jeta à la face de Bertrand ces mémorables paroles qui nous ont été transmises par l'histoire :

— Écoute, Bertrand, nous n'avons pas de fonds, parce que nous n'avons pas de caisse; ayons une caisse, nous aurons des fonds; tu me comprends?.....

Bertrand fit un signe très-diplomatique, qu'on pouvait interpréter de toutes les manières, et à la volonté des personnes. — Robert, satisfait de cette approbation, continua :

— Voici la chose! — Bertrand, j'adore l'industrie.... Si tu veux, nous créerons une banque; mais là, une vraie banque! Capital: cent millions de millions, cent milliards de milliards d'actions. Nous enfonçons la Banque de France, nous enfonçons les banquiers, les banquistes; nous enfonçons tout le monde!

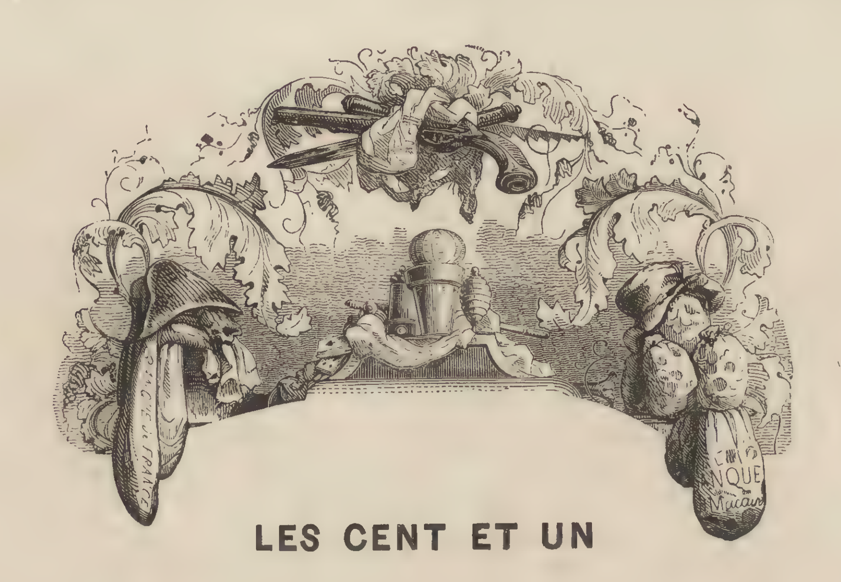
— Oui; mais les gendarmes?.....

— Que tu es bête, Bertrand! est-ce qu'on arrête un millionnaire?

L. H.



Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 2. —

Robert-Macaire philanthrope.

De l'auberge des Adrets nous tombons au beau milieu de Paris. La maison de banque fondée sous la raison sociale *Macaire, Bertrand et Comp*e, n'ayant pas eu tout le succès désirable, les deux industrieux amis vinrent exercer la profession d'industriels dans la célèbre capitale qui renferme dans ses murs l'élite des arts, des sciences et des lettres, plus, quatre mille forçats libérés, jeunes hommes ayant éprouvé des malheurs, mais *lettrés* aussi.

Dès son entrée dans le chef-lieu du département de la Seine, le cœur de Robert-Macaire fut vivement ému du spectacle affligeant que présentait cette grande famille de huit cent mille individus qui, loin de vivre

entre eux comme des frères, ne sont pas le moins du monde cousins.— Robert, véritable philanthrope, comprit qu'une association qui viendrait à lier tous les membres de cette vaste famille qui compose Paris serait d'autant plus profitable, qu'un caissier probe et intelligent servirait de point central à ce réseau immense.

Dans notre siècle on vit tellement vite, et tant d'événements nouveaux viennent faire oublier les événements de la veille, que, pour comprendre parfaitement aujourd'hui la pensée qui avait présidé à la formation de la *Société du Clystère*, il est nécessaire de se reporter à l'époque où cette société prit naissance.

Il y a trois ans environ, tous les Français furent saisis tout à coup d'un bel accès de philanthropie; une lutte généreuse était ouverte pour savoir à qui resterait la palme de l'humanité et de la bienfaisance. — Ces hommes éminemment généreux se mirent à créer une foule de *Sociétés* particulières, qui toutes avaient pour but d'être utiles à la société en général. — De tous côtés, on se cassait la tête pour trouver un moyen d'être utile à ses contemporains.

L'un inventait une *Société philanthropique des Fricandeaux*, qui, moyennant trois sous par plat, devait servir des festins de Balthazar à domicile; — désormais, on ne pouvait plus mourir de faim, à moins de n'avoir pas trois sous dans sa poche; — et encore la Société faisait-elle un crédit de quarante-cinq ans!

L'autre inventait une *Société philanthropique des Tempêtes!* Grâce à cette Société, personne ne peut plus se noyer: lorsque par malheur on tombe à l'eau, il suffit d'écrire immédiatement au gérant de l'établissement, place Vendôme, à Paris, et on est repêché aux frais de la Société. (Les lettres non affranchies ne sont pas reçues.)

Celui-ci, touché du désagrément que l'on éprouve à endosser pour huit années l'uniforme de tourlourou, vint à créer une Caisse d'épargne au moyen de laquelle tous les jeunes Français seront exempts de la conscription.

Celui-là enfin imagine une Société, toujours philanthropique, qui, sous le prétexte de soigner gratis les malades, a pour but de faire mourir de faim tous les médecins et tous les apothicaires de Paris.

Robert-Macaire, dans son accès de philanthropie, n'a pas été jusqu'à donner *gratis* tous ses soins à l'humanité souffrante, et on ne pouvait être reçu de la *Société du Clystère* qu'en payant une prime de douze francs par an!

C'est dans cette première opération de Robert-Macaire, que nous voyons apparaître la *grande affiche*, cette compagne inséparable de l'industrie moderne, cette trompette des carrefours; — si l'affiche a pris

LES ROBERT-MACAIRE.

N°2.



Robert-Macaire Philantrope

_Vois tu, Bertrand, nous faisons de la morale en actions . . . en Actions de 250 francs bien entendu; nous soignerons les Actionnaires gratis, tu les purgeras, je les saignerai.

Chez Aubert, gal. Vero dodat

Imp. d'Aubert et Cie

depuis un essor encore plus vaste, la postérité ne doit cependant pas oublier que sa première apparition tant soit peu gigantesque, est due à la Société du Clystère!

Si l'affiche avait continué à se développer pendant plusieurs années comme elle l'avait fait pendant plusieurs semaines, nous ne savons pas vraiment où cela se serait arrêté! — Il ne fallait rien moins que trois hommes et trois échelles pour coller une affiche de moyenne dimension, un simple *Avis au Public*, pour annoncer un changement de domicile, ou une baisse de prix sur les *Briquets phosphoriques!* — Il s'était déjà formé des compagnies de spéculateurs qui avaient l'intention de construire des murailles rien que pour recevoir des affiches.

Du reste, il est à remarquer que la compagnie qui réalisa les plus beaux bénéfices durant la période des grandes affiches fut la respectable Compagnie des Chiffonniers. — Ces messieurs faisaient régulièrement trois tournées par jour, et arrachaient ces immenses lambeaux de papiers qui se transformaient pour eux en billets de banque. — Les afficheurs eux-mêmes prêtaient parfaitement la main à cette spéculation, et ils avaient toujours soin de ne pas coller un des coins de l'affiche, afin qu'elle pût être enlevée plus facilement. L'homme à la colle raisonnait parfaitement juste en se disant que plus on arracherait d'affiches, et plus ça lui donnerait d'occupation et de bénéfice pour en recoller de nouvelles.

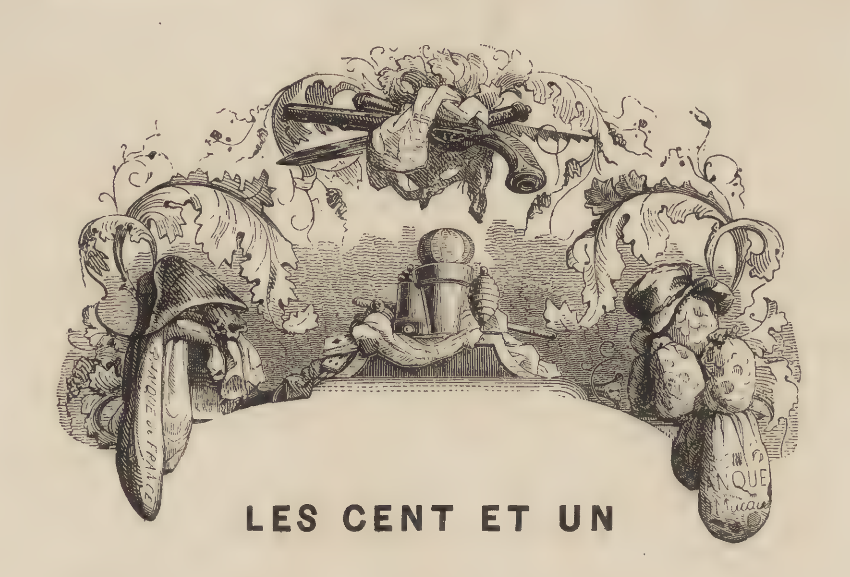
C'était la mode alors de tout envoyer à domicile. — Bains à domicile, gaz et gazettes à domicile, romans à domicile, fricandeau à domicile, laiterie à domicile, bois à domicile, briquets phosphoriques à domicile, clystères à domicile! — tout enfin devait arriver au domicile de l'heureux Parisien, lui qui, jusqu'alors, n'avait reçu à domicile que les billets de garde envoyés par son sergent-major!

Robert, en collaboration de son ami Bertrand, vient à son tour de combler la lacune qui existait encore dans les fournitures à domicile. — Robert a fourni la rédaction, Bertrand a posé l'affiche, et les deux grands hommes regardent d'un air de satisfaction l'effet prodigieux que l'affiche, humide encore, produit sur tous les braves badauds parisiens, qui savourent déjà en pensée les délicieux clystères à domicile!

Aussi Robert, ne doutant nullement du succès de son entreprise, s'appuie complaisamment sur l'épaule de Bertrand, et lui dit:

— Vois-tu, Bertrand, nous faisons là de la morale en action....., en actions de 250 francs, bien entendu: — Nous soignerons les actionnaires gratis, tu les purgeras....; moi, je les saignerai!

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 3. —

Robert-Macaire, escompteur.

Il n'est personne qui, en passant dans les rues qui avoisinent le Palais-Royal, n'ait remarqué de ces maisons à longues allées noires, étroites et suintant l'humidité. Au-dessus de ces entrées peu attrayantes se trouvent souvent des écriteaux annonçant au passant que : « *Ici on achète toutes espèces de Marchandises et les Reconnaissances du Mont-de-Piété.* »

Triste marchandise que ces derniers petits papiers, et dont le vendeur ne doit pas tirer grande ressource! car, si l'établissement national qui a reçu le sobriquet de *Mont-de-Piété* se montre avare de ses pièces de cinq francs et n'accorde son numéraire que pour la moitié de la valeur de la marchandise, l'acheteur de reconnaissances est au moins aussi défiant

que l'établissement national, et s'arrange toujours de manière à se réserver un bénéfice fort honnête. Le cabinet d'un antiquaire, le fouillis d'un marchand de meubles, le désordre d'un atelier d'artiste, n'ont rien de comparable au coup d'œil que présente le magasin, le sanctuaire d'un de ces négociants en marchandises de toutes sortes et en reconnaissances du Mont-de-Piété.

Pour peu qu'on soit philosophe, — et tout le monde a le droit d'être philosophe ! — la vue d'un de ces magasins fantastiques peut faire naître bien des réflexions tristes ou bouffonnes, suivant que l'on est de la secte d'Héraclite ou de Démocrite. — Pardon de la citation savante, c'est sans préméditation, et avec des circonstances atténuantes.

Tout Paris vient aboutir dans le poudreux fouillis de ce marchand de bric-à-brac escompteur; toutes les classes de la société fournissent leur contingent à ce bazar universel, véritable succursale du Mont-de-Piété. Pendules de salon et vieilles casseroles, tableaux de prix et lithographies à quinze sous le rouleau, vases étrusques et vieux pots à beurre, secrétaire en palissandre et commode en noyer, fauteuils en damas de soie et chaises en fer creux laminé, on trouve de tout dans ce capharnaüm de la misère et de la dissipation parisienne; — la montre d'argent de l'étudiant en médecine va rejoindre dans ce lieu, pendant les jours gras, la petite montre en or guilloché de la petite dame de la rue de Provence, qui, depuis quelque temps, est veuve de bienfaiteur; les outils du pauvre ouvrier malade se trouvent pêle-mêle avec les éventails chinois d'une ancienne actrice à la mode; le violon de l'artiste se trouve écrasé dans sa boîte par de vieux trumeaux et un assortiment de vieille ferraille!

L'industriel dont nous nous occupons, et qui, par parenthèse, n'a pas même de nom dans le commerce parisien, puisque ce n'est pas positivement un marchand de bric-à-brac et qu'il ne se pare pas exclusivement du titre d'*acheteur des reconnaissances du Mont-de-Piété;* ce négociant, disons-nous, que nous nous contenterons de désigner sous le nom de *Monsieur La Ressource,* ne se contente pas d'acheter et de revendre une foule de choses, ou plutôt toutes les choses imaginables; il joint aussi à ce commerce déjà lucratif, une autre branche d'industrie bien plus lucrative encore : il escompte la signature des jeunes gens qui éprouvent le besoin de mener une existence un peu *andalouse.* Comme les soupers au *Café Anglais* coûtent un prix fou, il faut bien aviser au moyen de tripler le quartier de pension que l'on tient de la munificence paternelle ou *onclernelle;* et le jeune amateur du bal Musard et de tous ses accessoires vient un beau matin trouver M. La Ressource pour aviser au moyen de remplir le tiroir d'un secrétaire fort espagnol, c'est-à-dire tout-à-fait



Robert-Macaire Escompteur.

Voici mes conditions : vous me ferez une lettre de change de 40,000 f. je vous donnerai 25 f. Argent, _ 3,000 f. de Moutarde blanche et de Socques articulés. _ 3,000 f. de pommes de terre frites, _ une roue de Cabriolet, _ deux vaches, _ quatre actions du Physionotype et un quintal de connaissances utiles
Je n'ai pas d'autres valeurs en portefeuille, mais cela vaut de l'or.

Chez Aubert Gal. Véro dodat — Imp. d'Aubert et Cie

mis à sec par toutes les Andalouses des bals de la Renaissance et des bals de la rue Vivienne.

Comme depuis quelque temps surtout, le tribunal de Police correctionnelle se montre fort peu disposé à encourager le commerce qui consiste à fournir de l'argent moyennant des intérêts qu'on a la petitesse d'appeler *usuraires*, messieurs les négociants à la petite semaine se gardent bien aujourd'hui de demander un intérêt un peu élevé; — oh! mon Dieu, ils ne sont pas exigeants sur ce point; leurs prédécesseurs n'avaient pas honte de prendre 25, 30, et même 50 pour cent: maintenant on serait désolé d'accepter plus de 5 pour cent, intérêt bourgeois, tout ce qu'il y a de plus bourgeois; on rend service à un ami, et voilà tout!

Seulement, on a soin, en échange du billet du jeune homme, billet stipulé valeur reçue comptant, de ne fournir que le tiers ou le quart en écus, et on complète la somme en marchandises: les écus sont si rares aujourd'hui qu'il faut bien faire ce petit sacrifice; du reste, ces marchandises sont toujours excellentes, et d'un placement facile..., —à soixante-quinze pour cent de perte.

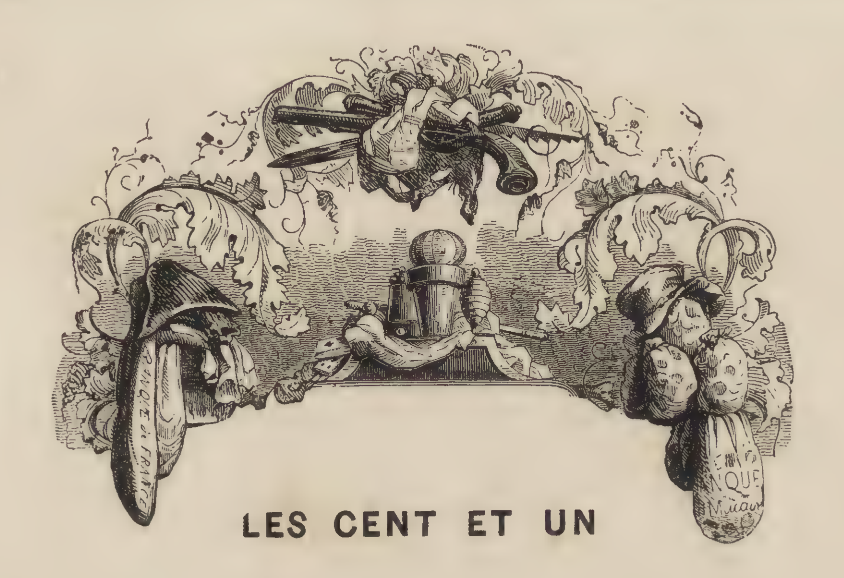
Robert-Macaire, dès son entrée dans la carrière de l'industrie, devait nécessairement se laisser séduire par l'agrément de la position sociale du marchand de bric-à-brac escompteur. Aussi n'y a-t-il pas fait faute, et ses premiers pas dans cette route furent marqués par d'éclatants succès! Tous les journaux ont enregistré il y a quelque temps le résultat d'une de ses opérations : c'est lui ou un de ses plus brillants élèves qui avait escompté à un jeune dandy une lettre de change de 4,000 francs, contre cinq cents francs écus, huit cents bouteilles d'eau de Seltz, un chameau et un ours, accompagnés d'un petit tambour et d'un flageolet!

Il est bien entendu que pour compléter l'opération, Robert-Macaire envoie le lendemain son ami Bertrand racheter les marchandises au jeune homme, qui est charmé de pouvoir s'en débarrasser contre quelques écus.

L'affaire que Robert-Macaire est en train de conclure en cet instant ne nous semble pas moins agréable :

—Voici mes conditions: vous me ferez une lettre de change de 40,000 francs, je vous donnerai 25 francs argent, — 3,000 francs de moutarde blanche et de socques articulés, — 3,000 francs de pommes de terre frites, — une roue de cabriolet, — deux vaches, — quatre actions du *Panthéon littéraire*, et un quintal du journal *la Presse*....; je n'ai pas d'autres valeurs en portefeuille, mais cela vaut de l'or!

Chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 4. —

Robert-Macaire et la houille.

Après l'invention de l'actionnaire, l'invention de la houille a, certes, bien aussi son agrément! — Il y a même plus, la houille peut être regardée comme le complément indispensable de l'actionnaire; et la houille sans actionnaire, ou l'actionnaire sans houille, serait comme un corps sans âme, comme un théâtre sans spectateurs, comme un journal sans abonnés, comme un ténor sans *ut* quelconque, fût-ce même un roquet d'*ut* de chanteur d'opéra-comique.

La houille est une chose si précieuse, si délicieuse, si avantageuse, que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer; et c'est ce qui fait tout justement que bon nombre d'industriels se sont dévoués au bien-être de la société, et ont inventé des mines de houille dans des départements qui, depuis la créa-

tion du monde et des départements, n'avaient jamais produit que de la craie; comme les environs de Paris, par exemple, où l'on trouve une légère couche blanche de douze cents pieds d'épaisseur!—Voilà de quoi frotter les escarpins de tous les danseurs de corde, de tous les saltimbanques, de tous les acrobates de l'univers, jusqu'à la fin des siècles.—Voilà pourquoi, attendu que toute cette craie est récoltée dans les environs de Paris, on la désigne dans le commerce sous le nom de *blanc d'Espagne*.

Comme l'instruction est toujours une bonne chose, nous n'étions pas fâché de vous apprendre en passant, même à propos de houille, l'origine de cette expression : *blanc d'Espagne!*

Dans ces derniers temps, les petits livres amusants que l'on vend deux sous sur les places publiques, avec un paquet de poudre à gratter, et qui donnent *la manière de rire, de se divertir et de s'enrichir en société sans se fâcher*, ont indiqué plusieurs recettes pour exploiter des mines de houille. — La première recette est très-vulgaire, très-niaise, même; car elle semble empruntée à la *Cuisinière bourgeoise*, article *civet de lièvre:* — Pour exploiter une mine de houille, ayez d'abord une mine de houille, etc., etc. — La seconde recette, sans être moins à portée de toutes les intelligences, est surtout beaucoup plus à portée de toutes les fortunes; car elle dit : — Pour exploiter une mine de houille, achetez, pour quelques écus, un champ où depuis un temps immémorial il ne pousse que des cailloux, semez-y des actionnaires, creusez un grand trou, faites faire un rapport scientifique par un individu quelconque, expert en n'importe quoi; ce rapport déclarera qu'il n'est pas impossible qu'une mine magnifique se trouve dans ce champ, attendu que César, en traversant les Gaules, aurait pu mentionner cette mine dans ses Commentaires, si elle avait existé de son temps; et cet oubli est d'autant plus heureux, qu'il prouve évidemment que cette mine n'a jamais été exploitée, et que par conséquent ses filons ont encore toute leur richesse, et rapporteront des sommes énormes aux actionnaires; en conséquence de quoi cette mine doit être évaluée au moins un million! — et voilà! — Prix du rapport scientifique, minéralogique et houillifique : mille francs!

Ce rapport ne manquait jamais de faire du bruit dans le monde, surtout en ayant soin de l'accompagner convenablement à l'aide de la grosse caisse de l'Annonce et de la clarinette de la Réclame. — Quinze jours après, on aurait pu combler totalement le puits de la mine avec le nombre de jobards..., je me trompe, je veux dire d'actionnaires, qu'on était parvenu à recruter parmi les trente-deux millions de Français qui composent le peuple surnommé *le plus spirituel de la terre!* — C'est très-flatteur pour les autres nations !



Messieurs et Dames!

Les mines d'argent les mines d'or, les mines de diamant ne sont que de la pot-bouille, de la ratatouille en comparaison de ma houille.... Mais (que vous m'allez dire), tu vends alors tes actions un million?..... Mes actions, Messieurs, je ne les vends pas. je les donne pour deux cents misérables francs, j'en donne deux pour une je donne une aiguille, un cure-oreille, un passe lacet, et je vous donne encore ma benediction par dessus le marche.....
.... En avant la grosse caisse!

F S

Chez Aubert gal Véro dodat

Imp. d'Aubert et Cie

Quelques fonceurs de mines de houille, en fonceurs encore plus distingués que les autres, avaient soin de joindre à leurs rapports, des dessins lithographiques représentant la mine sous tous ses aspects, et on avait soin d'enjoliver le dessin de quelques petites cheminées qui fumaient; il n'y a rien qui fasse bien dans un paysage comme une cheminée qui fume! — Puis, comme tous les professeurs et tous les peintres célèbres conseillent aussi d'animer les paysages à l'aide de quelques petits personnages, on représentait une foule de petits ouvriers traînant des brouettes pleines de houille; — c'était joli, cela faisait bien à l'œil, et le tirage lithographique ne coûtait pas plus cher: vous voyez donc bien que ce n'était pas la peine de se passer de petites cheminées et de petits bonshommes!

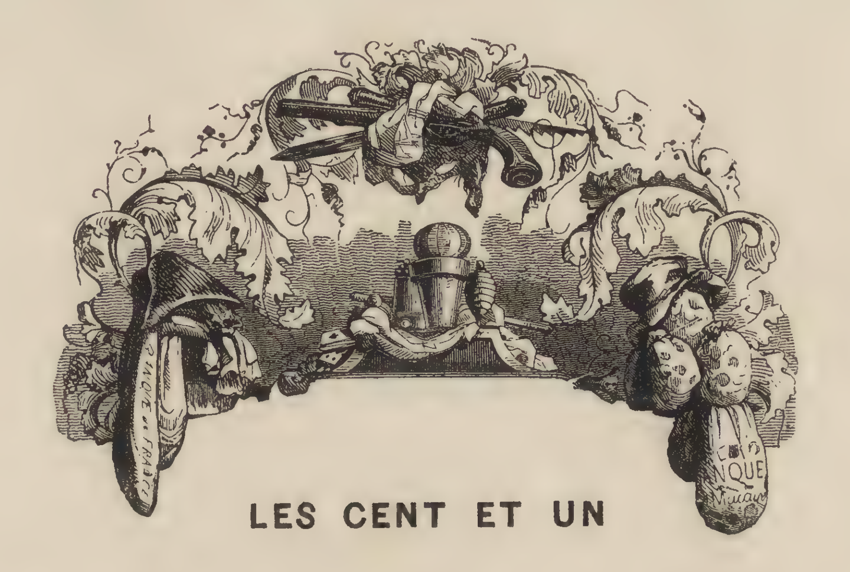
Enfin, quelques fonceurs, en fonceurs encore plus forts que tous les autres, avaient joint à cette recette la recette toute particulière d'enfouir quelques paniers de houille dans le terrain présumé houiller: de la sorte, les premières fouilles étaient toujours couronnées d'un plein succès; mais Robert-Macaire, lors de son association avec Bertrand, trouva cette recette indélicate, et déclara hautement qu'elle ne convenait qu'à des polissons. — Passe pour des étourderies de jeunesse; mais de l'indélicatesse, jamais!!

C'est pourquoi, au lieu de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre, comme une taupe ténébreuse, pour y porter des fragments de houille, ou des morceaux de *cook* brûlés déjà deux ou trois fois, Robert-Macaire préféra grimper sur un cabriolet emprunté à un marchand de vulnéraire suisse de ses amis; et là, montrant ses actions au grand jour de la place publique, craignant peu de laisser voir sa marchandise et de laisser tâter le papier pour prouver qu'il était d'une bonne fabrique, et parfaitement collé, — notre héros, après avoir rassemblé une société choisie à l'aide d'une musique qui, pour porter à la tête, n'était pourtant pas enivrante, proféra le discours suivant avec l'aplomb d'un professeur de rhétorique:

— Messieurs et dames....... Les mines d'argent, les mines d'or, les mines de diamant, ne sont que de la pot-bouille, de la ratatouille en comparaison de ma houille!... Mais (que vous m'allez dire), tu vends alors tes actions un million?..... Mes actions, Messieurs, je ne les vends pas, je les donne pour deux cents misérables francs, j'en donne deux pour une; je donne une aiguille, un cure-oreille, un passe-lacet, et je vous donne encore ma bénédiction par-dessus le marché!..... — En avant, la grosse caisse!

Dix minutes après, il ne restait plus une action sur la place; le tour était fait; il ne restait plus qu'à prendre des chevaux de poste pour Bruxelles!

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 5. —

L'Assemblée d'Actionnaires.

La plus belle invention du dix-neuvième siècle est bien certainement l actionnaire. — L'homme de génie qui le premier a importé en France ce produit de l'industrie humaine, a bien mérité les bénédictions des industriels en général, et des chevaliers d'industrie en particulier. — La pomme de terre est d'un excellent rapport, la betterave a bien son charme, la carotte est très-nourrissante, et la graine de topinambour donne des produits monstrueux ; mais qu'est-ce que tout cela, bon Dieu ! en comparaison de ce que produit la graine d'actionnaire semée dans un terrain vierge et qui n'a pas encore été trop fouillé par la bêche de la civilisation ?

L'année 1837 fut très-pluvieuse ; Paris fut presque continuellement inondé de torrents de pluie et d'averses de prospectus ; mais si la saison fut défavorable aux melons, en revanche elle fit pousser une quantité

innombrable d'actionnaires qui les remplacèrent fort avantageusement. — Plus on étudie le caractère de cette classe prodigieuse, qui malheureusement n'existait pas encore du temps de M. de Buffon, et qui, par conséquent, n'a pas pu être décrite par ce savant naturaliste, et plus on est tenté de croire que ce bipède est le produit fantastique de l'alliance incestueuse d'un serin et d'un cornichon!

Nous demandons pardon à l'actionnaire si nous émettons ainsi sur son compte une opinion littéraire qui doit paraître un peu verte; mais toute autre comparaison aurait mal rendu notre pensée.

Il n'était sorte d'entreprise extraordinaire, baroque, stupide même, qui, à l'aide de quelques coups de grosse caisse avec accompagnement de clarinette, ne fît accourir une foule de badauds qui s'arrachaient les actions, les coupons, et les fragments de coupon! — Vous vous rappelez, ou plutôt même vous ne vous rappelez plus, sans doute, ces millions de sociétés qui furent créées dans l'espace de quelques mois, et qui vécurent toutes l'espace de quelques semaines. — La quatrième page des journaux n'était plus assez vaste pour contenir les annonces mirobolantes qui venaient se disputer la place au soleil de la publicité; la *Réclame* se faufilait jusque dans le feuilleton, et le *Premier Paris* voyait empiéter chaque jour davantage sur l'espace réservé à ses tartines politiques. — Ce n'est pas là, du reste, le plus grand méfait que l'on puisse reprocher à l'Annonce et à l'Action; au contraire, il en est des tartines politiques comme des tartines de beurre : les plus légères sont les meilleures.

A l'époque où florissait l'action, il semblait que tous les Français fussent dignes d'entrer à l'établissement national des *Quinze-Vingts*, tellement tous ces malheureux étaient aveugles. — La contagion fut générale, il n'était personne qui n'eût dans un coin de son tiroir une petite action de n'importe quoi, — fût-ce une action de librairie, de laiterie, de boulangerie, de parfumerie, ou de charcuterie; car, pour répéter une maxime qui n'est pas neuve, mais qui n'est pas consolante, dans cette époque déplorable, tout, excepté la morale, avait été mis en actions! — Après tout, si quelquefois on se laissait aller à s'apitoyer sur la bonne foi, l'aveuglement ou la niaiserie, comme vous voudrez l'appeler, de ces actionnaires qui échangeaient de belles et bonnes pièces de cinq francs non frappées à Monaco, contre de mauvais petits morceaux de papier non contrôlés par la Monnaie, d'autres fois aussi on était tenté de trouver juste la punition que ces actionnaires recevaient de la Providence, par l'entremise de Robert-Macaire; — car un actionnaire auquel on offrait, pour une modique somme de cinquante mille francs, un immeuble qui, suivant le prospectus, en valait trois cent mille, et qui, à l'aide d'une autre opération, devait rap-



F. S.

L'Assemblée d'Actionnaires.

_ Messieurs, le Journal, franchement monarchique, que j'ai eu l'honneur de fonder avec vos Capitaux et de diriger avec ma probité et mes lumières, a dépassé toutes mes espérances....... il a vécu deux mois, n'a dévoré que trois cents mille francs, et n'attend plus pour reparaître qu'un nouveau versement....... Bertrand, conduisez ces Messieurs à la caisse.

Imp. d'Aubert et C.ie

Chez Aubert Gal. Véro-Dodat.

porter cent cinquante pour cent par an; dans cette circonstance, disons-nous, l'actionnaire, le bonhomme d'actionnaire, le jobard d'actionnaire, jouait un peu le rôle de l'autre jobard, qui, dans le vol dit *à l'américaine*, achète pour quelques écus un sac qu'il croit rempli de pièces d'or étrangères, qui, lorsque le tour est fait, se transforment en un assortiment de liards très-rouges, et de sous de Monaco très-jaunes! — Dans ce cas particulier, le voleur est un misérable, mais le volé est un polisson qui avait eu l'intention d'être voleur.

Je vous laisse à penser si à l'époque bienheureuse dont nous vous entretenons, on se fit faute de créer une foule de nouveaux journaux! — Depuis longtemps le besoin se faisait généralement sentir, dans la société, d'avoir des journaux blancs, jaunes, roses, vert-pomme, et aussitôt, vlan! Robert-Macaire jetait à la tête de la France des masses énormes de journaux blancs, jaunes, roses et vert-pomme.

Le journal franchement monarchique créé par M. Robert-Macaire, n'eut pas tout le succès désirable; après deux mois d'existence, le gérant convoqua ses actionnaires, qui, d'après les statuts, ne comptaient avoir le plaisir de se trouver réunis qu'à la fin de la première année. La séance étant ouverte, Robert-Macaire, assisté de Bertrand, métamorphosé en garçon de bureau, se plaça derrière la table verte, tribune obligée de tous les orateurs d'assemblées commerciales, et le gérant prit la parole:

« Messieurs, le journal franchement monarchique que j'ai eu l'honneur de fonder avec vos capitaux, et de diriger avec ma probité et mes lumières, a dépassé toutes nos espérances!... il a vécu deux mois entiers, n'a dévoré que trois cent mille francs, et n'attend plus, pour reparaître, qu'un nouveau versement!.... Bertrand, conduisez ces messieurs à la caisse!.. »

Vous pouvez juger de l'effet de la harangue sur la physionomie de messieurs les actionnaires; bien que franchement monarchiques, ils sont franchement vexés, et leur nez s'allonge d'une manière très-significative. — Pourtant, pas un d'entre eux n'ose prendre la parole pour se plaindre tout haut; car le *Gogo* mécontent qui se permettrait une réflexion désagréable serait traité immédiatement de factieux, de carliste, de républicain, par le gérant M. de Robert-Macaire, et Bertrand s'empresserait d'aller quérir les sergents de ville chargés d'empoigner ce perpétuel ennemi de l'ordre et des journaux franchement monarchiques.

Heureux si, pour couronner le tout, le susceptible gérant attaqué dans ce qu'il a de plus cher au monde, dans son honneur, ne se permettait pas une petite attaque de nerfs, cette dernière et immanquable ressource des femmes et des gérants attaqués dans leur honneur!

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 6. —

Robert-Macaire avocat.

Je ne sais quel est le mauvais plaisant qui le premier donna à l'avocat le sobriquet de *défenseur de la veuve et de l'orphelin!* — Il était impossible de faire sentir d'une manière plus ironique et plus mordante qu'il y avait toujours dans chaque cause que l'on plaide devant les tribunaux un avocat qui est le *spoliateur de la veuve et de l'orphelin.*

L'avocat est un homme vraiment charmant en société et de l'humeur la plus accommodante; avec lui, pour avoir raison, pour être parfaitement d'accord, pour qu'il entre entièrement dans votre manière de voir, pour qu'il embrasse votre cause avec chaleur, pour qu'il dise pis que pendre de votre adversaire, il ne faut qu'une chose, c'est arriver le premier dans son cabinet. — Un instant pourtant, nous nous trom-

pions ; notre phrase n'est pas entièrement exacte : pour avoir raison avec un avocat, il faut *deux choses :* — Arriver le premier dans son cabinet, comme nous le disions d'abord ; puis, deuxième chose non moins essentielle, y arriver avec des arguments irrésistibles puisés, non pas dans le Code civil, mais dans le tiroir de votre secrétaire.

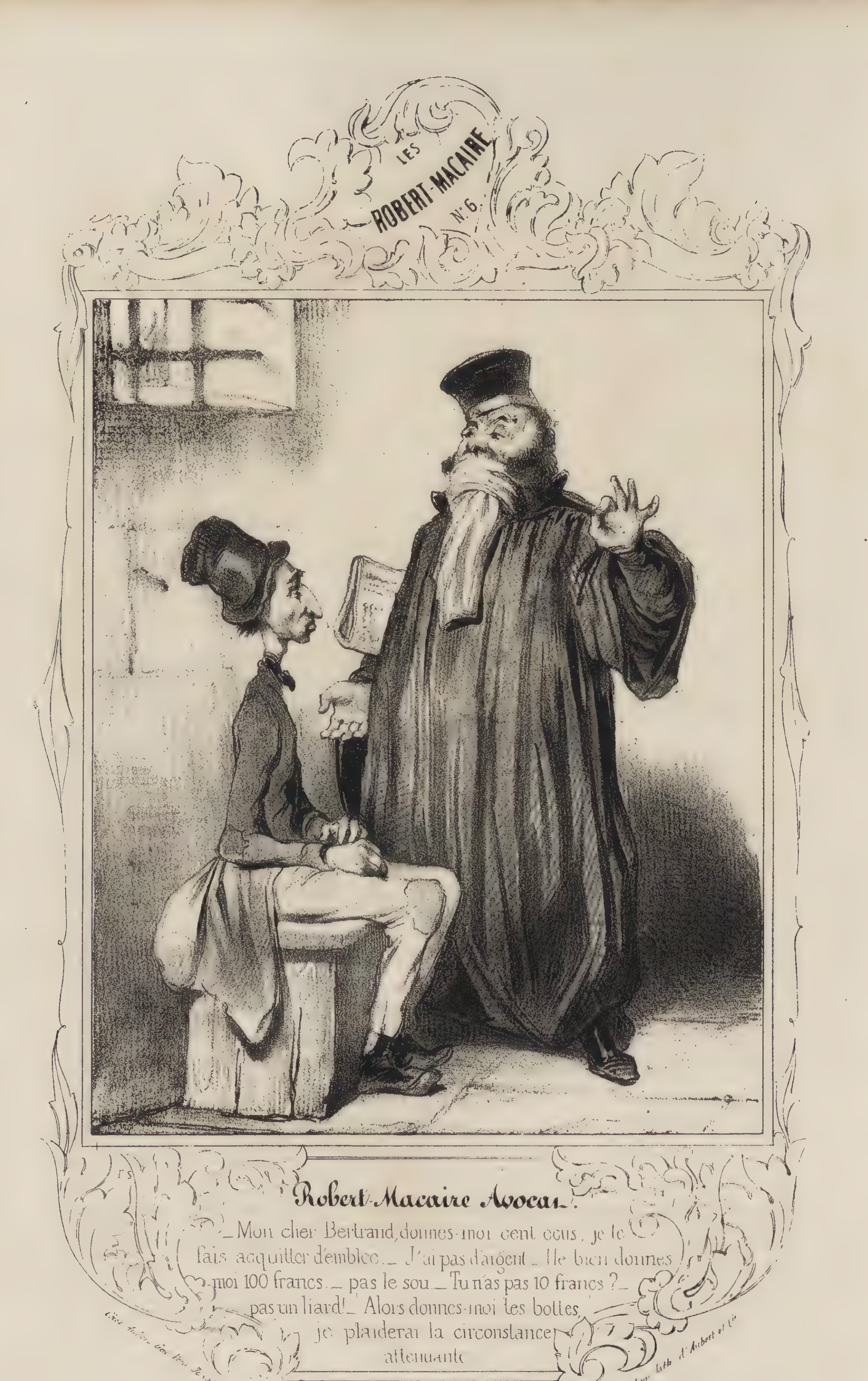
L'avocat connaît d'autant mieux toutes les raisons qu'il faudra faire valoir devant les juges pour défendre votre cause, que souvent il n'aura qu'à répéter presque mot pour mot le plaidoyer que son adversaire prononçait quelques jours auparavant dans un autre procès où les rôles étaient intervertis.

De même qu'on trouve des dîners copieux à trois francs, à deux francs, à trente-deux sous, à vingt-cinq sous et même à treize sous, de même on trouve des plaidoyers à tous prix, depuis mille francs jusqu'à cent sous. — Du reste, l'avocat est confiant, il s'en rapporte à la générosité des personnes, pourvu qu'on ait soin de payer à l'avance ! — Il va sans dire aussi que si les honoraires laissés discrètement sur la cheminée ou sur un coin du bureau, ne sont pas dans une proportion honnête avec la réputation de richesse dont jouit le plaideur, ou avec la finesse du drap de son habit, l'avocat, en ruminant la cause dont on l'a chargé, découvre tout à coup un côté faible dont il ne s'était pas aperçu d'abord, et le lendemain matin il renvoit le dossier en disant que sa *conscience* ne lui permet pas de plaider ce procès, qu'il regarde comme perdu à l'avance. — *Conscience* est joli !

Quand mon homme à la conscience délicate a affaire à un plaideur novice et virginal, l'affaire en reste là, et le pauvre diable, qui commence à craindre pour l'issue de son procès, va trouver un autre avocat moins en vogue et par conséquent moins difficile. — Mais quand le plaideur est un vieux Normand, il retourne le lendemain chez ce même avocat, s'il tient à sa faconde, et il replace le dossier sur le bureau en y joignant un second rouleau de métal précieux, et il prie le savant légiste de vouloir bien jeter un nouveau coup d'œil sur cette affaire pour voir si elle est aussi mauvaise qu'il le craignait d'abord. — Il va sans dire que la thèse change de face encore une fois, et la conscience de l'avocat *redécouvre* de nouveaux arguments qui permettent de soutenir le procès, et qui même permettent de concevoir bon espoir.

Le plaideur qui est en quête d'un défenseur a non-seulement le choix du prix qu'il veut y mettre, mais encore le choix du genre de talent qu'il veut trouver dans son avocat. — Tous les barreaux du monde possèdent :

L'avocat rageur, qui parle toujours en fausset et qui se foule le poignet en tapant comme un furieux sur tous les bancs qui sont à sa portée ;



Robert-Macaire Avocat.

Mon cher Bertrand, donnes-moi cent écus, je te fais acquitter d'emblée. J'ai pas d'argent._ Hé bien donnes-moi 100 francs._ pas le sou._ Tu n'as pas 10 francs ?_ pas un liard!_ Alors donnes-moi tes bottes, je plaiderai la circonstance attenuante

L'avocat traînard, qui prononce deux paroles à la minute, et qui n'avance pas plus dans sa cause qu'un cocher de fiacre pris à l'heure;

L'avocat savant, tout bardé de citations grecques et latines, et qui fait tout un cours de droit romain et de droit chinois à propos d'une vache qui s'est permis d'aller pâturer dans la prairie de Jean Giblou ;

Enfin l'avocat sensible, qui, dans les procès de Cour d'assises, a toujours pour exorde des larmes, pour milieu du discours des sanglots, et pour péroraison une attaque de nerfs; — le moyen qu'avec cela des jurés soient assez féroces, assez tigres du Bengale, pour ne pas rendre à la société un voleur qui n'en fait pas le plus bel ornement ?

Robert-Macaire ayant aussi désiré remplacer sa cravate rouge par une cravate blanche, son habit vert contre une robe noire, et son chapeau déformé contre une toque bordée de velours, ne voulut pas se lancer immédiatement dans les procès civils, pour plaider en Cour royale, pour défendre les droits sacrés de la veuve, de l'orphelin et du mur mitoyen. Il aurait fallu se livrer à quelques citations du *Code civil ;* et ce que Robert-Macaire connaissait le mieux était le *Code pénal*. — C'est pourquoi le nouvel enrôlé dans la bande noire alla tout simplement flaner dans les parloirs des prisons, où ses nombreuses connaissances devaient le mettre à même d'être chargé d'une foule d'affaires devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'assises.

C'est dans une de ses visites dans les prisons de la capitale, que Robert-Macaire rencontra, un beau matin, son associé Bertrand, arrêté de la veille pour quelque léger différend avec dame Justice. — Robert-Macaire se montra, en cette circonstance, excellent ami et encore meilleur avocat. — Voici, sténographiée mot pour mot, la conversation qu'eurent les deux amis, qui pour le moment se trouvaient dans une position si différente :

« Mon cher Bertrand, donne-moi cent sous, je te fais acquitter d'emblée.... — Pas le sou !... — Tu n'as pas dix francs ?... — Pas un liard.... — Alors, donne-moi tes bottes, je plaiderai la circonstance atténuante !..

Le plaidoyer de Robert-Macaire, débité ainsi à propos de bottes, fut cependant couronné d'un éclatant succès, car les jurés pleurèrent, le greffier se moucha, et le gendarme lui-même éternua ! — Il est vrai qu'on n'a jamais pu vérifier au juste s'il éternua par suite de l'émotion ou d'un rhume de cerveau, affection commune au corps respectable des nez de la gendarmerie royale et départementale. — Bertrand fut acquitté !

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 7. —

Robert-Macaire, médecin.

Madeleine, dit M. Robert-Macaire en se tournant vers sa servante, vous vous négligez considérablement; je vous ai recommandé de parcourir les principales maisons du quartier, et d'aller chez chaque concierge demander (comme si vous étiez inquiète de votre maître) : Le docteur Robert-Macaire n'est-il pas ici? Vous pouvez même ajouter, pour variantes : Le célèbre docteur Robert-Macaire n'est-il pas venu dans cette maison? L'illustre docteur Robert-Macaire, le philanthrope M. Robert-Macaire ne serait-il pas à faire une visite dans cet hôtel? On vous répond, non. Vous allez à la porte cochère à côté recommencer la même cérémonie... Ça popularise un nom, ça inculque une renommée dans les mémoires réfractaires... Le vulgaire s'habitue à entendre ce nom marié

à une épithète honorable, et il honore l'homme... Et puis aussi, Madeleine, quand un malade se présente à mon cabinet, n'oubliez jamais de lui dire : Le docteur Robert-Macaire repose ; il a passé la nuit auprès de ses malades ; et ajoutez : Je vais le réveiller..., parce qu'il se doit avant tout à l'homme qui souffre...

N'est-il venu personne hier, Madeleine?

Madeleine. — Il est venu l'afficheur qui réclame son dû pour vos grandes affiches.

Robert-Macaire.—C'est bien... Faites entrer le jeune moribond qui est dans l'antichambre... Singulier drôle que cet afficheur ! puisque je lui ai donné à placarder mes annonces de consultations gratuites, il me semble qu'il peut bien les afficher pour rien. C'est logique !

Madeleine introduit le malade, qui s'incline profondément.

— Jeune homme, dit Robert-Macaire, moins de saluts ; je ne suis pas un dieu, je suis un simple mortel comme vous... Seulement, vous êtes plus près que moi du moment où vous pourrez prouver victorieusement que vous n'êtes pas éternel. Je lis sur votre figure ce que vous éprouvez ; vous avez bien fait de venir à moi, vous avez joué de bonheur en me trouvant seul ; il y a des jours où un pauvre diable de malade attendrait une semaine à ma porte. Mon maître Hippocrate, qui est là derrière, sur mes épaules, n'avait pas, je puis le dire, plus d'occupation que son disciple ; je cite Hippocrate, parce que c'est le seul qui ait compris la médecine gratuite. Comme lui, je refuse les présents d'Artaxerce..., et les malades ne refusent pas les miens. — Monsieur Robert-Macaire, il n'y a qu'un cri sur votre générosité... — Mon ami, vous êtes bien bon, ne vous laissez pas entraîner à trop d'enthousiasme pour mes vertus. Je sais ce que je dois à mes semblables ; je dois à la vérité de déclarer qu'il y a aussi beaucoup de mes semblables qui savent ce que je leur dois. Intéressant moribond, vous avez une physionomie heureuse ; ce serait une perte pour la société, dont vous faites quelque peu l'ornement, de laisser mourir sur sa tige une plante encore si pleine de sève... Diable ! ne plaisantez pas avec votre maladie... Croyez-moi..., buvez de l'eau..., beaucoup d'eau... ; frottez-vous les os des jambes et revenez me voir souvent ; ça ne vous ruinera pas, mes consultations sont gratuites... Vous me devez vingt francs pour ces deux bouteilles...

— Vingt francs !

— Pas un liard en sus. On reprend le verre pour dix centimes.

— J'aime mieux aller à l'hospice... alors.

— A l'hospice !... A Bicêtre ou à Charenton, mon ami ; car vous me faites l'effet de ne pas avoir la plénitude de votre raison. Vous préférez



Robert-Macaire Médecin.

Diable! ne plaisantez pas avec cette maladie! — Croyez moi buvez de l'eau beaucoup d'eau! — Frottez-vous les os des jambes et revenez me voir souvent... ça ne vous ruinera pas mes consultations sont gratuites .... Vous me devez 20 fr. pour ces deux bouteilles.

On reprend le verre pour 10 centimes.

Chez Aubert gal. Véro dodat — Imp. lith. d'Aubert et Cie

les secours de l'hospice aux consultations gratuites que je vous donne dans mon hôtel... Dieu ! mon ami, vous ne connaissez pas l'hospice civil ! Là, vous buvez dans des vases d'étain...; et si par hasard vous veniez à vous éteindre, vous auriez pour corbillard un modeste tombereau.

— Ça m'est égal...

— Pour champ du repos... Clamart, la terre des indigents, des suppliciés et des petits pois !

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Vos parents auraient toutes les peines du monde à se faire restituer votre redingote, qui me paraît d'un elbeuf assez cossu, et votre feutre, qui, pour ne pas être hydrofuge, n'en est pas moins un couvre-chef assez coquet.

— Pour ça, je m'en fiche !

— Jeune homme, vous ne savez donc pas que la métempsycose est mise en pratique sur les défunts des hospices. Si vous laissiez vos os à l'Hôtel-Dieu, ils seraient à l'instant convertis en jeux de dominos. Je vous en donne ma parole d'honneur. Je vois d'ici vos tibias en double-six, et votre omoplate en blanc-deux ou en double-as.

— Fichtre !

— Ceci donne matière à réflexion, n'est-ce pas ? En vous laissant traiter par mon spécifique, vous ne dérangez en rien vos habitudes ; vous pouvez n'avoir pas de domicile, ça ne fait rien ; car je ne recommande pas le lit à mes malades ; ils peuvent se promener et, de temps en temps, mêler quelques gouttes de ma liqueur à la limonade, ou même au coco qu'on vend en plein vent. J'ai connu des moribonds qui ont guéri, rien que par le contact de la bouteille ; il y a dans ces fioles un fluide qui passe par les pores des redingotes et agit à l'insu du porteur. J'ai dans ma bibliothèque les noms de vingt-cinq mille personnes que j'ai guéries, toujours gratuitement ; et il n'y en a pas dix, sur ces vingt-cinq mille, qui soient venues réclamer les dix centimes que je restitue quand on rapporte les vases qui renferment mon élixir ; toutes ont voulu conserver le contenant en mémoire du bien que leur a fait le contenu. Entre hommes, on n'a rien de caché, mon cher ami ; eh bien ! je vous dirai qu'il y a six ans, j'étais absolument dans le même état que vous..., j'étais même moins bien que vous ; maintenant, je puis dire, sans vanité, que je suis mieux... Eh bien ! j'ai bu de mon eau ; et, si je ne craignais pas de tomber dans un excès d'embonpoint dangereux, j'en boirais encore. Croyez-moi, jeune homme, buvez de mon eau, et dans six semaines vous serez un des cavaliers les plus frais, les plus roses de la capitale.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 8. —

Robert-Macaire avoué.

Voyez un peu l'influence du nom ! — Avant la révolution, la toute première, celle de 1789, le procureur au Châtelet était le point de mire de toutes les plaisanteries des chansonniers, des romanciers et des auteurs dramatiques. — Dieu sait le nombre de couplets et de calembours qu'on s'est permis sur l'habit noir, la perruque, et surtout la rapacité du procureur ! on ne se faisait même pas scrupule de faire rimer ce nom avec le mot de *voleur !* c'était une horreur !

Aujourd'hui tout est bien changé, depuis que le procureur a échangé son nom contre celui d'*avoué*. — Nous ne savons pas si c'est parce que le mot d'*avoué* ne rime pas à grand'chose ; mais toujours est-il que ce personnage a vu tout à coup cesser la guerre si acharnée qu'on lui faisait

depuis un temps immémorial. — Bien plus, l'avoué de nos jours a tout ce qu'il faut à l'homme pour goûter le parfait bonheur sur terre : il est riche, bien reçu dans le monde, électeur, capitaine de la garde nationale, chevalier de la Légion-d'Honneur, et vacciné!

De même que le lierre ne peut jamais se séparer de l'ormeau, de même que l'échalas est l'ami intime de la vigne, de même l'avoué est le compagnon obligé de l'avocat. — Aussi, Robert-Macaire, après avoir revêtu la robe noire de défenseur de la veuve et de l'orphelin, ne pouvait-il se dispenser de faire connaissance avec l'habit noir de l'avoué. — Cette connaissance même n'était pas sans charme pour un homme comme notre héros; les mémoires d'avoué se rapprochent beaucoup des comptes d'apothicaire : il suffit de connaître la manière de s'en servir, et on trouve moyen de glisser dans un compte judiciaire autant de *Item*, *item*, que dans une note adressée par M. Purgon au *malade imaginaire*.

Robert-Macaire achète une charge d'avoué 200,000 francs; il donne trente-deux francs comptants, et promet de payer le reste avec la dot de sa femme. — Cela est reçu.

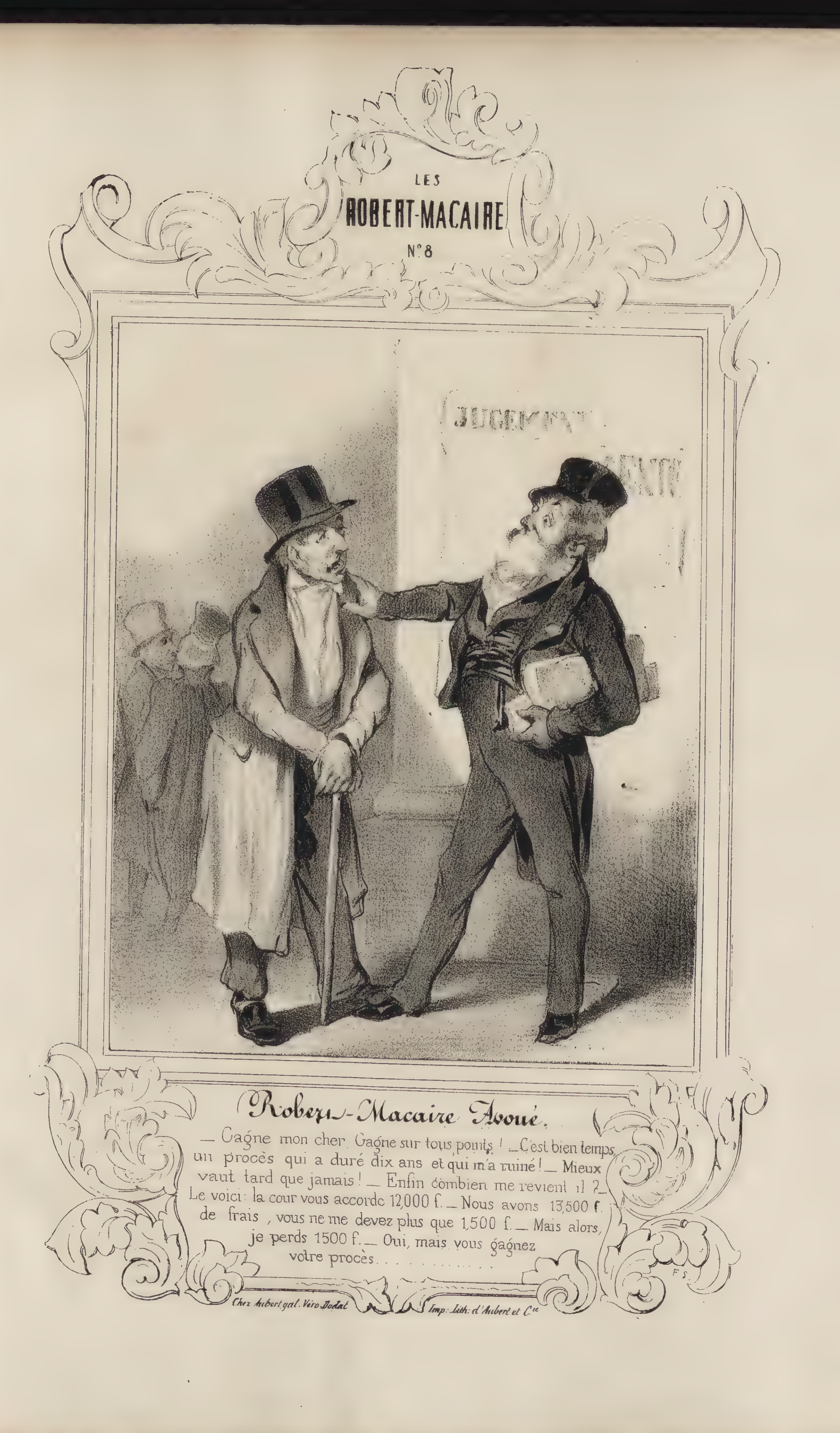
Tout en cherchant une femme, l'avoué cherche aussi quelques bonnes petites affaires ; et quand on connaît la recette pour mitonner, mijoter un bon petit procès, il rapporte assez à l'avoué pour lui permettre de donner un nouvel à-compte sur le prix de sa charge, si par hasard la dot de la femme n'arrive pas assez vite.

Il existe encore dans chaque étude d'avoué, quelques vieux clercs du temps des procureurs, et ces véritables débris de la basoche suffiraient seuls pour perpétuer les bonnes traditions en fait de procès, quand bien même les avoués modernes n'auraient pas les meilleures dispositions pour suivre les traces de leurs prédécesseurs.

Il n'y a pas de danger que deux avoués laissent jamais rendre un jugement *définitif* dès la première audience. — L'une des deux parties oublie toujours de se présenter à l'audience, et on n'obtient qu'un jugement *par défaut*. — Quelques jours après, nouvelles assignations, nouveau jugement, et par conséquent nouveaux frais.

On citerait plus d'un procès où il y a eu douze ou quinze jugements avant d'arriver à un arrêt définitif. — Que voulez-vous? il faut bien que tout le monde vive; et presque tous les avoués sont de bons pères de famille qui songent à amasser une dot pour leur fille, sinon même plusieurs dots pour plusieurs filles.

Le plaideur qui prend un avoué pour surveiller ses affaires, et qui en même temps n'a pas la précaution de surveiller et ses affaires et son avoué, est bien l'homme le plus candide et le plus enfoncé que l'on puisse ima-



Robert-Macaire Avoué.

— Gagne mon cher, Gagne sur tous points ! — C'est bien temps, un procès qui a duré dix ans et qui m'a ruiné ! — Mieux vaut tard que jamais ! — Enfin combien me revient il ? — Le voici : la cour vous accorde 12,000 f. — Nous avons 13,500 f. de frais, vous ne me devez plus que 1,500 f. — Mais alors, je perds 1500 f. — Oui, mais vous gagnez votre procès . . . .

Chez Aubert gal. Véro-Dodat — Imp: Lith: d'Aubert et C.ie

giner. — Il est bien quelques plaideurs qui s'imaginent avoir une idée lumineuse en payant très-cher *un homme d'affaires* pour surveiller les avoués; mais ils oublient de surveiller eux-mêmes *l'homme d'affaires!* — C'est toujours l'histoire de la police, de la contre-police, de la contre-contre-police, etc. — Cela peut aller ainsi à l'infini.

Le plus agréable dans tout cela, c'est lorsque après dix années de procédures, de tracasseries et d'inquiétudes, un beau jour, arrive enfin l'audience si longtemps désirée par vous, et dans laquelle la Cour royale doit rendre un arrêt irrévocable. — Vous vous êtes promené pendant deux heures dans la salle des Pas-Perdus, la fièvre qui vous dévore ne vous a pas permis d'assister aux plaidoiries des avocats; vous avez mieux aimé entendre se décider votre sort par une seule phrase, plutôt que de rester sur le gril pendant toute une audience, à l'instar de saint Laurent ou d'une côtelette de mouton.

Après avoir regardé la statue de Malesherbes pour la cinquantième fois, car c'est l'unique distraction que vous offre la salle des Pas-Perdus, vous voyez enfin arriver votre avoué, qui accourt avec un air triomphant et en vous criant :

— Gagné, mon cher! gagné sur tous points!

A quoi vous répondez : — C'est bien temps! un procès qui a duré dix ans, et qui m'a ruiné!

— Mieux vaut tard que jamais!

— Enfin, combien me revient-il?

— Le voici : la Cour vous accorde douze mille francs; nous avons treize mille cinq cents francs de frais : donc vous ne me devez plus que quinze cents francs!

— Mais alors je perds quinze cents francs!

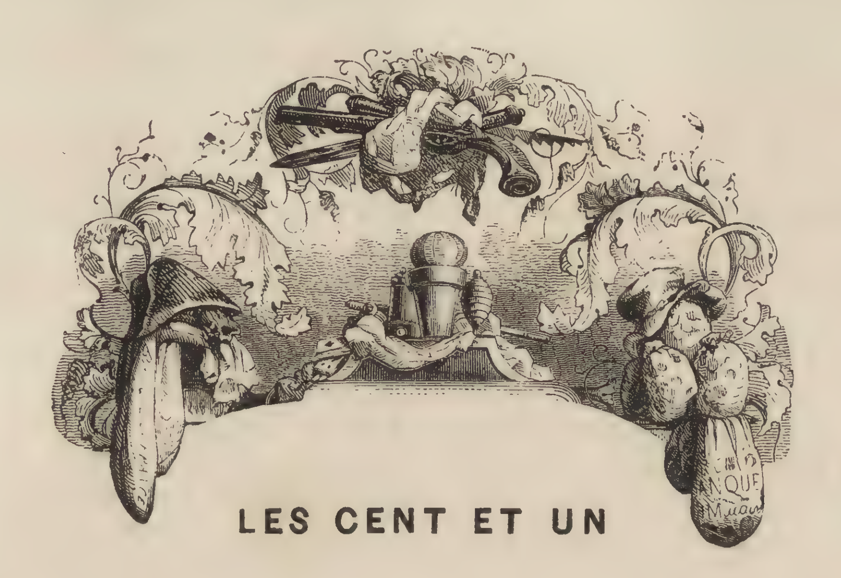
— Oui!.... mais vous gagnez votre procès!....

Le dialogue ci-dessus se reproduit presque textuellement lors de tous les procès. — A moins pourtant que l'on ait perdu, car alors c'est différent : on paie encore un peu plus.

Que voulez-vous? — malgré tout cela, on trouve encore des gens qui ont la manie de plaider! — Il est vrai que tous les goûts sont dans la nature. On voit bien des individus, fort estimables du reste, qui ont la manie de la pêche à la ligne, du cornet à piston, ou des cigares de la régie.

— Cependant, défaut pour défaut, mieux vaut encore avoir la monomanie des cigares de la régie que la monomanie des procès : c'est plus mauvais, mais ça coûte moins cher!

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 9. —

Robert-Macaire restaurateur.

C'est un curieux chapitre des métamorphoses sociales, des transformations individuelles, que celui où l'on voit le célèbre monsieur Macaire descendre des cimes de la spéculation industrielle à la modeste profession de restaurateur. Mais il ne peut y avoir d'idées étroites dans ce cerveau surhumainement organisé : là où le vulgaire n'aperçoit qu'une échoppe à ouvrir, Macaire voit un temple à élever; là où d'autres ne comptent que quelques appétits isolés à satisfaire, Robert, se rappelant qu'un de ses homonymes a donné son nom à une sauce illustre, trouve un monde entier qui demande des aliments, et il se dit : « Je serai le père nourricier du genre humain. Je réaliserai le rêve républicain des banquets fraternels et des pique-niques civiques. Ce bonnet de coton-là couvre une forte tête. » Et Bertrand, ce fidèle Pilade du nouveau restaurateur, a compris, comme

son ami, tout ce que la société pouvait attendre de l'association de leur double intelligence.

Il s'agit de mettre à exécution un vaste plan, de travailler sur une grande échelle; Macaire ne se dissimule pas qu'il lui faudra des océans de bouillon, des forêts d'asperges, et des petits pois en telle quantité, qu'il n'y aura pas en Europe assez de gros poids pour les peser.

Après s'être demandé à quelle catégorie d'appétits il donnerait la préférence, après avoir calculé les exigences gastronomiques des faims aristocratiques et les soifs populaires, il se décide à les satisfaire toutes deux : il enverra à domicile dans les châteaux, dans les mansardes et dans les chaumières; plus tard il étendra la ligne de ses opérations jusqu'aux châlets des montagnes de Gruyère. Il fera les repas de corps des congrès et des caporaux de la garde nationale; il se chargera indistinctement des repas de noces des têtes couronnées et des têtes couvertes de la casquette de loutre; on portera en ville, à l'aide des chemins de fer, des aérostats et des tuyaux souterrains qui aboutiront à chaque demeure de consommateur. Le mécanisme est d'autant plus ingénieux, qu'il n'y aura qu'un tube commun par lequel passeront tous les aliments, sans se confondre ni se mélanger. La sauce blanche traversera le civet, sans tacher sa nuance de colombe; les petits pâtés arriveront tout chauds sur les côtes de la mer glaciale.

La rapidité du service sera telle, que l'humanité entière pourra avoir faim et soif à la même heure et à la même minute sur tous les points de la France et même du globe. Une machine à vapeur de la force de onze cents chameaux confectionnera les assiettes et ustensiles de service, qui seront lavés par des cascades naturelles et essuyés par des tissus de batiste.

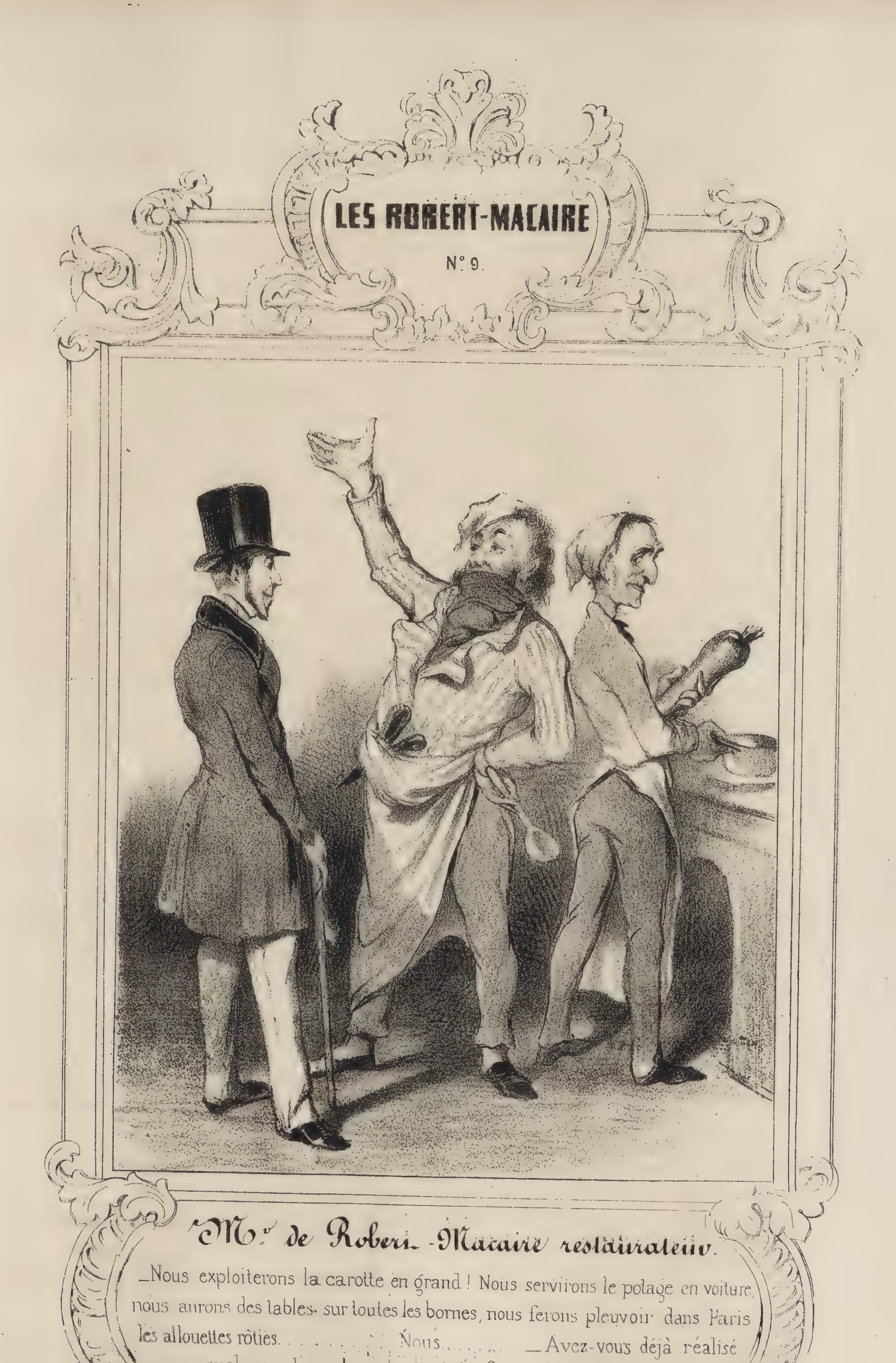
Bertrand a douté un moment du succès de l'entreprise; une fois l'ami de Macaire a manqué de foi, il a traité cette grande idée d'utopie; il a même cru entrevoir un jour dans l'avenir où l'épithète de blagueur pourrait être accolée sans injustice au nom de son honorable ami. Mais Macaire, qui ne se laisse point assourdir par les objections de l'ignorance ni par les *si* et les *mais* de l'irrésolution, a lancé son prospectus, et a fait appel aux capitalistes éclairés.

Il a dit : « Nous exploiterons la carotte en grand, nous servirons le potage en voiture, nous aurons des tables sur toutes les bornes, nous ferons pleuvoir dans Paris les alouettes rôties..., nous... »

Et quand un des intéressés a demandé à Robert-Macaire : « Avez-vous déjà réalisé quelque chose de ce beau projet? »

Il a pu répondre : « Comment donc! mais sans doute, j'ai réalisé les actions. »

Alors Bertrand a cru; il a saisi la carotte avec orgueil, pour montrer à



Mr. de Robert-Macaire restaurateur.

—Nous exploiterons la carotte en grand ! Nous servirons le potage en voiture, nous aurons des tables sur toutes les bornes, nous ferons pleuvoir dans Paris les allouettes rôties. . . . . Nous. . . . . . . —Avez-vous déjà réalisé quelque chose de ce beau projet ? Comment donc ! mais sans doute, sans doute ! j'ai réalisé les actions.

Imp. d'Aubert et Cie

l'actionnaire qu'on possédait déjà la théorie, en attendant qu'on eût la pratique.

Dans la grande famille d'actionnaires, tous les types ne sont pas identiques; il y a des individualités d'exception : par exemple, l'actionnaire inquiet qui veut mettre en amateur la main à la pâte, et se nomme censeur officieux sans mandat officiel.

Ce genre d'actionnaire a quelque analogie avec les philanthropes qui visitent les prisons, et se croient obligés de déguster les lentilles et les potages avant de publier un rapport sur la statistique morale des peuples. La seule différence qu'on trouve entre le philanthrope et l'actionnaire, c'est que le philanthrope doit toujours trouver, par état, le bouillon trop mauvais, et que l'actionnaire doit, par principe, le trouver trop bon.

— Il faut traiter le criminel comme un chanoine, dit le philanthrope, c'est l'état qui paie.

— Mon ami, dit l'actionnaire, ne traitez pas nos pratiques en chanoine, c'est nous qui payons. Si dans une chaudière de mille hectolitres de bouillon, nous pouvons en trouver le double, nous servirons le double de souscripteurs.

Robert Macaire réplique : — Laissez-moi opérer à ma guise. Vous n'entendez rien, mon cher, à la triture des affaires de cuisine. Qu'il y ait cinquante mille bouillons vendus ou qu'il y en ait un seul, votre dividende sera toujours le même.

— Ce n'est pas possible; c'est une herésie que vous professez.

— Demandez plutôt à Bertrand... je parie qu'il ne me démentira pas.

— M. Robert-Macaire a parfaitement raison, dit Bertrand; et je vais vous expliquer sa pensée.

— Je vous défends d'expliquer... Vous n'êtes pas ici, Bertrand, pour expliquer; vous y êtes pour faire des juliennes... Faites votre canard à la julienne, et taisez-vous. — Nous ne sommes pas en assemblée générale. D'ailleurs, monsieur l'actionnaire, prenez garde à vous : si vous venez constamment dans nos laboratoires, vous ferez acte de gestion ou de gérance; et tout actionnaire commanditaire qui s'immisce aux affaires de la commandite, par cela même, peut être considéré comme commandité... ou, autrement, comme gérant... Si nous échouons sur les rescifs du mauvais vouloir, je vous entraîne dans mon naufrage; vous répondez des pots cassés..., vous tombez avec moi en déconfiture.

— Qu'est-ce qui demande des confitures? dit Bertrand.

— Si vous aviez écouté ma tartine sur les devoirs des actionnaires, vous auriez compris, Bertrand, qu'il ne s'agit ici que de déconfitures commerciales.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie de LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 10. —

Robert-Macaire accusé.

Messieurs, je pourrais peut-être ici décliner la compétence du tribunal, mais les subtilités tracassières répugnent à mon caractère et à ma moralité. Je vous accepte pour mes juges sur la terre, sauf à en appeler de la faillibilité humaine à la juridiction divine. Déjà, Messieurs, elle a cassé en ma faveur un arrêt qui témoigne des erreurs de l'homme, comme l'arrêt des Calas, des Sirven et de ce Lesurque qu'on s'obstine à ne pas réhabiliter. Il est malheureux que la justice céleste n'ait pas un greffe ici-bas où elle enregistre ses sentences; vous auriez pu lire celle qui m'a été favorable, et ce précédent m'eût gagné votre bienveillance paternelle. Dans l'espoir d'avoir l'oreille du tribunal, j'entre franchement en matière.

Messieurs, précédemment, je fus amené devant d'autres juges sous la prévention de détournement...

Un juge. — Dites de vol.

Robert-Macaire. — Je ne chicanerai pas sur les mots... Sous la prévention de vol à l'aide d'une fausse clef. Vous allez voir, par le récit naïf du fait, combien les juges doivent être tourmentés aujourd'hui par le ver solitaire du remords. J'habitais alors un hôtel...

Un juge. — Garni.

Robert-Macaire. — Si c'est un système arrêté d'arrêter la défense, je me renfermerai dans le silence d'une conscience satisfaite, et je me tairai.

Le président. — Continuez, mais soyez bref.

Robert-Macaire. — Je remercie la cour de la bienveillance dont elle m'honore; après mon acquittement, qui ne peut manquer d'être prononcé, j'irai remercier chacun de ses membres à domicile.

Le président. — Le tribunal ne demande que vos réponses à ses questions.

Robert-Macaire. — La cour veut des discours et non pas des visites..., je vais la satisfaire, je poursuis... Je fus donc poursuivi, dis-je, pour détournement, ou, comme vous l'aimez mieux, pour vol à l'aide d'une fausse clef.

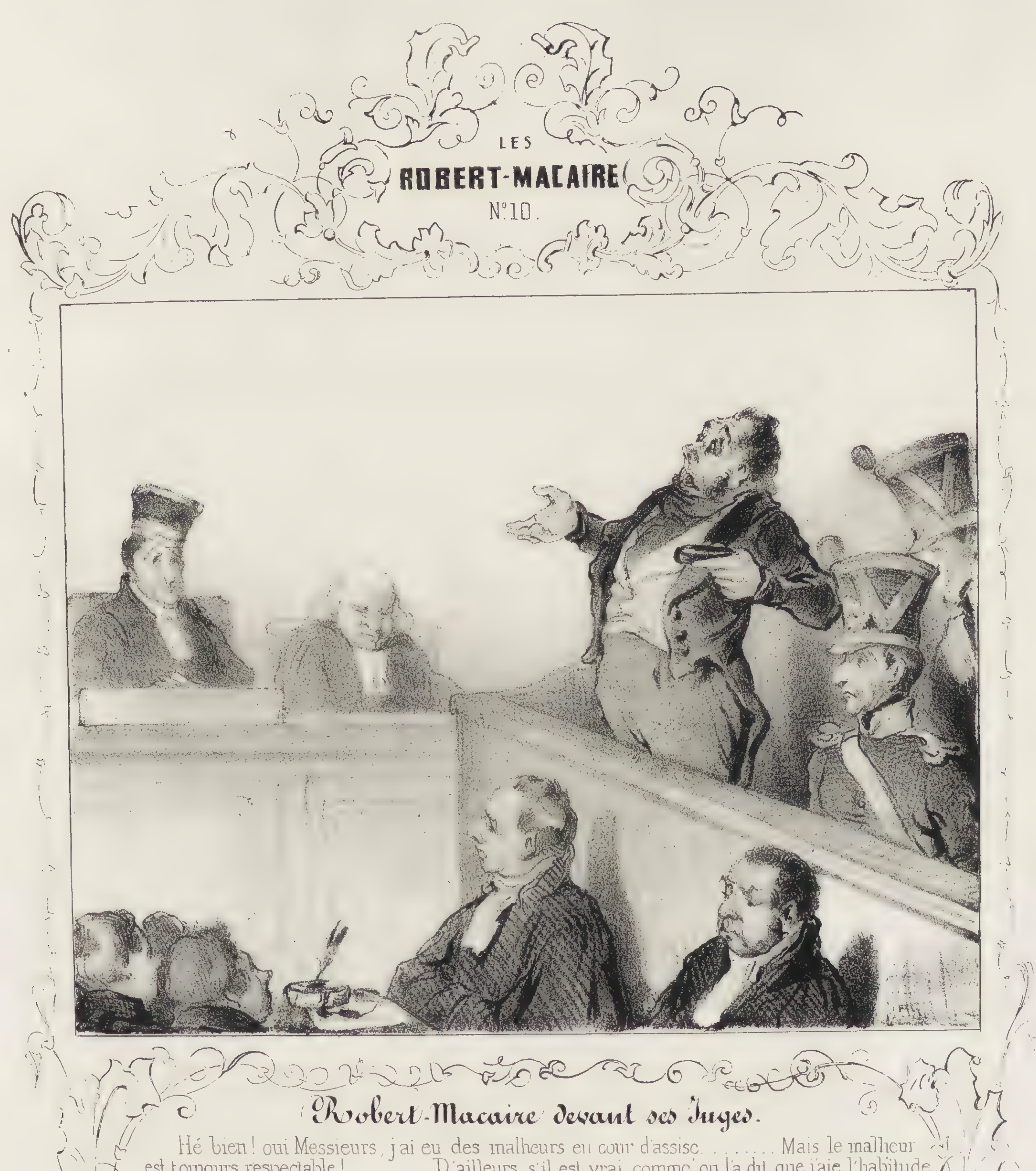
Dans une chambre ouverte et non habitée, je vis un secrétaire dont je pris machinalement la clef; je la mis dans ma poche comme un objet de fantaisie, comme un jouet, comme un innocent hochet d'enfant. Remarquez bien, Messieurs, que le secrétaire était veuf de tout objet.

A quelques jours de là, un voyageur se présente; il était fort bien mis; il avait un habit vert-cosaque, un pantalon... fumée de Constantine...

Le président. — Passez ces détails.

Robert-Macaire. — Enfin, il était mis comme un honnête homme, comme un homme qui se respecte et qui veut qu'on le respecte; il était mis, Messieurs, comme vous et moi serions mis en pareille occurrence. Cet homme voyageait, dit-on, avec des valeurs considérables; *dit-on* est un correctif à ma pensée : car moi, j'ai toujours nié que cet homme voyageât avec des valeurs; il était trop bien mis pour cela. Une observation physiologique m'a démontré qu'il y avait toujours plus à prendre dans un habit râpé que dans un habit neuf; je serais fâché que quelqu'un de malintentionné profitât de ce *lapsus linguæ;* mais ce qui est dit est dit. Je reviens à mon voyageur. Il déposa ou crut déposer, ou on crut qu'il déposa, ses capitaux dans le secrétaire.

Le président. — Mais puisque vous aviez précédemment enlevé la



Robert-Macaire devant ses Juges.

Hé bien! oui Messieurs, j'ai eu des malheurs en cour d'assise. . . . . . . Mais le malheur est toujours respectable! . . . . D'ailleurs, s'il est vrai, comme on l'a dit, que j'aie l'habitude des soustractions, je suis plus excusable qu'un autre puisqu'il m'est plus difficile de résister à mon penchant. . . . . Au reste, je suis accusé d'avoir vendu du plomb pour de l'or? . . . 20 témoins le soutiennent, hé bien! Je le nie 40 fois et puisque *deux négations valent une affirmation*, il est clair que vous ne pouvez pas me condamner

Après cette brillante improvisation Robert-Macaire est condamné au maximum de la peine

clef, comment le voyageur a-t-il pu mettre son argent dans le meuble?

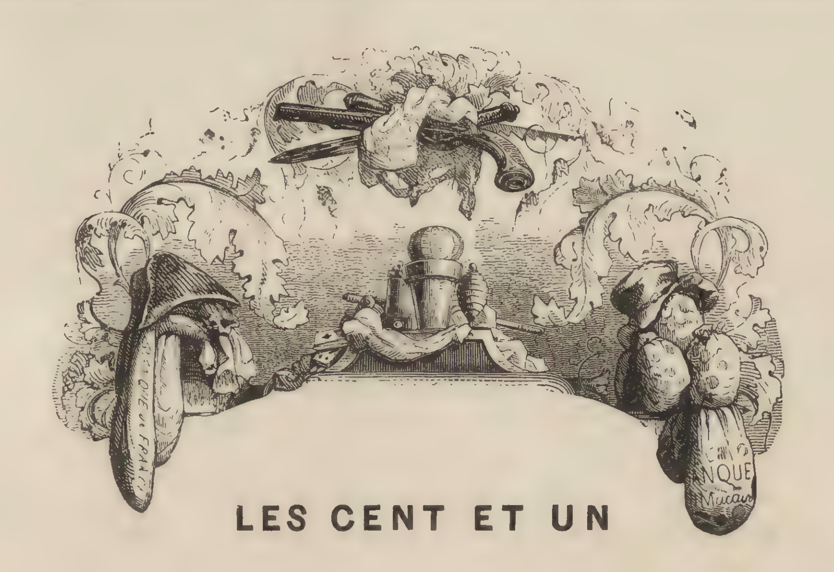
Robert-Macaire. — C'est précisément là, monsieur le président, que j'attendais l'accusation. Le maître-d'hôtel, ne trouvant pas la véritable clef, que j'avais innocemment mise dans ma poche, alla se promener sur le quai de la Ferraille, et, après avoir bouleversé tout le matériel d'un marchand de bric-à-brac, il découvrit une clef rouillée, qui avait, à peu de chose près, le signalement proportionnel réclamé par la serrure du meuble. Il revint au logis, et, bon gré malgré, à force de coups de lime, il confectionna une clef qui finit par ouvrir le secrétaire. C'est cette clef que le voyageur mit dans sa poche... Tout ceci, Messieurs, est d'un immense intérêt dans la cause...

Un jour, je me trompe de chambre, dans une préoccupation habituelle à ceux qui se livrent à des travaux d'intelligence, et, me croyant dans ma chambre et à mon secrétaire, je prends la clef dont j'étais maître depuis longtemps, et je roule entre mes doigts quelques pièces d'or que je croyais, dans la naïveté de mon action, être les miennes. C'étaient celles du voisin... Je m'aperçus de mon erreur, et j'allais rendre à César ce qui appartenait à César, quand je fus étourdi par ce cri de mauvais goût : Au voleur ! à la garde !

Je me pris à sourire. Dix minutes après, par un enchaînement de je ne sais quelles circonstances, je fus enchaîné. Amené aux assises, je mis les juges-bourgeois à leur aise. J'avouai l'intention de la soustraction... pour ne pas embarrasser les débats; mais je niai avoir fait usage d'une fausse clef. J'avais opéré avec la clef véritable, avec la clef légitime, la première clef, par moi empruntée au secrétaire. Si quelqu'un, dans cette circonstance, avait fait usage de fausse clef, c'était le voyageur; car sa clef était une clef de raccroc, une clef de contrebande... C'était lui qu'il fallait, sinon punir, du moins réprimander pour faire un usage illégal de l'instrument qui ouvre les serrures. Eh bien! Messieurs, j'échouai dans ma défense... Le jury ne voulut pas se rendre à l'évidence... Mes amis m'ont plaint et consolé. Eh bien! oui, Messieurs, j'ai eu des malheurs en cour d'assises; mais le malheur est toujours respectable. — D'ailleurs, s'il est vrai, comme on l'a dit, que j'aie l'habitude des soustractions, je suis plus excusable qu'un autre, puisqu'il m'est plus difficile de résister à mon penchant. Au reste, je suis accusé ici d'avoir vendu du plomb pour de l'or; vingt témoins le soutiennent. — Eh bien! je le nie quarante fois; et puisque deux négations valent une affirmation, il est certain que vous devez nécessairement m'acquitter... Après cette brillante improvisation, Robert-Macaire est condamné au maximum de la peine.

M. A.

Chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 11. —

Robert-Macaire mendiant.

Il est une chose bien certaine, c'est que jamais on n'a plus mendié dans Paris que depuis que la mendicité a été interdite. Nous ne faisons ici aucune allusion aux mendiants de places, de pensions et de croix d'honneur ; nous parlons tout simplement du mendiant demandant de l'argent.

Il n'est sorte de ruse qui ne soit inventée par les industriels de bas étage pour lutter perpétuellement contre leurs ennemis les sergents de ville, personnages peu sensibles, qui ne se laissent attendrir ni par la vue des malheureuses mères de famille chargées de six enfants, tous à la mamelle, ce qui dénote une fécondité extraordinaire qui est l'apanage des seuls lapins, ni par les larmes des petits *Savoyards* de l'Auvergne, qui pleurent continuellement au coin d'une borne une marmotte expirée de la veille et empaillée depuis quinze ans !

Le simple mendiant qui veut exercer sa profession dans les rues de Paris doit avoir soin, pour échapper à l'ordonnance du pacha de la rue de Jérusalem, de se munir d'un assortiment de marchandises qui lui donne un faux air de négociant, non patenté. Ainsi mon homme a le choix entre :

Un paquet de violettes âgées de trois semaines;

Une botte d'oignons de n'importe quel pays, fût-ce même d'Égypte ;

Une cinquantaine d'allumettes chimiques, dites allemandes parce qu'elles sont fabriquées à Paris, rue Grenétat.

Avec un assortiment pareil, on n'a plus à craindre l'incivilité du sergent de ville; on se poste à un coin de rue, on fourre son paquet de violettes ou d'oignons sous le nez de chaque passant, en murmurant une phrase inintelligible, dans laquelle domine seulement le mot de *petit sou*, et l'on vit longtemps, heureux, sans payer de contributions, sans monter sa garde, et sans avoir le moindre démêlé avec le commissaire de police.

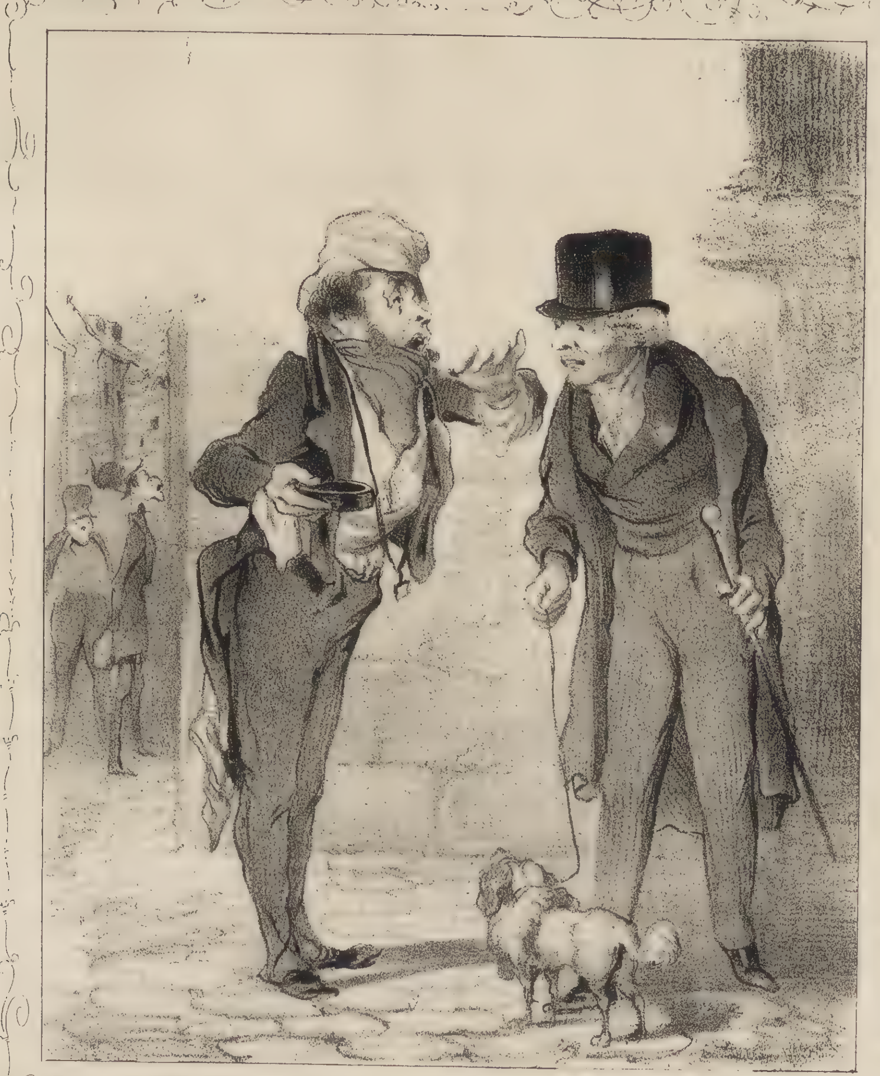
Dans le courant du mois de décembre, on peut joindre à son assortiment de commerce un autre petit assortiment d'*almanachs*, que l'on glisse dans la main de tous les individus porteurs d'une bonne boule et d'un habit en drap d'Elbeuf. L'individu dont nous venons de donner le signalement prend l'almanach pour une de ces *adresses* qu'on distribue gratuitement dans les rues, et, prenant le petit morceau de papier, il le chiffonne sans le lire, en fait une petite boulette, et s'amuse à la lancer dans le ruisseau. C'est le moment de présenter immédiatement une requête de deux sols pour prix de l'almanach détérioré. Et quand un homme porte un habit bleu-barbeau et une bonne boule, il ne refuse jamais deux sous pour réparer le dommage qu'il a causé.

Si vous n'avez pas de goût pour les petits almanachs, et si vous ne mordez pas aux paquets d'oignons, voici un autre moyen de mendier avec agrément et profit. Vous louez une vieille clarinette, un vieux tambour et un jeune garçon ; à vous quatre, vous formez un orchestre complet. Vous vous rendez sous les fenêtres de M. Scribe, rue Ollivier, de M. Victor Hugo, place Royale, ou de tout autre littérateur célèbre dont vous vous êtes procuré l'adresse. Une fois arrivé sous ladite fenêtre, sous le prétexte de faire de la musique, vous vous livrez à un horrible charivari, en soufflant dans votre clarinette et en tapant sur votre tambour comme des aveugles qui seraient complètement sourds. Au bout de trois minutes d'un tintamarre pareil, M. Scribe, dérangé de son travail, et la tête brisée par ces accents plaintifs et étourdissants, se hâte d'ouvrir sa fenêtre et de vous jeter plusieurs décimes, à condition que vous irez transporter votre orchestre beaucoup plus loin. Vous ramassez les décimes, vous vérifiez si dans la recette on ne vous a pas glissé du *Monaco*, vous saluez M. Scribe

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 11.



Robert-Macaire mendiant distingué.

— Monsieur, est-ce bien à vous que j'ai l'honneur de parler ? — A moi-même, Monsieur. — J'en suis charmé ! Vous avez là un bien joli chien !...... En usez-vous ?..... Parbleu ! Monsieur, vous devez connaître ma famille, les **Macairbec** ? Nous sortons tous de Brest, mon aïeul servait le Roi sur ses **galères**, mon père et moi **appartenons** aussi à la marine. Des malheurs **judiciaires**, des persécutions politiques nous ont plongés dans une affreuse débine et je n'hésite pas à vous demander un secours de dix francs.. — Monsieur, je ne donne pas aux personnes que je ne connais pas. — C'est juste, c'est juste ! dans ce cas, **prêtez**-moi dix francs

Chez Aubert, gal. Véro-Dodat

Imp. d'Aubert et C.ie

d'un *couinck* de reconnaissance, d'un *rrra* de remerciement, et vous allez vous livrer, sous une autre fenêtre littéraire, au jeu de la clarinette le plus effréné.

Enfin, quand on a l'âme trop élevée pour mendier dans la rue, on se lance dans la classe nombreuse des mendiants à domicile. Pour embrasser cette profession, l'habit noir un peu râpé est totalement de rigueur. Avec un habit noir et l'Almanach des vingt-cinq mille adresses, on peut faire aisément de quinze à dix-huit francs de recette dans sa matinée.

Remarquez que nous disons *la matinée,* attendu que cette profession ne peut s'exercer que de huit à dix heures du matin. Il faut toujours avoir soin de trouver son homme au moment où il vient de s'éveiller; ses idées ne sont pas encore bien nettes, et, comme il est à jeun, on luit fait avaler d'autant plus facilement une histoire aussi lamentable que peu véritable.

L'homme à l'habit noir est, selon la circonstance, poète, littérateur, marin, acteur de province ou charcutier, selon qu'il s'adresse à un poète, un littérateur, un marin, un acteur ou un charcutier. Après des saluts fort révérencieux, il vous parle de vos ouvrages, de vos campagnes, de vos vaudevilles ou de vos saucissons; et, après leur avoir accordé un juste tribut d'admiration, il finit son panégyrique par vous demander de vouloir bien venir à son aide dans les circonstances malheureuses où il se trouve momentanément placé. C'est à un confrère qu'il s'adresse, et il espère que le confrère ne se montrera pas insensible. Effectivement, il est impossible de se montrer insensible quand on est à jeun et en chemise.

Robert-Macaire ne pouvait manquer de se livrer aussi à la petite industrie qui consiste à carotter à son semblable une pièce de monnaie quelconque; et voici quelle était sa méthode ordinaire, lorsqu'il rencontrait un monsieur *bien couvert,* orné d'un ruban rouge, de cheveux blancs, et suivi d'un caniche café au lait :

— Monsieur, est-ce bien à vous que j'ai l'honneur de parler?

— A moi-même, Monsieur...

— J'en suis charmé... Vous avez là un bien joli chien!... Parbleu! Monsieur, vous devez connaître ma famille, les *Macairbec!..* Nous sortons tous de Brest; mon aïeul servait le roi sur ses *galères;* mon père et moi appartenons aussi à la *marine*. Des malheurs *judiciaires,* des persécutions politiques nous ont plongés dans une affreuse débine, et je n'hésite pas à vous demander un secours de dix francs.

— Monsieur, je ne donne jamais aux personnes que je ne connais pas.

— C'est juste, c'est juste. Dans ce cas, *prêtez*-moi dix francs.

Et le monsieur au caniche prêtait dix francs!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 12. —

Robert-Macaire journaliste.

Couvre-toi donc, mon cher Rigobert! les expressions me manquent pour te peindre l'aise que j'éprouve de te voir à l'aise. Je ne suis pas moins enchanté de ton intention d'entrer comme actionnaire-rédacteur dans la jeune presse parisienne; tu as commandité des feuilles départementales! Tu devais être la terreur des sous-préfets et des gardes-forestiers!

— J'ai créé la *Sentinelle vigilante*, de Jarnac, et le *Coq hardi*, du Limousin....... J'ai eu jusqu'à sept abonnés dans mon département; il ne m'en fallait que dix pour faire mes frais.

— Dix! Comment diable opérais-tu donc, mon cher? Combien de fois ton journal paraissait-il par an?

— Il ne paraissait jamais. Seulement, je m'étais engagé à rendre visite au moins une fois par semaine à mes abonnés, et à les tenir verbalement au courant des nouvelles européennes et communales.

— L'idée était assez ingénieuse, mais fatigante dans son application.

— J'avais un cheval, et j'autorisais les abonnés à payer la moitié des abonnements en avoine.

— Sais-tu que tu es fort, Rigobert? tu as tort de t'ensevelir dans le suaire de la presse extra-muros! tu te dois à Paris, mon ami. L'avenir aurait à me demander compte de ton exil si je ne t'attachais pas à la métropole. Quand j'ai embrassé le sacerdoce de la polémique politique, j'y ai jeté toute ma vie et tous mes capitaux.... Fais comme moi.

— Tu avais donc des capitaux?

— Mais Rigobert, qu'est-ce qui n'a pas des capitaux aujourd'hui? on en a plus ou moins; mais on en a : Bertrand lui-même, mon domestique, qui se tient droit derrière toi, comme un mur mitoyen, a aussi des capitaux; il a gagné cent mille écus à porter mon journal! Et note bien, Rigobert, que je ne lui donne que vingt-cinq sous par chaque course; ceci semble utopique au premier aperçu; mais c'est expliqué par la science abstraite de la reproduction des intérêts cumulés. Bertrand, comme tous mes porteurs, ne reçoit jamais un centime de ses émoluments; au contraire, tout ce qu'il peut obtenir de sa famille ou emprunter à ses amis, il le place dans le capital social. Au jour de l'an, il apporte religieusement à la caisse les étrennes que lui donnent les abonnés; si les abonnés ne donnent rien, il est toujours tenu d'apporter quelque chose. Il prendrait plutôt la bourse d'un flâneur, tant le sentiment de la religiosité des engagements est développé chez lui! Tu comprends alors sur quelle masse de petites sommes isolées j'ai à opérer. Je manœuvre les capitaux de mes porteurs. Je les fais circuler dans tous les sillons de l'industrie; Bertrand est actionnaire, sans s'en douter, dans le pain-fourrage : il joue sur les fromages de Brie. Il a reçu dernièrement un prélèvement de 2 fr. 50 c. sur sa fortune, qu'il ne connaît pas lui-même.

— Ah! mon ami, tu es un organisateur de première force. Je ne demande pas mieux de placer quelques fonds entre tes mains.

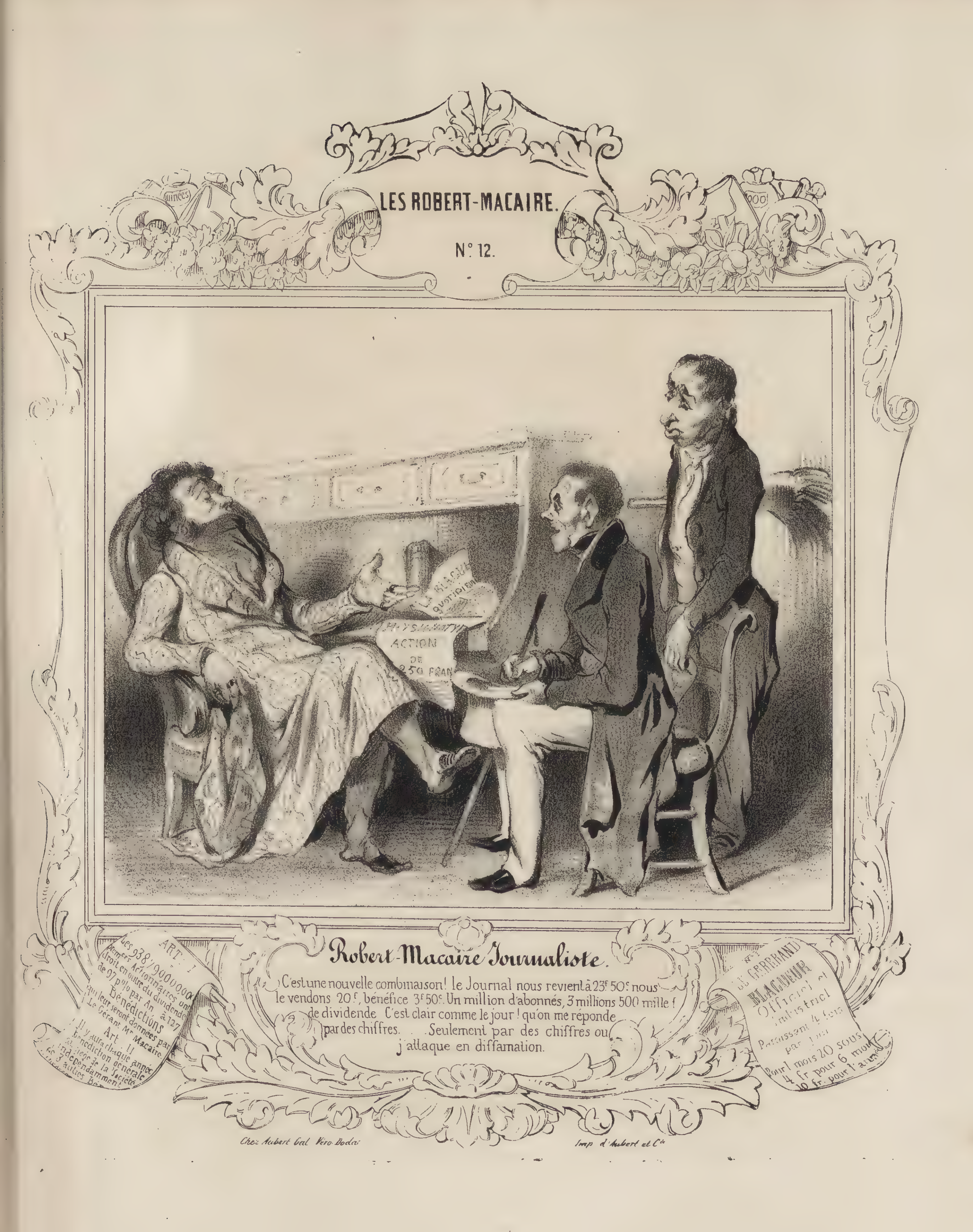
— Tous tes fonds.....

— Pas tous, mais une partie.

— J'aimerais mieux le tout, c'est plus régulier. La capitalisation est plus homogène.

— Quelles seraient mes attributions dans ton journal?

— Dame! je ne te traiterais pas comme un actionnaire vulgaire; je rougirais de t'offrir le banal cinq-pour-cent d'intérêts. Tout cela complique



Robert-Macaire Journaliste.

C'est une nouvelle combinaison! le Journal nous revient à 23f. 50c. nous le vendons 20f., bénéfice 3f 50c. Un million d'abonnés, 3 millions 500 mille f. de dividende. C'est clair comme le jour! qu'on me réponde par des chiffres. . . . Seulement par des chiffres ou j'attaque en diffamation.

la comptabilité dont je tiens essentiellement à simplifier les rouages. Tu verses, je suppose, deux cent mille francs.....

— Oh ! je ne mettrai pas deux cent mille francs.

— Eh bien ! tu verses, je suppose, trois cent mille francs ou quatre cent mille francs, le chiffre n'y fait rien ; je mets tout cela dans une caisse dont moi seul ai la clef. Je trouve qu'il est inutile d'enfler les frais de serrurerie et de faire confectionner, comme dans certaines entreprises, des coffres à deux ou trois clefs... C'est de la superfétation. Je garde donc la clef dans ma poche. Tu composes des articles sur la politique générale, pour une valeur de cinq cent mille francs, à raison de quinze francs soixante-cinq centimes la colonne ; tu mets tout cela dans un second coffre-fort dont toi seul as la clef : tu vois déjà la confiance..... Quand j'ai besoin de tes articles, je les prends ; c'est-à-dire tu me les livres au fur et à mesure des besoins de l'entreprise, et je te les solde au comptant !....

— Avec mon argent ?

— Avec ton argent ! sans doute ; mais il y a très-peu d'actionnaires, je te dirai même qu'il n'y a pas d'actionnaires qui jouissent de ce privilége.

— Mais si tu ne prends pas mes articles ?

— Voilà que tu tombes dans les subtilités : si je n'avais pas envie de prendre tes articles, je ne te ferais pas confectionner un coffre-fort avec une clef ; car à quoi servirait la clef si je ne demandais pas ce qu'il y a dans le coffre-fort ?

— Si par hasard, ou plutôt par la force des circonstances, il y avait un rappel de fonds, je demande à pouvoir donner des articles au lieu de capitaux, puisqu'ils ont une valeur intrinsèque.

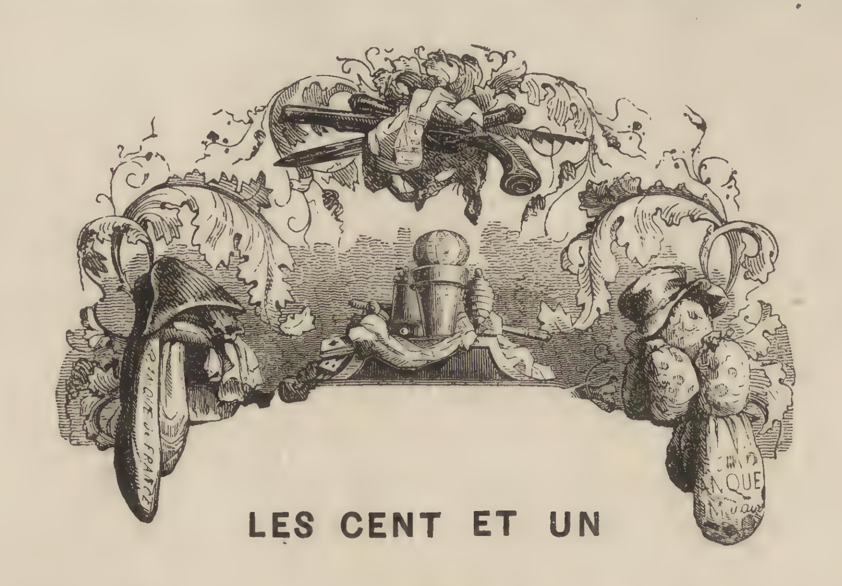
— Ce n'est pas le moment de lever ce lièvre : jamais avec moi l'actionnaire ne rapporte, toujours il emporte ; seulement, je demande une déclaration formelle qu'on ne me citera pas en police correctionnelle sous prétexte que l'argent ne rapporte pas 999 pour cent.

— Parbleu !

— Tu dis parbleu, Rigobert, parce que tu tombes des départements ; tu ne connais pas l'actionnaire métropolitain. Il n'a plus qu'une phrase à la bouche : 999 pour cent... ou la tête du gérant. Heureusement, ma spéculation me met à l'abri de ces ogres. Ils auront plus qu'ils ne me demandent. C'est une nouvelle combinaison : Le journal nous revient à 23 fr. 50 c. ; nous le vendons 20 fr. : bénéfice 3 fr. 50 c. ; un million d'abonnés, 3 millions 500 mille francs de dividende. C'est clair comme le jour..... Qu'on me réponde par des chiffres...., seulement par des chiffres, ou j'attaque en diffamation.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 13. —

Robert-Macaire agent matrimonial.

Vive Paris! on y trouve magasin de tout : magasin de vêtements confectionnés, magasin de socques articulés, magasin de parapluies, magasin de clyso-pompes en caoutchouc, magasin de graine de moutarde blanche, et même magasin de femmes légitimes.

Le provincial tout frais débarqué de la diligence Laffitte et Caillard peut, dans les vingt-quatre heures, se trouver rasé, coiffé, chaussé, habillé et même marié. Demandez, Messieurs, faites-vous servir, il y en a pour tout le monde : on tient depuis les veuves ornées de quarante ans et de quarante mille livres de rente, jusqu'aux jeunes personnes fort jolies et fort honnêtes, mais dont la dot l'est peu.

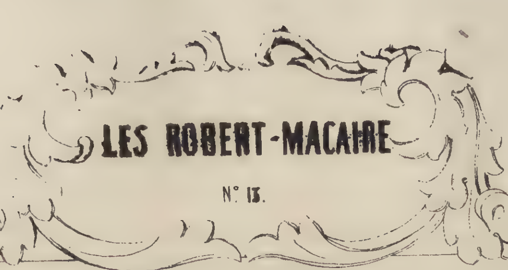
Il faut avouer que parmi les établissements baroques créés à Paris depuis quelques années, et Dieu sait si le nombre en est grand! l'établisse-

ment le plus baroque est toujours resté celui qui est connu sous le nom de *Comptoir matrimonial*. Il paraît que le comptoir primitif a fait de bonnes affaires; car le nombre des succursales s'est bien vite augmenté d'une manière prodigieuse. Aujourd'hui il n'y a pas moins de quinze ou vingt dames *Saint-Phar, Saint-Clair, Saint-Hippolyte* ou *Saint-Hildephonse,* qui tiennent de ces bureaux où l'on trouve constamment une liste de femmes, ornées de dots plus ou moins fabuleuses.

Les journaux sont les entremetteurs ordinaires entre les prétendus et les dames à marier. Lisez la quatrième page, vous trouverez presque chaque jour, entre l'annonce de la *Créosote-Billard* et du *Racahout des Arabes,* l'annonce d'un de ces établissements qui se sont voués exclusivement à la recherche des dots et des amateurs de dots. On a toujours à offrir un choix de *jeunes personnes richement dotées*. Quelquefois, l'annonce cesse d'être générale, on spécifie mieux une occasion magnifique qui se présente pour les véritables amateurs : tantôt c'est une veuve, encore d'un physique agréable et *immensément riche,* qui demande un mari dont la profession soit honorable et le caractère agréable; tantôt c'est une jeune personne de dix-sept ans, qui, pour des raisons de famille, désire se marier dans la présente quinzaine (raisons de *famille* est le mot). On ne tient nullement à la fortune. Écrire *franco*.

Je vous laisse à penser si des annonces aussi séduisantes produisent de l'effet sur les quatre-vingt mille célibataires que renferme Paris! Les départements eux-mêmes fournissent leur contingent de prétendants, ou de prétendus, si vous aimez mieux, et on fait queue dans les bureaux du Comptoir matrimonial. Malheureusement, la jeune personne et la veuve à millions ne sont jamais visibles à l'heure où on se présente : la veuve est allée visiter une de ses fermes en Normandie, et la charmante jeune fille est allée cueillir des violettes dans le bois de Romainville, pour en orner le front de son vieux père. Mais ce petit contre-temps n'empêche nullement les prétendus de satisfaire à l'article premier du règlement, qui porte que toute personne qui s'inscrit sur les rangs des prétendus doit verser une somme de dix ou vingt francs, suivant l'importance de la dot.

Robert-Macaire, en sa qualité d'homme essentiellement moral, ne pouvait manquer d'éprouver le besoin de chercher à encourager le mariage de ses contemporains et de ses contemporaines. C'est pourquoi, sous le nom de *M. de Saint-Macaire*, il établit, rue de *la Fidélité*, une maison *conjugo-moralo-matrimoniale*. A l'aide de quelques annonces, lancées à crédit dans bon nombre de journaux, il se présenta bientôt au bureau de M. de Saint-Macaire une quantité de garçons, jeunes et vieux, qui étaient grandement séduits par l'appât des dix, quinze, vingt et cinquante mille





F.S

Robert-Macaire agent matrimonial

— Mr. Gobard, j'ai l'honneur de vous présenter Mme de St Bertrand, veuve de la grande armee, jouissant d'une fortune très conséquente, et Melle Eloa de Wormspire, Fille du célébre baron de Wormspire à qui le grand homme a légué 50 mille livres de rente sur le gros livre. — Ces dames brûlent du désir de faire votre connaissance, je les ai invitées à diner chez vous ce soir, vous nous ménerez à l'Opéra et nous ferons une petite partie d'écarté..... Mr Gobard ces dames ont des projets sur vous tenez vous bien

Imp: d'Aubert et Cie. Chez Aubert, gal. Véro-dodat.

livres de rente dont M. de Saint-Macaire avait doté chacune de ses dames ou de ses jeunes personnes à marier.

Du reste, comme M. de Saint-Macaire était un homme d'ordre et d'économie, il avait profité de la voie de ces mêmes annonces pour faire savoir au public que son secrétaire se chargeait du placement des domestiques, et du placement des enfants en sevrage. Le secrétaire était, bien entendu, l'ami Bertrand.

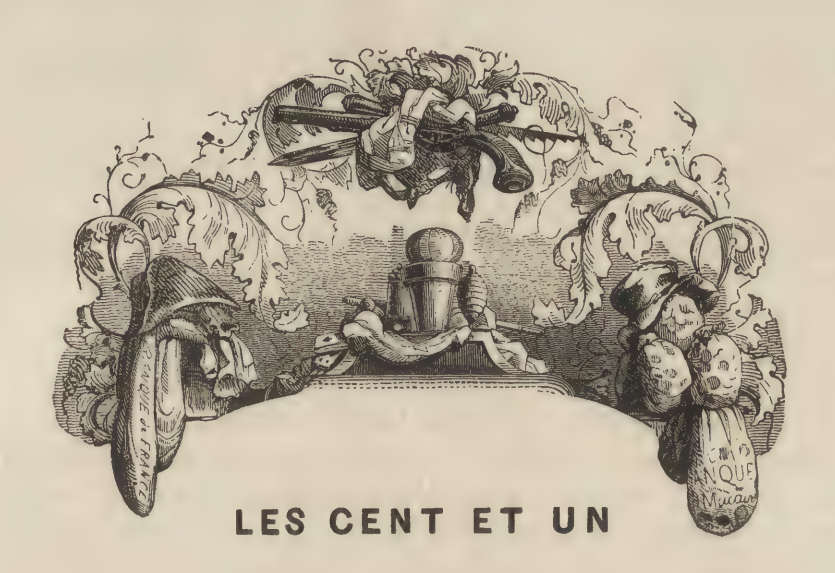
Les jours où Bertrand n'avait pas d'occupation à son bureau des domestiques et des enfants en sevrage, il était employé par M. de Saint-Macaire pour jouer les rôles des mères de famille. Rien de plus rare dans cette partie que de trouver des personnes jouant bien le rôle difficile des mères de famille. On trouve bien des tantes; mais c'est fort mesquin pour une jeune personne qui possède vingt mille francs de rente. Décemment, une tante ne suffit pas; il faut absolument une mère : c'est un objet de luxe qui flatte agréablement un prétendant, surtout quand l'emploi est tenu avec distinction. Bertrand jouait ce rôle travesti, avec un aplomb et une toilette merveilleusement appropriés à la circonstance.

Quand la sonnette annonçant un prétendant se faisait entendre, Bertrand courait s'affubler du costume de rigueur, et venait présenter sa fille avec une sollicitude toute maternelle. M. de Robert-Macaire servait d'introducteur à l'étranger, après lui avoir fait verser d'abord les vingt francs de rigueur. Cette petite formalité indispensable accomplie, on procédait à la réception, et M. de Saint-Macaire, prenant le néophyte par la main, le faisait entrer dans le salon, en lui disant : « Monsieur Gobard, j'ai l'honneur de vous présenter madame de Saint-Bertrand, veuve de la Grande Armée, jouissant d'une fortune très-*conséquente*, et mademoiselle Éloa de Wormspire, fille du célèbre baron de Wormspire, à qui le grand homme a légué cinquante mille francs de rente sur le *gros* livre. Ces dames brûlent du désir de faire votre connaissance. Je les invite à dîner chez vous ce soir, vous nous mènerez ensuite à l'Opéra, puis nous ferons une petite partie d'écarté... Monsieur Gobard, ces dames ont des projets sur vous!... tenez-vous bien!... »

Si mademoiselle Éloa de Wormspire ne faisait pas une impression agréable sur M. Gobard, on lui proposait de le mettre en relation, le lendemain, avec une autre jeune personne encore plus jolie et encore plus riche. Prix de la présentation, vingt francs. C'était à prendre ou à laisser; et, après tout, vingt francs n'étaient pas trop pour épouser une femme excessivement jolie, excessivement riche, et dont la vertu était garantie pour un an!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 14. —

Robert-Macaire agent d'affaires.

Il n'est pas dans le monde en général, ni dans le dictionnaire français en particulier, un mot plus commode, plus souple, plus élastique, plus caoutchouc, que le mot d'*agent d'affaires*.

Agent d'affaires signifie tout ce qu'on veut bien lui faire signifier. Un individu quelconque peut spéculer sur les rentes françaises ou espagnoles, sur les reconnaissances du Mont-de-Piété, sur les fils de famille qui ont besoin de billets de 500 francs, sur les vieux habits, sur les sous de Monaco, sur les domestiques sans places, sur les *pots-de-vin* des fournitures, sur les actions des chemins de fer, ou même sur les actions de la Société du dessèchement de la Méditerranée; en un mot, on peut spéculer sur toutes les choses imaginables et même inimaginables. Ce mot embrasse

tout, convient à tout, s'applique à tout. Il est des agents d'affaires qui gagnent cent mille francs par an; il en est d'autres qui ne gagnent qu'une condamnation en police correctionnelle.

Nous disions que l'agent d'affaires n'avait pas de prédilection pour telle ou telle affaire, qu'il spéculait sur toutes choses au monde; à vrai dire cependant, il est une chose sur laquelle l'agent d'affaires aime surtout à spéculer : c'est sur le jobard. Mais, malheureusement, le jobard devient plus rare de jour en jour; tant de chasseurs se sont mis à la piste de ce genre de gibier, que, si l'on n'y prend garde, l'espèce en sera détruite, comme il en arrivera prochainement des baleines et des autruches.

On montrera le dernier jobard au Jardin-des-Plantes, dans la galerie où toutes les curiosités d'histoire naturelle nagent dans des bocaux d'esprit-de-vin. — Le malheureux jobard, *infusé* de la sorte, servira d'amusement à toutes les bonnes d'enfants et à tous les vétérans qui fréquentent d'ordinaire l'établissement national situé près du pont d'Austerlitz.

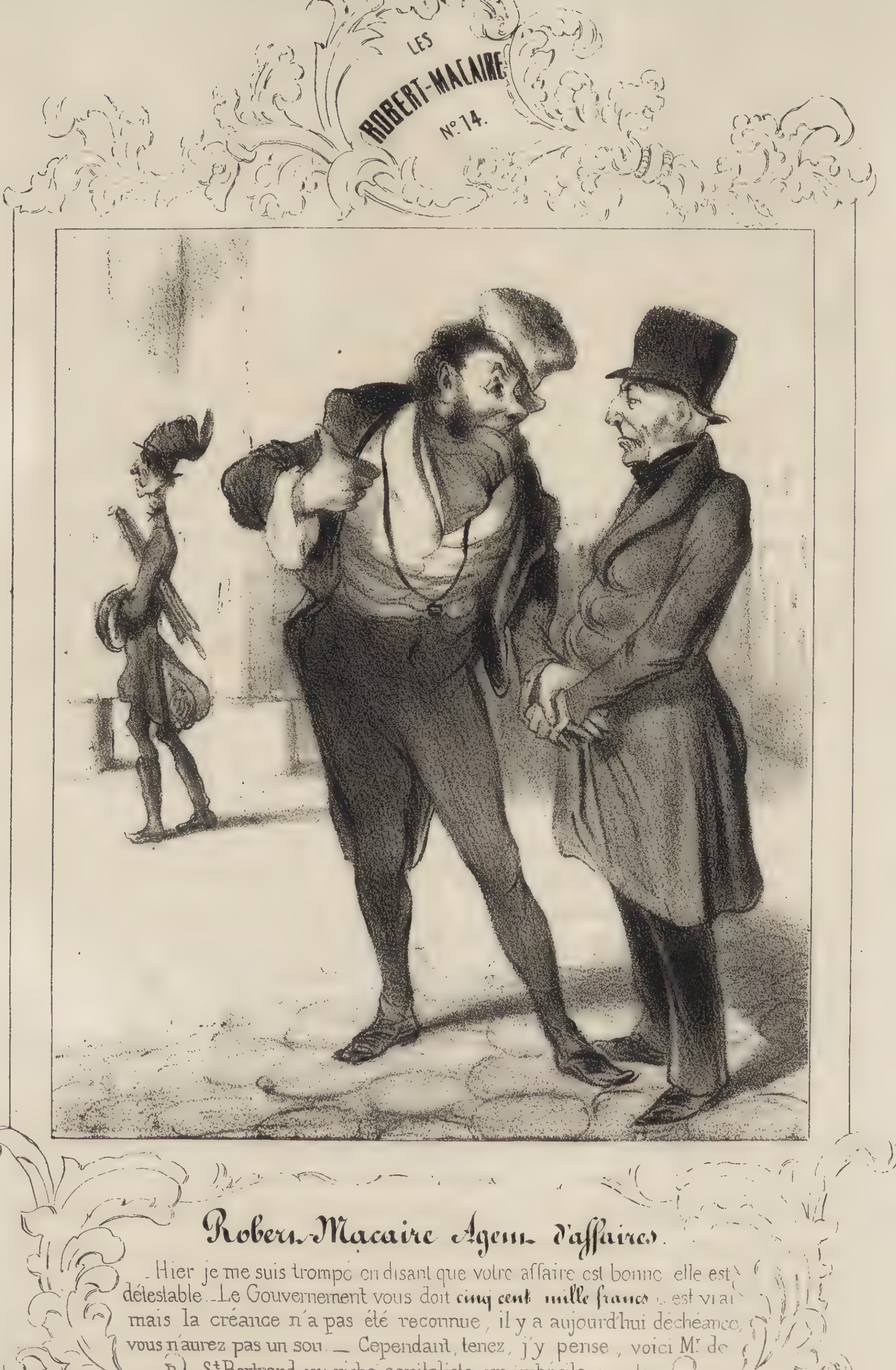
Il est vrai que pour faire naître de nouveaux jobards, on pourra suivre le précepte du *Bon Jardinier industriel*, qui dit :

« Semez de la graine de niais,
Il pousse des actionnaires. »

Or, c'est sur l'actionnaire que se greffe le jobard. Ainsi, avec des soins et une culture convenable, on peut espérer parvenir à ne pas laisser s'éteindre cette race précieuse.

Rien n'est plus facile que de monter un bureau d'agent d'affaires; il suffit d'une table, de quelques chaises, et d'un immense *cartonnier*, sur lequel sont collées une foule d'étiquettes, telles que : *correspondance*, *affaires pressées*, *mines et chemins de fer*, *bitumes*, etc., etc. Si l'on ouvre un bureau de moindre importance, les étiquettes portent alors : *emplois vacants*, *domestiques à placer*, *fonds à vendre*, etc., etc. Il va sans dire que, la plupart du temps, les nombreuses paperasses renfermées dans ces cartons ont été achetées chez l'épicier du coin, à trois sous la livre. On voit qu'il est impossible de se procurer une masse d'affaires à meilleur compte. Pour dix-sept sous, on peut avoir des dossiers d'affaires qui ont l'air de valoir dix-sept cent mille francs.

Si l'agent d'affaires qui s'occupe du placement des domestiques et de la vente des fonds d'épicerie et d'herboristerie va établir ses bureaux dans quelque rue d'un aspect assez modeste, en revanche, l'agent d'affaires qui travaille dans le bitume et dans les créances d'Espagne ou de Saint-Domingue, croirait déroger s'il ne fixait son domicile dans la Chaussée-



Robert-Macaire Agent d'affaires.

– Hier je me suis trompé en disant que votre affaire est bonne, elle est détestable. – Le Gouvernement vous doit **cinq cent mille francs**, c'est vrai, mais la créance n'a pas été reconnue, il y a aujourd'hui déchéance, vous n'aurez pas un sou. – Cependant, tenez, j'y pense, voici Mr. de St. Bertrand, un riche capitaliste, un imbécile, vendez-lui vos droits cent écus, ce sera une affaire magnifique *(à part)* et pas cher

F S

Chez Aubert, gal. Véro-dodat — Lithogr. d'Aubert et C.

d'Antin et à proximité du palais de la Bourse, ce temple de l'agiotage, ce lieu de rendez-vous de tous les pêcheurs rusés qui aiment à jeter leurs filets dans l'eau trouble.

Robert-Macaire devait à la société en général, et se devait à lui-même en particulier, d'exploiter aussi cette branche d'industrie d'un commerce non moins facile qu'agréable. Cela lui convenait d'autant mieux que l'ami Bertrand avait son petit rôle à jouer dans cette circonstance.

Voici la recette pour faire une bonne affaire; elle est à portée de toutes les intelligences, sinon de toutes les consciences.

M. Macaire, en flânant sous le portique de la Bourse, trouve un brave homme qui est possesseur d'une créance sur un gouvernement quelconque, fût-ce même le gouvernement de Monaco, qui s'est fait connaître si avantageusement dans la société par les sous du même nom. M. Macaire, qui a flairé les valeurs contenues dans le portefeuille du brave homme en question, l'a bien vite accosté en lui parlant du froid, de la pluïe ou de la chaleur, suivant la circonstance; grâce au thermomètre de l'ingénieur Chevalier, la conversation se lie tout à fait, et, de fil en aiguille, de baromètre en créances espagnoles, la connaissance se trouve faite au bout d'une heure. L'offre d'une bouteille de bière ou d'un bol de punch, toujours suivant la saison, vient achever de mettre en relation le pigeon avec le vautour.

Le lendemain, M. Macaire se rend de nouveau à la chasse de son gibier; mais, cette fois, il a soin de s'adjoindre un compère, qui n'est autre que M. de Saint-Bertrand. Cette fois le baromètre n'est plus mis en jeu, et dès que M. Macaire rencontre le pigeon, il lui glisse ces mots fallacieux :

« Hier, je me suis trompé en disant que votre affaire était bonne; elle est détestable. Le gouvernement vous doit *cinq cent mille francs*, c'est vrai; mais la créance n'a pas été reconnue : il y a aujourd'hui déchéance; vous n'aurez pas un sou... Cependant, tenez, j'y pense, voici M. de Saint-Bertrand, un riche capitaliste, un imbécile : vendez-lui vos droits cent écus; ce sera une affaire magnifique... (*à part*) et pas chère! »

Si le jobard donne dans le panneau, la société Macaire et Saint-Bertrand réalise un bénéfice de deux ou trois cent mille francs, en échange de sa mise de fonds de cent écus, à moins pourtant que les créances ne soient sur le gouvernement espagnol ou *monacocien*. Mais M. Macaire connaît ses gouvernements, et il ne ferait pas la boulette d'avancer cent écus contre des valeurs qui n'ont de prix dans la société que pour allumer des cigares.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 15. —

Robert-Macaire agent de renseignements.

Madame, veuillez donc vous seoir, je vous prie. Qu'est-ce qui me procure l'avantage de vous recevoir? Je ne suis pas assez fat pour croire que votre visite ne soit pas essentiellement une visite d'affaires; aussi me pardonnerez-vous de vous donner audience dans ce cabinet de travail, et devant ce bureau chargé d'étiquettes propres à effaroucher les Grâces.

Madame vient-elle pour un vol-au-pot?..... Nous définissons le vol-au-pot, une soustraction faite par des praticiens.

— Je connais ce genre d'industrie, *la Gazette des Tribunaux* fait faire à ses lecteurs un cours de vols en tous genres.

— Auriez-vous été victime d'un vol à la graisse? ce vol, comme vous devez le savoir encore, consiste à.....

— Connu..., monsieur Robert-Macaire, grâce encore à l'obligeance de la gazette susdite.

— Madame aurait-elle à son réveil été saluée par un *bonjourien?*..... le bonjourien est le larron qui s'introduit.....

— Je sais, je sais, Monsieur : c'est le filou qui s'introduit le matin à jeun dans les hôtels garnis ou dans les domiciles, et qui, sous le prétexte de venir réveiller un ami ou une amie, dérobe tout ce qu'il peut pendant qu'il ou qu'elle est endormie.

— Parfaitement formulé; je n'aurais pas mieux dit. Vous possédez à fond l'idiome correctionnel. Et à propos de bonjouriens, il vient de nous être signalé un fait assez original : Un industriel s'introduit un matin chez une de nos actrices à la mode; il ignorait chez qui les hasards de son exploitation l'avaient amené, quand il aperçoit sur le somno un bulletin de répétition portant le nom de l'actrice endormie. Une montre d'or enrichie de diamants pendait à un petit clou d'or.... Savez-vous ce que le voleur a dérobé?

— La montre, sans nul doute.

— Non, belle dame! Il a dérobé à l'actrice....... un baiser, un simple baiser, et donné si légèrement, que la belle endormie ne l'a pas même senti.

— Alors, qui a pu le dire?

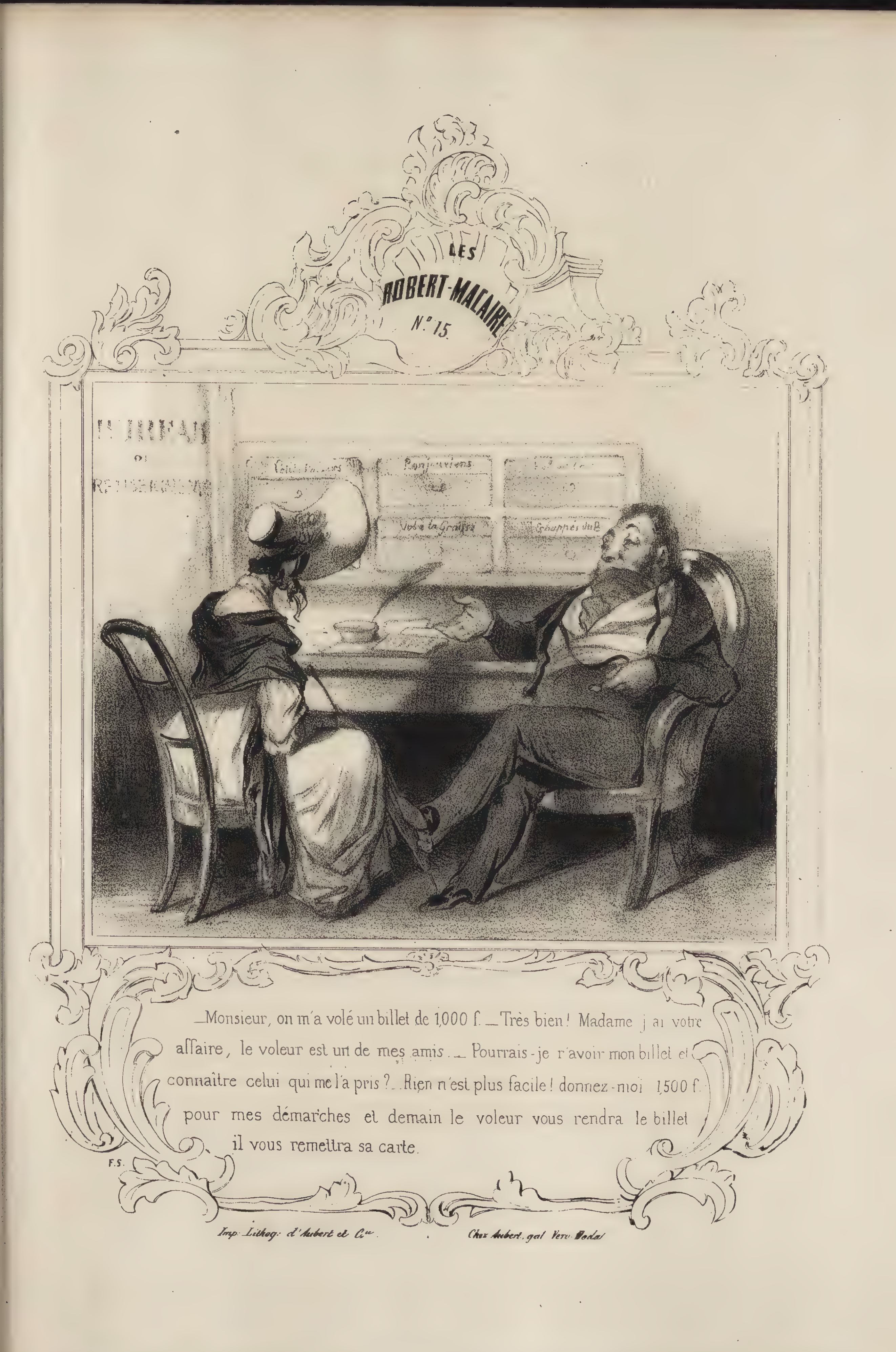
— L'indiscret scélérat a poussé la plaisanterie jusqu'à revenir le lendemain; mais cette fois l'actrice s'est réveillée....., et l'ingrate a crié au voleur!..... Le jeune homme était trop fier pour nier sa profession. Il l'a avouée aux magistrats; mais ceux-ci n'ont pas voulu croire à l'acte de désintéressement du bonjourien. La famille du coupable a chargé mon agence de faire des recherches, pour savoir s'il ne s'est pas présenté plusieurs circonstances dans lesquelles le galant voleur aurait agi de même; et un de nos jeunes avocats s'est chargé de prouver que le praticien devait être traité comme monomane qui avait le baiser en idée fixe..... Ce gaillard-là se serait-il par hasard présenté à votre chevet, belle dame?

— Ah, Monsieur! je ne suis pas assez heureuse pour avoir eu ce malheur-là! ou plutôt, je suis trop malheureuse pour avoir eu un pareil bonheur! Je suis victime d'un vol à la tire.

— Le plus commun, le plus vulgaire, le plus roturier des vols; il ne suppose à celui qui le commet aucune élévation d'idée, aucune poésie d'âme. C'est le vol dans sa pureté native, la soustraction antédiluvienne. Nous avons dans nos cartons les noms de tous les écoliers qui se livrent à cet exercice, ils sont déshonorés aux yeux même de leurs confrères.

— Monsieur, on m'a volé dans mon sac un billet de mille francs.

— Madame, j'ai votre affaire, le voleur est un de mes amis.



—Monsieur, on m'a volé un billet de 1,000 f. —Très bien! Madame j'ai votre affaire, le voleur est un de mes amis. — Pourrais-je r'avoir mon billet et connaître celui qui me l'a pris? —Rien n'est plus facile! donnez-moi 1,500 f. pour mes démarches et demain le voleur vous rendra le billet il vous remettra sa carte.

Imp. Lithog. d'Aubert et Cie. Chez Aubert, gal Véro-Dodat

— Pourrais-je ravoir mon billet et connaître celui qui me l'a pris?

— Rien n'est plus facile. Donnez-moi quinze cents francs pour mes démarches, et demain le voleur vous rendra le billet et vous remettra sa carte.

— Quinze cents francs!... Mon cher monsieur Macaire, vos services sont hors de prix.

— Je vous demande à peine mes déboursés. Personne ne peut savoir les dépenses énormes de notre exploitation. Si nous ne faisons pas affaire ensemble, j'en serai aujourd'hui pour mes frais de consultation. Eh bien, Madame, il y a cent personnes par jour qui viennent, on leur fait des offres aussi avantageuses que celle que j'ai l'honneur de vous faire.... : elles hésitent..., elles demandent à réfléchir, elles ne reviennent plus...; et pendant ce temps, les frais administratifs marchent toujours. Savez-vous que nous avons dix mille voleurs à notre charge? Quand ils n'ont pas d'ouvrage, il faut que nous les nourrissions.

— Comment, vous tenez une table d'hôte de voleurs !

— Table d'hôte n'est pas le mot exact, mais nous pensionnons ces messieurs. Quand ils ont fait une affaire, ils sont tenus, sur parole d'honneur, de nous avertir. A notre tour, nous avertissons la personne volée. Si elle tient à l'objet enlevé, il faut qu'elle en restitue d'abord le prix au preneur, c'est de toute justice : car possession vaut titre, c'est le Code qui le dit. Pour nos peines nous réclamons cinquante pour cent; c'est ce qui vous explique, Madame, pourquoi nous exigeons de vous les quinze cents francs que je vous demande.

— Mais j'aurais autant de profit à ne pas retouver la somme.

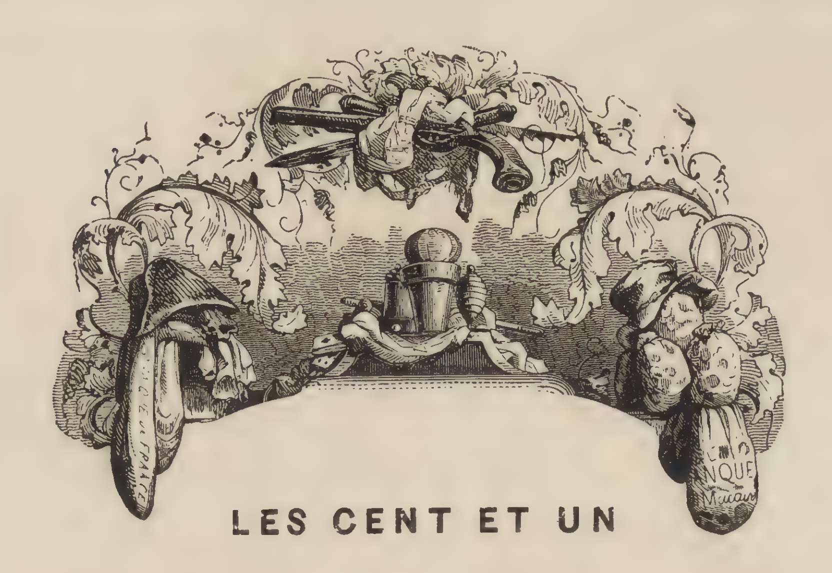
— Profit, oui; mais faites attention que votre orgueil sera vivement flatté, et celui du voleur humilié. Vous pouvez dire dans le monde, je me suis fait restituer mes mille francs. Vous n'avez pas besoin de parler de la prime que vous m'avez allouée pour mes peines. Je vous autorise même à faire, à ce sujet, le récit le plus épique que vous pourrez inventer; dites, par exemple, que vous avez reconnu le voleur au moment où il passait sur le Pont-Neuf, qu'il a voulu vous échapper en se lançant à la Seine; mais que vous, qui nagez comme une sirène ou un éperlan, vous l'avez suivi dans les flots, et en plongeant, que vous avez plongé votre main dans son portefeuille, où vous avez repris le billet de banque.

Je vous jure sur mes cheveux blancs, je n'en ai pas, mais je pourrais en avoir, je vous jure sur cela ou sur toute autre chose de blanc, que je ne ferai à ce sujet aucune réclame dans les journaux, même dans ceux de ma couleur, c'est-à-dire de mon opinion.

— Enchantée de votre désintéressement !

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 16. —

Robert-Macaire professeur d'industrie.

En général, la création d'une chaire quelconque est la chose la plus utile que l'on puisse inventer pour le... professeur. Six mille francs d'appointements, une leçon par semaine, et neuf mois de vacance, voilà le plus clair du programme de presque tous les cours publics. Si, en outre, le professeur jouit d'une mauvaise santé, et ne peut se rendre exactement à sa leçon hebdomadaire, par suite de coqueluche ou de cors aux pieds, il s'ensuit que chaque leçon lui vaut environ cinq cents francs. Ceci est un peu cher, surtout en comparaison des professeurs de français, de latin et même de grec, qui vont en ville à raison de trois francs le cachet.

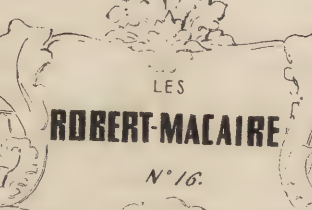
Un autre agrément du professorat consiste dans le *suppléant*. Il y a au collége de France des messieurs non moins savants que paresseux, qui,

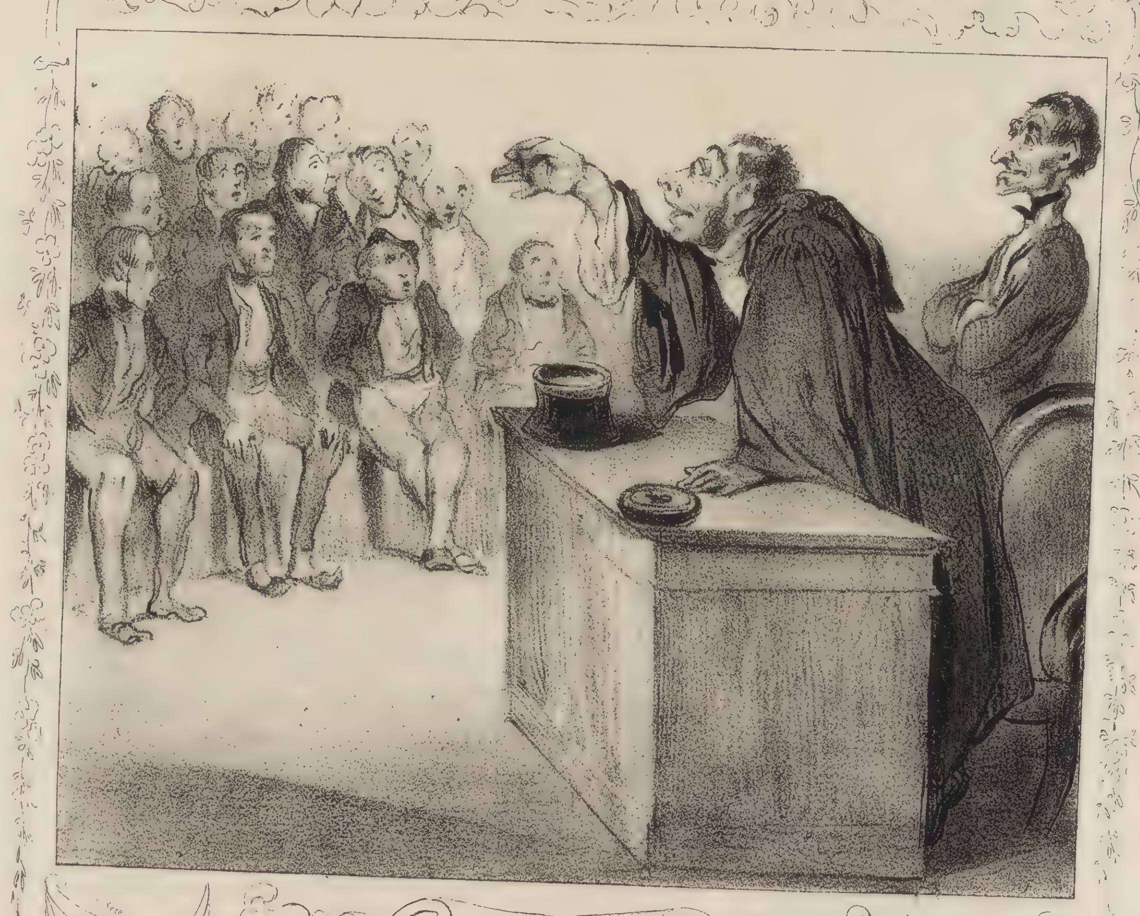
depuis dix ans, touchent de fort agréables appointements sans avoir même la peine de faire une seule leçon. Ces professeurs *in partibus* savent très-bien que le *suppléant* n'a pas été inventé uniquement pour se promener la canne à la main dans la grande allée du Luxembourg. Un suppléant, avec la manière de s'en servir, est, selon l'avis des professeurs titulaires, une des plus belles inventions des temps modernes. Grâce au suppléant, on peut être improvisé professeur de n'importe quoi, d'hébreu, de syriaque, de sanscrit; on n'est même pas tenu à un petit prologue d'ouverture : c'est le suppléant que cela regarde. Par exemple, il y a une chose fort importante, pour laquelle le professeur ne se laisse jamais suppléer; nous voulons parler de l'émargement de la feuille de caisse le jour où il va toucher cinq cents francs pour prix des leçons qu'il n'a pas faites pendant le mois.

Le suppléant fait donc sa petite leçon le plus régulièrement et le plus anonymement possible; seulement, comme aux termes du règlement universitaire, un cours dit public ne peut continuer à avoir lieu qu'autant qu'il est suivi au moins par trois élèves, le suppléant fait assister à ses leçons dites publiques son neveu, son filleul et le fils de son portier. Pour prix de cette corvée, il promet son héritage à son neveu, des étrennes au fils du portier, et sa bénédiction à son filleul!

Si ces messieurs les professeurs des cours dits publics s'entendaient un peu mieux entre eux, ils pourraient faire de notables économies sur leurs frais d'auditeurs : au lieu de recruter ainsi un public qui leur cause toujours une certaine dépense, ils devraient se rendre le service d'assister réciproquement à leurs leçons; de la sorte, ils auraient toujours au moins huit à dix auditeurs, et cela produirait un bien meilleur effet. Les leçons pourraient même devenir fort agréables et fort variées; car, lorsque le professeur de syriaque serait fatigué de parler, l'un des assistants, le professeur d'indoustan, par exemple, monterait en chaire, et parlerait de l'indoustan pendant une douzaine de minutes, jusqu'à ce qu'un enrouement le forçât à reprendre sur les bancs sa place d'élève, pour entendre pendant quinze autres minutes le professeur de chinois. Nous espérons que ce système ne tardera pas à être mis en usage avec le plus grand succès; car il procurera économie d'auditeurs, économie d'amphithéâtre et économie de verres d'eau sucrée. Par exemple, il est bien entendu qu'il n'y aura pas économie sur les traitements de six mille francs. Diable! ceci ôterait tout le charme de la nouvelle combinaison, n'est-ce pas, messieurs les professeurs?

Comme dans notre siècle éminemment doctoral, toutes les sciences, tous les arts et même tous les métiers sont enseignés à l'aide de professeurs;





Robert Macaire, Professeur d'Industrie.

_ Exemple : Vous achetez un procédé nouveau, n'importe quoi, bon ou mauvais, vous l'achetez 600 f._ 500 f. _ 25 francs, le moins possible ! Vous créez 500,000 f. d'actions le plus possible ! Vous faites des annonces monstres, des affiches-monstres, des promesses monstres ; vous réalisez le capital, vous l'empochez, vous mettez ensuite la clé sur la porte, vous déposez votre Bilan, c'est-à-dire le bilan de la Société . . . . Le tour est fait et vous passez à un autre.

Chez Aubert, gal. Véro dodat

Imp. d'Aubert et Cie.

attendu que nous avons des *professeurs de coiffure* et mêm des *professeurs de pugilat*, autrement dits *professeurs de savate*, le besoin se faisait généralement sentir dans la société de voir aussi créer une chaire où l'on pût recueillir les doctes leçons d'un *professeur d'industrie*.

Robert-Macaire, mieux que personne au monde, était capable de remplir avantageusement cette place difficile; et, par suite d'une délicatesse excessive, qui d'ordinaire, il faut l'avouer, n'était pourtant pas l'apanage de ce professeur, Robert-Macaire ne voulut pas confier à un suppléant le soin de faire son cours. Il jugea que ce n'était pas trop de son propre talent pour faire ressortir toute la finesse d'une leçon qui avait pour but de fournir aux jeunes élèves toutes les connaissances nécessaires pour acquérir le diplôme de chevalier d'industrie.

Les auditeurs de Robert-Macaire furent d'autant plus nombreux, que le cours du savant professeur ne devait se composer que d'une seule leçon. En une seule séance, Robert-Macaire se flattait de révéler le secret de l'industrie ou plutôt de la flibusterie parisienne.

Lorsque l'amphithéâtre fut suffisamment garni d'élèves ornés de cols en crinoline, âgés de dix-sept ans, de pantalons noirs passés à la nuance gris perle, et de bottes veuves de talons, de semelles et d'empeignes, le professeur Robert-Macaire fit son entrée dans la salle, précédé de l'appariteur Bertrand. Après un moment de religieux silence, l'orateur se moucha, toussa, retroussa sa manche, et prononça les paroles suivantes, recueillies fidèlement par le sténographe ordinaire des cours publics :

« Jeunes élèves, vous êtes gueux, et vous désirez vous enrichir (*marques d'assentiment dans tout l'auditoire*)..., vous désirez vous enrichir, mais honnêtement, et selon les usages de la bonne société industrielle (*nouvelles marques d'assentiment*). En ce cas, voici la meilleure de toutes les recettes, et que jusqu'à présent je n'avais confiée qu'à mes amis les plus intimes (*attention générale*). Vous achetez un procédé nouveau, n'importe quoi, bon ou mauvais; vous l'achetez 600 fr., 500 fr., 25 fr., le moins possible; vous créez 500,000 francs d'actions, le plus possible; vous faites des annonces-monstres, des affiches-monstres, des promesses-monstres; vous réalisez le capital, vous l'empochez; vous mettez ensuite la clef sous la porte, vous déposez votre bilan, c'est-à-dire le bilan de la société... Le tour est fait, et vous passez à un autre. »

Vous savez si messieurs les élèves de Robert-Macaire se sont fait faute de mettre à profit la leçon de leur illustre professeur !

L. H.

Chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 17. —

Robert-Macaire libraire.

« Messieurs et dames, y aurait-il dans cette aimable localité, quelqu'un qui voudrait se faire un fort joli revenu sans peine et sans travail?.. S'il en est un, qu'il prenne en dépôt mes abécédaires.... C'est une spécialité pour laquelle il n'est pas besoin d'être libraire, pas besoin d'être connaisseur, pas besoin de savoir lire; au contraire!... Il suffit de me verser un petit cautionnement.... Les plus gros sont les meilleurs, comme dit la chanson. »

C'est ainsi que s'exprimait Robert-Macaire, lorsqu'il éprouva le besoin de renouveler la face de la librairie française, à l'époque où les dictionnaires, les formulaires et les abécédaires promettaient de verser des torrents de lumière sur la France entière. — Afin de propager plus activement

ce commerce éminemment philanthropique, Robert-Macaire voulut établir des dépôts de ses publications non-seulement chez tous les libraires connus et inconnus, mais encore chez tous les boulangers, pharmaciens, confiseurs et herboristes de Paris et de la province. — Les épiciers seuls étaient exclus, attendu que les livres finissent toujours, tôt ou tard, par venir demander un asile dans ces boutiques, catacombes inévitables du poète, du journaliste et du romancier.

Seulement, comme Robert-Macaire connaissait parfaitement le cœur humain, il résolut de ne confier ses ballots de livres, qui valaient bien trente-trois francs, qu'aux personnes qui versaient entre ses mains un petit cautionnement de deux ou trois mille francs! — Du reste, on ne devait pas avoir la moindre inquiétude sur ce dépôt, puisqu'on avait un reçu signé Robert-Macaire.

Les calculs par lesquels notre libraire annonçait que l'on pouvait gagner jusqu'à douze mille francs par an, en vendant ses *abécédaires*, étaient parfaitement exacts. — En effet, la vente d'un seul *abécédaire* procurant deux sous de bénéfice, il était évident que la vente de cent abécédaires donnait un bénéfice de dix francs; donc, pour gagner douze mille francs dans son année, il ne s'agissait que de vendre cent vingt mille exemplaires de l'ouvrage. — C'était tout clair.

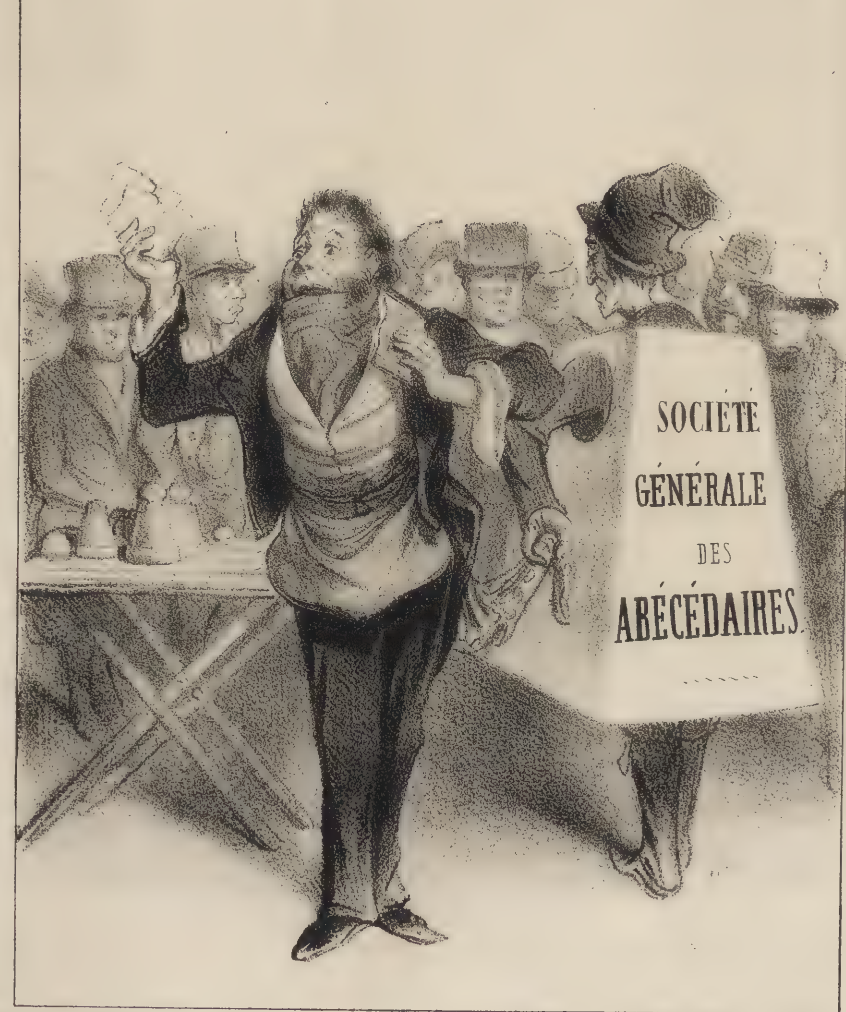
Si le dépositaire ne vendait pas cent vingt mille abécédaires par an, il ne devait s'en prendre qu'à sa négligence, son incurie, ou son incapacité; car enfin il y a dans chaque période de douze mois plus de cent vingt mille jeunes français qui achètent des abécédaires; il ne s'agissait donc que de leur proposer les abécédaires édités par la *Société Robert-Macaire*, pour les vendre instantanément.

Ainsi, non-seulement en plaçant des *Abécédaires-Robert-Macaire* on faisait une délicieuse opération de librairie, mais encore on rendait un véritable service à la France, à *notre belle patrie*, ainsi que le disait toujours le prospectus macairien. — En effet, grâce à l'abécédaire en question, désormais il n'était plus un seul moutard qui se permît de ne pas apprendre à lire, à écrire, et à jouer de l'accordéon. — La civilisation aurait fait des progrès énormes, et tout cela grâce aux Abécédaires-Macaire!

Quant au cautionnement de mille écus exigé pour garantir le dépôt du ballot de livres valant trente-trois francs, ceci, comme dit Bilboquet, était de *la haute comédie!*

Le cautionnement a toujours eu des charmes tout particuliers pour les personnes qui connaissent la manière de s'en servir, et, pour ce jeu de société, comme l'annonçait Robert-Macaire lui-même, les plus gros caution-





Robert Macaire Libraire.

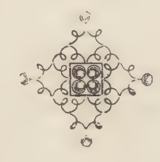
Messieurs et Dames, y aurait-il dans cette aimable localité quelqu'un qui voudrait se faire un fort joli revenu sans peine et sans travail ? . . . . S'il en est un, qu'il prenne en dépôt mes abécédaires . C'est une spécialité pour laquelle il n'est pas besoin d'être libraire pas besoin d'être connaisseur, pas besoin de savoir lire, au contraire ! Il suffit de me verser un cautionnement . . . . Les plus gros sont les meilleurs, comme dit la chanson.

nements sont les meilleurs.—Lorsqu'un homme qui entend la triture des affaires possède dans son coffre-fort une collection de cautionnements dont l'addition générale forme un total de trois ou quatre cent mille francs, il lui est bien difficile de résister au désir d'aller visiter tous les monuments excessivement curieux que possède la ville de Bruxelles; — et lorsqu'on voyage ainsi dans l'intérêt de l'art, il serait de la dernière imprudence de laisser à Paris un coffre-fort bourré de sacs de mille francs; il y a tant de fripons à Paris! — Les personnes qui désiraient retirer leur cautionnement étaient donc priées d'écrire à Bruxelles, et *franco.* — Robert-Macaire répondait immédiatement, courrier par courrier, à l'honorée lettre du correspondant, et lui remboursait intégralement le cautionnement en un effet payable à vingt-sept ans de date! — Il faut bien de l'ordre dans les affaires, car sans cela on ne parviendrait jamais à s'y reconnaître!

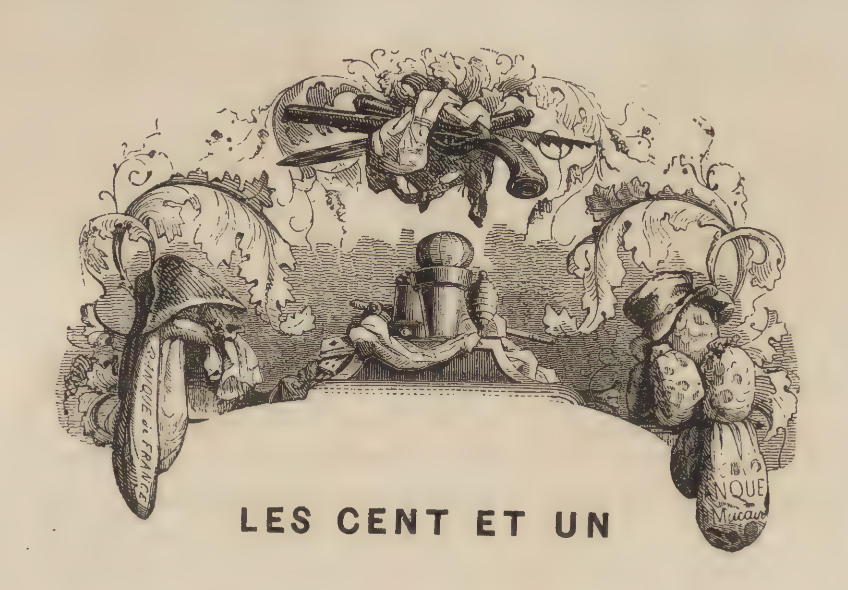
Seulement, dans le tableau exécuté par Daumier, pour conserver à la postérité la plus reculée l'épisode de Robert-Macaire vendant ses *abécédaires*, nous remarquons avec peine une chose d'une immoralité révoltante. — Bertrand, qui joue dans cette parade, ou plutôt dans cette *haute comédie*, le rôle de l'homme-affiche, se permet de *chiper* le mouchoir de Robert-Macaire lui-même, pendant que ce libraire est en train d'expliquer à la foule tous les bénéfices que promet sa spéculation. — Ah! Bertrand, Bertrand! vous êtes bien immoral! et il faut que le commerce de la librairie vous ait bien corrompu tout à coup, pour que vous ayez l'audace de vous livrer à une opération aussi déplacée! — A moins que dans ce tableau vous ne soyez un mythe, une allégorie, un symbole chargé d'offrir à nos yeux le personnage de la Belgique dévalisant, par la contrefaçon, toute la librairie parisienne, même lorsque c'est Robert-Macaire en personne qui se livre à une publication plus ou moins littéraire!

Car sans cela, Robert-Macaire volé serait une de ces monstruosités auxquelles l'imagination refuse de croire.—Autant vaudrait nous montrer le lièvre courant après le chasseur, le public remplissant la salle de la Porte-Saint-Martin, ou des gardes municipaux empoignés au collet par des grisettes de la Chaumière, et menés au violon comme atteints et convaincus de s'être livrés à une danse saint-simonienne!

L. H.



Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 18. —

Robert-Macaire banquier et juré.

La banque est une fort belle chose, quand le banquier ne prête pas à la *petite semaine* ; — il est vrai qu'il ne vaut guère mieux prêter à la *grande semaine;* on a vu des exemples mémorables du peu de bénéfice qu'on trouve à ce genre de commerce.

La profession de banquier est d'autant plus agréable, que, pour l'exercer, il faut primitivement posséder une belle fortune ; c'est ce qui est cause que le nombre des banquiers ne s'augmente pas d'une manière prodigieuse. — La concurrence s'établit d'une manière effrayante parmi les bonnetiers, les épiciers, les charcutiers et les chemisiers ; — mais nullement parmi les banquiers. — Tout le monde n'a pas les outils nécessaires pour exercer cette profession. On trouve plus facilement à crédit trois

douzaines de jambons ou une vingtaine d'aunes de toile de Hollande, façon calicot d'Alsace, que six à sept cent mille francs en bons billets de banque.

Il paraît cependant que la haute confiance dont Robert-Macaire jouissait dans la société lui permit de trouver des capitaux suffisants pour créer la maison *Macaire et Comp.*, car voici que nous le trouvons banquier, — et quel banquier encore ! — habitant un brillant hôtel de la Chaussée-d'Antin, possédant équipage et chevaux gris-pommelé, et ayant à ses gages un nègre très-noir et une danseuse très-blanche. — Quand on a une pareille position sociale, quand on est électeur, éligible et juré, ou *jury*, puisque l'on en fait partie, comme dit M. Prudhomme, et surtout quand on est de l'école de M. de Robert-Macaire, on est au-dessus d'une foule de petits préjugés qui arrêtent souvent les petites gens, et l'on arrive d'autant plus rapidement à une magnifique fortune, que l'on ne s'arrête jamais en chemin, et que l'on vole toujours.

Robert-Macaire se garda bien d'établir sa maison de banque en province; le banquier départemental, à moins de faire un *puff*, que le Code qualifie impoliment de banqueroute frauduleuse, n'a pas du tout les moyens de faire de petites affaires un peu grandioses dans le genre macairien. — Le banquier départemental, à moins d'être tout-à-fait fripon, doit être entièrement honnête homme. — A Paris, c'est bien différent; et la Bourse, ce magnifique local, situé sur la place du même nom, n'a nullement été inventée pour servir d'asile aux chiens errants, et pour donner de l'ombre aux cochers de la station des fiacres et cabriolets.

La Bourse, avec la manière de s'en servir, est la poule aux œufs d'or du banquier tripoteur de coupons, du personnage baptisé du surnom de *loup-cervier*, bien qu'il ne soit anthropophage que relativement aux sacs d'écus. — Ah ! par exemple, quant aux écus, il en avale avec plus de prestesse, et surtout en plus grand nombre, que la *femme sauvage* des Champs-Élysées n'avale de petits cailloux.

Les nouvelles arrivées par courrier extraordinaire jouent surtout un grand rôle dans le tripotage des affaires de Bourse. — Ce jeu de société est d'autant plus agréable que l'on est plus certain de jouer à coup sûr. — Tout le monde se plaît à reconnaître qu'il n'existe à la Bourse que deux classes d'individus, les *enfonceurs* et les *enfoncés*; aussi je vous laisse à penser si Robert-Macaire se trouvait là dans son élément habituel ! — Il était, ou, pour parler plus correctement, *il est* encore à la Bourse comme le poisson dans l'eau, comme la danseuse de l'Opéra au milieu d'une boutique de bijoutier, avec la permission de choisir des parures *à discrétion*, c'est-à-dire avec indiscrétion.



Robert-Macaire Banquier et Juré.

La nouvelle ne peut pas être connue à Bordeaux, prends la poste; crève dix chevaux; arrive le premier, joue ferme à la baisse, et nous réalisons encore un million à coup sur
.....moi, je vais au Palais, nous condamnons ce matin, un drôle qui a volé dix francs..........voler dix francs....ppppolisson.

Ce qui, dans la rue Vivienne, serait qualifié d'escroquerie, est tout simplement qualifié d'habileté dans le palais de la place de la Bourse. — On dit vulgairement qu'il n'est pas honnête de parier à coup sûr, et les loups-cerviers, dans leurs tripotages journaliers, ne visent qu'à une seule chose : c'est de pouvoir constamment parier à coup sûr. — Du même coup de filet, on ruine vingt pauvres diables ; tant pis pour eux ! ce sont les enfoncés, et l'on se fait hautement gloire d'être l'enfonceur.

Nous disions tout à l'heure que le courrier, que le porteur de dépêches extraordinaires, jouaient un grand rôle dans les floueries commerciales ; aussi Robert-Macaire ne pouvait-il mieux choisir, pour remplir cet emploi de confiance, que son fidèle et maigre ami Bertrand. Grâce au régime peu nourrissant des prisons dont il fut longtemps pensionnaire, Bertrand possédait une maigreur qui aurait fait envie aux jockeys du Champ-de-Mars, et la maigreur même de Bertrand *pesait* dans la balance en faveur de Robert-Macaire, et contribuait à lui donner de l'avantage sur tous ses honorables confrères, messieurs les loups-cerviers. — L'honorable maison Robert-Macaire était toujours la mieux renseignée de toute la place de Paris, et semblait avoir à ses ordres le télégraphe gouvernemental.

Du reste, Robert-Macaire se montrait d'une probité rigide pour tout ce qui avait l'air du vol proprement dit. — Il ne trouvait pas sous sa langue d'épithète assez énergique pour témoigner tout son mépris pour les gens qui se livraient à l'effraction, à l'escalade, et autres circonstances non atténuantes. — Aussi, les jours où l'honorable banquier était *jury*, puisqu'il en faisait partie, les pauvres diables qui venaient sur le banc de la cour d'assises sous la prévention d'une de ces étourderies de jeunesse qui ne sont pas du ressort de la *police correctionnelle*, l'honorable *jury*, M. Macaire, était vétilleux en diable, et même se montrait souvent plus féroce que M. le procureur du roi.

On ne se serait jamais douté que, le matin même, ce féroce juré avait fait venir dans son cabinet son courrier extraordinaire, Bertrand, pour le charger d'une mission, ou, si vous aimez mieux, d'une commission avantageuse, mais fort macairienne. — Tiens, Bertrand, lui avait-il dit, la nouvelle ne peut pas être connue à Bordeaux ; prends la poste, crève dix chevaux, arrive le premier, joue ferme à la hausse, et nous réalisons encore un million à coup sûr... Moi, je vais au palais ; nous condamnons, ce matin, un drôle qui a volé dix francs !... Voler dix francs !... Un pppppolisson ! »

Effectivement, le polisson ne manquait pas d'empocher... cinq ans de galères, tandis que M. de Macaire continuait à empocher des millions !

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 19. —

Robert-Macaire boursier.

Pour un architecte, la Bourse est un vaste monument dans le style grec, et dont la corniche est supportée par soixante-quatre colonnes d'ordre corinthien. — Pour le voyageur, la Bourse est un édifice public, orné de colonnes, de tuyaux de poêle, d'une horloge, d'une grille en fer, d'un tourlourou et d'une station d'omnibus.—Pour le commerçant, la Bourse est le sanctuaire redouté d'où le tribunal consulaire lance ses arrêts, ses prises de corps et ses gardes du commerce. — Pour l'agent de change, la Bourse est tout simplement un petit cabinet de travail. — Pour le moraliste, la Bourse est une caverne de voleurs.

On voit que le même amas de pierres de taille peut recevoir bien des dénominations différentes, et cependant toutes les définitions sont parfai-

tement justes, tout dépend du point de vue sous lequel on considère ce monument national.

Vous savez à quel point la fureur de l'agiotage s'était emparée de toutes les classes de la société, surtout à l'époque où le bitume, l'asphalte et les chemins de fer firent leur apparition. — Le beau temps de la rue Quinquampoix était revenu, le système de Law florissait comme par le passé; seulement, au lieu de spéculer sur les actions du Mississipi, fleuve fort lointain, couvert des brouillards de la Garonne, on spéculait sur des torrents d'alphalte, et la noire fumée de ce liquide pestilentiel finit par former le plus clair bénéfice des actionnaires et des agioteurs.

Aujourd'hui, la fièvre commerciale, qui s'était emparée de tout le corps social, s'est un peu calmée; une diète sévère de bénéfices a contribué beaucoup à cette amélioration; mais si le palais de la Bourse est privé de la visite de cet amas de tripoteurs et d'agioteurs industriels, il lui reste toujours le boursier pur sang, qui trouve encore moyen de vivre fort honnêtement, à l'aide des opérations sur les fonds publics.—*Honnêtement* n'est pas le mot propre, et doit être pris dans le sens de *largement, grassement;* car, à vrai dire, il n'y a rien de moins honnête, au fond, que les flibusteries boursicotières.

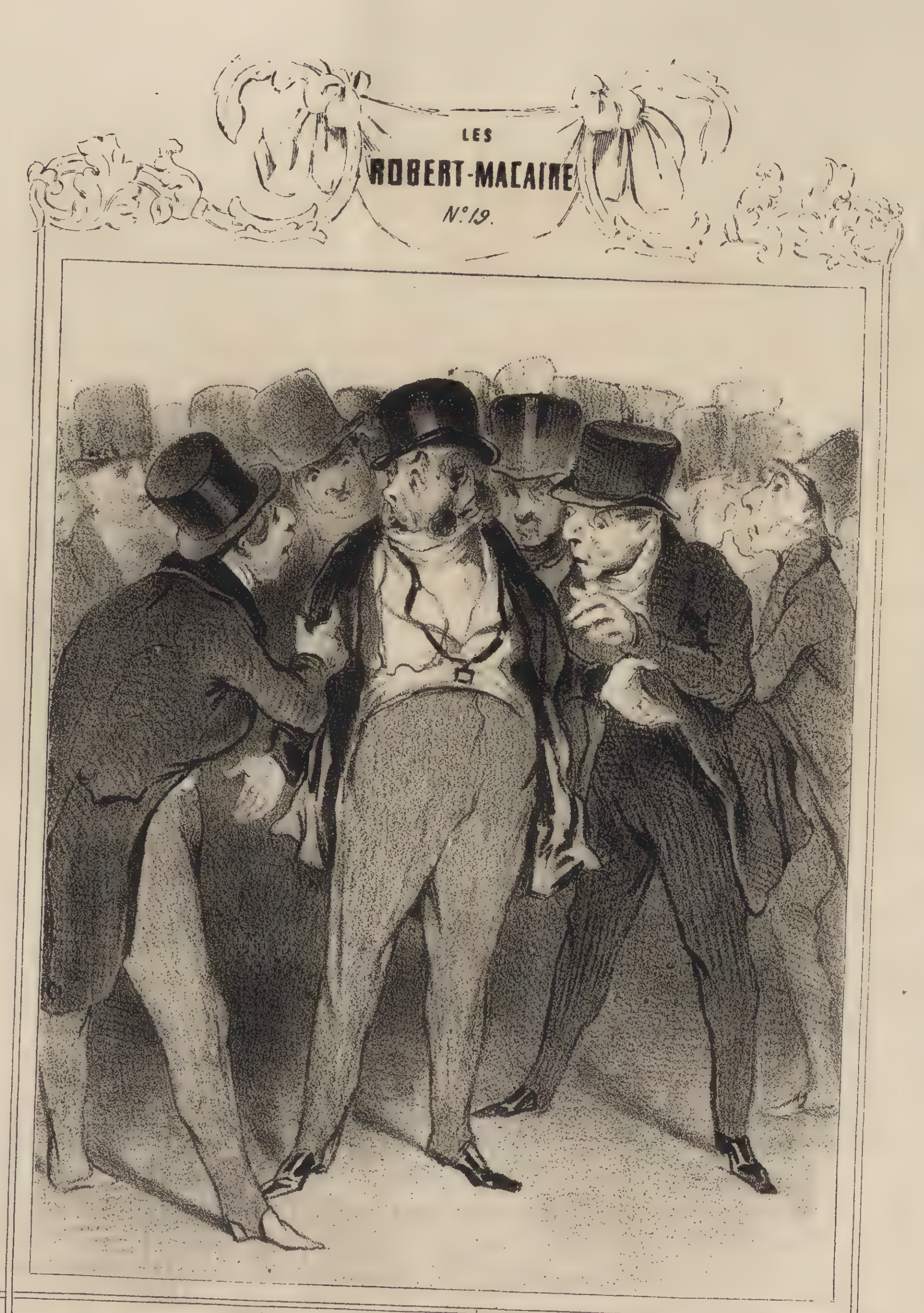
Robert-Macaire avait toujours eu un faible très-fort pour les opérations financières du palais de la Bourse, et il s'était bien promis de ne pas mourir sans aller faire un petit tour dans cette société, où l'on se vole avec le meilleur ton et le meilleur genre qu'il soit possible d'imaginer.

Seulement, comme on ne pouvait pas se présenter dans cette bonne société avec un habit vert un peu fané, et avec un pantalon garance légèrement rafistolé avec des ficelles, Robert-Macaire attendit le moment propice où des capitaux abondants lui permirent de faire emplette d'une redingote à la mode et d'un pantalon d'une entière noirceur. — Une fois revêtu de ce costume plus que décent, et après avoir eu soin d'affubler Bertrand d'un habit bleu à boutons d'or, Robert-Macaire se lança dans les affaires, et fit des spéculations d'autant plus brillantes qu'elles n'étaient nullement hasardées.

A la Bourse comme à l'écarté, Robert-Macaire avait pour principe de ne jamais parier qu'à coup sûr, et après avoir vu le dessous des cartes.

Voici comment agit le Robert-Macaire boursier; la recette est toujours la même, et réussit depuis un temps immémorial, attendu que les jobards ont toujours été, et seront toujours jobards.

Après avoir déjeuné au Café Anglais ou au Café de Paris, Robert-Macaire arrive à la Bourse, vers deux heures, dans un brillant tilbury, et fait son apparition au milieu des groupes avec l'air affairé d'un homme qui



Robert-Macaire boursier.

*(**Robert** se répand dans les groupes en colportant des nouvelles qu'à la Bourse on trouve importantes)*

.... J'apprends par courrier extraordinaire que le roi d'Angleterre a la coqueluche..
..une conspiration vient d'eclater à Pézenas, un Caporal a proclamé la republique et a entrainé
toute son escouade.. .. le cholera est à Paris, je l'ai vu, comme je vous vois la
police est sur ses traces.. . *(la rente baisse **Bertrand** achète; alors **Robert** change de langage)*
-Tout ce que je viens de vous dire est faux, je recois par le courrier ordinaire la nouvelle
que le Roi d'Angleterre se porte bien, le Caporal de Pezenas chantait la mere godichon
et son escouade faisait chorus, mon correspondant s'est trompé, quant au Cholera il est
mort; son médecin l'a tué . . . . *(La rente hausse; **Bertrand** revend
avec bénéfice), et **Macaire** dit en s'en allant: **enfoncé les Bêtas**)*

Chez Aubert, gal. Véro-Dodat

Imp: d'Aubert et Cie

vient d'apprendre d'importantes nouvelles.—Or, voici ces nouvelles, que, à la Bourse, on qualifie d'importantes.

— Oui, Messieurs, dit Robert-Macaire, j'apprends par courrier extraordinaire que la reine d'Angleterre a la coqueluche!... Une conspiration vient d'éclater à Pezenas; un caporal a proclamé la république et a entraîné toute son escouade!... Enfin, le choléra est à Paris!... Je l'ai vu, comme je vous vois; la police est sur ses traces!!

La rente baisse aussitôt, Bertrand *achète, et alors* Robert *change de langage :*

—Tout ce que je viens de vous dire est faux!... Je reçois, par courrier ordinaire, la nouvelle que la reine d'Angleterre va bien..... Le caporal de Pezenas chantait la *Mère Godichon,* et son escouade faisait chorus; mon correspondant s'est trompé... Quant au choléra, il est mort!... son médecin l'a tué!...

L'effet de la *contre-nouvelle* se fait immédiatement sentir; la rente hausse; Bertrand revient avec bénéfice, et Robert dit, en s'en allant dîner au *Rocher de Cancale :*

— Enfoncés les bêtas!

N'est-ce pas, que le gouvernement a eu parfaitement raison de dépenser une quinzaine de millions pour construire un temple grec, destiné à servir d'asile à des spéculateurs aussi éminemment dignes de tous les égards et de tous les respects du peuple français?

Il aurait été vraiment indécent que Robert-Macaire fût allé compromettre son habit tout neuf dans l'obscur passage réservé jadis aux agioteurs, qui, en temps de pluie, étaient obligés de porter des socques articulés pour barboter dans la boue qui couvrait les dalles de leur rendez-vous. — Aujourd'hui, du moins, les boursiers ont les pieds aussi secs que le cœur, et la France n'a plus le désagrément de voir tousser et éternuer des citoyens qui contribuent si puissamment à la gloire et à la prospérité de leur belle patrie.

Car le boursier est éminemment Frrrrançais, ce qui ne l'empêche pas d'aller très-souvent s'installer à Bruxelles. Mais, que voulez-vous? quand on éprouve des malheurs, il faut bien voyager pour se distraire; et on a soin d'emporter, pour fiches de consolation, deux ou trois cent mille francs. — C'est bien peu; mais cela peut suffire, quand on a des goûts simples, modestes et vertueux; puis, après quelques années d'exil, on rentre dans sa belle patrie, on achète une magnifique campagne, et, comme un homme parfaitement vertueux, on peut se procurer la satisfaction d'aller voir chaque matin le lever de l'aurore!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie de Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 20. —

Robert-Macaire renaît de ses cendres.

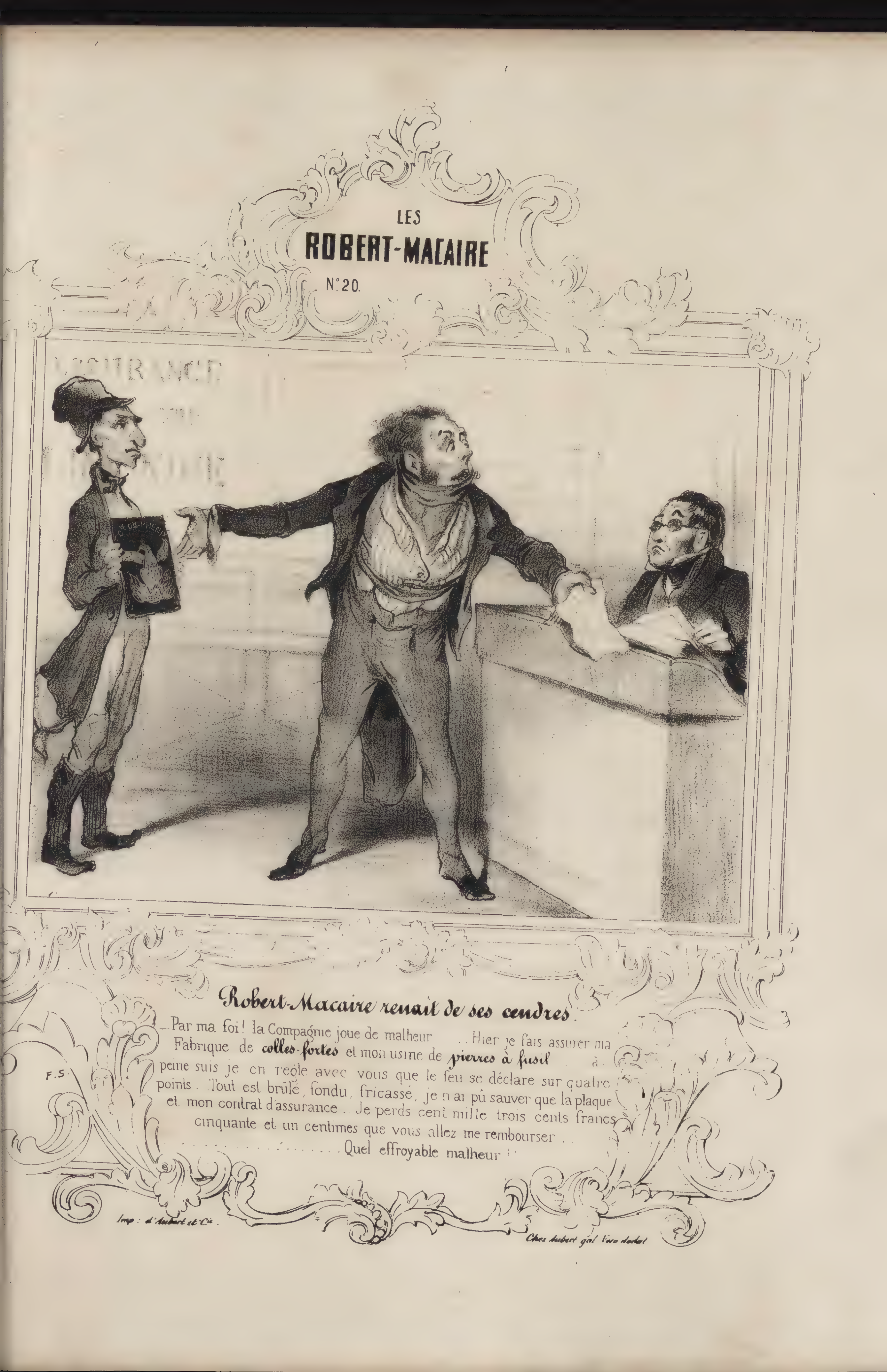
De nos jours, un bon bourgeois de Paris peut dormir bien tranquillement sur toutes les oreilles que lui a departies la nature, pour peu qu'il ait eu soin de payer une prime à toutes les compagnies qui s'empressent de l'assurer contre toutes les chances du sort. — Dès qu'un enfant vient de naître, vingt-cinq représentants de vingt-cinq compagnies différentes accourent auprès du berceau du moutard, et proposent aux père et mère d'assurer leur rejeton contre la coqueluche, — contre la conscription, — contre l'incendie, — contre la grêle, — contre la foudre, — contre les indigestions, etc., etc. Enfin, il n'est pas une catastrophe, pas une infirmité, pas un petit malheur, qui ne puissent aussitôt être réparés par

l'application du baume souverain, du baume de *fier à bras*, nommé *contrat d'assurance.*

La société d'assurance devient pour vous un paratonnerre, un paragrêle, une paraconscription, un parachute, un paratout. — Vous vous trouvez dans la rue, un cabriolet arrive sur vous avec une vitesse surnaturelle; ne vous dérangez pas, si vous êtes souscripteur de la *Compagnie des Bras cassés.* — Le cabriolet vous culbute, — bien! — la roue vous casse une jambe, très-bien! — vous êtes étendu au milieu du ruisseau,— c'est à ravir ! — Maintenant, c'est à la société d'assurance à vous ramasser, à vous rafistoler, ou à vous enterrer; — vous n'avez à vous mêler absolument de rien, — à moins, cependant, que vous n'ayez à soutenir un petit procès avec la société, attendu qu'après tous les sinistres arrive presque toujours un léger procès entre l'assuré et l'assureur. — Il ne serait pas impossible que la *Compagnie des Bras cassés* ne voulût nullement supporter votre sinistre, attendu qu'elle n'entend pas répondre des jambes cassées, — ce qui fait que vous perdez votre procès, à moins que vous n'ayez eu soin de vous faire assurer par la *Thémis*, qui vous garantit contre la perte des procès.—Peut-être même trouverez-vous encore une autre compagnie spéciale qui se chargera de vous assurer contre tous les risques imprévus que vous pourriez courir avec la *Thémis.* — De la sorte, vous pourrez arriver à un nombre d'assurances vraiment infini; car il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête.

La mode des assurances est portée si loin, que nous avons même vu afficher sur toutes les murailles de Paris un prospectus d'une nouvelle compagnie, intitulée le *Minotaure.* — L'élévation de l'affiche ne nous a point permis de vérifier si le *Minotaure* s'adressait positivement à la classe que son titre semblait désigner au premier abord. — En tout cas, s'il en est ainsi, ce doit être fort désagréable pour un mari, que de faire régler *un sinistre;* et, jusqu'à présent, les Anglais seuls avaient eu la philosophie de ne regarder la *criminal conversation* que comme un genre de désagrément d'un rapport très-productif.—Il est tel mari de Londres qui ne troquerait pas sa femme contre la plus belle ferme du Devonshire, attendu les nombreux *dommages et intérêts* que lui rapporte la volage et causeuse milady.

Nous faisions tout à l'heure un reproche aux compagnies d'assurances d'affectionner beaucoup les procès; mais il faut cependant rendre à messieurs les directeurs cette justice, qu'ils s'empressent de régler les sinistres avec la plus grande promptitude, toutes les fois que ces sinistres sont de fort médiocre valeur. — De pompeuses annonces et réclames faites dans tous les journaux apprennent à l'Europe entière la bonne foi et l'empres-


LES
ROBERT-MACAIRE
N°20.
F.S.
Robert-Macaire renait de ses cendres.
_Par ma foi! la Compagnie joue de malheur . . Hier je fais assurer ma
Fabrique de colles-fortes et mon usine de pierres à fusil . . à
peine suis je en règle avec vous que le feu se déclare sur quatre
points . Tout est brûlé, fondu, fricassé, je n'ai pû sauver que la plaque
et mon contrat d'assurance . . Je perds cent mille trois cents francs
cinquante et un centimes que vous allez me rembourser . .
. . . . Quel effroyable malheur ! !
Imp : d'Aubert et Cie.
Chez Aubert gal Véro dodat

sement de cette société philanthropique. — *La publicité double toujours le prix d'un bienfait*, comme dit la Sagesse des nations, avec une légère variante à la Basile.

Si les assureurs s'amusent, de temps en temps, à chercher chicane aux assurés, il faut avouer aussi, les assurés se permettent quelquefois de fort mauvaises plaisanteries vis-à-vis des assureurs. — Si la loi ne se montrait pas aussi sévère, l'incendie jouerait surtout un grand rôle dans ces plaisanteries. Rien n'est plus commode, pour faire une bonne opération de commerce, qu'un bon petit incendie, lorsqu'on a eu la précaution de faire assurer sa maison pour le double ou le triple de sa valeur.

Robert-Macaire, en faisant emplette d'une plaque de tôle vernissée, devait connaître bien vite la manière de s'en servir; aussi, le lendemain même du jour où il avait fait assurer ses propriétés, venait-il avec assurance trouver le directeur de la compagnie, pour l'informer du sinistre qui avait réduit en cendres toutes les propriétés formant, de père en fils, l'héritage des Robert-Macaire. — Voici en quels termes l'incendié aborde l'infortuné directeur :

— Par ma foi ! la compagnie joue de malheur !... Hier, je fais assurer ma fabrique de *colles fortes*, et mon usine de *pierres à fusil* ; — à peine suis-je en règle avec vous, que le feu se déclare sur quatre points !... Tout est brûlé, fondu, fricassé ; je n'ai pu sauver que la plaque et mon contrat d'assurance... Je perds cent mille trois cents francs cinquante-un centimes, que vous allez me rembourser... Quel effroyable malheur !

Le directeur, abasourdi par cette terrible nouvelle, pousse un profond soupir, et tire de la caisse de la compagnie cent mille trois cents francs cinquante-un centimes, qui dédommagent amplement Robert-Macaire de la perte de bâtiments qui valaient tout au plus vingt mille francs.

Vous voyez que le feu liquide parfaitement une fortune.

Après cela, vous me direz que les procureurs du roi et les cours d'assises peuvent aussi jouer un rôle dans toute cette affaire ; — vous avez parfaitement raison : mais le juré est essentiellement bon homme ; il se laisse facilement attendrir par les discours d'un avocat et par les larmes de Robert-Macaire ; aussi, la plupart du temps, ne voit-il que du feu dans les procès d'incendie. L'accusé est immédiatement rendu à une société dont il ne fait pas le plus bel ornement, et il a la douleur d'aller toucher ses cent mille trois cents francs cinquante-un centimes d'indemnités, — ce qui lui permet aussi, par la suite, d'être électeur, éligible et juré. — Il n'y a pas que le Phénix qui puisse renaître de ses cendres.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 21. —

Robert-Macaire père de famille.

Depuis longtemps déjà les oncles d'Amérique avaient été placés dans la catégorie des chimères, absolument comme l'*or* de M. Scribe. — Autrefois, la Guadeloupe, ce pays natal de la canne à sucre, des moustiques et des maringouins, produisait aussi une foule de planteurs excessivement riches, qui avaient tous des coquins de neveux en Europe, et qui ne manquaient jamais d'arriver, avec un tas de millions, dans un petit portefeuille vert, pour sauver ledit coquin de neveu, au moment où il était entraîné à Sainte-Pélagie par d'impitoyables créanciers, qui avaient eu la barbarie de nourrir, d'habiller, de chausser, de coiffer et de ganter le jeune homme pendant dix années consécutives, sans avoir touché un sou. — L'oncle jaune se précipitait dans les bras du neveu qui tout à l'heure n'était pas blanc, et l'homme aux cannes à sucre octroyait au

jeune mauvais sujet un nègre magnifique, trois millions en piastres d'Espagne, un collier de corail rouge, et de plus, sa bénédiction.

Voilà comment, avant la restauration, se conduisaient tous les oncles d'Amérique, lisez plutôt tous les vaudevilles de l'époque....; et on sait que le théâtre est le miroir fidèle de la société.

Hélas ! tout a été bien changé depuis la révolution de juillet. — De nos jours, l'oncle d'Amérique qui vient à débarquer au Havre, rapporte, pour tout galion, un vieux porte-manteau, qui n'est rempli que par des pétitions signées en faveur de la canne à sucre. — La betterave a tué du même coup les sucreries et les oncles d'Amérique. — L'infortuné planteur prend l'impériale de la diligence pour se rendre à Paris, et la première chose qu'il fait en arrivant, c'est d'aller demander à déjeuner à son neveu. — Ayez donc un oncle, et un oncle d'Amérique surtout, pour lui prodiguer des consolations et des biftecks aux pommes de terre! — Heureux encore si l'oncle dégommé n'emprunte pas à son neveu son unique paletot! et bien plus heureux encore, si ce cher oncle n'oublie pas de restituer ce paletot à son possesseur légitime!

Le déplorable exemple donné par l'oncle d'Amérique a déjà porté ses fruits, et, un beau matin, Robert-Macaire, se souvenant qu'il avait de par le monde un enfant qui devait être pétri de toutes les qualités morales et physiques, résolut d'aller lui rendre une petite visite, afin de connaître l'état de sa santé et l'état de sa bourse.

Après avoir cherché dans le Dictionnaire des *Cinquante mille Adresses*, Robert-Macaire finit par découvrir son domicile; — car il y avait quelque temps que ce père n'avait vu son enfant; il y avait dix-neuf ans environ, et le jeune homme était âgé de trois mois lors de leur dernière entrevue. — Robert-Macaire, qui idolâtrait son enfant, avait résolu de lui donner une éducation réellement nationale, et c'est pourquoi il l'avait placé dans cet immense collége que le gouvernement a établi au haut de la rue Saint-Jacques, et où l'on reçoit gratis des élèves, dès le jour de leur naissance.

La reconnaissance ne fut pas très-complète ni surtout très-prompte entre le père et l'enfant. — Dix-neuf ans changent un peu les traits du visage. — Mais, cependant, à force de recueillir ses souvenirs, le jeune Macaire finit par se rappeler qu'il devait avoir un père, et il crut devoir offrir une chaise à la personne qui s'intitulait de ce nom.

La conversation qui s'engagea entre ces deux personnes, qui n'étaient pas visiblement émues, fut excessivement touchante. — Robert-Macaire s'enquit avec une sollicitude toute paternelle de la manière dont le gouvernement s'était acquitté du mandat de confiance qu'il lui avait donné.



LES

ROBERT-MACAIRE

N°21.



Exploitation de la Paternité.

.. Ah! mon fils, ne perdez jamais la piété filiale, souvenez-vous toujours qu'un père est le représentant de la divinité. Dis donc tu n'as pas quelques sous à me donner, je meurs de soif et je manque de tabac.

Chez Aubert gal. Vero dodat

Imp. d'Aubert et Cie

— Car, enfin, s'écria ce père sensible, ce n'est pas au premier venu que j'aurais confié mon enfant, mon fils, mon sang. — A propos, comment t'appelles-tu ?

— Oscar, mon père.....

— Oh ! mon Oscar, viens dans mes bras !... Ta vue fait battre mon cœur; tu me rappelles ta mère chérie, mon adorable Joséphine.

— Pardon, mon père... qu'est devenue ma mère ?

— Ta mère, Oscar, cette bonne Caroline?... Ah! mon fils!... elle est morte,... oui, elle doit être morte... Ah ! quel dommage que tu n'aies pas connu cette excellente Augustine ! A propos, te nourrissait-on convenablement dans ta pension ?

— Dans quelle pension ?

— Dans la pension nationale où j'obtins pour toi une bourse.

— Ah ! rue Saint-Jacques !... On nous donnait beaucoup de haricots rouges....

— Les polissons !... Jamais je ne leur confierai désormais de mes enfants ;... j'aimerais mieux les élever moi-même, à l'aide du biberon Darbo,... avec du racahout des Arabes et de la graine de moutarde blanche. — Des haricots rouges à mon enfant !... Ah ! ta mère, notre excellente Pauline, n'aurait jamais pu digérer cela.

— Pardon, mon père, je croyais que ma mère s'appelait Augustine?

— Oh ! mon Dieu ! le nom ne fait rien à la chose ; elle aurait pu s'appeler Augustine, je ne l'aurais pas moins aimée pour cela.... Et vous, mon fils, vénérez sa mémoire.

— Oui, sans doute, mais....

— Ah ! mon fils, ne me manquez pas de respect ; vénérez mes cheveux qui pourraient être blancs.... Souvenez-vous toujours qu'un père est le représentant de la divinité.... A propos, tu n'as pas quelques sous à me donner ; je meurs de soif et je manque de tabac.

L'infortuné Oscar Macaire tira du fond de sa bourse quelques pièces de cinq francs, fruit de ses petites épargnes, afin d'obéir aux lois de la nature, qui ordonnent à un fils de donner du tabac à son père, et Macaire se retira en versant sa bénédiction sur la tête d'Oscar, et en disant :

— Adieu, Oscar, adieu, mon fils bien-aimé !... Je ne regrette pas les soins que je t'ai prodigués pendant ton enfance, — car c'est moi qui t'ai fait vacciner. — Je suis heureux de t'avoir retrouvé dans l'*Almanach des Cinquante mille Adresses ;* — aussi je te promets de monter chez toi toutes les fois que je passerai dans ton quartier, — et je passerai dans ton quartier tous les jours.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 22. —

Robert-Macaire schismatique.

« Des goûts, des couleurs et des religions, on ne peut pas disputer. » — C'est ainsi que s'exprime un des articles de la Charte, ou à peu près, du moins. — D'après cet article souverain, nous nous étonnons toujours d'une chose, c'est que, depuis le temps que la Charte a été promulguée, il ne se soit créé en France qu'une douzaine de religions nouvelles.

Dans l'état militaire, on ne peut pas s'improviser général; dans l'ordre judiciaire, on ne peut guère s'intituler d'emblée président de cour royale, et on ne peut s'improviser préfet de police qu'en temps d'émeute, tandis que tout Français, pourvu qu'il soit âgé de plus de sept ans, et qu'il ait un certificat de vaccine, a parfaitement le droit de s'intituler évêque, archevêque, et même pape, si tel est son bon plaisir. — On n'exige même pas que ces archevêques de fabrique nationale prennent des numéros ou des

plaques, comme des marchands d'habits ou des cochers de cabriolet. — Cependant, si le nombre de ces prélats *in partibus* devenait trop considérable, il est probable que la préfecture de police serait bien obligée de les faire numéroter, afin que le public pût un peu s'y reconnaître.

Pour se sacrer évêque de Nanterre ou archevêque des Gaules, il n'est même pas besoin d'inventer une religion nouvelle. — La moindre modification apportée au culte catholique suffit parfaitement aux schismatiques modernes. — Luther et Calvin créaient du nouveau quand ils voulaient battre en brèche l'Église de Rome; mais les Luther de Pontoise et les Calvin de Clichy-les-Lapins ne se donnent pas la migraine pour inventer de l'inédit en fait de liturgie et de cérémonies religieuses. — Demandez plutôt à l'abbé Chatel, qui, pour avoir le droit de se donner le sobriquet *d'évêque primatial des Gaules*, n'a eu qu'à traduire en mauvais français le *Domine salvum fac regem*, et à faire teindre en violet sa soutane noire !— Quand on veut se donner un air *évêque gaulois*, on se laisse encore pousser d'énormes favoris (rien n'est gaulois comme d'énormes favoris); puis, après cela, en avant la grosse caisse ! — Non, je me trompe; je voulais dire en avant le serpent de la paroisse !

En Amérique, la liberté du cu lte a produit bien autrement de religions qu'en France, et il y a vingt- trois sectes qui sont totalement schismatiques, parce qu'elles comprennent chacune le baptême d'une manière différente. — L'un de ces évêques baptise avec de l'eau froide; l'autre avec de l'eau tiède; l'autre avec de l'eau chaude; un quatrième avec de l'eau parfumée avec quelques gouttes de citron, etc., etc. — Il va sans dire que ces vingt-trois églises se détestent cordialement entre elles, attendu que le premier précepte de l'Évangile ordonne à tous les hommes d'être frères. — Par exemple, un de ces Luther des bords de l'Ohio a vu ses efforts couronnés de fort peu de succès, car, jusqu'à présent, il n'a pu encore convertir que son portier, et lorsqu'il prêche, ce qui lui arrive tous les dimanches, il est toujours obligé de dire *mon frère*, au lieu de mes très-chers frères, attendu que les fidèles sont toujours au nombre de *un*. — Plusieurs des schismatiques des bords de la Seine n'ont pas même eu l'agrément d'employer la formule de *mon très-cher frère*, car leur secte se composait uniquement de l'évêque. — L'infortuné n'avait même pas pu parvenir à recruter un seul sacristain, bedeau, ou enfant de chœur ! — Toutes les fois que l'évêque voulait se donner la satisfaction d'officier en grand costume, il était obligé de louer à la journée deux des commissionnaires du coin pour jouer un rôle dans sa parade, et il transformait en enfant de chœur un jeune Savoyard de la plus belle espérance, mais qui, pour le présent, était fort peu mouché et pas du tout lavé.

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 22.



Robert-Macaire Schismatique.

En vérité, en vérité! Je te le dis, Bertrand, le temps de la commandite va passer, mais les badauds ne passeront pas. Occupons-nous de ce qui est éternel. Si nous faisions une religion? Hein! **Diable! Diable!** Une religion, ça n'est pas facile à faire!......T'es toujours bête, Bertrand! On se fait **Pape**, on loue une boutique, on emprunte des chaises, et l'on fait des Sermons sur la mort de Napoléon, la découverte de l'Amérique, sur Molière sur n'importe quoi! Vlà une religion ça n'est pas plus difficile que ça

Imp. d'Aubert et Cie

Chez Aubert gal. Véro-dodat

Du reste, le *temple sacré* était situé dans un logement de garçon de la rue des *Trois-Canettes.* — Les fidèles de la paroisse étaient convoqués, tous les dimanches, à dix heures précises du matin. — A défaut de cloches, l'évêque employait une annonce dans les *Petites-Affiches.* — Quand, par hasard, un curieux se risquait à venir visiter *l'église* de la rue des *Trois-Canettes*, le portier lui disait de monter au *cintième, la porte à gauche, au fond du collidor.* Une fois arrivé au terme de son pèlerinage, le voyageur lisait l'affiche suivante, placardée à la porte du temple sacré : — *Essuyez vos pieds au paillasson du voisin.* — O religion schismatique, que tu es belle dans ta simplicité !

Robert-Macaire fit, un beau matin, toutes les réflexions philosophiques dont nous venons de nous entretenir plus haut, et il acheta, pour trois francs quinze sous, la défroque de l'évêque gaulois, qui n'avait pas pu payer le loyer de son église de la rue des *Trois-Canettes* ; il convoqua son fidèle, son très-fidèle frère Bertrand, et il lui tint ce langage, avec une voix en faux-bourdon, mais sans accompagnement de serpent :

— En vérité, en vérité, je te le dis, Bertrand, le temps de la commandite va passer, mais les badauds ne passeront pas. Occupons-nous de ce qui est éternel... Si nous faisions une religion ? hein ?

— Diable ! une religion, cela n'est pas facile à faire, dit Bertrand.

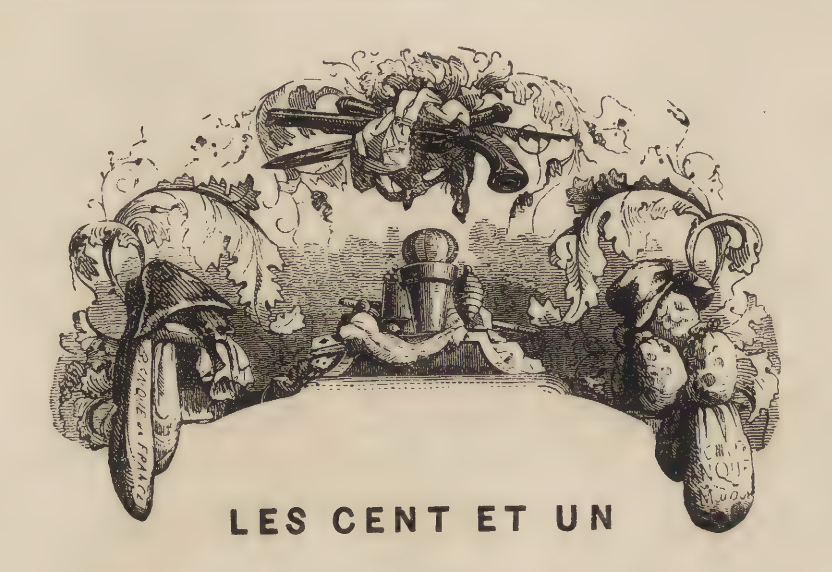
— T'*es* toujours bête, Bertrand ; on se fait *pape*, on loue une boutique, on emprunte des chaises, et l'on fait des sermons sur la mort de Napoléon, sur la découverte de l'Amérique, sur la mort de Molière, sur n'importe quoi, enfin, et v'là une religion ! — Ce n'est pas plus difficile que ça.

Effectivement, l'Église nouvelle fut fondée suivant le programme ordinaire. — Macaire se sacra pape, et une fois pape, il sacra Bertrand bedeau. — Il y eut sermon tous les dimanches, et, les jours de grandes fêtes, le pape Macaire donnait deux représentations, à l'instar du théâtre des Funambules. — Il va sans dire que, lors de ces fêtes solennelles, le prix des chaises était doublé. — Pour que rien ne manquât à la solennité de ce culte, Bertrand, le bedeau à robe rouge, se transformait aussi en organiste, et accompagnait le plain-chant du pape Macaire, sur un instrument religieux, qui, d'ordinaire, se nomme orgue de Barbarie.

Du reste, le pape Macaire avait aussi créé du nouveau dans son église, et avait fondé sa religion nouvelle sur ce principe bien évident, que les Français éprouvaient depuis longtemps le besoin de chanter le *Domine salvum*, non en latin, non en français, mais en *bas-breton*, et voilà ce qui l'avait déterminé à se mettre en révolte ouverte avec l'Église de Rome et avec le pape français de Clichy-les-Lapins.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 23. —

Robert-Macaire notaire.

Eh bien! Bertrand, que dis-tu de l'instabilité, de la fragilité, de l'incompréhensibilité des choses humaines? N'est-ce pas à s'asphyxier avec de la houille Cléeman, à s'étrangler avec une cordelière de chartreux, à se laisser mourir d'inanition, et à se condamner à ne plus rien prendre?

— Ce serait extra-passer les bornes du possible.

— Je renonce à la société des hommes... d'affaires... Moi-même, leur idole, leur veau d'or, dont ils auraient volontiers dévoré la tête ou les pieds, ils me lancent le rire au visage! à peine s'ils ôtent, à mon approche, leur feutre hydrofuge!

Moi, qui ai eu douze maîtres-clercs mis hors de service par le coup de feu des actes de société!

Moi, qui ai consommé vingt-cinq milliers de charbon de terre pour alimenter ma presse à vapeur, qui timbrait les coupons industriels !

Moi, qui mettais même la main à la pâte, et qui avais la bêtise de contrôler les versements des actionnaires, pour voir s'il ne se glissait pas dans les dividendes quelques sous de Monaco !

Moi, qui faisais prendre hypothèque sur des forêts vierges qui n'étaient pas encore plantées, en Amérique !

Moi, qui tapissais les murs de mon étude de plans de châteaux que l'acquéreur ne trouvait pas sur pied, quand il allait prendre possession de son domaine !

Moi, qui avais fait la dépense de la réimpression d'un Code-Napoléon, de ma façon, à l'ombre duquel les opérateurs pouvaient travailler sans crainte et sans remords !

Tout ce passé-là a fui en une seconde; il n'y a pas plus de reconnaissance dans ces cœurs d'homme que dans le monolythe de la place dite de la Concorde.

Pas un ne se rappellera bientôt que j'ai constitué plus de dix mille sociétés anonymes, synonymes et pseudonymes !

Que douze cents feuilletons ont vécu de nos découvertes jetées à l'annonce, et que, sous quelques jours, j'allais livrer à l'association les chemins en fer-blanc, les cigares en feuilles de choux, les tuyaux de poêles en poil de lièvre, les mines de charbon tricolore !

De l'industrie, je me lançais dans le domaine des intérêts coloniaux et non coloniaux; je réalisais le grand rêve de la réconciliation du blanc et du noir, et je faisais embrasser la canne à sucre et la cassonnade de betterave; puis, je descendais aux sphères des besoins moraux. J'allais instituer un lycée orthopédique où les aveugles auraient appris à lire, les muets à parler. La gymnastique intellectuelle était à la veille d'éclore; les enfants au-dessous de sept ans auraient fait, dès le sevrage, des tours de force d'érudition; ils auraient récité les Méditations de M. de Lamartine... à rebours.

C'est prodigieux ce que peut l'influence directe et indirecte du notariat. J'étais à la veille de perfectionner le système d'épargne, sans avoir recours à la futilité de ces livrets sur lesquels les caisses vulgaires transcrivent l'apport des capitaux placés. Je réformais aussi ces courses hebdomadaires que l'ouvrier ou le bourgeois économe est obligé de faire pour placer ses économies.

Je prenais l'argent de tout le monde, et je ne donnais de reçu à personne; de plus, j'allais moi-même chercher l'argent à domicile, ou je le faisais prendre par mes commissionnaires, à mes frais.

LES ROBERT-MACAIRE

N° 23



Robert-Macaire Notaire.

O sublime Macaire, toi, Notaire de toute la banque, des banquistes, [illegible] toute grandeur, tu es calomnié, tu passes pour un Paltoquet!
Ingratitude de la Société. . . . . . en commandite!

Moyennant vingt francs par mois, payés exactement à mon étude, je promettais à chaque placeur une propriété rurale avec dépendances, lorsqu'il aurait atteint l'âge de soixante ans révolus.

A quatre-vingt-dix ans, on obtenait le droit de chasse dans dix départements, au choix.

Les demoiselles s'assuraient, pour dix francs par mois, une dot, qu'elles avaient le droit de réclamer à leur soixante-treizième année.

Je ne me serais pas arrêté en si beau chemin! j'étais au moment de résoudre pratiquement le grand système de la mobilisation du sol et l'idée-mère de l'échange...

Je disais au propriétaire rural : Tu as un champ qui vaut cent louis; donne-le-moi, je te donnerai beaucoup de petits coupons de papier qui ne vaudront pas cinq sous; tu les mettras en circulation, ils seront les signes représentatifs de la valeur territoriale : c'est une manière ingénieuse de faire circuler, comme monnaie, le tronc d'arbre et la motte de terre.

Quand tu n'auras plus qu'un seul coupon dans ton portefeuille, garde-le bien précieusement; car ce seul coupon empêchera tous les porteurs des coupons de devenir maîtres de ton champ... Vous serez deux ou trois mille propriétaires de la propriété, et vous tâcherez de vous entendre en bons voisins...

En ce qui regarde le grand problème de l'échange *Omnibus*, j'avais trouvé le moyen de faire disparaître l'argent monnayé de nos usages. Chacun donnait ce qu'il avait, contre ce qu'il n'avait pas... On pouvait changer son cheval borgne contre un aveugle. Quand on n'avait rien, la question devenait d'une application plus difficile...; je m'en occupais.

Tous mes actes étaient dressés; j'avais déjà écrit la formule : *Par-devant maître Robert-Macaire et son collègue, notaires à Paris, ont comparu*... Il ne restait plus à mettre que le nom de mes actionnaires, quand, je ne sais par quelle lubie surhumaine, par quel bouleversement d'idées sociales, mon étude se trouve déserte comme un divan en faillite, comme un foyer de théâtre!

Bertrand, où trouveront-ils une manière d'opérer plus large que la mienne? où découvrira-t-on une conscience plus en caoutchouc que celle de ton ami?... J'étais peu rançonneur... J'ai souvent pris de la monnaie pour honoraires; mais je défie qui que ce soit de m'avoir vu prendre une seule action... Quelle école!... Bertrand...

— O sublime Macaire! toi notaire de toute la banque des banquistes, créateur des bénéfices chippés, des frimes de toute couleur et de toute grandeur, tu es calomnié, tu passes pour un paltoquet!... Ingratitude de la société... en commandite! M. A.

Paris, chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 24. —

Robert-Macaire membre d'un Comité de bienfaisance.

L'homme qui devient riche oublie les amis qu'il a connus dans le temps de sa pauvreté. Hélas ! voilà une maxime qui n'est ni neuve ni consolante ! Robert Macaire devait prouver, pour la cent millième fois, toute la vérité de ce proverbe, qui restera éternellement vrai, du moins tant qu'une révolution céleste ne viendra pas apporter de grandes modifications dans le système de notre planète et dans le caractère de ses habitants.

Robert-Macaire, à la suite d'une spéculation hasardeuse qui lui procura d'assez agréables bénéfices, éprouva, un beau matin, le désir de vivre pendant quelque temps de la vie simple et rangée d'un bon bourgeois et d'un excellent garde-national. Grâce à la manière exemplaire dont il monta sa garde et dont il paya ses contributions directes et indirectes,

notre gaillard ne tarda pas à jouir de la meilleure réputation auprès des contemporains de son quartier.

Robert-Macaire eut soin surtout de se faufiler dans les salons des autorités constituées, telles que M. le maire et ses adjoints; et là, grâce à sa merveilleuse *faconde* (c'est un mot qui s'emploie dans la bonne société pour ne pas dire *blague*), grâce à sa merveilleuse faconde, disons-nous, l'honnête M. Macaire prenait toujours la parole pour traiter les hautes questions de philanthropie, de religion, de charité, d'amour du prochain, etc., etc. L'orateur traitait surtout, *ex professo*, la question des prisons et des réformes pénitentiaires; on voyait que le personnage avait longuement approfondi ce sujet intéressant. Enfin, qui le croirait? à force de parler de vertu, de charité, de bouillon à domicile, de philanthropie et de dames patronesses, notre gaillard parvint à se faire mettre à la tête d'un bureau de charité.

On a bien raison de dire que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Et ce qu'il y a de plus joli dans l'affaire, c'est que cette place, qui s'exerce gratuitement, lui permit cependant de s'adjuger d'assez agréables bénéfices. Les pauvres de Paris ne sont pas si pauvres qu'ils en ont l'air, car ils ont une foule de revenus, de fermes, de forêts, de donations, et ils perçoivent même un droit énorme sur les maigres recettes que font les pauvres diables de directeurs de spectacles.

Du reste, il faut rendre cette justice aux administrateurs des hospices, qui ruinent les directeurs des théâtres par la perception de l'impôt du dixième des recettes, c'est que le jour où ces infortunés directeurs sont totalement ruinés, on leur accorde volontiers un lit à l'hospice, où on leur prodigue toutes sortes de soins et de bouillons économiques : ils ont assez payé pour cela, les malheureux!

Robert-Macaire, devenu intendant des pauvres, se mit à traiter les pauvres en grands seigneurs; c'est-à-dire qu'il se permit de s'adjuger une foule de petits revenants-bons, à l'instar des cuisinières qui font sauter l'anse du panier.

Mais ce qu'il y eut de plus indélicat dans la conduite du peu charitable Macaire, ce fut la manière peu affable dont il reçut la visite de son ex-associé Bertrand, de ce pauvre Bertrand, auquel il avait été lié pendant cinq ans, à Toulon, par la chaîne de l'amitié. Ce fut mal, très-mal, de la part de Macaire; car jamais on n'avait vu Castor refuser de rendre un service à Pollux; Oreste avait toujours mis sa bourse au service de Pylade; et jamais, au grand jamais, saint Roch ne s'était permis d'appliquer un coup de pied à son fidèle caniche.

Voici comment la chose arriva : Bertrand avait acheté, un beau matin,





–Que diable ! Macaire, te voila a la tête d'un bureau de Charité, est ce que tu vas tout garder pour toi ? ne donneras tu rien à ton pauvre Bertrand. Pauvre ! dis tu ? toi qui vis avec rien, toi qui n'as pas d'habitudes de depenses ! Que suis-je donc moi, qui ne peux me passer de valets, de chevaux, de maîtresses de lu.. ; enfin Va, je suis le plus pauvre de mon Arrondissement, l'argent des annonces me revient de droit.

Chez Aubert gal. Vero dodat. Imp. d'Aubert et C.

un morceau de fromage de Gruyère, qu'il destinait à son dîner ; ce morceau peu délicat était environné d'un fragment de vieux journal, suivant l'usage invariable de tous les morceaux de fromage de Gruyère, et Bertrand, s'étant amusé à lire ce fragment de papier public, y trouva tout justement la nomination de son ami Macaire à la fonction honorable de membre d'un bureau de charité.

Bertrand, prenant à peine le temps d'achever son repas, se mit à courir au bureau de bienfaisance, tout en bénissant la Providence et le fromage de Gruyère, qui venaient de lui apprendre une aussi heureuse nouvelle. Hélas! Bertrand ne s'attendait guère à trouver son ami si changé! Il s'imaginait que sa redingote, tant soit peu fripée, allait lui donner une foule de droits sur la caisse de Macaire; erreur, grave erreur! ainsi que le lui prouva le caissier des pauvres. Voici la conversation qui s'engagea entre les deux personnages :

— Que diable, Macaire, te voilà à la tête d'un bureau de charité! est-ce que tu vas tout garder pour toi ? Ne donneras-tu rien à ton pauvre Bertrand ?

— Pauvre! dis-tu? répondit le charitable Macaire; pauvre! toi qui vis avec rien, toi qui n'as pas d'habitudes de dépenses! Que suis-je donc, moi, qui ne peux me passer de valets, de chevaux, de maîtresses, de luxe, enfin?..... Va! je suis le pauvre de mon arrondissement; l'argent des aumônes me revient de droit!

Ce raisonnement subtil confondit totalement le pauvre diable de Bertrand, qui ne savait quelles raisons opposer à des arguments aussi logiques, aussi péremptoires. L'infortuné resta immobile et la bouche ouverte, dans la position d'un homme qui vient de recevoir sur la tête une tuile fort inattendue.

Cependant, après quelques minutes de réflexion, Bertrand parvint à reprendre le fil de ses idées, et chercha de nouveau à toucher le cœur de son ami, en lui déclarant qu'il se contenterait de quelques tasses de bouillon hollandais par semaine.

— Mon bon ami, repartit Macaire, adresse-toi au *petit Manteau bleu*, le bouillon est sa partie ; moi, je n'en tiens pas.

— Au moins, fais-moi adresser quelques cotrets pendant l'hiver !

— Ah! Bertrand, vous êtes insupportable et insatiable. (*Sonnant un domestique.*) Saint-Jean, mettez cet individu à la porte; on ne vient pas ainsi mendier à domicile. Allez, mon brave homme, on ne peut rien vous faire; nous avons nos pauvres; que diable, nous avons nos pauvres!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 25. —

Robert-Macaire rédacteur politique.

Le théâtre représente le cabinet du rédacteur d'un journal politique.— Ce local, peu décoré, mais en revanche fort malpropre, est meublé d'une table couverte d'un tapis vert (ledit tapis vert est émaillé d'une douzaine de journaux de différentes couleurs, et d'une centaine de taches d'encre d'une couleur identique) ; de six chaises en fer-creux-Gandillot, achetées au prix d'une *réclame*, et d'un cartonnier bourré d'une foule d'articles sur la question d'Orient, la question des sucres, la question des morues, la question des harengs-saurs. — Le rédacteur ayant un air fort important et un toupet analogue à son air, est gravement occupé à remplir ses fonctions de rédacteur en chef; c'est-à-dire qu'il mâchonne un cure-dent et qu'il se rogne les ongles avec un canif, en attendant que les autres rédacteurs apportent de la copie.

Robert-Macaire, coiffé d'un chapeau comme on n'en voit pas, la taille serrée dans une polonaise comme on n'en voit guère, et tenant à la main une canne comme on n'en voit pas, fait son entrée dans le bureau du journal avec tout l'aplomb littéraire que ne donne pas le véritable talent. — Robert présente un article au rédacteur en chef en lui disant :

— Tenez, mon cher monsieur de Blaguenville, je vous apporte un article sur la loi nouvelle ; je vous l'éreinte drôlement, vous verrez !

— Mais à quoi pensez-vous ? dit Blaguenville, dont le toupet s'horripile sur la tête en songeant à la subvention récemment accordée, qui pourrait se trouver compromise par une seule imprudence ; mais y pensez-vous, monsieur Macaire ? Ce n'est pas à nous qu'il convient d'attaquer cette loi-là ; nous devons la défendre.

— Ah ! bien, bien, je vais aller retoucher cela, et je vous en fais un article mousseux en faveur de la susdite. — Cependant il me semble que la semaine dernière nous faisions de l'opposition.

— La semaine dernière c'était bien différent, les besoins du pays commandaient ce langage... ; mais le pays a été satisfait.

— Je saisis l'amphibologie... : les jours et les numéros se suivent, mais ne se ressemblent pas !...... Part à nous deux sur les fonds discrets !...... J'espère que vous allez me porter mes articles au prix de soixante-douze francs : c'est ce qu'on me les payait aux journaux de toutes les nuances auxquels j'ai travaillé jusqu'à présent.

— Monsieur Macaire, je vous prie de croire que nous ne sommes nullement subventionnés par le ministère...; nous recevons quelques encouragements, et voilà tout.

— En ce cas, je désire être encouragé... ; car sans cela, je recommence à me jeter à plume perdue dans l'opposition !..... A propos, faites donc passer le feuilleton que je vous ai remis hier..... J'y *échigne* drôlement la débutante, la petite danseuse de l'Opéra !

— Vous avez eu tort !... nous avons au ministère le même *protecteur* que cette jeune danseuse, qui est destinée au plus grand avenir diplomatique.

— Ah ! très-bien !... Alors, en corrigeant les épreuves de mon article, vous n'aurez qu'à remplacer sifflets par applaudissements..... Ajoutez même qu'après la chute du rideau elle a été redemandée par la salle entière.... Au fait, elle aurait pu être redemandée par la salle entière ; ainsi, je ne vois pas pourquoi je me priverais de le dire dans mon feuilleton.

— J'arrangerai tout cela pour le mieux.... On sera très-content de nous aujourd'hui au ministère, pour la manière dont nous nous exprimons relativement à la question d'Orient, et relativement à la question de l'Opéra.





Robert-Macaire Journaliste.

_Je vous apporte un article sur la loi nouvelle, je l'éreinte drôlement vous verrez!
__Mais à quoi pensez vous, Monsieur Macaire, ce n'est pas à nous qu'il convient d'attaquer cette loi là, nous devons la défendre. _ Ah! bien! bien!
Je vais retoucher ça, et je vous en fais un article mousseux en faveur de la susdite

Imp. d'Aubert et Cie.   Chez Aubert, gal. Véro-Dodat

— A propos..., quel est donc le rédacteur qui rend compte des vaudevilles, et qui signe ses feuilletons de ces initiales O. Z?

— Ah! c'est le petit Jules Lamerluche!... un jeune homme plein d'avenir...; il trouve toutes les pièces détestables!... Il a un vaudeville reçu au théâtre du Panthéon...

— En ce cas, dites donc à Jules Lamerluche de ne pas dire du mal des pièces de Derval..., j'ai dîné avec lui hier...; ni des pièces de Derville...., je dîne avec lui aujourd'hui....; ni des pièces de Dervoir..., je dîne avec lui demain.... Du reste, je lui permets d'*échigner* Scribe, Mélesville et Varin : ils ne m'invitent jamais à dîner; c'est de la petite littérature...... Nous avons Oscar Girofleau et Arthur Falempin qui iront beaucoup plus loin.

— J'en suis convaincu; mais, en attendant, allez refaire la physionomie de votre article; nos compositeurs attendent à l'imprimerie.....

—J'y vais à l'instant...; mais, auparavant, il faut que je vous laisse quelques petites *réclames* à faire passer dans le numéro de demain. — Voici un *fait-Paris* dans lequel j'annonce qu'un homme qui avait eu la jambe cassée par un cabriolet, rue de Richelieu, a été immédiatement secouru par le célèbre docteur Brindavoine, demeurant rue de Richelieu, n° 25. — Brindavoine est mon ami, et il aurait pu parfaitement secourir un homme qui aurait eu la jambe cassée rue de Richelieu. — Il n'est pas encore un *célèbre* docteur, mais il le deviendra bien vite, grâce à mes petites réclames; ainsi l'article est parfaitement véridique.

Voici un autre *fait-Paris*, pour annoncer que le coiffeur *Jasminou* a été dévoré par l'ours qu'il avait fait venir vivant des glaciers de la Suisse pour en extraire de la pommade de chameau.

— Demain nous rectifierons le fait, et nous annoncerons que l'ours avait seulement dévoré le fer à papillottes de Jasminou, et de la sorte, mon coiffeur aura deux annonces pour une.... Quand vous aurez besoin de lui, allez le trouver, il vous frisera le toupet gratis.

— J'en userai..... Mais, pour Dieu! allez donc rectifier votre tartine, et surtout ne pensez pas que pour avoir un peu modifié, depuis quelques jours, mon opinion politique, je sois un saltimbanque.

— Parbleu! à qui le dites-vous? tous les jours on modifie son opinion politique, et on ne s'en trouve pas plus mal..... Un saltimbanque!..... allons donc!..... non, non!.... Ceci est tout simplement de la *haute comédie!!*

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie de LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 26. —

Robert-Macaire architecte.

Il est une justice à rendre à MM. les architectes, ingénieurs et constructeurs, c'est que leurs *devis* ne ressemblent nullement aux mémoires d'apothicaires; le total n'en est jamais effrayant. Mais entendons-nous bien, je vous en prie; le *devis* est l'état approximatif des dépenses auxquelles doivent s'élever les travaux que l'on doit entreprendre; le mémoire, l'addition ou la carte à payer, comme vous voudrez l'appeler, arrive plus tard, et il se trouve que, dans l'intervalle, le prix des moellons, du plâtre et du mortier a renchéri d'une manière effrayante, à l'instar de la rhubarbe et de l'émétique de l'apothicaire.

Napoléon, le même personnage dont vous avez déjà dû entendre parler en société, Napoléon, disons-nous, a beaucoup contribué pour sa part

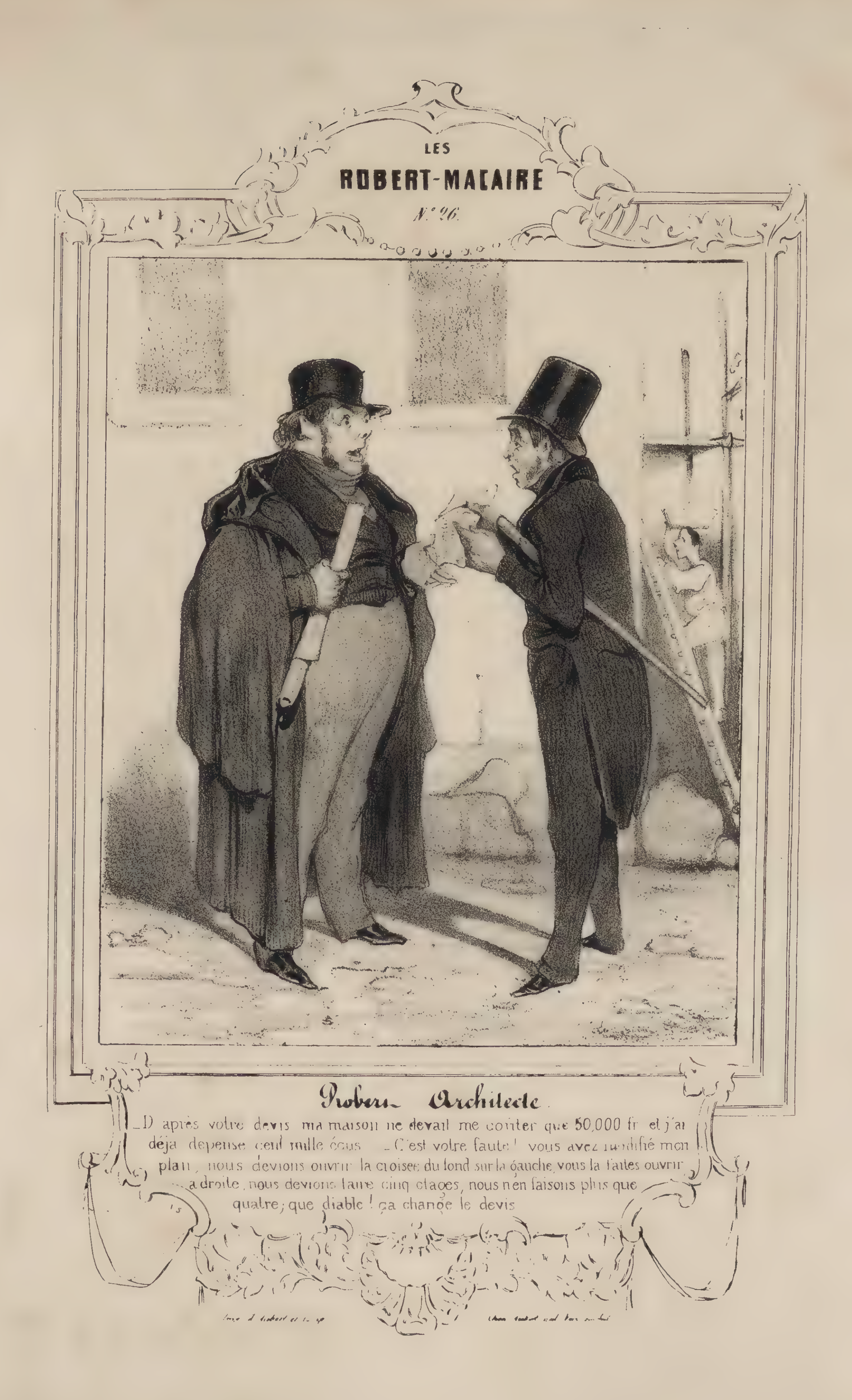
à mettre à la mode, parmi les architectes, l'usage des devis approximatifs donnés instantanément, et à un centime près. Un beau matin, au déjeuner de l'empereur, les ingénieurs de la ville de Paris consultés, entre la poire et le fromage, sur la dépense exacte qu'occasionnerait la construction du canal de l'Ourcq, avaient répondu immédiatement : « Sire, le canal de l'Ourcq coûtera quinze millions trente-cinq centimes! » Napoléon fut flatté de l'exactitude et de la promptitude du calcul; les travaux commencèrent cinq minutes après le déjeuner; et quatre ans plus tard, le canal de l'Ourcq, complètement terminé, revenait à la bagatelle de *quarante millions* trente-cinq centimes! On voit que le chiffre des dépenses concordait presque exactement avec l'allocation primitive; l'erreur ne portait que sur les millions. Après tout, la ville de Paris ne se plaignit pas; car un devis trop élevé aurait sans doute effrayé l'empereur, le canal n'aurait pas été entrepris; et le conseil municipal ne fut pas fâché de voir que quarante millions avaient produit de l'eau claire pour la ville de Paris.

N'importe ce que vous désirerez faire construire, boutique ou maison de campagne, canal ou chemin de fer, allez trouver le premier architecte du coin de la rue (il y a une sonnette de nuit comme à la porte des sages-femmes), et aussitôt mon gaillard vous offrira une foule de plans magnifiques et pas chers : demandez, faites-vous servir! Voici des projets de maisons de campagne charmantes, à quinze mille francs pièce, les goujons et les petits poissons rouges compris! Voilà une salle de spectacle fond vert-pomme rehaussé d'or, que l'homme aux moellons va vous faire construire pour trente-trois mille quatre cent dix-sept francs soixante-quinze centimes! Vraiment, on n'a que l'embarras de choix au milieu de tous les devis et de tous les lavis qui encombrent le bureau de l'architecte.

En réfléchissant un jour à l'agrément des devis approximatifs ornés de chapitres supplémentaires, Robert-Macaire éprouva vivement le besoin de se faire architecte; sans être très-fort sur le dessin, il savait croquer passablement sur les murailles un profil de Bouginier, et ces premiers éléments de perspective furent suffisants pour qu'il se crût en droit de dessiner le profil et la coupe d'une foule de monuments.

La première maison construite sur le plan de Robert-Macaire fut élevée suivant les bons principes de l'architecture à la mode; c'est-à-dire que l'édifice s'éleva avec une rapidité merveilleuse, et que les frais montèrent avec la même rapidité.

L'infortuné propriétaire qui avait mis toute sa confiance dans les devis primitifs de Macaire, fut cruellement désillusionné lorsque les maçons



Robert Architecte.

_D'après votre devis ma maison ne devait me coûter que 50,000 fr. et j'ai déjà dépensé cent mille écus. _C'est votre faute! vous avez modifié mon plan; nous devions ouvrir la croisée du fond sur la gauche, vous la faites ouvrir à droite; nous devions faire cinq étages, nous n'en faisons plus que quatre; que diable! ça change le devis.

arborèrent le bouquet d'usage en haut du bâtiment. Ce fut alors le quart d'heure de Rabelais; c'est-à-dire que le total de la carte à payer dépassa de beaucoup le prix que l'on avait consacré au menu primitif.

— Comment, monsieur Macaire! s'écria le propriétaire stupéfait, cette maison qui devait ne me coûter, d'après votre devis, que soixante-dix mille francs, va me revenir à plus de *trois cent mille!....*

— Que voulez-vous? repartit notre architecte, ce n'est pas ma faute! Vous faites percer au midi une croisée que nous devions ouvrir au nord....; vous ne voulez plus que quatre étages au lieu de cinq....; nous devions couvrir en zinc, et nous ne couvrons plus qu'en ardoises..... Je ne puis répondre que de mon projet..... Vous le changez, cela vous regarde.

Un propriétaire n'a rien à répondre à des arguments pareils; il n'a qu'à payer immédiatement, à moins pourtant qu'il ne veuille se procurer auparavant la satisfaction de pousser un énorme soupir. L'architecte, qui est un homme qui sait vivre, ne l'empêche nullement de soupirer, pourvu qu'il paie après et sans faire d'escompte.

Cependant, Robert-Macaire se chargeait aussi de confectionner des maisons à forfait, et sans dépasser d'un sou le budget qui lui était octroyé; mais alors, il demandait deux cent mille francs, au lieu de soixante-dix mille, et le propriétaire n'avait pas le droit de venir surveiller les travaux. L'architecte élevait donc une maison magnifique avec des moellons en carton-pierre, des poutres de chêne façon bois de sapin, et du ciment romain emprunté au tas de boue le plus voisin. L'édifice s'élevait à vue d'œil, comme une décoration d'opéra; puis, un beau matin, le même édifice disparaissait, encore à vue, toujours comme une décoration d'opéra. Mais le propriétaire n'avait absolument rien à dire, attendu que le traité conclu avec Robert-Macaire portait que l'architecte garantissait bien la confection et la livraison de l'édifice dans l'espace de six mois; mais aucun article ne stipulait, comme pour les montres, les pendules et les jeunes filles à marier, *un an de garantie!*

Après cela, les maisons en carton-pierre ont bien leur agrément; elles sont propres, légères, faciles à transporter; et en ayant soin de les tenir à l'abri du vent, du soleil et de la pluie, on peut les conserver pendant une douzaine d'années. Et puis, lorsque les murailles se lézardent, que les plafonds se détachent et que les cheminées s'envolent, le propriétaire, s'il est intelligent, a le droit de faire payer tous ces dégâts à ses locataires, comme petites réparations locatives. Il existe à Paris une foule de maisons et de propriétaires qui ont été élevés dans ce système.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.   Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 27. —

Robert-Macaire auteur dramatique.

Robert-Macaire auteur dramatique!.... cela vous étonne, n'est-ce pas?..... et pourtant il n'y a rien de surprenant là-dedans; il n'est personne, de nos jours, qui n'ait fait son petit vaudeville, ou son demi-quart de quart de petit vaudeville. — Vous savez la réponse de ce monsieur qui, traduit devant la police correctionnelle pour délit de vagabondage, répondit avec beaucoup de sang-froid qu'il avait pour profession, non pas d'être vagabond, mais bien d'être *homme de lettres*;..... et pour preuve, ce monsieur déclara qu'il avait eu *l'intention de faire un vaudeville!* — Feu M. Lacenaire eut aussi, un beau jour, la velléité de se livrer à la carrière dramatique, et il daigna même choisir pour collaborateur M. Scribe. — Heureusement que l'illustre académicien se

débarrassa de son collaborateur en lui donnant quelques pièces de cinq francs. — Il est vrai que le vaudevilliste Lacenaire avait fait sa visite à M. Scribe en ayant dans sa poche un instrument de mélodrame, c'est-à-dire un magnifique poignard, dont la lame ne rentrait nullement dans le manche, comme les bonnes lames de Tolède en usage au boulevart du Temple ; — on voit que M. Lacenaire avait inventé un nouveau système pour prélever ses droits d'auteur.

Du reste, hâtons-nous de dire, à l'éloge de Robert-Macaire, qu'il n'adopta nullement la manière de travailler de M. Lacenaire. Sa méthode est beaucoup moins dangereuse et beaucoup plus fructueuse. — Voici la méthode qu'employa Robert-Macaire, auteur dramatique.

Notre spéculateur commença par faire connaissance avec les principaux directeurs et les principaux auteurs dramatiques. — Grâce à la facilité d'élocution que vous lui connaissez depuis longtemps, Robert-Macaire leur persuada qu'il jouissait d'un immense crédit auprès des journalistes, et d'un crédit bien plus immense encore auprès des capitalistes. — Feuilletons et capitaux, il procurait, ou il promettait de procurer de tout à foison. — Bref, en peu de temps, M. Macaire eut accès dans toutes les coulisses, et devint une puissance devant laquelle s'inclinaient les régisseurs, les acteurs, les décorateurs, et surtout les jeunes auteurs.

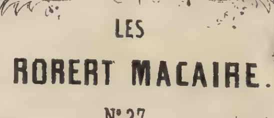
Une fois arrivé à ce point, Robert-Macaire s'empressa d'utiliser sa position en se livrant à la culture de la poésie en général et des couplets de vaudeville en particulier. — Il meubla donc son cabinet de travail d'une foule de cartons sur lesquels étaient inscrits : *Théâtre des Variétés*, *Théâtre du Palais-Royal*, etc., puis il attendit la visite des collaborateurs obligés, qui ne tardèrent pas à apporter une masse de manuscrits désireux de voir la lumière des quinquets.

Du reste, Robert-Macaire affectionnait particulièrement les jeunes auteurs qui en étaient à leur premier ouvrage. — Le débutant dramatique est fort coulant en affaire, et pourvu qu'il soit joué, peu lui importent les conditions de la réception de sa pièce.

Voici, d'ordinaire, la réponse que Macaire adressait au *jeune homme:*

— Votre ouvrage est assez *bonne*...., je *la* ferai recevoir, et vous ne me donnerez pour cela que les trois quarts des droits d'auteur..... Mais une chose à laquelle je tiens, c'est que je sois seul en nom!.... c'est une condition *sine quâ* NONNE.

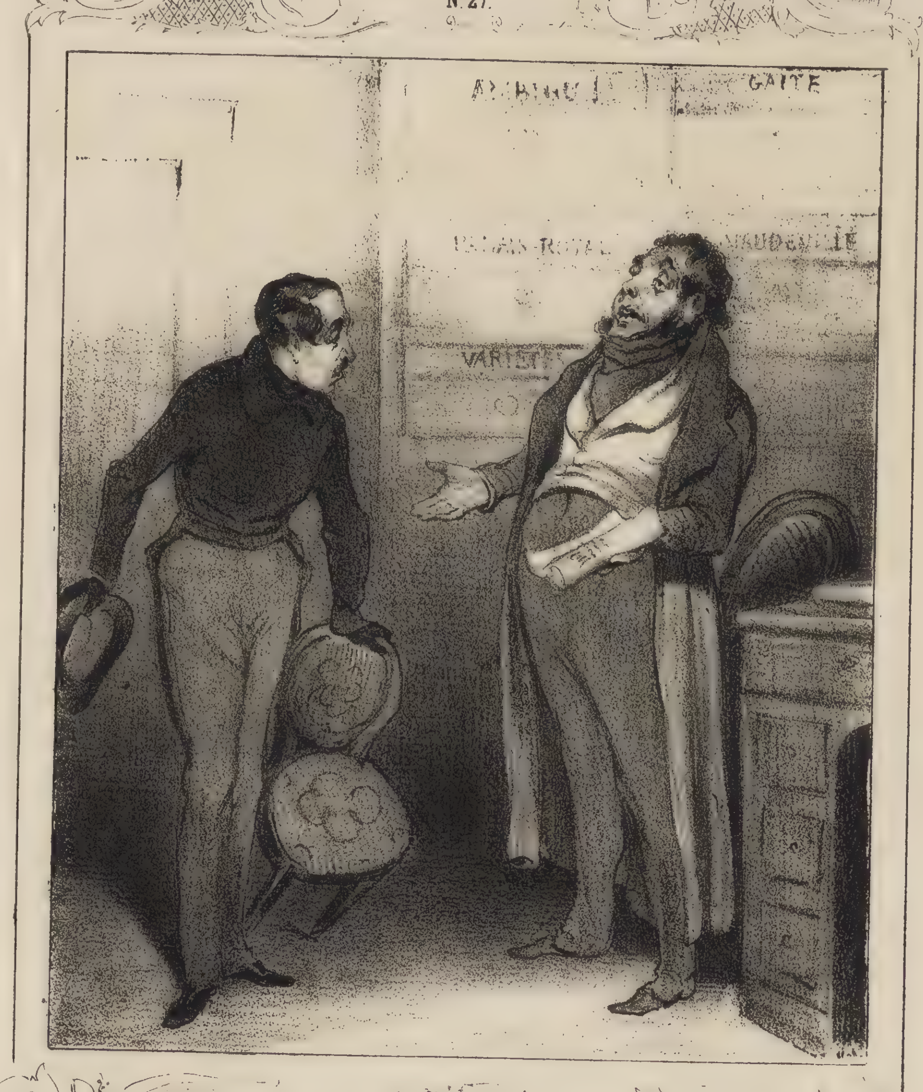
Quelquefois le jeune homme se levait avec indignation, et, reprenant son manuscrit, descendait les escaliers quatre à quatre en maudissant le nom de l'usurier dramatique qui voulait ainsi exploiter son travail; mais Robert-Macaire courait après lui en criant :



LES

RORERT MACAIRE.

N°27.



Spéculateur dramatique

-Votre ouvrage. est assez **bonne** je **la** ferai recevoir, Je ferai copier le manuscrit et vous me donnerez pour cela que les trois quarts du droit d'auteur. ...mais une chose à laquelle je tiens, c'est que je sois seul en nom, c'est une condition *sine qua* **nonne**!

— Jeune homme! jeune homme!.... attendez donc un peu!... Comme vous êtes vif! Que diable, nous pourrons peut-être nous arranger.... Arrivez donc, jeune homme!

Et quelques jours après, le jeune homme revenait effectivement retrouver Robert-Macaire, attendu qu'en sa qualité de débutant dramatique, il n'avait pu obtenir lecture à aucun théâtre, — pas même au théâtre de madame Saqui, attendu que le théâtre de madame Saqui a aussi ses auteurs privilégiés, ses auteurs à traités spéciaux et à prime de lecture!...

Nous nous plaisons encore à rendre cette justice à Robert-Macaire: c'est que, dans certaines circonstances, il faisait nommer son collaborateur, et même le faisait nommer tout seul. — Cela arrivait toutes les fois que le public se permettait de siffler, car le public se permet encore de siffler de temps en temps: demandez plutôt à Monsieur..... Mais, pardon, nous allions nous livrer à des personnalités déplacées, et nous revenons au héros qui doit seul occuper notre plume.

Lorsque Macaire *travaillait* avec des auteurs qui n'en étaient plus à leurs débuts, et qui n'apportaient leurs pièces à ce collaborateur influent que pour obtenir un tour de faveur et être mis en répétition immédiatement après la lecture, Macaire tenait à faire sa part dans l'ouvrage en question, et il se livrait à de nombreuses ratures sur le manuscrit pour faire sortir à droite un personnage qui, primitivement, devait sortir à gauche, et pour changer l'air d'un couplet. Ces ratures produisaient un excellent effet, et donnaient l'occasion de faire mettre une seconde fois le manuscrit au net. — C'est l'ami Bertrand qui avait eu l'emploi de copiste, qu'il cumulait avec l'emploi de claqueur les jours de première représentation.

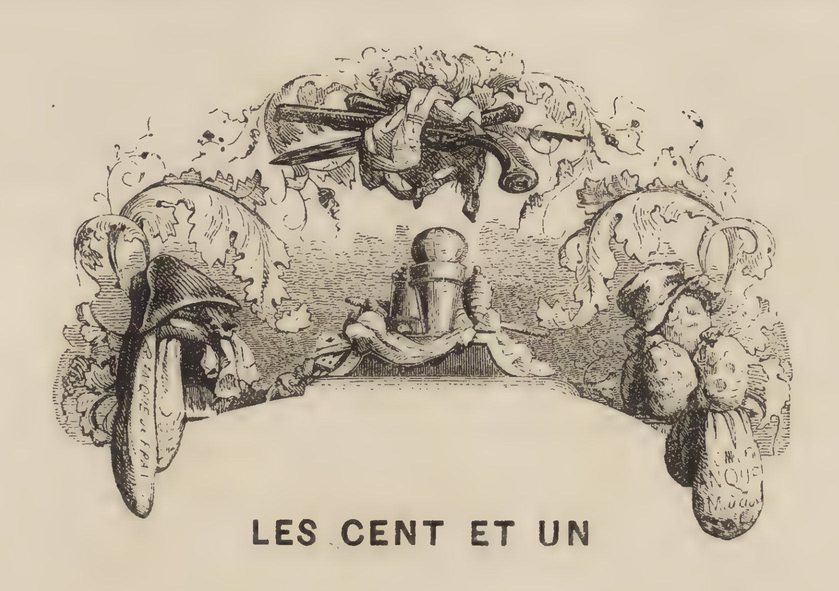
Le pauvre Bertrand n'était employé que comme simple claqueur; Macaire avait une seule fois essayé de l'employer comme *pleureur* à l'Ambigu, mais il y renonça aussitôt. — Bertrand était si grotesquement laid lorsqu'il pleurait, que sa figure faisait rire tous ses voisins, de sorte que l'effet désiré était entièrement manqué.

Le nombre des pièces que Robert-Macaire a fait représenter sur les différents théâtres de la capitale est très-considérable, et s'accroît encore de jour en jour, vu la prodigieuse facilité que notre auteur a pour le travail. — Aussi Macaire, qui touche de cinquante à soixante mille francs de droits d'auteur, s'écrie souvent:

— Ah! mes amis, mes amis! c'est une bien belle chose que l'art dramatique, quand on sait en comprendre toute la poésie!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 28. —

Robert-Macaire candidat à la députation.

Après les demoiselles à marier et les épitaphes du Père-Lachaise, je ne connais rien au monde qui soit plus criblé de vertus qu'un candidat à la députation. Chaque fois que la dissolution de la Chambre ramène de nouvelles élections, toute la surface de la France se trouve, en un instant, émaillée d'une foule de candidats qui, vu toutes les qualités morales dont ils se gratifient dans leurs circulaires, auraient tous les droits du monde pour figurer un jour dans l'almanach, après canonisation préalable en la cour de Rome. Il y a vraiment des saints, et même des saints fort considérés dans tous les almanachs, qui ne pourraient pas faire preuve d'autant de vertus que ces candidats, qui aspirent tout simplement

à la béatification parlementaire. Pour ces messieurs, le paradis est situé au bout du pont de la Concorde, et le saint Pierre de l'endroit ne laisse entrer que sur la présentation d'une médaille en argent qui tient lieu de certificat de bonne vie et bonnes mœurs; — il n'est pas nécessaire d'avoir été vacciné.

Un mois avant l'ouverture du scrutin, tous les amis du candidat se transforment en allumeurs, et se faufilent auprès de tous les électeurs, auprès de toutes les femmes d'électeurs, auprès de toutes les tantes, cousines, arrière-cousines d'électeurs, afin de vanter toutes les qualités physiques et morales de leur honorable ami le candidat à la députation.

Quand, par hasard, l'allumeur a été aussi chargé en même temps, par une mère, de chercher un mari pour sa fille, notre gaillard fait en même temps la double commission auprès des jeunes électeurs, et il trouve moyen de vanter dans le même discours le candidat à la députation et la *candidate* au mariage : il les offre comme deux modèles d'innocence, de candeur, de patriotisme; il ne saurait trop vanter leur sagesse, leurs qualités oratoires; leur manière de préparer la gelée de groseille, et leur manière d'envisager l'économie politique; leur talent sur le piano, et leur éloquence à la tribune; leur rare désintéressement, et leur manière admirable de faire des reprises aux chaussettes de laine. C'est ainsi que l'habile allumeur sait faire d'une pierre deux coups, et quelquefois ses efforts sont couronnés d'un tel succès, que le jeune électeur, étourdi, abasourdi par tant d'éloquence, se rend immédiatement au collége électoral, écrit sur son bulletin le nom de la jeune fille, puis court adresser une déclaration d'amour au futur député.

Cette manière de travailler en société s'appelle *entortiller l'électeur*. Il va sans dire qu'en cas de réussite, l'honorable député n'oublie pas l'ami qui lui a fait la courte-échelle, et lui fait adjuger une place quelconque qui lui permette aussi de grignoter après cet énorme gâteau des Rois que l'on nomme *budget;* il se trouve aussi une fève dans ce gâteau monstre, et la fève échoit constamment au contribuable, qui se voit obligé de payer les frais du festin; encore, l'infortuné contribuable n'a-t-il pas l'agrément de voir boire à sa santé les convives malhonnêtes qui se sont bourrés du gâteau qu'il leur paie généreusement chaque année.

Robert-Macaire éprouva un jour le besoin de se mettre sur les rangs pour se faire nommer député. — L'ami Bertrand se mit donc en course pour remplir la fonction d'allumeur, fonction qui lui revenait de droit. — Aussi notre gaillard, affublé d'une longue redingote à la propriétaire, ce qui lui donnait un faux air d'électeur, se mit à courir de porte en porte et



Un Candidat.

Que vous faut-il ? ……Un homme probe consciencieux, un homme grave un industriel, un homme qui n'ait pas besoin du Gouvernement pour s'enrichir, un homme familiarisé avec les lois, qui les connaisse bien, par pratique, par une vieille pratique……..Une vieille pratique des lois……..Vous ne pouvez mieux choisir, prenez mon … prenez mon honorable ami.

de boutique en boutique avec un zèle exemplaire, que stimulait encore la promesse d'un bureau de tabac, en cas de nomination de l'honorable M. Macaire.

Bertrand déploya dans cette mission difficile une facilité d'élocution, une éloquence, une faconde, un bagout, en un mot, qu'on ne lui connaissait pas jusque là.—Il est vrai que le candidat Macaire serinait chaque matin son allumeur, et lui faisait la leçon suivant le genre d'électeur qu'il devait visiter dans la journée. — Puis, quoique sa modestie naturelle ne permît guère au candidat Macaire de faire lui-même son éloge, et de faire le détail de ses vertus, attendu qu'on ne doit pas se dire ces choses-là à soi-même et devant soi, pourtant il avait soin de remettre Bertrand dans la voie lorsqu'il s'embarbouillait un peu dans son discours; — cela se pratique toujours ainsi dans toutes les circonstances.

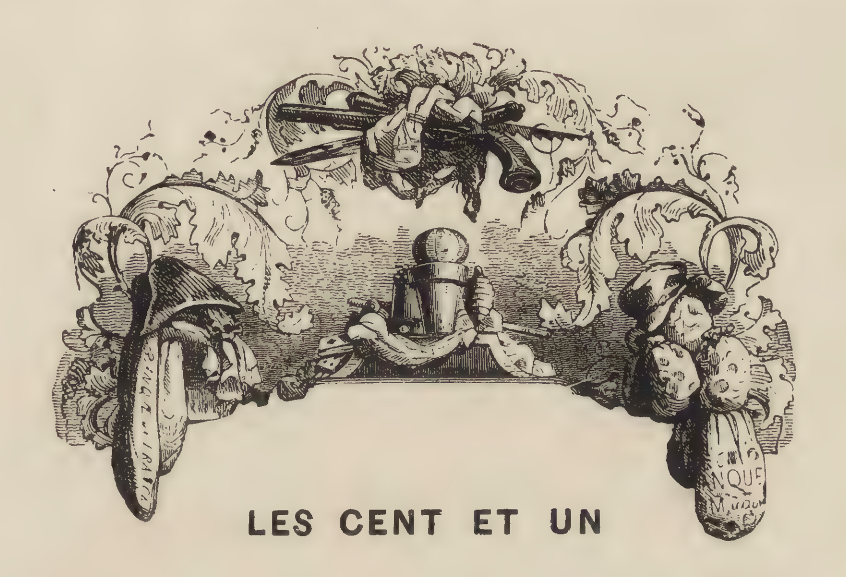
Du reste, le fond de la tartine débitée était toujours le même, et Bertrand disait pour péroraison à chaque électeur : — Qui vous faut-il pour député?.... Un homme probe, consciencieux, un homme grave, un industriel, un homme qui n'ait pas besoin du gouvernement pour s'enrichir, un homme familiarisé avec les lois, qui les connaisse bien, par pratique...., par une vieille pratique...., une vieille pratique des lois.... Vous ne pouvez mieux choisir, prenez mon...., prenez mon honorable ami M. Macaire, prenez-le de confiance et les yeux fermés !

Lorsque le discours ordinaire ne suffisait pas, et lorsque Macaire voyait qu'il avait affaire à un électeur digne d'être son élève, c'est-à-dire appartenant à l'école macairienne, il lui glissait dans le tuyau de l'oreille quelques petites phrases très-courtes, mais qui en disent plus qu'elles ne sont longues: —*un bureau de tabac, une bourse pour votre fils*, etc., etc.— Ces petits mots n'ont l'air de rien, mais ils produisent pourtant très-bon effet dans une conversation électorale. — On a encore, comme phrase électorale, la promesse d'un pont sur la rivière, ou la promesse d'un abattoir, du dégrèvement des sucres ou des betteraves, suivant la localité. — Enfin, avec certains électeurs, Robert-Macaire prit l'engagement formel de demander la suppression entière du budget. — Désormais plus de contributions, plus de perceptions, plus de conscriptions, — toutes choses qui étaient des abominations !

Je ne sais pas au juste si la candidature de notre héros fut couronnée de succès; mais je me plais à croire qu'il échoua entièrement dans ses prétentions. — Un Macaire siégeant sur les bancs de la Chambre des députés serait une chose vraiment monstrueuse; et décidément, je la crois *impossible*. — Êtes-vous de mon avis?

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 29. —

Robert-Macaire pharmacien.

Depuis le grand bouleversement de 1789, il s'est opéré une révolution complète dans tout le corps social. L'antique et vénérable boutique de l'apothicaire s'est écroulée en même temps que la boutique du perruquier; le blason de ces deux corporations, qui ornait depuis un temps immémorial les enseignes de ces personnages célébrés par Molière et par Beaumarchais, a disparu en même temps que les armoiries des plus nobles familles : — nous voulons parler de l'antique serpent qui se mord la queue, et des trois plats à barbe disposés en triangle maçonnique.

Si M. Purgon ressuscitait de nos jours, il serait bien étonné en apprenant qu'il ne peut plus servir au *Malade imaginaire* ce remède qui figurait si souvent dans les mémoires dudit malade.—Le clysobol a puissamment

contribué, concurremment avec la révolution de 89, à tuer l'apothicaire. Qui se serait jamais douté que cet instrument anodin deviendrait meurtrier pour toute une corporation? — Mais M. de Lamartine l'a dit dans une de ses plus belles *Méditations poétiques :*

« Les destins et *les remèdes*
« sont changeants! »

Dépossédé tout à coup d'un de ses plus puissants moyens de fortune, l'apothicaire, exilant de son enseigne son vieux serpent héréditaire, s'est mis lui-même à faire peau neuve; et, pour commencer, il a échangé le nom qu'il tenait de ses aïeux, le nom d'apothicaire, contre le nom beaucoup plus moderne de pharmacien : — ce qui fait que les portières ne manquent jamais d'appeler leur boutique une *pharmacerie.* — En changeant de nom, le pharmacien a aussi éprouvé le besoin de renouveler les étiquettes de ses bocaux, et même de créer des drogues totalement nouvelles. — Le problème à résoudre était de composer une drogue qui ne pût être nuisible à aucune espèce de malade, qui ne coûtât presque rien à fabriquer et qui se vendît horriblement cher. Il faut reconnaître que presque tous les pharmaciens ont trouvé cette pierre philosophale; il n'est, pour ainsi dire, pas un de ces messieurs qui ne possède un brevet d'invention pour une mixture bonne pour les brûlures, les engelures, les boursoufflures et autres maux d'aventure; ou bien pour un taffetas spécial qui a guéri les cors aux pieds de plusieurs têtes couronnées; ou bien pour des pastilles pectorales se brûlant comme des pastilles du sérail, excellentes pour calmer la toux, pour purifier l'air des appartements et pour détruire les punaises.

Une grande quantité de ces perfectionnements dans la pharmacie furent apportés par Robert-Macaire, qui avait acheté à vil prix une petite boutique d'apothicaire au père Boniface, vieux bonhomme presque contemporain de M. Purgon, et qui avait mis cinquante ans pour s'amasser quinze cents francs, qu'il mangeait tranquillement aux Batignolles, en regardant, toute la journée, les wagons circuler sur le chemin de fer.

Ayant entendu dire dans la société des Batignolles que le pharmacien Macaire faisait une rapide fortune, le vieux père Boniface prit, un jour, l'omnibus, et vint faire visite à son successeur, afin de lui demander par quelle recette extraordinaire il gagnait si facilement de l'argent. Le père Boniface eut bien du mal à reconnaître son ancienne boutique, tellement Macaire l'avait rendue brillante; sa pharmacie avait un faux air de boutique de confiseur, tellement elle était à la mode; et on ne devinait le genre de





Apothicaire et Pharmacien.

_Mon cher Boniface, il fallait autrefois à un Apothicaire 40 ans pour gagner 2,000 f de rentes.......Vous marchiez, nous *volons* nous ! _ Mais comment faites-vous donc ? _ Nous prenons du Suif, de la brique pilée ou de l'amidon, nous appelons ça pâte Onicophane, Racahout, Nafé, Osmaniglou, ou de tout autre nom plus ou moins charabia, nous faisons des annonces, des prospectus, des circulaires et en 10 ans, nous réalisons un Million...... il faut attaquer la fortune en face vous la preniez du mauvais Côté.

Imp. d'Aubert et Cie

Chez Aubert gal Véro dodat

F S

douceurs vendues dans ce laboratoire qu'en apercevant un garçon à tablier gris, au lieu d'une jeune confiseuse à tablier noir.

Robert-Macaire, ayant fait asseoir poliment le père Boniface, s'empressa de répondre aux naïves questions de ce vieux bonhomme fort simple qui n'avait pas inventé la poudre à gratter, et qui, par conséquent, n'aurait jamais inventé la moindre pâte pectorale excellente pour les maux de dents :

— Oui, mon cher monsieur Boniface, il fallait autrefois à un apothicaire quarante années pour gagner deux mille francs de rente ; vous marchiez : nous *volons*, nous !

— Mais comment faites-vous donc ? articula timidement le simple père Boniface.

— Nous prenons du suif, de la brique pilée ou de l'amidon, nous apelons cela pâte omnicophane, racahout, nafé, osmaniglou, ou de tout autre nom plus ou moins charabia ; — nous faisons des annonces, des prospectus, des circulaires, et en dix ans nous réalisons un million..... Il faut attaquer la fortune en face ; vous la preniez du mauvais côté.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le père Boniface, qui commençait à ouvrir un œil à la lumière.

— Il va sans dire aussi, reprit le pharmacien Macaire, que vous n'oubliez pas de faire un usage immodéré de la grosse caisse, de l'annonce et de la clarinette de la réclame. On cite cinq cents cas de guérison dans les maladies les plus désespérées... Si cinq cents malades ne vous suffisent pas, vous pouvez en mettre douze cents... On guérit tout ce qu'on veut dans la quatrième page des journaux.

— Tiens, tiens, tiens ! refit le père Boniface, qui ouvrait définitivement ses deux yeux à la lumière.

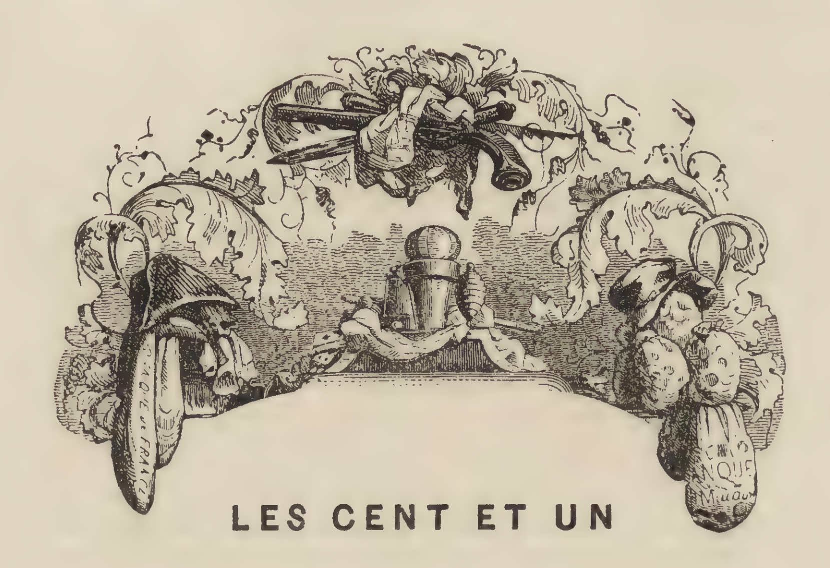
— Ce n'est pas plus malin que cela, reprit Macaire ; et, tenez, si vous voulez, je vous intéresse de moitié dans une nouvelle pâte que je vais lancer dans le public : ce sera encore pour guérir le rhume ; c'est la vingt-septième que je lance dans le monde. — Celle-ci sera composée d'escargots, d'araignées, de cloportes et de crapauds... Ce sera délicieux !.. Prix de la boîte : deux francs cinquante... Voulez-vous en goûter une tablette ?

— Non, non, merci !... et même, tout réfléchi, cette nouvelle pâte ne me sourit pas beaucoup... J'aime mieux être votre associé pour votre vingt-huitième brevet d'invention... Écrivez-moi aux Batignolles.

— Très-bien, mon cher monsieur Boniface... Dès que je ferai ma vingt-huitième opération, je m'empresserai de vous écrire pour vous mettre dedans.

L. H.

Paris, chez AUBERT galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 30. —

Robert-Macaire oculiste breveté.

On compte déjà pas mal de médecins oculistes dans Paris, la banlieue et les départements. Le nombre s'en élève à peu près à deux ou trois mille, et tous sont plus brevetés les uns que les autres, sans compter les médecins oculistes du roi de Perse, de l'empereur de Siam, de la reine de Madagascar, du maire de Vaugirard et d'une foule d'autres puissances exotiques ou européennes, qui voyagent continuellement accompagnés de fioles, de certificats et de grosses caisses.

Eh bien! malgré cela, nous nous étonnons que le nombre des médecins oculistes ne soit pas plus considérable encore, et ne dépasse pas le nombre des chirurgiens dentistes, cette autre classe de docteurs dont les membres adoptent également pour costume l'habit noir et l'habit rouge.

— Il n'existe pas une seule classe de malades plus dociles, plus agréables, plus faciles à traiter que les aveugles ; car, moralement et physiquement, on peut dire qu'ils acceptent tous les remèdes les yeux fermés.

Robert-Macaire devait forcément avoir du goût pour la carrière de médecin oculiste. Un beau jour, il se fit effectivement délivrer un diplôme par la Faculté de médecine de Tombouctou, et s'annonçant, dans tous les journaux et sur toutes les murailles, comme le premier oculiste de tous les monarques africains, il vit bientôt accourir une foule de malades, séduits par la promesse d'une guérison complète et radicale. Par exemple, cette guérison n'était pas instantanée, car le prospectus annonçait qu'il fallait se frotter les yeux pendant plusieurs mois de suite avec l'eau merveilleuse dont chaque petit flacon coûtait pas mal de *boudjous*. (L'oculiste africain recevait aussi la monnaie de France en paiement, pour la plus grande facilité des malades de cette nation.) Du reste, le docteur avait soin de prévenir qu'il ne répondait pas de la guérison des aveugles qui ne suivaient pas le traitement avec beaucoup de patience. La guérison était toujours garantie complète pour tous les malades, même pour les aveugles de naissance ; mais pour prouver qu'il ne voulait pas en imposer par un charlatanisme effronté, le docteur Macaire avait soin d'annoncer en grosses lettres sur tous ses prospectus, qu'il ne répondait pas des malades qui avaient eu les yeux crevés à la guerre, ou par suite d'accidents. Cette restriction loyale produisit le meilleur effet sur le public, et les aveugles y voyaient, ou du moins croyaient y voir la preuve d'une admirable bonne foi.

Quoique les malades de Robert-Macaire fussent en général d'une trop bonne pâte pour se plaindre de ce que le traitement traînait en longueur, il arrivait cependant quelquefois qu'un de ces messieurs était doué d'une patience moins grande, et il se tenait alors entre le docteur et le malade le dialogue ci-dessous :

— Ah ça ! M. Macaire, depuis six mois vous me bassinez avec votre eau merveilleuse, et je suis toujours aveugle... ; cela finit par me coûter bien cher ; mon argent s'en va, c'est tout ce que je vois !....

— Hé bien ! c'est déjà quelque chose..... Continuez, vous finirez par y voir clair.... (*A part*) dans votre bourse !

— Enfin, me garantissez-vous toujours la guérison?

— Comment donc ! mon cher Monsieur, plus que jamais ; on ne pourrait pas citer un seul cas où mon eau n'ait pas produit un effet merveilleux.... Il n'y a pas trois mois encore, un sourd-muet s'en est frotté les yeux pendant quelques jours seulement, et il a immédiatement recouvré la parole !



un Oculiste breveté.

Ah! ça Monsieur Macaire, depuis six mois vous me bassinez avec votre eau merveilleuse, et je suis toujours aveugle. Cela finit par me coûter bien cher, mon Argent s'en va, c'est tout ce que je vois. — He bien! c'est déja quelque chose continuez, vous finirez par y voir clair. .... (à part) ..... dans votre bourse.

Chez Aubert et Cie

Lith. Aubert gal. Véro dodat

— En se frottant les yeux?....

— Ah! mon dieu oui!... Il s'était bien aussi frotté un peu le bout de la langue, mais très-peu, très-peu.....

— C'est admirable!.... Alors, donnez-moi encore douze bouteilles; je vais continuer le traitement.

— Mais, à propos!.... suivez-vous exactement le régime que je vous ai prescrit?... observez-vous une diète complète?

— Certainement!.... je ne prends que trois bouillons hollandais par jour.

— Vous prenez trois bouillons par jour, Monsieur! et hollandais, encore!..... et vous appelez cela faire diète! Mais, malheureux, vous ne voulez donc jamais être guéri?.... Vous mangez comme un ogre, quand je vous ordonne une diète absolue, puis vous vous plaignez de ce que mon remède ne vous produit pas d'effet!.... Mais savez-vous bien que votre conduite me cause le plus grave préjudice; car vous êtes cause que le public pourrait douter de l'efficacité de mon eau merveilleuse.... Trois bouillons hollandais!.... Mais je pourrais vous demander trente mille francs de dommages et intérêts!

— Allons, docteur, ne vous fâchez pas, je ne ferai plus d'imprudence.....

— Je l'espère, Monsieur.....; mais maintenant il ne vous faudra pas moins de cinquante-deux flacons pour arriver à une guérison complète... Je vous engage à me les acheter aujourd'hui, attendu que je vais partir demain pour l'Italie..... Je suis appelé dans cette contrée pour soigner le monarque du royaume de Monaco, qui souffre beaucoup de la cocotte,..,

— Et le prix du flacon est toujours de vingt francs?

— Plus que jamais, Monsieur; les simples deviennent de plus rares en plus rares;.... je veux parler des simples qui entrent dans la préparation de ma mixture... Je ne gagne que vingt sous par flacon, ma parole d'honneur!.... Je vous assure que je ne vendrai pas une seule fiole à moins de cinquante francs au monarque de Monaco...... et encore je refuserai d'être payé en pièces de cinq centimes!

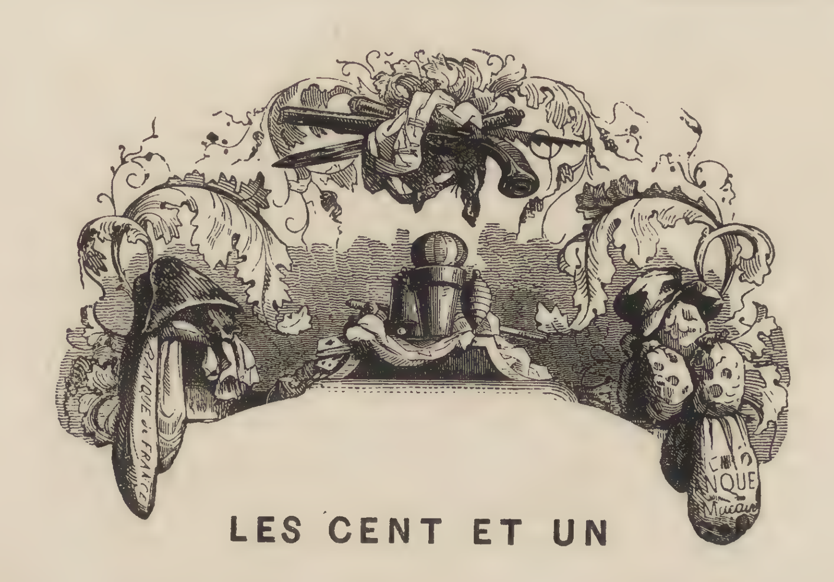
— Et il faut me mettre à une diète absolue?...

— Absolue n'est pas le mot!..... je ne veux pas vous faire mourir de faim.... : cette prétention serait ridicule..... Je vous permets de prendre tous les deux jours un petit bouillon aux herbes....; cela pourra contribuer à vous ouvrir les yeux, et bien certainement cela vous ouvrira l'appétit.

— Adieu, mon cher malade..... Bertrand!.... reconduisez Monsieur à son domicile... Adieu!... mes respects à madame votre épouse!

L. H.

Paris, chez Aubert, galerie Vero-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 31. —

Robert-Macaire dentiste.

Dans le cours de sa vie si accidentée, si émaillée de diverses professions, Robert-Macaire devait forcément entreprendre aussi, pendant quelque temps, la profession de chirurgien-dentiste.

Mais n'allez pas croire que notre héros se soit abaissé à monter dans un cabriolet jaune, et à transformer la place publique en un cabinet d'opérations chirurgicales! Macaire se respectait bien trop lui-même pour extirper des molaires avec accompagnement de clarinette et de gencives; ce métier vulgaire est bon pour les ex-dentistes de l'empereur du Congo et des éléphants du roi de Siam; — orateurs de carrefours qui font un cours d'histoire naturelle en expliquant que tous les maux de dents proviennent de la présence d'un ver rongeur nommé *asticot*. — Pour

détruire ledit asticot, ces professeurs-opérateurs ont deux moyens qu'ils emploient avec un égal succès sur toutes les mâchoires qui veulent bien les honorer de leur confiance. — Le premier moyen consiste en une petite pincée de poudre blanche que l'on place sur l'ouverture de la dent cariée dans laquelle le terrible asticot s'est creusé une tanière profonde. L'animal, excessivement friand de cette poudre blanche, en fait son déjeuner ou son dîner, suivant l'heure à laquelle on le trouve; quelques minutes après ce repas imprudent, l'asticot périt au sein d'une affreuse colique, et le propriétaire de la molaire se trouve, par contre-coup, guéri de la rage de dent qui troublait le repos de tous ses jours et de toutes ses nuits.

Le second moyen employé par le chirurgien en habit rouge consiste en une immense lame de sabre qui, en un clin d'œil, enlève le mal comme avec la main. Il est vrai que, pour enlever le mal, le sabre enlève aussi la dent, sinon même plusieurs dents; mais c'est sans douleur.... pour le dentiste!

Du reste, l'opérateur restitue immédiatement le morceau d'ivoire qu'il vous a extirpé; vous pouvez vous donner la satisfaction de la faire monter en bague à la chevalière, et l'offrir à votre bien-aimée avec une mèche de vos cheveux. Si vous ne tenez pas à ce fragment de vous-même, et que vous ayez la politesse de l'offrir au dentiste, votre bienfaiteur,—outre les cinquante centimes d'usage, bien entendu, le dentiste accepte votre cadeau, et votre molaire contribue à allonger l'immense chapelet qui témoigne des nombreuses cures de l'opérateur; il n'est pas rare que ce chapelet soit même orné de quelques *défenses* des éléphants du roi de Siam, défenses qui ont été extirpées avec la même lame de sabre, et toujours sans douleur! — Messieurs les enfants au-dessous de sept ans ne paient que moitié prix, ainsi que messieurs les militaires, messieurs les tambours de la garde nationale, et messieurs les actionnaires de Saint-Berain!

Robert-Macaire, ne voulant avoir de relations qu'avec des mâchoires d'élite, prit un logement magnifique dans l'un des plus beaux quartiers de Paris, et se meubla un cabinet qui aurait pu passer pour le boudoir d'une petite-maîtresse. Le patient s'enfonçait mollement dans un magnifique fauteuil à la Voltaire; la tête était délicieusement soutenue par des oreillères en caoutchouc, et les pieds s'appuyaient sur un petit coussin oriental. Bref, on aurait eu envie d'avoir mal à une dent, rien que pour avoir le plaisir de se la faire arracher dans un fauteuil aussi délicieux. Il va sans dire que les instruments de Macaire étaient du plus grand luxe, et qu'on ne se rinçait la bouche qu'avec de l'eau tiède parfumée avec de



Robert-Macaire Dentiste.

— SapréDieu! M.r le dentiste, vous m'avez arraché deux bonnes dents et vous avez laissé les deux mauvaises....... (*Rob-Mac. à part.*) Diable!! (*haut.*) Sans doute! et j'avais mes raisons........ Nous sommes toujours à à temps d'arracher les mauvaises...... Quant aux autres, elles auraient fini par se gâter et par vous faire mal.... un ratelier postiche ne vous sera jamais souffrir, et c'est bien meilleur genre, on ne porte plus que ça.

Imp. d'Aubert et C.ie *Chez Aubert, gal. Véro-dodat.*

l'essence de citron, de vanille ou de Portugal. On avait le choix, comme chez Tortoni, pour les glaces. On pouvait même demander un bol panaché!

Quant à l'antichambre du cabinet de Macaire, elle consistait en un immense salon, au milieu duquel était placée une table couverte de journaux et d'albums de toutes sortes. Les murailles étaient tapissées de gravures, au nombre desquelles apparaissait surtout *Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès :* ce qui ne voulait pas dire que le docteur Macaire refusait de se faire payer son opération chirurgicale. Au contraire, le luxe du salon était un avertissement tacite donné au public, qu'il fallait payer en proportion du riche ameublement. Macaire ne manquait jamais de faire attendre ses clients : il faut toujours qu'un docteur quelconque, même un docteur-dentiste, ait l'air d'avoir un malade dans son cabinet : c'est très-bon genre!

Après que le malade avait suffisamment admiré Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès, Macaire, environné d'une robe de chambre en soie sur laquelle étaient semées une foule de fleurs plus belles que nature, faisait introduire l'homme à la fluxion, et se livrait à l'extirpation de la canine ou de la molaire avec tout l'aplomb d'un homme qui ne souffre nullement de l'opération.

Il arrivait assez souvent que Macaire, n'ayant pas fait une profonde étude des mâchoires humaines au point de vue purement dentaire, se livrait à une erreur assez déplorable, et arrachait une ou deux dents d'une entière blancheur; mais notre gaillard, habitué depuis longtemps à ne pas se laisser intimider par les événements, ne reculait pas, à plus forte raison, devant une simple dent, et trouvait réponse à la mâchoire qui se plaignait.

Aussi l'homme à la fluxion avait beau dire:

— Saprebleu! monsieur le docteur, vous m'avez arraché deux bonnes dents, et vous m'avez laissé les deux mauvaises.

— Sans doute, répliquait notre opérateur;... j'avais mes raisons....... Nous sommes toujours à temps d'arracher les mauvaises dents.... Quant aux autres, elles auraient fini par se gâter et par vous faire mal..... Un râtelier postiche ne vous fera jamais souffrir, et c'est bien meilleur genre; on ne porte plus que cela.

L'homme à la mâchoire ne savait que répliquer à une réponse aussi concluante: aussi était-il obligé de fermer la bouche...., à moins de l'ouvrir pour se faire essayer un râtelier complet.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie de LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 32. —

Robert-Macaire maître de pension.

Robert-Macaire, appréciant toute l'utilité d'une éducation vraiment nationale pour tous les jeunes Français, résolut de fonder un établissement spécial où l'on prenait des élèves dès leur plus tendre jeunesse. Le programme exigeait seulement que tous ces jeunes gens fussent vaccinés et sevrés.

Dès que, à l'aide de prospectus ébouriffants comme tous les prospectus, le maître de pension eut rassemblé une cinquantaine d'élèves, il fit demander, par les *Petites-Affiches*, un professeur capable d'enseigner à lui seul le français, le latin, le grec, l'anglais, l'histoire, la géographie, la géométrie et le cornet à pistons, le tout moyennant huit cents francs d'appointements par an.

Il se présenta dix-huit concurrents, parmi lesquels Robert-Macaire choisit celui qui avait le teint le plus jaune et l'habit le plus noir. Rien ne contribue à faire respecter un professeur par ses élèves comme un habit noir et une figure jaune. Du reste, le pédagogue choisi pour diriger les classes du pensionnat Macaire était un homme fort instruit; sur le grec surtout, il était fort comme un Turc.

Le professeur et le directeur eurent, dès le premier jour, une longue conférence sur la marche que l'on devait adopter pour l'instruction des élèves, et Macaire, qui avait puisé sa méthode dans les pensionnats les plus à la mode, rectifia singulièrement les idées du professeur, qui avait longtemps suivi la vieille routine des colléges.

— Monsieur le professeur, dit Macaire, voici mon système d'éducation : Mener les études doucement, pour qu'elles aillent longtemps; donner des vacances, recevoir des cadeaux à tous les anniversaires possibles, et, quant aux prix, être d'une impartialité parfaite...

— C'est juste, n'en donner qu'aux meilleurs élèves! murmura la bouche faisant partie de la figure jaune engagée à huit cents francs par an.

— Fichtre! pas si bête, monsieur le professeur; mécontenter les parents!... Non pas, non pas! donner des prix à tout le monde; chacun le sien!

— Monsieur, vous m'étonnez!

—Ah! je vois!... vous craignez que cela ne me ruine. N'ayez pas peur; les volumes ne me coûtent pas si cher que vous croyez : on a des prix à tout prix. Je connais un libraire, rue de La Harpe, qui me fournira des volumes magnifiques à quinze sous..., reliés, bien entendu...; bons ouvrages : les *Quatrains de M. de Pibrac*, *Télémaque, traduit en vers français*, les *Enfants célèbres*, les *Chiens illustres*, *l'Histoire de M. Cartouche!*... Non, non, je me trompe, ce dernier ouvrage n'en sera pas; ce n'est pas que ce soit précisément un mauvais livre, mais il faut avoir une vingtaine d'années pour pouvoir le lire avec fruit.

— Au collége de Carpentras, où je me trouvais l'année dernière, les prix ne se décernaient pas ainsi.

— Parbleu! je le crois bien; le gouvernement lésine toujours sur tout ce qu'il fait.... Par exemple, je compte me rattraper un peu sur la nourriture... : je ne donnerai à mes élèves que des aliments sains et peu abondants..... Rien n'est plus nuisible pour la santé des jeunes gens que de leur charger l'estomac quand ils se livrent à des travaux d'intelligence... J'ai déjà fait emplette de cinquante sacs de lentilles, de soixante sacs de pommes de terre, et de quatre-vingts sacs de haricots rouges..... De la sorte, leurs dîners seront variés... ; ils ne mangeront jamais deux jours



Pensionnat Robert-Macaire.

— Mr le Professeur, voilà mon système d'éducation : mener les études doucement pour qu'elles aillent longtemps, donner des vacances, recevoir des cadeaux à tous les anniversaires possibles et quant aux prix, être d'une impartialité parfaite. . . — C'est juste n'en donner qu'aux meilleurs élèves. . . — Fichtre! pas si bête! Mécontenter les parents! non pas, non pas, donner des prix à tout le monde, chacun le sien!

Imp. d'Aubert & Cie   Chez Aubert gal Vero dod.

de suite la même chose... Le dimanche, ils auront un plat extraordinaire composé à la fois de haricots blancs et de haricots rouges... ; ce sera un plat panaché.

— Pardon, monsieur Macaire..., je me permettrai une petite observation... Je crains que ce légume... sec... ne satisfasse pas entièrement le palais de nos jeunes gens...

— Monsieur le professeur, si vous aviez lu Hippocrate et Démocrate, deux célèbres chirurgiens des temps anciens, vous sauriez que, après le chien et le lézard, il n'existe rien au monde qui soit plus ami de l'homme que le haricot.

— Cela suffit, monsieur Macaire; je ne veux nullement contrarier votre système d'éducation, pris au point de vue des haricots.

— Mais en voilà suffisamment sur ce sujet.... Je vous recommande de pousser vigoureusement les études de mes élèves, surtout du côté du grec et du cornet à pistons... Dans leurs moments perdus, vous leur apprendrez le français et un peu d'orthographe.... En cela, j'aime assez à me rapprocher du système des colléges royaux. L'orthographe étant une chose totalement de convention, je ne vois pas pourquoi on empêcherait de jeunes élèves remplis d'intelligence d'innover aussi dans la langue française... Je ne vois pas pourquoi on laisserait uniquement cette permission aux cuisinières et à M. Marle!... Quant au grec, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien cela peut être utile par la suite à nos jeunes élèves quand ils voudront apprendre le syriaque : car vous m'avouerez qu'un homme qui sait le syriaque est posé fort avantageusement dans la société... Cela peut le mener à tout..., même à être professeur au collége de France...; professeur de chinois, bien entendu.

— Les arts d'agrément seront-ils payés à part?

— Parbleu!... toutes les leçons données aux élèves seront payées à part!... Je demande douze cents francs aux parents, uniquement pour la nourriture et la chandelle... Quant au blanchissage, au chauffage, etc., vous aurez soin de les ajouter à la note générale.

— Tiens, tiens, tiens!

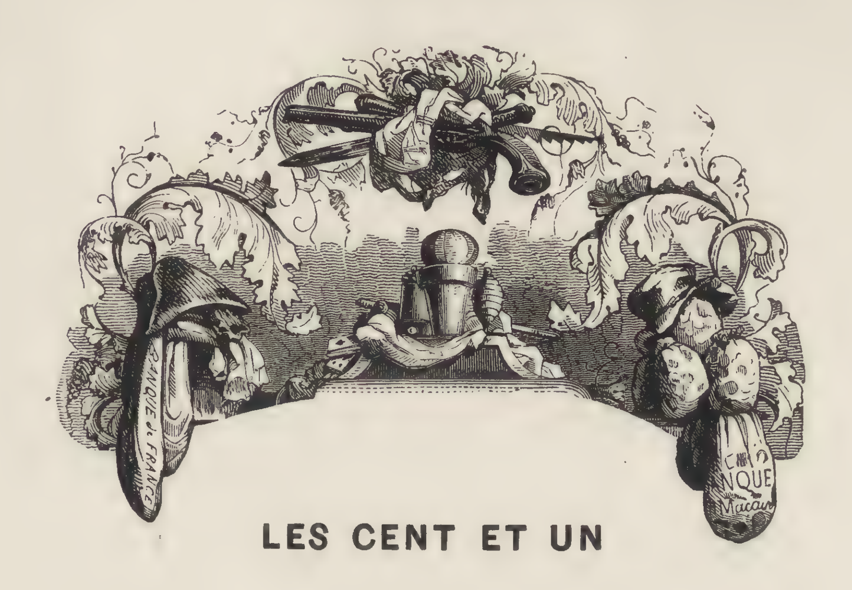
— Ayez soin aussi, quand on cassera un carreau, de le faire payer à tous les élèves.

— Ah! oui, je comprends..., il faudra faire une répartition.

— Non pas! non pas!... Chaque élève paiera son carreau!... c'est ainsi que cela se pratique dans les établissements bien tenus...; et, sous ce rapport, je veux que le pensionnat Robert-Macaire soit le mieux tenu de toute la France!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 33. —

Robert-Macaire propriétaire.

Propriétaire!.. .. voilà un titre qui sonne agréablement à l'oreille! *Pro-pri-é-tai-re!* ce mot a dix-sept syllabes quand il est prononcé par le bourgeois qui, pour la première fois de sa vie, vient d'acheter une maison. Notre gaillard se gonfle d'importance en regardant sa nouvelle acquisition, et il est plus fier d'être Français en contemplant sa maison, qu'en contemplant la colonne Vendôme.

Allons, portier, décoré du sobriquet de concierge, ouvrez la porte cochère pour que votre nouveau seigneur et maître fasse son entrée, ainsi qu'Alexandre-le-Grand à Babylone! et vous, manants de locataires, saluez l'autocrate qui a le droit de diminuer, et surtout d'augmenter votre terme! Le propriétaire parisien a toute l'importance, tout l'orgueil d'un

commissaire-priseur; le gaillard se redresse de toute la hauteur de sa maison; il n'a plus cinq pieds deux ou trois pouces, il a une taille de cinq étages au-dessus de l'entresol.

M. de Robert-Macaire, devenu propriétaire, ne sut pas se garantir de ce petit amour-propre, qui est l'apanage de tous les possesseurs d'immeubles, et à ce léger défaut, qui, après tout, n'est même qu'un ridicule, il joignit un défaut beaucoup plus grand, ce fut d'être impitoyable pour les pauvres diables de locataires qui étaient arriérés dans le paiement de leur loyer. Oubliant qu'il avait été longtemps dans la gêne, disons mieux, dans la débine, M. de Robert-Macaire faisait saisir impitoyablement les meubles des retardataires, et il ne se faisait aucun scrupule de mettre sur la paille toute une famille au milieu de l'hiver le plus rigoureux.

Rien ne pouvait émouvoir ce propriétaire-modèle, qui ne connaissait qu'une chose au monde, l'argent! M. de Robert-Macaire avait dans son cabinet un calendrier national sur lequel il avait fait quelques petites variantes: il avait supprimé les quatre grandes fêtes du Concordat, et les avait remplacées par le 15 janvier, le 15 avril, le 15 juillet et le 15 octobre. Les quatre termes étaient, à l'avis de M. de Macaire, les quatre seules fêtes vraiment nationales dignes d'être célébrées par tous les propriétaires français. Il regrettait seulement que l'usage ne fût pas encore venu de faire payer aux locataires un trimestre à la fin de chaque mois.

Quand le locataire ne payait pas son terme le 15 à l'heure où retentit le canon du Palais-Royal, Robert-Macaire envoyait chercher son huissier à midi et quart, et, à midi ving-cinq minutes, le retardataire recevait une sommation sur papier timbré, contrôlé et bénit par le gouvernement.

La femme du pauvre diable dont on menaçait de saisir les meubles venait en vain supplier l'inflexible propriétaire; notre homme avait un cœur en fer galvanisé.

— Oh! monsieur de Macaire, pour un misérable terme, vous ne nous mettrez pas dans la rue?... disait la pauvre femme toute en pleurs...

— Et où diable voulez-vous que je vous mette! disait le bourgeois, enfoncé dans son vaste fauteuil à la Voltaire.

— Mais nous avons dépensé trente mille francs dans votre boutique!...

— Raison de plus, ça me reviendra.

— J'ai quatre pauvres petits enfants!...

— Ce n'est parbleu pas moi qui vous ai dit de les faire.

— Mon mari est malade depuis trois mois!

— Je ne suis pas médecin, cela ne me regarde pas.





Un Propriétaire.

— Oh! Monsieur de Macaire, pour un misérable terme arriéré vous ne nous mettrez pas dans la rue .... — Et où diable! voulez vous donc que je vous mette ..... — Mais nous avons dépensé 30,000 f dans votre boutique! ...... Raison de plus ça me reviendra ..... — J'ai quatre pauvres petits enfans .... — Ce n'est parbleu! pas moi qui vous ai dit de les faire!

Imp. d'Aubert et Cie

Imp. d'Aubert & ...

— Ah ! monsieur de Macaire, je ne m'attendais guère à vous trouver aussi impitoyable... Vous me fendez le cœur !

— Comment donc, ma chère dame, c'est moi qui pourrais me plaindre de ce que vous venez me faire une scène fort désagréable... Et vous choisissez tout justement l'instant où je sors de table ; cela n'est pas bien..... Les émotions, dans cette circonstance, peuvent faire le plus grand mal !... Je me plais à croire que vous n'y avez mis aucune espèce de mauvaise intention.

— Qu'est-ce que va dire mon pauvre mari quand je vais lui apprendre que nous sommes entièrement ruinés... et qu'il lui faudra peut-être aller mourir à l'hôpital !

— Ah, Madame! je vous en prie, ne m'entretenez plus d'un sujet aussi horrible..., vous me faites mal aux nerfs..., je sens que je vais être obligé de prendre plusieurs verres d'eau sucrée, avec beaucoup de fleur d'orange.

— Monsieur de Macaire, par pitié ! donnez-nous un peu de répit pour payer le terme qui est arriéré, vous nous sauverez de la misère, et vous ne perdrez pas un sou !...

— Tenez, ma chère petite dame, vous m'attendrissez, ma parole d'honneur !... Je vais vous prouver que les propriétaires français ne sont pas des Bédouins.... Je consens à vous donner du temps pour me payer les six cents francs que vous me devez...

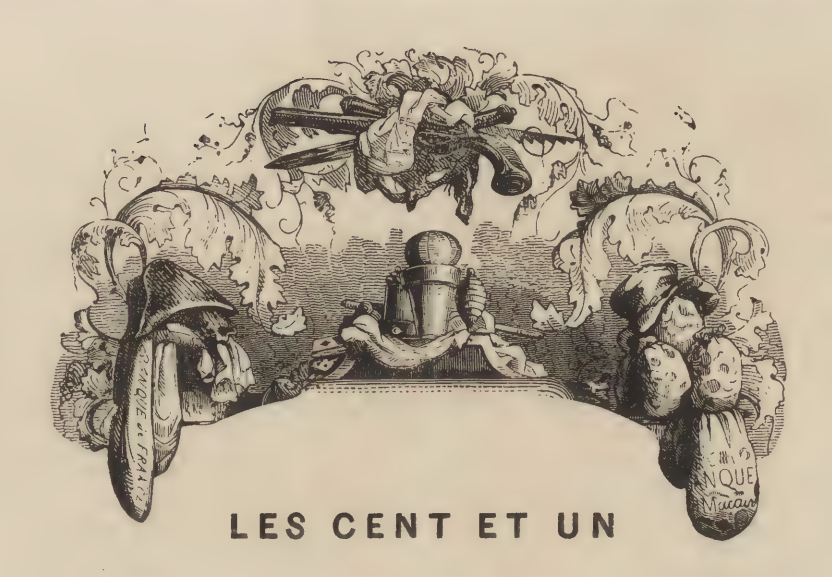
— O ciel !.... que de bontés !.... que de remerciements !... Ah ! monsieur de Macaire, vous êtes le meilleur des hommes !

— Je vais écrire à mon huissier que je vous accorde du répit jusqu'à demain à midi.....

Voilà comme M. de Macaire recevait les locataires qui venaient faire vibrer la corde sensible de son cœur. Quant aux personnes qui venaient se plaindre des incommodités de leur logement, et qui venaient demander au propriétaire de faire quelques-unes des réparations d'usage, M. de Macaire répondait que son usage constant était de ne faire jamais aucune réparation. Du reste, il faut avouer qu'en cela M. de Macaire suivait la tradition de tous les propriétaires de Paris. Règle générale, si vous avez une cheminée qui fume, gardez-vous bien d'aller le dire à votre propriétaire, car il trouvera bien certainement dans ce fait le prétexte d'augmenter votre loyer de cent francs par an.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 34. —

Robert-Macaire exploitant l'amitié.

Il y a quelque chose de plus fâcheux pour un homme que de n'avoir pas un seul ami : c'est d'avoir une foule d'amis.

Si l'on doit plaindre le pauvre diable qui, veuf du moindre sou de Monaco, ne trouve pas à l'heure du dîner un seul ami qui lui offre généreusement de partager son repas, fût-ce même un dîner à trente-deux sous, qui d'ordinaire ne se partage pas, on doit plaindre bien davantage encore l'infortuné jeune homme qui possède cinquante mille livres de rentes et cinquante amis intimes, ce qui fait juste un ami par billet de mille francs; du moins c'est ainsi que l'on compte dans la bonne, dans la meilleure société.

L'homme assez riche pour avoir cinquante amis n'a pas à sa libre

disposition un seul instant de sa journée, ni même un seul des écus de sa bourse. Bien entendu, nous supposons que notre jeune homme est ce qu'on nomme vulgairement *un bon enfant*, ayant le cœur et la bourse sur la main; car, après tout, il est bon nombre de richards qui n'ont pas d'autre ami que leur coffre-fort.

Dans la société en général, et dans la société parisienne en particulier, le jeune homme riche se trouve avoir une foule d'amis, et même une foule d'amis intimes, dont il a fait connaissance à un bal masqué ou à une promenade au bois de Boulogne. Il arrive très-souvent qu'on ne connaît cet ami intime que sous son nom de baptême de Jules ou d'Alfred; quelquefois même on le nomme *mon cher ami* tout court, attendu que depuis trois mois qu'on le connaît on n'a pas encore pensé à lui demander son nom. Nous ne parlons même pas des camarades de collége que l'on retrouve après dix-sept ans d'absence, et qui vous abordent un beau matin dans la rue, en vous tutoyant des pieds à la tête. Le fameux dialogue : *— Eh! bonjour, mon cher ami; comment vas-tu? — Pas mal, mon cher ami; comment t'appelles-tu?* se renouvelle cent fois par an dans le passage des Panoramas ou dans la grande galerie du Palais-Royal, ce lieu de rendez-vous de tous les amis de passage.

Quelquefois même le camarade de collége pousse plus loin la familiarité, et, sous le prétexte qu'il vous a rossé quand vous étiez ensemble en *septième*, il se croit le droit de venir vous trouver dix-sept ans après pour vous emprunter un billet de mille francs. Il est vrai que vous avez le droit de le lui refuser.

Il n'y a donc rien d'étonnant que Robert-Macaire ait fait un jour connaissance d'un jeune homme charmant possédant le prénom d'Alphonse, ce qui est déjà bien agréable, et possédant trente mille francs de rente, ce qui est encore plus agréable!

Grâce à la maxime aussi vieille que consolante, qui nous dit que l'on a le droit de puiser constamment dans la bourse d'un ami, Robert-Macaire puisait sans se gêner dans la bourse de son cher Alphonse, en lui disant toujours que c'était à charge de revanche. Puis, grâce encore à la seconde maxime non moins vieille et non moins consolante qui nous apprend depuis des siècles que *les amis de nos amis sont nos amis,* Robert-Macaire amenait toutes ses connaissances chez son cher Alphonse; et Dieu seul et M. le commissaire de police savaient ce qu'étaient les connaissances de Robert-Macaire! C'était de Toulon que datait leur premier attachement!

Alphonse était bien tranquillement étendu dans son fauteuil à la Voltaire, et gravement occupé à fumer dans une longue tchibouque du tabac



Exploitation de l'amitié.

Mon cher Alphonse, j'ai invité ces messieurs (des amis) à déjeuner chez toi, je veux leur faire goûter notre Champagne, nous rirons . . . . . . Tiens une idée !! si nous allions au bois ? nous prendrions ta calèche et tu nous prêterais quelques habits, car nous sommes venus en voisins. . . . En attendant fais nous donner des cartes et quelques napoléons pour tuer le temps, mon cher Alphonse, mon cher ami, excellent garçon, va!

Imp. d'Aubert et Cie.

plus ou moins oriental, lorsque Macaire entrait sans se gêner et sans se faire annoncer, en amenant avec lui une douzaine de ses amis intimes, jeunes gens que vous connaissez.

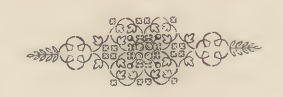
— Mon cher Alphonse, disait Macaire, j'ai invité ces Messieurs, des amis, à déjeuner chez toi; je veux leur faire goûter notre champagne; nous rirons... Tiens, une idée!... si nous allions au bois?.... Nous prendrions ta calèche, et tu nous prêterais quelques habits, car nous sommes venus en voisins... En attendant, fais-nous donner des cartes et quelques napoléons pour tuer le temps, mon bon Alphonse, mon cher ami; excellent garçon, va!..... Et le bon Alphonse, totalement bon enfant, et même tant soit peu jobard, sans faire trop d'attention à la mise négligée de ses nouvelles connaissances, faisait donner des cartes, des napoléons, des bouteilles de champagne, et, flatté de passer pour un homme riche et généreux, se laissait gruger de la meilleure grâce du monde. — Crême des amis! fleur des jobards!

Ordinairement, dans ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société, parce que les jeunes gens portent des gants jaunes et fument énormément de cigares, les choses ne se passent pas tout à fait comme nous venons de le raconter: les amis qui viennent vous demander à emprunter pas mal de louis, et qui, à défaut, se contentent de napoléons, ou même de louis-philippes, ne sont jamais costumés comme les amis de Robert-Macaire.

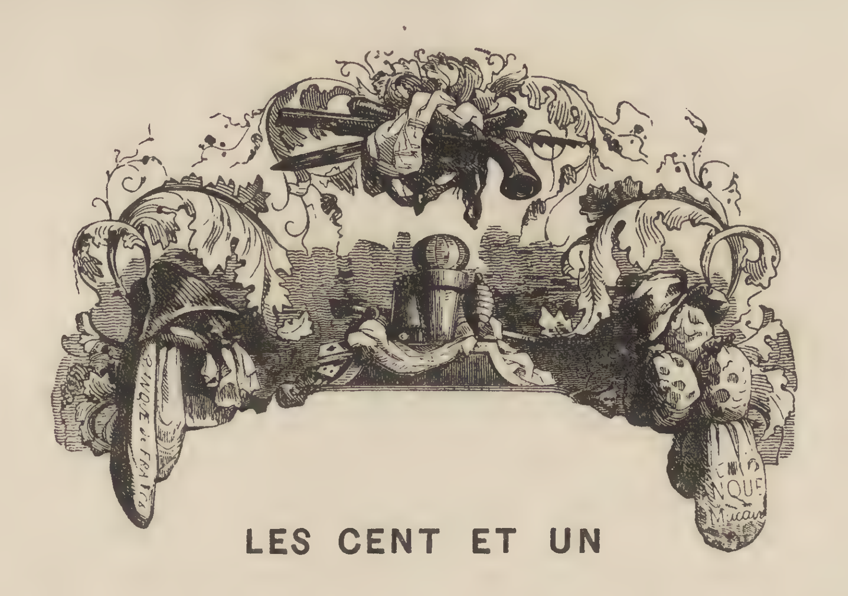
Règle générale et sans exception, l'homme qui vous emprunte est toujours au moins aussi bien, si ce n'est même beaucoup mieux mis que vous, et vînt-il vous emprunter seulement dix francs, il aurait la précaution de prendre un cabriolet de remise. On peut refuser quelque chose au pauvre diable qui vient à pied ou en omnibus; mais il faut forcément ouvrir sa bourse à l'ami qui descend de cabriolet. On lui prête donc les derniers vingt francs que l'on avait enfouis au fond du secrétaire, et l'on dîne comme l'on peut!

Heureux encore quand votre ami intime se contente de vous emprunter vos livres, votre argent, votre loge à l'Opéra, vos chevaux et votre voiture! Si vous êtes marié, votre ami intime ne se fait aucun scrupule de vous emprunter même votre femme! Il est vrai que cette fois il n'a pas même la politesse de vous en demander la permission.

L. H.



Paris, chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 35. —

Robert-Macaire plaidant.

Nous avons déjà eu occasion de faire connaissance avec la physionomie de Macaire costumé de la robe noire de l'avocat. Dans un des premiers chapitres de cette véridique histoire nous avons trouvé notre héros s'introduisant dans la prison où se trouvait son ami Bertrand, et venant lui offrir de le défendre devant la cour d'assises. Vous savez que l'avocat Macaire était accommodant pour le paiement de ses honoraires, car il offrait de plaider les *circonstances atténuantes* moyennant l'abandon de la paire de bottes qui chaussait les pieds de l'accusé Bertrand; et vous savez ce que c'était que les bottes de Bertrand!

Cette fois nous retrouvons encore Macaire sous le costume peu séduisant de l'avocat; mais notre Démosthènes en rabat blanc a quitté le

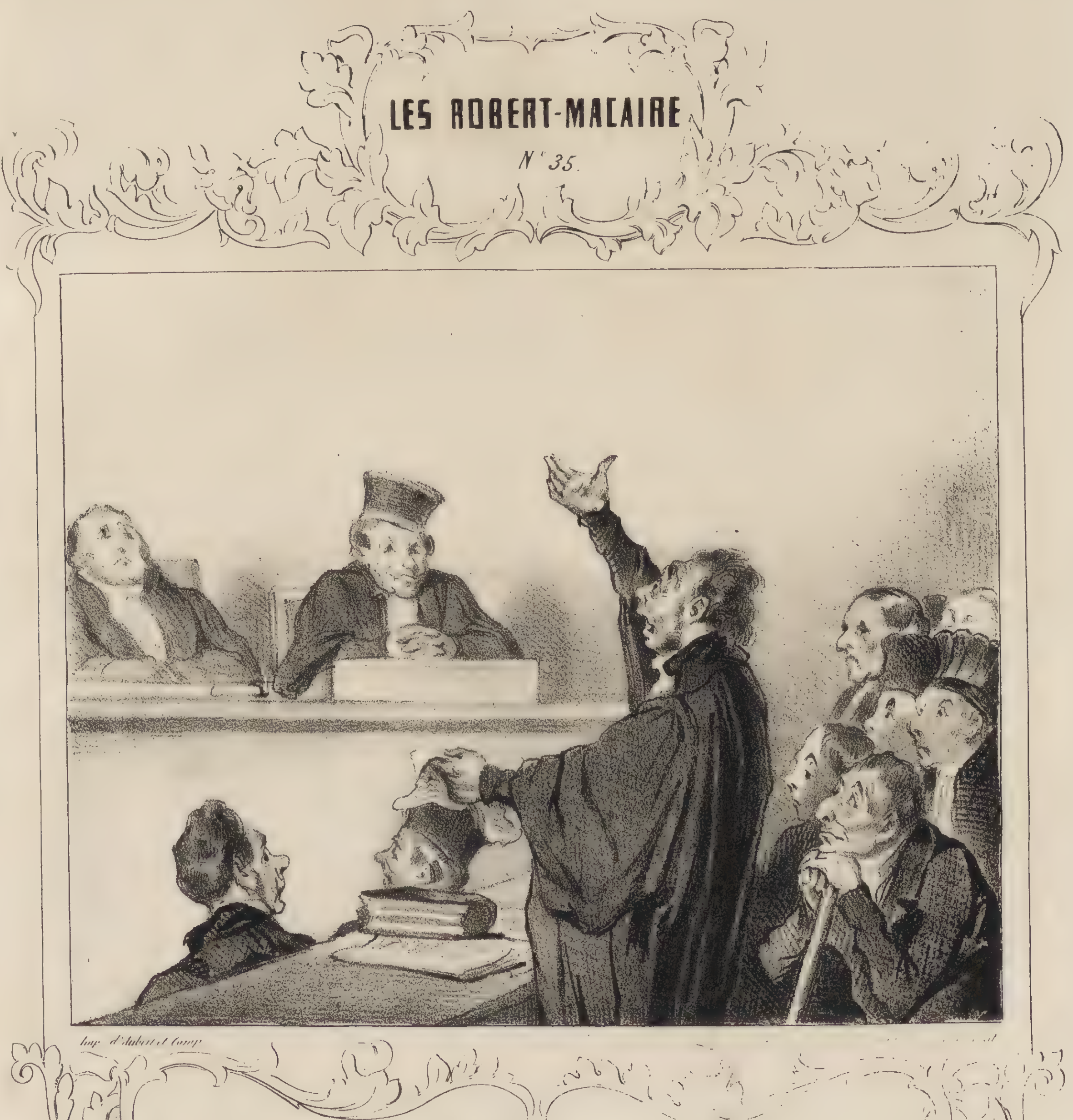
code pénal pour se jeter dans le code civil : il ne cherche plus à attendrir de candides jurés à redingotes noisette et à lunettes vertes, il s'efforce d'enfoncer de vieux juges qui sont infiniment plus blasés sur l'éloquence du barreau, et qui s'endorment tranquillement au bruit du tic-tac du moulin à paroles nommé avocat.

Robert-Macaire plaidant en cour royale était véritablement le défenseur de la veuve et de l'orphelin, à moins pourtant qu'il n'eût été payé pour porter la parole contre la veuve et l'orphelin. Notre avocat n'était pas très-fort sur le code civil, il avait toujours assez négligé dans ses études la question du *mur mitoyen*, ou la question de l'*usufruit;* mais du moins on doit rendre cette justice à Robert-Macaire, c'est que s'il ne plaidait pas très-bien, il plaidait du moins très-longtemps. La quantité remplaçait la qualité.

Par exemple, Macaire avait contracté une déplorable habitude, à l'instar de pas mal de grands avocats : c'était de laisser arriver le jour et l'heure de l'audience, sans avoir songé à lire les pièces qui composaient le dossier de l'affaire qu'il devait plaider. Macaire était occupé à déjeuner bien tranquillement au café du Palais-de-Justice, lorsque le clerc de l'avoué venait le chercher en toute hâte pour lui annoncer que l'audience allait commencer. Alors Me Macaire achevait de manger sa dix-septième flûte au beurre, puis se mettait à jouer son déjeuner au noble jeu de dominos avec son ami Bertrand. A peine les joueurs avaient-ils fait deux ou trois parties en cent cinquante points, que le même petit clerc réaccourait avec un air encore plus effaré, pour annoncer à Me Macaire que l'audience était commencée depuis une demi-heure, et qu'on allait rendre l'arrêt par défaut si l'avocat ne se présentait pas. Me Robert se levait alors, ne payait pas son déjeuner, attendu qu'il n'en avait pas le temps, et se rendait chez le costumier Martin pour endosser son grand uniforme de bataille. Une fois revêtu de sa robe noire, Macaire songeait enfin à l'affaire qu'il allait plaider, et, tout en traversant la galerie des Merciers, jetait un coup d'œil excessivement rapide sur les paperasses du dossier.

Comme notre défenseur de la veuve et de l'orphelin avait gravi les escaliers très-rapidement, il arrivait dans la salle d'audience tout essoufflé, et cette entrée n'était pas maladroite. Le public se disait : — Voilà un avocat bien occupé; il vient de plaider à une autre chambre, et c'est à peine s'il a eu le temps d'arriver encore à cette deuxième affaire. C'est décidément un des bons avocats du barreau.

Me Macaire s'installait à sa place en s'essuyant le front, et déroulait toutes ses paperasses en attendant le moment où il devait prendre la pa-



Robert-Macaire Avocat.

Messieurs L'acte dont on parle est evidemment nul entaché de fraude et sans caractère de légalité . . . *(le President interrompant Mr Macaire)* Mais vous vous trompez, vous plaidez contre votre propre partie . . *(Robert à part)* Diable ! Diable ! c'est vrai, je m'enfonce . . . *(Haut)* Voilà, ce qu'on va sans doute vous dire | Mais cet acte est bien, certainement loyal, légal et parfaitement valable, etc etc etc

(Il plaide 5 heures sans cracher et perd son procès)

role. Quant à Bertrand, il avait suivi son fidèle ami, et comme il était un des habitués du Palais, les huissiers le laissaient s'asseoir derrière l'avocat Macaire. Bertrand, le menton appuyé sur sa canne, prêtait une oreille, et même deux oreilles attentives aux paroles de son éloquent ami. S'il n'applaudissait pas à la fin du plaidoyer, c'était par respect pour la sainteté du sanctuaire de la justice, puis aussi parce que les huissiers l'auraient immédiatement mis à la porte ; mais, en revanche, il se permettait de temps en temps le *frémissement d'admiration.*

A peine Me. Macaire a-t-il la parole, qu'il s'élance comme un coursier du Champ-de-Mars. Il procède par un exorde *ex abrupto*, à la manière de Cicéron s'adressant à Catilina; et une fois lancé, notre gaillard ne s'arrête plus.

— Messieurs ! beugle l'avocat Macaire, Messieurs ! l'acte dont on parle est évidemment nul, entaché de fraude et sans caractère de légalité, sans le moindre caractère de légalité !

Le président, qui depuis un quart d'heure écoute Macaire sans rien comprendre à sa tirade, l'interrompt en lui disant :

— Mais vous vous trompez, Me Macaire, vous plaidez contre votre propre partie !

Robert-Macaire, voyant l'énorme boulette qu'il était en train de commettre, ne se laisse pourtant pas démoraliser pour si peu de chose, et, se contentant de dire à part et à voix basse : — Diable, diable ! c'est vrai ; je m'enfonce ! il reprend bien vite le fil de son discours, et s'écrie avec plus de chaleur et de conviction que jamais :

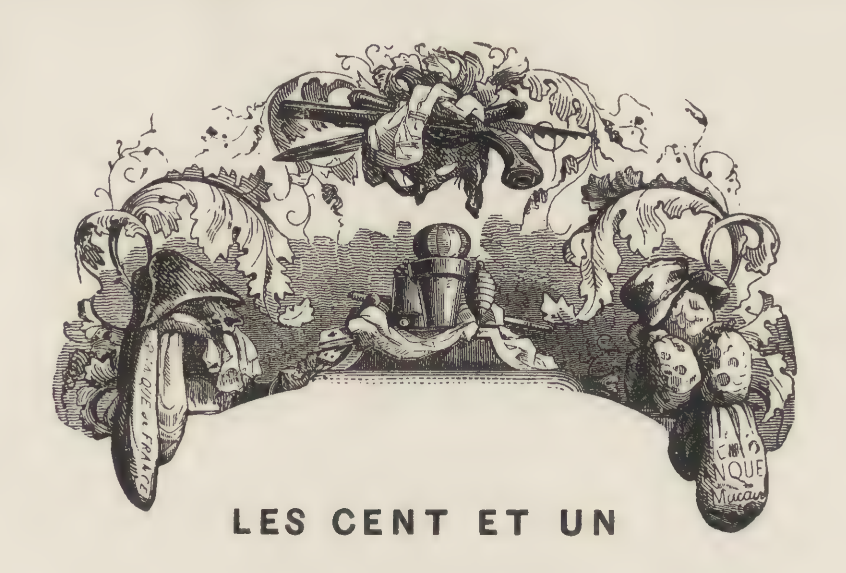
— Cet acte est faux, nul, radicalement nul ! voilà, Messieurs, ce qu'on va sans doute vous dire.... ; mais à ces misérables chicanes de notre adversaire, nous répondrons, nous, franchement, et la main sur la conscience : cet acte est bien certainement loyal, légal, et parfaitement valable..... Oui, Messieurs, je ne crains pas de l'affirmer, jamais acte ne fut, à mes yeux du moins, plus loyal, plus valable, et plus légal !.... Si cet acte n'était pas considéré comme loyal, légal et valable, véritablement on ne pourrait plus considérer un seul acte comme valable, loyal et légal, etc., etc., etc.

Me Macaire plaide ainsi pendant cinq heures, sans cracher, et perd son procès.

L. H.



Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 36. —

Bertrand cocher.

— Eh mais, je ne me trompe pas, cocher mon ami, vous êtes mon ami Bertrand ! Je te redemandais à tous les échos d'alentour.

— D'alentour ! il était bien plus simple d'aller tout bonnement demander mon numéro à la Préfecture de police, ou mon domicile à la Fourrière de la rue Guénégaud.

— Comment te fourres-tu là-dedans? Ça te fatiguait d'aller à pied, je vois cela, paresseux, et tu as pris équipage. Es-tu content? ton chapeau ne révèle pas un bien-être trop insolent.

—J'ai eu un chapeau de paille ; mais un jour, mon cheval était à jeun à la queue des Français, je l'ai régalé de ma coiffure, et j'ai repris avec sérénité le feutre que tu m'as connu et qui est contemporain du tien; il

peut se vanter d'avoir été trempé par les giboulées de la vie ; je ne sais pas où me mettre à l'abri de cette giboulée-là, elle me transperce même sous la capote de cuir de taureau de mon cabriolet.

— Ça ne va donc pas, mon pauvre Bertrand ? Comment ! tu n'as pas l'esprit d'accrocher......

— C'est pas ça qui manque, j'accroche souvent.

— Je ne te parle pas d'accrocher les voitures : ce sont des pratiques, de bonnes pratiques qu'il faut accrocher. Le cahot du cabriolet endurcit certaines parties du corps, mais il amollit les mœurs. Il y a des pairs de France et des auteurs d'opéras comiques qui causent familièrement avec leur cocher ; il y a des grandes dames qui ne dédaignent pas de dire au conducteur : Cocher, n'allez pas trop vite ; cocher, prenez garde d'écraser des piétons, parce que ça revient à soixante ou quatre-vingts francs. Un cocher adroit part de là pour dévider le peloton de la conversation. Tu as sous les yeux un exemple frappant, le fameux Bergami.

— Ah ! celui qui avait des cheveux comme un cheval tout crin !

— Eh bien ! le fameux Bergami, c'était une espèce de cocher de fiacre de London. Il y avait une fois....

— Un roi et une reine.

— Non, ce n'est pas ça. Cette fois-là il n'y avait qu'une reine, elle se nommait Charlotte ; elle prit un fiacre pour aller faire une course à l'heure. Le coup de fouet de Bergami lui donna dans l'œil; Charlotte donna la pomme au cocher Bergami, et deux mois après, le cocher de fiacre Bergami avait des chevaux anglais à lui, il avait des grooms.....

— Des gro.....hom.....

— Et le roi d'Angleterre regardait comme des traîtres et de mauvais plaisants tous ceux qui avaient des cheveux à la façon de Bergami, qui n'était pas son ami.

— Eh ben ! moi, je n'ai pas cette chance-là : la plus grande dame que j'aie conduite, c'était la géante du boulevart du Temple, elle pesait cinq cents...; comme c'est flatteur pour des ressorts de cabriolet ! Elle m'a donné, pour boire, un billet de son spectacle pour le soir; il y avait relâche. Vois-tu, Macaire, il y a des gens à qui rien ne réussit. Une fois je croyais m'être fait un ami d'un général anglais qui montait toute la journée dans mon cabriolet avec son costume rouge brodé en or..... Il ne changeait jamais, sous prétexte de ne pas aimer la monnaie. Voilà qu'un jour je ne le vois pas d'un mois; je vais chez lui, je dis en bas : — Je monte chez le général; on ne me répond pas parce qu'il n'y avait pas de portier.... J'escalade six étages, et un des pressentiments qui ne trompent jamais m'avertit que c'était encore deux étages plus haut. Une porte était entr'ou-

LES
ROBERT-MACAIRE
N° 36.



Cabriolets en Actions.

Ça n'roule pas, mon cheval me mange, les frais me dévorent, je crève de faim .... Que t'es bête mon pauvre Bertrand, change ton poulet dinde contre un pur-sang, ton sabot de 1200 balles contre un tilbury, ta livrée de misère contre une pelure de jockei, mets ton zéphir en actions ..... Capital trrrrois cents mille francs! Des promesses, des blagues à tors et à travers, augmente les dépenses, diminue les bénéfices, tu te rattrapperas sur la quantité .... — La quantité de quoi? — La quantité d'actions, Jobard !!

Chez Aubert, gal: Véro-dodat
Imp: d'Aubert et Cie.

verte, j'aperçois mon homme couché sur des touffes d'herbes comme dans une prairie artificielle; je lève la tête, et sur un écusson placé à sa porte, je lis : Monsieur Fricheballer, marchand de vulnéraire suisse. C'était là mon général! il me fit des excuses et me paya en fourrage médicinal; mon cheval en a été malade huit jours.

— Pauvre intelligence! Bertrand, vous serez donc toujours dupe de l'espèce à laquelle vous avez la prétention d'appartenir?

— C'est pas de ma faute : ça ne roule pas, mon cheval me mange, les frais me dévorent ; je crève de faim!

— Que t'es bête, mon pauvre Bertrand! change ton poulet d'Inde contre un pur sang, ton sabot de 1,200 balles contre un tilbury, ta livrée de misère contre une pelure de jockey; mets ton zéphyr en actions..... Capital, trrrrrrrois cent mille francs; des promesses, des blagues à tort et à travers, augmente tes dépenses, diminue tes bénéfices, tu te rattraperas sur la quantité.

— Sur la quantité de quoi?

— La quantité d'actions, jobard!... Bertrand, j'ai affaire à la Bourse, autant utiliser le cheval d'un ami que celui d'un étranger.

— Monte; est-ce à l'heure ou à la course?

— Est-ce que nous comptons ensemble? Donne-moi ces rênes; tu conduis, mon cher, comme un médecin de campagne; confie-moi ce fouet.... Hopp...... hopp...... houpp...... houpp!..... Ça me connaît, ça!..... je vole.......

On arrive à la Bourse, Macaire s'élance du cabriolet. Bertrand tend la main, Macaire la lui serre. Bertrand réitère sa présentation de main, Macaire serre de plus belle.

— Ce n'est pas ça que je te demande..... Le prix de la course?

— Le prix de la course, Bertrand! c'est toi qui la dois la course. Quel est celui qui a mené l'autre? c'est moi; si j'avais commis un accident, j'étais moralement responsable. Je me suis fait cocher, tu étais momentanément pratique; estime-moi de ne rien réclamer.

— Je comprends maintenant pourquoi mon ami disait : Je vole. Ce que vous faites là est bien immoral, Macaire.

— Bertrand, si vous ajoutez un mot, je donne votre numéro à un sergent de ville..... Ppppolisson, qui insulte un homme de Bourse!.... La révolution a nivelé d'une façon extravagante toutes les conditions sociales.....

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 37. —

Robert-Macaire et son tailleur.

Un tailleur qui ne gagne que cinquante pour cent sur ses fournitures est un homme ruiné! c'est là une vérité passée en principe : aussi les tailleurs font-ils tout leur possible pour ne pas se ruiner, et il faut avouer qu'ils ont parfaitement raison.

La corporation des tailleurs, corporation éminemment utile, et morale surtout, a pris, dès sa fondation, une déplorable coutume de travailler à crédit. Jamais de la vie on ne paie un habit avant qu'il ne soit totalement usé, ni un pantalon avant qu'on ne sente de l'air quelque part. Quand ce moment arrive, on songe seulement à régler son compte; il est même des personnes fort bien élevées qui ne paient leur tailleur que tous les dix-sept ans!

Bien plus, lorsqu'un homme, n'ayant que fort peu d'usage, veut offrir de l'argent à son tailleur le jour même où il lui apporte habit, veste et culotte, le susceptible tailleur se regarde comme offensé et refuse toujours..... pendant quelques secondes; puis il finit cependant par accepter pour ne pas humilier son nouveau client.

La corporation des bottiers entend bien différemment la triture des affaires : il est rare qu'un élégant trouve chaussure à son pied s'il ne paie pas comptant. Le bottier est méfiant en diable, il craint toujours que sa pratique, une fois chaussée, ne lève le pied. Aussi les bottiers n'éprouvent-ils presque jamais de faillite, et c'est ce qui fait qu'ils se contentent de faire payer leur marchandise deux fois ce qu'elle vaut, tandis que les infortunés tailleurs sont forcés de quadrupler le prix de leur drap et de leur coutil.

Aussi, lorsqu'un tailleur va toucher de l'argent chez un client qui lui paie bien exactement son propre mémoire, y compris le mémoire de trois autres clients qui se font habiller gratis, le tailleur, s'il était poli, devrait lui dire :

— Ah! Monsieur, je suis bien fâché que ce soit sur vous que tombent les quatre mémoires que vous payez avec tant de bonne grâce : aussi, croyez à ma reconnaissance et à la reconnaissance des trois personnes dont voici les noms.

C'est ainsi que nous pratiquons, sans nous en douter, les maximes saint-simoniennes et phalanstériennes; les tailleurs regardent tous les hommes comme des frères, et leur taillent des gilets et des paletots sans s'inquiéter de l'avenir, bien certains que les frères qui ont de l'argent finiront par payer pour les frères qui sont dans la débine.

Robert-Macaire, adoptant complétement les idées saint-simoniennes et phalanstériennes sous le point de vue des mémoires de tailleur, se fit habiller plusieurs fois des pieds à la tête, en comptant toujours sur la générosité de ses frères, de ses bons frères, de ses excellents frères; mais un beau matin, le tailleur, fatigué de fournir toujours une foule d'habits verts et de gilets jaunes sans toucher le moindre sou de Monaco, foula aux pieds toutes les règles de bienséance qui défendent à un tailleur de venir demander de l'argent à un client, et il somma Robert-Macaire de payer les effets qu'il lui avait souscrits depuis deux ou trois ans.

Aussi, en entrant chez son client, le tailleur, sans aller par quatre chemins, s'écria :

— Monsieur Macaire, je veux de l'argent! il me faut de l'argent! donnez-moi de l'argent!... Si vous ne me soldez pas d'ici à demain les dix-





Un bon arrangement.

_Je ne suis pas commerçant, vous n'avez pas prise de corps contre moi, mes meubles sont insaisissables, je n'en ai point .... Faites donc protester mon billet, si vous voulez, faites des frais si cela vous amuse, vous perdrez tout Tenez! arrangeons nous. J'ai une lettre de change de la maison Bertrand, acceptée par la maison Wormspire, escomptez moi cette valeur, payez-vous, donnez-moi le surplus et nous serons quittes

Pauvre Tailleur!!

Imp. d'Aubert et Cie

Chez Aubert gal. Véro dodat.

sept habits et les trente-quatre pantalons que vous me devez, je fais protester vos billets et je vous fais poursuivre à outrance.

— Ah! Monsieur, que vous m'affligez! s'écria Macaire à son tour; ah! que vous pouvez vous flatter de m'affliger!... Comment! vous à qui j'accordais toute ma confiance depuis trois ans, vous que je me ferais un scrupule de quitter, même pour un simple gilet de fantaisie!... vous que je regardais plutôt comme mon ami que comme mon tailleur, vous venez me demander de l'argent avec un air aussi peu aimable!... dès votre entrée chez moi vous me faites une sortie violente!..... Ah! Monsieur, que vous m'affligez!

— Il m'importe peu que je vous afflige, Monsieur...; je suis fatigué de vous habiller gratis.

— Comment gratis!.... Qu'entendez-vous par cette expression que je pourrais qualifier d'humiliante? Comptez-vous donc pour rien mes billets?

— Vos billets!... vos billets!... vous n'en avez pas payé un seul!

— Qu'est-ce que cela prouve? cela n'ôte rien à ma solvabilité future. J'ai éprouvé un peu de gêne parce que mes affaires se sont ressenties de la crise politique qui bouleverse en ce moment l'Orient, mais je ne donnerais pas mon avenir pour cinq cent mille francs!

— Je me moque pas mal de votre avenir!... je ne m'occupe que du présent, et présentement je veux de l'argent, ou je vous fais poursuivre.

— Vraiment, mon cher Monsieur, je ne vous reconnais pas ce matin!... vous avez des expressions!... Mais je vous pardonne, car sans doute vous avez bu des liqueurs fortes.. . Prenez garde, rien n'est plus nuisible pour la santé!

— Adieu, Monsieur! je vous préviens que je vais de ce pas chez mon huissier.

— Attendez donc un instant, mon cher ami...., causons raisonnablement...; j'ai un arrangement à vous proposer..., un bon arrangement... Je ne suis pas commerçant, vous n'avez pas prise de corps contre moi...; mes meubles sont insaisissables..., je n'en ai point!... faites donc protester mes billets si vous voulez; faites des frais si cela vous amuse, vous perdrez tout. Tenez, arrangeons-nous... : j'ai une lettre de change de la maison Bertrand, acceptée par la maison Wormspire; escomptez-moi cette valeur, payez-vous, donnez-moi le surplus, et nous serons quittes.

— Pauvre tailleur!!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 38. —

Robert-Macaire agent de remplacements militaires.

A l'époque où la Charte fut inventée et où la censure ne l'était pas encore, il parut une complainte en soixante-douze couplets, sous le titre de la *Restauration expliquée aux gens de la campagne*, et sur l'air du *Maréchal de Saxe*, ou, si vous le préférez, sur le rhythme de *Bastide et Jausion*.

Un des couplets disait :

Français dans l'adolescence,
N'ayez plus d'affliction :
Le mot de conscription
Ne se dira plus en France,
Vous serez présentement
Pris par le recrutement.

De la création du recrutement date en France la naissance des établissements où l'on fait la traite publique du remplaçant. Sous le règne de la conscription, renouvelée des Romains, l'industrie du remplacement militaire était languissante, la matière première manquait, ou ce qui restait sur place était si défectueux, qu'il était impossible d'avoir le débouché du produit.

Quand les abeilles impériales furent mises en fuite par le parfum des lis de la Restauration (phrase empruntée à un poëte couronné, en 1814, aux Jeux floraux), la loi déclara que parmi tous les beaux hommes et tous les citoyens complets il en resterait un certain nombre pour faire l'ornement de la société, et les tombola du recrutement désignèrent, chaque année, les privilégiés du sort qui pouvaient continuer à jouir du droit de ne pas marcher au pas.

Parmi ces favoris du destin, il y en eut qui regrettèrent la guérite et les trois sous quotidiens alloués aux fils de Mars; quelques-uns pensèrent que la liberté humaine pouvait bien être de la nature des contre-marques, et que chacun avait le droit de vendre la sienne et de la mettre à l'enchère.

Ceux qui ne comprenaient pas toute la portée de l'honneur civique que la patrie leur faisait en les appelant à six ans de pain de munition, accueillirent avec plaisir la proposition d'échange faite par ceux qui désiraient porter l'elbeuf de l'état.

Les premières transactions entre les remplaçants et les remplacés se régularisèrent dans les sommités les plus élevées des mansardes où gisaient les bureaux des agents : des affiches humbles, des placards modestes comme ceux des acheteurs de reconnaissances du Mont-de-Piété, indiquèrent, dans l'origine, les lieux administratifs où se traitaient ces négociations. Un racoleur en habit râpé, assis orgueilleusement devant une table boiteuse, rédigeait le contrat; il était d'usage qu'il fredonnât au conscrit belliqueux ce trait d'un couplet de vaudeville alors en vogue :

Et plus d'un maréchal de France
Est parti le sac sur le dos.

L'agent de remplacement n'oubliait pas de dire encore que chaque soldat avait son bâton de maréchal dans sa giberne; il donnait la liste des dignitaires de l'empire qui avaient commencé par battre la caisse et souffler dans un fifre; et quand le remplaçant avait atteint le paroxysme de l'enthousiasme, on lui mettait dans son gousset une montre d'argent de douze francs, on le faisait jurer de ne jamais manquer à l'appel ni au rap-



Bureau de remplacemens militaires.

Y a Marchandise et marchandise! voulez vous un remplaçant commun ça n'vous coûtera que ... 800 f. – mais j'vous en préviens, c'est des filous, des voleurs, ça n'reste pas au régiment ça s'donne de l'air à première occasion et faut r'joindre ..... Voulez-vous mettre 1500 francs prenez moi ça, c'est pas beau, mais c'est bon, ça a des papiers .... tant qu'on veut! et ça ne bronchera pas du service pendant vos six ans ....

Bertrand *(à part)* compte là d'ssus Pekin! ....

Chez Aubert gal. Véro-dodat

Imp. d'Aubert & Cie

pel, on l'engageait à regarder le drapeau de son régiment comme le clocher de son village, on lui donnait cinquante sous à compte sur le prix de la vente qu'il devait toucher au corps....., et l'affaire était consommée.

Bientôt les agences de remplacements militaires suivirent le cours du torrent des exploitations industrielles; le cercle des opérations s'élargit, les bureaux descendirent de la mansarde au premier étage. Robert-Macaire donna à cette haute industrie un lustre qu'elle n'avait jamais eu avant qu'il prît le conscrit français sous sa protection.

Robert-Macaire a deux manières de procéder. Ses commis voyageurs parcourent l'Alsace, la Lorraine, l'Auvergne, la Saintonge, le Béarn, et partout ils posent des placards ainsi conçus: —*Avis aux jeunes gens.*—On offre 750 francs à tout homme jouissant d'un beau physique et d'une belle constitution; il sera en outre logé, chauffé, blanchi, nourri et transporté.

Les bandes de villageois arrivent, on leur dit que le gouvernement fonde aux environs de Paris, dans l'île Saint-Denis, une colonie de beaux hommes qui n'auront rien à faire que de montrer aux étrangers l'échantillon de ce que chaque département a de mieux. On exige des colons une somme de vingt francs d'enregistrement; le consentement est unanime. On fait partir les enrôlés : on les attache, de peur qu'ils ne s'égarent en route, et sous prétexte de ne pas exposer leurs membres à une déviation; on dirige l'Auvergnat sur Valenciennes, le Béarnais sur Vaugirard, l'Alsacien sur Bressuire ou Landernau; on les promène ainsi jusqu'à ce que fatigués, ruinés, affamés, ils regardent comme un bienfait de leur conducteur, d'être autorisés à se faire soldats moyennant un pot-de-vin. Robert-Macaire les vend 800 francs; il prend 750 francs pour se défrayer des frais de route, et donne le reste au remplaçant.

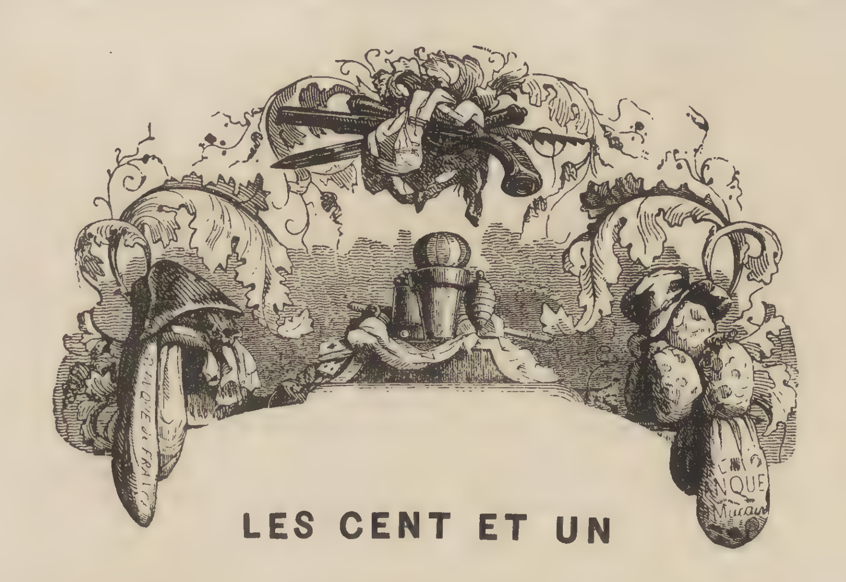
D'autres fois encore, c'est Bertrand, le fidèle Pilade de Macaire, qui joue le rôle du remplaçant : il a déjà été vendu sous treize noms différents. Il exige 200 francs d'avance, va jusqu'à la barrière, revient chez Macaire, qui, le lendemain, le représente sous un nouveau nom, à un nouveau conscrit auquel il dit:

— Y a marchandise et marchandise... Voulez-vous un remplaçant commun, ça ne vous coûtera que 800 francs. Mais je vous en préviens, c'est des filous, des voleurs, ça n'reste pas au régiment, ça se donne de l'air à la première occasion, il faut r'joindre.... Voulez-vous y mettre 1,500 francs, prenez-moi ça; c'est pas beau, mais c'est bon: ça a des papiers tant qu'on en veut, et ça ne bronche pas du service pendant vos six ans.

(*Bertrand à part.*) Compte là-dessus, Pékin!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 39. —

Robert-Macaire plaideur.

La Justice ayant eu un jour à poser pour son portrait, a eu parfaitement raison d'exiger que l'artiste la représentât avec un bandeau sur les yeux, et tenant à la main des balances fort inégales. Il était impossible de mieux exprimer que la Justice rend presque toujours ses jugements à l'aveuglette, et pèse souvent les diverses considérations des plaideurs à l'aide de balances qui sont encore moins justes que celles des épiciers et des marchandes de cerises.

Il faut avouer aussi que messieurs les juges ne manquent pas de prétextes pour valider leurs arrêts; il est tel article du *Code civil* ayant tout au plus deux lignes de longueur, qui a donné lieu à deux volumes d'interprétations différentes. A force d'expliquer, d'annoter et de commen-

ter, on peut trouver tout ce que l'on veut dans le premier article venu.

On ferait un curieux ouvrage si l'on rassemblait tous les jugements et tous les arrêts rendus sur le même point de droit. Toutes les *Cours royales* se contredisent les unes les autres, et quand on arrive à la *Cour de cassation*, il se trouve que ces juges suprêmes ont rendu eux-mêmes deux ou trois arrêts *pour*, et deux ou trois arrêts *contre!* Ce qui n'empêche pas que chacune de ces cinquante-sept décisions ne soit rendue au nom du Roi, qui ne s'en doute guère, et au nom de la Justice, qui ne s'en doute pas davantage.

On a donc bien raison de s'écrier : *C'est une belle chose que la Justice.... quand elle est juste!....* Par exemple, la Justice a un bien grand désagrément, même quand elle est juste : c'est de coûter horriblement cher. Le moindre procès, le plus petit proçaillon en première instance revient à huit ou neuf cents francs de frais, et si l'on veut se procurer la douceur de l'arrêt de Cour royale, il faut y mettre quinze ou dix-huit cents francs. C'est à prendre ou à laisser, la Justice ne se laisse pas marchander; on offrirait un liard de moins qu'on n'obtiendrait pas son arrêt.

Robert-Macaire eut un jour un procès, et notre audacieux personnage, tout en perdant sa cause, sut s'arranger de manière à ce que son antagoniste ne toucha pas un sou. La pauvre dame Justice ayant toujours les yeux voilés par le bandeau de rigueur, ne s'aperçut pas le moins du monde du sot rôle qu'on lui faisait jouer dans toute cette affaire. Voici le fait :

Macaire, par une de ces opérations commerciales qu'il affectionnait assez, s'était fait avancer la somme de mille francs sur sa seule signature, par un monsieur affligé du nom de Dindonneau. Lorsque arriva le jour de l'échéance du billet en question, Macaire ne paya nullement, et comme ledit Macaire n'était pas commerçant, Dindonneau assigna son débiteur devant le tribunal civil; mais en attendant, il fit saisir et mettre en fourrière le cheval et le cabriolet de Robert-Macaire; car c'étaient là les seuls meubles que notre industriel avait eu l'imprudence de posséder sous son propre nom. Or, après trois mois d'assignations, de contestations, de discussions, de protestations et de significations, voici quel fut le résultat de ce procès :

La Cour, après tous les considérants et les *attendu que* d'usage, termina son arrêt par la phrase suivante :

« La Cour ordonne que le cheval et le cabriolet de Robert-Macaire seront vendus au profit du sieur Dindonneau jusqu'à concurrence de la somme de mille francs, montant de sa créance;

« Faisant droit à la requête du sieur Bertrand, ordonne que les frais



La Cour Ordonne: que le Cheval et le Cabriolet de Robert-Macaire, seront vendus au profit de Dindonneau, jusqu'à concurrence de la Somme de 1,000 f. qui lui est due. — Ordonne que la Somme de 700 f. due à Bertrand pour les frais de fourrière, entretien, etc, etc., sera prélevée sur la vente.

Conséquences. *La vente produit 700 f, Dindonneau perd ses 1,000 f. et paye les frais judiciaires.)*

Chez Aubert Gal. Véro dodat

Imp. d'Aubert et Compie

de fourrière du cheval et du cabriolet, liquidés à la somme de sept cents francs, seront prélevés ainsi que le procès. »

Conséquence et morale. — La vente produit sept cents francs, Bertrand les reçoit ; M. Dindonneau perd ses mille francs, et ajoute encore cent écus pour les frais judiciaires.

M. Dindonneau perd encore tout le temps passé à chercher un avocat, à lui expliquer son affaire ; tout le temps passé à attendre un jugement remis de huitaine en huitaine ; et enfin toute confiance en la justice des hommes.

Huit jours après cette affaire, M. Macaire, qui s'était fait restituer par son ami Bertrand les sept cents francs versés entre ses mains, rachetait avec cette somme le cabriolet qui avait été adjugé à un deuxième compère, qui n'était autre que le baron de Wormspire, et le tour était complétement terminé. Du reste, comme dans tous les tours qui se font en société, il n'avait même pas manqué à ce petit divertissement judiciaire la collaboration du compère de bonne foi, du compère qui n'y voit que du feu, ou plutôt qui n'y avait rien vu du tout, grâce au bandeau allégorique et réel qui couvrait ses yeux lorsqu'il rendait son arrêt en magistrat irréprochable, mais peu éclairé.

Aussi Macaire avait-il bien raison de dire à son ami intime :

— Bertrand ! mon cher ami Bertrand ! après la gendarmerie, il n'est rien de moins difficile à mettre dedans que la Justice.

— C'est qu'aussi tu es si fort sur la jurisprudence ! exclama Bertrand ; je ne connais pas d'avocat qui puisse lutter avec toi.

— Parbleu ! je le crois bien. Les avocats sont des ignorants ; ils se donnent beaucoup de mal pour étudier les *us et coutumes* du Droit romain, tandis que moi j'ai étudié spécialement *les ruses et coutumes* du Droit français.

— Ah, Macaire ! tu étais né pour être procureur sous l'ancien régime.

— Fi donc, mon cher !... j'aime bien mieux être.... ce que je suis.

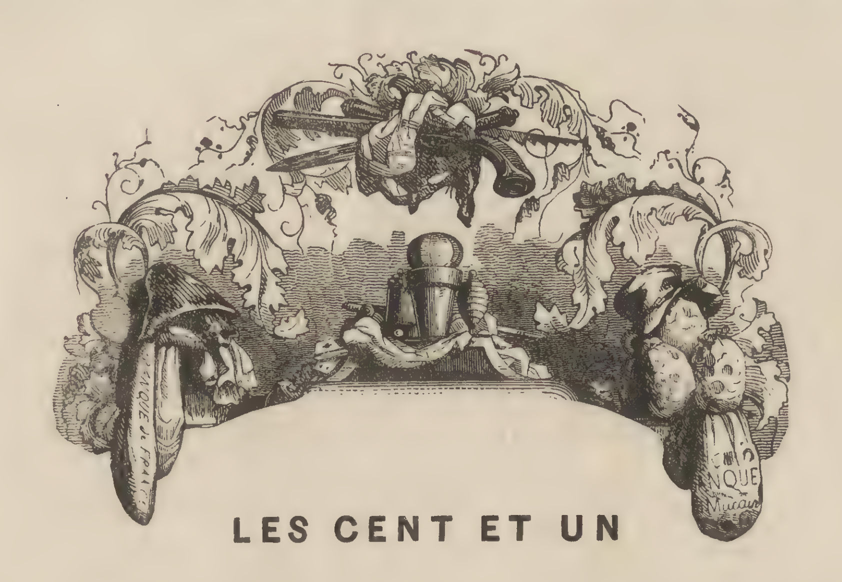
— Je n'ai pas voulu t'humilier, ô Macaire !

— Je l'espère, mon ami !... Mais brisons là ! et fais-moi le plaisir d'aller porter ma carte de visite à M. Dindonneau et à M. le président qui a rendu notre arrêt !... ce n'est pas le tout que d'être voleur, il faut encore être honnête.

L. H.



Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 40. —

Robert-Macaire arrangeur d'affaires.

Nous avons déjà fait remarquer combien la langue française avait gagné, depuis quelque temps, en richesse, en concision et en élégance. Outre le grand nombre de mots totalement nouveaux qui se sont créés depuis l'invention des actionnaires et des sociétés en commandite, il est d'autres mots qui ont changé d'acception, qui suffisent pour exprimer une foule de choses. Le mot qui est devenu le plus promptement national est celui de *floüeur*; et il ne pouvait en arriver autrement, car ce mot s'appliquait à tant de personnages qu'il devenait d'un emploi journalier, et qu'il devait forcément passer de suite dans le langage usuel. *Floueur* a remplacé fort agréablement cet ignoble mot de *voleur* qui écorchait la bouche, et qui ravalait le faiseur d'affaires au rang de ces industriels de

bas étage qui enfoncent les portes, qui crochettent les serrures et qui dévalisent les armoires. Fi donc ! Tandis que floueur est un mot charmant, agréable à la bouche, et indiquant un homme de bon ton, de bonnes manières, portant des gants jaunes, un lorgnon en écaille, et ayant beaucoup de bonheur en affaires.

Il est encore une opération commerciale qui a beaucoup gagné à la révolution qui s'est opérée dans la langue française. Jadis, quand un négociant prenait la fuite en laissant un déficit dans sa caisse, on disait que cet homme était un *banqueroutier*. Ne trouvez-vous pas que ce mot de *banqueroute* a quelque chose de désagréable, je dirai même d'infamant? Tel est aussi l'avis des industriels de notre époque; depuis plusieurs années il n'y a plus une seule banqueroute, on ne connaît plus que des *faillites;* ce qui est bien différent! je ne dis pas pour les créanciers, mais pour l'honneur du personnage mis en faillite.

Par exemple, de même qu'il y a fagot et fagot, il y a aussi faillite et faillite. Nous sommes bien loin de mettre sur la même ligne le pauvre diable de commerçant qui a travaillé pendant longtemps avec honneur et probité pour s'amasser une petite fortune, puis qui, se trouvant tout à coup ruiné par des désastres imprévus, se voit forcé de déposer son bilan; nous sommes bien loin, disons-nous, de mettre cet homme, plus malheureux que coupable, sur la même ligne que l'industriel qui n'est entré dans les affaires que pour en sortir à l'aide d'une faillite lucrative.

De nos jours, un commerçant qui sait tenir ses livres en partie très-double peut se retirer honnêtement des affaires en donnant quinze pour cent à ses créanciers, et en gardant pour lui les quatre-vingt-cinq autres pour cent. Par exemple, cette tenue de livres exige une certaine habileté, car sans cela on pourrait s'attirer de petits désagréments judiciaires, à moins qu'on ne prouvât que les légères erreurs dans les chiffres proviennent de l'émotion. L'industriel peut alléguer que de tout temps la peur fait voir les objets doubles, et que c'est la frayeur qu'il avait de se voir mettre prochainement en faillite qui, dans certaines circonstances, lui a fait placer un 2 pour un 4. Sa grande frayeur lui faisait croire qu'il écrivait véritablement le chiffre 4. Ici, contrairement au proverbe, l'erreur est un *conte*.

Robert-Macaire, dans sa carrière commerciale, avait surtout fait une profonde étude de l'art de tenir les livres en partie très-double, et rien ne lui faisait plus de mal que de voir un pauvre diable s'efforçant d'éteindre ses dettes en travaillant comme un cheval et en mangeant comme une fourmi. Aussi, rencontrant un jour un commerçant nouvellement mis en faillite, et qu'il avait contribué pour sa part à ruiner en lui faisant



Robert-Macaire, agent d'affaires.

Que diable! mon cher, vous êtes bien bon de vous échiner à payer vos dettes, éteignez-les donc tout d'un coup! _ Comment ca? _ Parbleu! apportez moi vos livres, je les arrangerai c'est ma specialite, nous ferons un petit passif un gros actif, nous assemblerons vos creanciers, nous offrirons cinq pour cent payables en 10 ans, pendant 10 ans vous ne donnerez rien,. dans 10 ans vous recommencerez, les créanciers seront morts, les dettes oubliées, et tout sera dit...

chez Aubert gal. véro dodat. — Imp. d'Aubert et Cie

accepter du papier de la maison *Macaire, Wormspire et Comp.*, Macaire l'accosta pour lui donner de bons conseils, c'est-à-dire, entendons-nous, de bons conseils macairiens.

— Eh bien ! mon bon monsieur Cabochard, vous voilà donc en faillite ! Diable, diable ! c'est bien fâcheux !

— Mais, monsieur Macaire, si je suis en faillite, c'est un peu de votre faute ! les effets que vous m'aviez remis ont tous été protestés, et j'ai eu les frais à rembourser.

— Ah ! mon cher, ne me parlez pas de cela; l'idée seule que j'ai pu contribuer à votre faillite me cause un mal !... Ah ! que cela me fait de mal !... Mais vous avez beau être dans le malheur, je n'en suis pas moins votre ami...; et quoique vous n'ayez plus le sou, je continue à vouloir votre bien... ; je vous offre un excellent moyen de liquider promptement vos affaires.

— Serait-il vrai ?... Apprenez-moi bien vite ce moyen.

— Le voici, mon cher Cabochard !... Vous êtes bien bon de vous échiner à payer vos dettes !... éteignez-les donc tout d'un coup.

— Vraiment !... Comment cela ?

— Parbleu ! apportez-moi vos livres, je les arrangerai... ; c'est ma spécialité !... Nous ferons un petit passif, un gros actif; nous assemblerons vos créanciers, nous offrirons cinq pour cent..., payables dans dix ans...; pendant dix ans vous ne donnerez rien... ; dans dix ans vous recommencerez... ; les créanciers seront morts, les dettes oubliées, et tout sera dit !

— Bah !..... Est-ce que c'est comme ça que l'on arrange ses affaires maintenant ?

— Pas autrement, mon cher Cabochard !... Je vous croyais moins jeune que cette demande naïve ne semblerait l'indiquer... Avez-vous été vacciné ?

— Cinq pour cent !... cela me paraît bien peu !

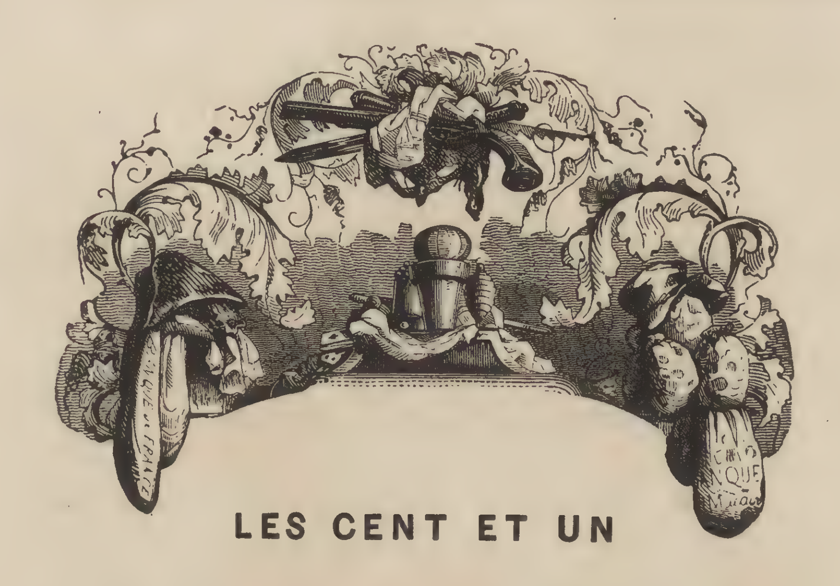
— Comment donc !... mais c'est beaucoup au contraire... J'ai arrangé dix affaires dans lesquelles les créanciers ont accepté trois pour cent..... payables par douzième, pendant douze ans !

— Eh bien ! venez demain matin chez moi, je vous montrerai mes livres..., vous verrez s'il y a moyen d'arranger tout cela.

— Il y a toujours moyen, mon cher Cabochard... Je vous montrerai mon système..., et, franchement, vous avez besoin de mes leçons... Vous étiez trop simple pour savoir bien tenir vos livres en partie double !

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 41. —

Robert-Macaire débiteur.

C'EST Robert-Macaire qui le premier a dit à un ami : Mon cher, je te dois cent francs, donne-m'en soixante-quinze, je ne t'en devrai plus que vingt-cinq.

C'est du Barême rectifié.

Robert-Macaire a pour principe qu'il faut harceler un créancier pour qu'il ne vous harcèle pas ; aussi, dès qu'il suppose les portiers sortis de leur soupente, Macaire se met en route et fait une visite matinale à tous ceux avec lesquels il a quelque reliquat de compte. Si un créancier tarde à s'éveiller, Macaire murmure, et sonne à rompre la sonnette.

Si le créancier ouvre sa porte, Macaire s'écrie de manière à être entendu de ceux qui circulent dans les escaliers : — C'est fort heureux, je

croyais que vous habitiez une citadelle. Alors il baisse la voix, et fait comprendre au créancier qu'il est du devoir d'un débiteur de bonne compagnie de rendre de fréquentes visites à celui à qui il a des comptes à rendre.

Le débiteur doit avoir une existence de verre, ajoute Macaire; aucun de ses actes ne doit être caché, aucune de ses pensées ne peut être mise sous le store. Le créancier a le droit de demander compte de toutes les minutes du temps de son débiteur, et il a le contrôle sur tous ses rêves et projets plus ou moins creux.

— Mais, monsieur Macaire, il y a des heures auxquelles on ne fait pas de visite, à moins d'être un créancier, et votre arrivée chez moi au petit jour, votre insistance à me voir, peuvent donner lieu à de mauvais propos.

— Cela ne me regarde pas, Monsieur; moi je ne connais et ne reconnais qu'une chose, c'est ma dette envers vous, et je ne laisserai échapper aucune occasion de vous dire que je me la rappelle; ajoutez que ce moyen a le double avantage de vous la rappeler à vous-même.

— J'aimerais mieux l'oublier que de me voir poursuivi par celui que j'ai le droit de poursuivre.

— On ne poursuit que ceux qui fuient, Monsieur, dit Robert-Macaire, et vous ne me poursuivrez jamais, en ce sens que je ne me dérobe nullement. Je ne vous paie pas, c'est vrai; mais je fais acte de présence; je vous prémunis contre les inquiétudes d'une indisposition, d'un départ, ou d'une mort subite qui tuerait votre créance.

Le créancier de Robert-Macaire se trouve dans la nécessité de prendre une citadine toutes les fois qu'il sort, pour éviter d'être vu de son débiteur; peut-être même demandera-t-il au préfet de police deux gendarmes, pour jouir, sur le bitume, du droit de libre circulation.

Un jour, un huissier s'est présenté chez M. Macaire pour opérer l'enlèvement d'un mobilier depuis longtemps protégé par les bandelettes légales du scellé. — Ah, Monsieur! s'écrie le saisi au moment où l'homme de la justice met la main sur un vieux fauteuil à oreilles, savez-vous quelle profanation vous allez commettre? vendez tout, foulez du poids de ces vils meubles le pavé du Châtelet; mais grâce, grâce pour le fauteuil: c'est celui dans lequel est mort le grand Molière.

J'ai refusé six mille francs de ce fauteuil, Messieurs!... les sociétaires de la Comédie-Française me le demandent tous les jours pour ce prix; touchés de ma passion pour ce meuble, ils m'ont accordé mes entrées, et m'ont laissé ce siége historique, qu'un crieur va mettre à prix à douze ou treize francs! Huissier, mon bon ami, veuillez faire porter ce siége à



_Monsieur, cela ne peut pas se passer comme ça !...
...Vous avez l'infamie de me faire demander
l'argent que je vous dois .....Vous me mettez dans
l'obligation d'avouer que je ne puis pas vous payer..
.....Vous m'humiliez.
Vous m'en rendrez raison, monsieur!!!

Imp: d'Aubert, gal. Véro-dodat. Imp. lith. d'Aubert et Cie

messieurs de la Comédie-Française, dites-leur ma position... O Molière! pardonne! ce que je fais, c'est pour te sauver de la honte et du vandalisme!

L'huissier, bon enfant, consent à suspendre la vente: il emporte en garantie le fauteuil de l'illustre défunt. Macaire, les scellés enlevés, opère à l'ombre de la nuit le déménagement des meubles, et, le lendemain, le tapissier apprend que Molière est mort sur une chaise, et que M. Macaire lui-même a confectionné le fauteuil, qu'il a bourré de vieux chiffons. L'huissier donne le meuble à son premier clerc.

Après cet épisode, Robert-Macaire descend de la mansarde au rez-de-chaussée. Un garçon de recette se présente, à une fin de mois, pour toucher une facture. M. Macaire, après avoir reconnu le compte, montre du doigt une porte sur laquelle est écrit : *Caisse*, et dit au porteur de la facture de passer. Le garçon de recette se trouve dans la rue, se retourne, et lit cette inscription : *Le public est prévenu que la caisse est ouverte tous les* 13 *du mois*. Le débiteur crie, frappe; le portier accourt, s'emporte contre le tapageur, et lui fait remarquer qu'il ne peut exiger d'argent qu'à l'époque désignée par l'écusson.

Le lendemain, M. Macaire se rend chez le marchand qui lui a fait présenter sa facture; le débiteur s'est muni de deux fleurets démouchetés, il a le feutre sur l'oreille, et ses bottes déchirées, relevées en patins, sont le symbole de son peu d'attachement aux choses d'ici-bas.

— Monsieur, dit Macaire au marchand, cela ne peut pas se passer comme ça; vous avez l'infamie de me faire demander l'argent que je vous dois, vous me mettez dans l'obligation d'avouer que je ne puis pas vous payer; vous m'humiliez! Vous me rendrez raison, Monsieur!!

Le marchand, qui sait compter et qui, au premier aperçu, détaille les frais d'un duel avec toutes les péripéties de la réconciliation, trouve qu'il aura encore du boni à donner à son débiteur l'argent de sa dette.

— Mais, monsieur Macaire, dit le marchand, je ne comprends pas cette sortie de votre part. Je ne vous ai rien fait demander; vous ne me devez rien: ne vous rappelez-vous pas le paiement intégral fait par vous il y a quelques jours?

— C'est vrai!..... Vous êtes un honnête homme; mais comme votre garçon a été fort malhonnête, il faut le chasser; à moins que vous ne me donniez vingt-cinq francs de dommages et intérêts pour mon déplacement et la location de ces armes offensives. J'y perds, ma parole d'honneur! j'y suis du mien pour soixante-quinze centimes.

M. A.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 42. —

Robert-Macaire commis voyageur.

Il y a quelques années, on rencontrait encore dans les rues de Paris un vieillard à la voix grêle, qui, depuis vingt ans, s'en allait répétant le même refrain ; il disait :

« Je donne pour deux sous un almanach chantant, un alphabet, un cure-dent, un passe-lacet, un étui, une aune de ruban, et quatre numéros à la loterie de Paris. »

Et il ajoutait :

« Il est impossible qu'il n'y ait pas dans tout cela au moins un objet qui convienne à l'acheteur, et cet objet vaut seul les deux sous. »

Ce vieillard avait été dans sa jeunesse commis voyageur ; il avait agi suivant cette maxime, qu'un marchand a toujours dans son magasin

quelque chose qui doit convenir à qui que ce soit. Ce sont ces principes que Robert-Macaire a mis en pratique quand il s'est dit : — Et moi aussi je serai commis voyageur ! Il s'est alors promis de ne jamais pénétrer chez un client sans le contraindre à une emplette. Voyez-le au moment où il se présente chez un petit bourgeois : d'abord il lui a proposé un modique abonnement à la plus économique des publications.

— Comment diable, monsieur Dumont ! un homme comme vous doit avoir les *Connaissances utiles !...* il faut que je vous abonne.

— Non, non, c'est inutile ; je n'en veux pas.

— Vous avez bien raison ! mais je vous vendrai une bonne pièce de bordeaux.

— Non, non ; c'est un vin trop froid, je ne l'aime pas.

— Vous avez, ma foi, bien raison ! n'en parlons plus ; je vous inscris seulement pour les *Connaissances utiles* et pour une pièce de bordeaux.

— Non, monsieur Macaire, non.

— C'est bon ! mon Dieu, c'est bon ! vous me paierez ça quand vous voudrez... J'enverrai demain la quittance.

En voyage, en arrivant à l'hôtel, le premier soin de Robert-Macaire est de prier l'aubergiste de lui donner de l'or contre l'argent dont il est porteur ; il solde le change : quand il part, il a une excuse pour ne pas payer sa dépense : — Mon cher ami, dit-il à l'hôte, je vous paierai à un second voyage, je n'ai que de l'or sur moi. Inutile de dire que Macaire ne fait jamais de second voyage.

Quand il passe à Beaune, à Nuits ou à Aï, il se présente chez les premiers vignerons de la ville et leur fait une commande pour dix ou douze des premières maisons bourgeoises de Paris, qui paieront le vin à son arrivée. Le propriétaire, qui connaît la solvabilité des maisons, solde d'avance la commission au commis voyageur. L'expédition est faite, et quelques jours après, l'expéditeur apprend par lettres qu'aucun des consommateurs parisiens n'a demandé de vin. M. Macaire a déjà pris les devants sur les lettres, et il place dans des départements voisins, des sangsues, de l'elbeuf ou des dictionnaires Napoléon Landais.

A table d'hôte, Robert-Macaire découpe ; il raconte qu'il y a un mal endémique sur la volaille, et qu'il y a du danger à toucher aux ailes de poulet. Nouveau Belzunce, il ne craint pas la contagion, et il se condamne, par philanthropie et dans l'intérêt de la science, à consommer les parties qu'il n'oserait offrir aux convives. Au dessert, Robert-Macaire donne un échantillon des arts d'agrément dans lesquels il excelle : il imite avec la bouche le bruit de la scie et le jet des fusées volantes ; il fait aussi le ventriloque, et avale des couteaux. Quand l'assemblée est



Robert-Macaire Commis-voyageur.

. . . . Comment, diable! Mr Dumont, un homme comme vous doit avoir les connaissances utiles!! . . . . il faut que je vous abonne. . . . — Non, non, c'est inutile, je n'en veux pas. — Vous avez bien raison! . . . . mais je vous vendrai une bonne pièce de Bordeaux — Non, non, c'est un vin trop froid, je ne l'aime pas . . — Vous avez ma foi bien raison, n'en parlons plus, je vous inscris seulement pour les connaissances utiles et pour une pièce de Bordeaux . . . . — Non, Mr Macaire, non! — C'est bon! mon dieu! C'est bon! vous me payerez ça quand vous voudrez, j'enverrai demain la quittance!

Imp: d'Aubert et Cie

Chez Aubert, gal: Véro-dodat.

bien animée, il se jette dans les gageures; s'il fait beau temps, il parie dix foulards contre un qu'il pleuvra le lendemain; seulement, pour rendre la chance à peu près égale, il désire qu'en cas de perte de sa part, le gagnant lui accorde deux francs par foulard gagné; c'est peu de chose comparativement à la valeur de la marchandise. Robert-Macaire, en perdant, gagne encore un franc cinq centimes par foulard; ils lui reviennent à dix-neuf sous en fabrique; il a trouvé la manière de donner au coton l'effigie de la soie.

Robert-Macaire fait sa tournée en cabriolet : s'il rencontre un voyageur embarrassé de sa personne et de son paquet, le galant commis voyageur lui offre une place, et à l'auberge il le laisse solder la nourriture de son cheval et du domestique; s'il est en poste, il a soin de dormir aux relais, et il se repose sur son compagnon de voyage des petits détails du péage. Quelquefois il lui est arrivé d'oublier en route son Pilade et d'emporter sa valise, en se réservant pour excuse le mors-aux-dents de son cheval.

Dans les rencontres avec des collègues, si Robert-Macaire partage leur chambre, la nuit il est frappé de somnambulisme, il se lève et va droit à la poche ou au secrétaire où les commis voyageurs ont déposé leur carnet de commission; le somnambule prend note des commandes. S'il est surpris, il rit de son quiproquo de noctambule; si les dormeurs ne s'éveillent pas, la commande passe dans une maison rivale qui expédie à meilleur compte.

Robert-Macaire a fondé une caisse de secours pour les commis voyageurs dont les échantillons seraient pillés dans les excursions départementales. Cette institution a été appuyée par l'enthousiasme de toute l'industrie nomade; on a voté à l'inventeur des remerciements qu'il a modestement rejetés, et une médaille d'or qu'il a mise dans sa poche.

Par une coïncidence bien singulière, on a remarqué que depuis cette institution, le fondateur de l'entreprise a été dépouillé plusieurs fois de son bagage, et même de ses vêtements les plus nécessaires. — Si on ne connaissait pas ma moralité, disait-il à une assemblée générale, on pourrait m'accuser de m'être dévalisé moi-même... Heureusement, ajoutait-il, ma probité commerciale est à l'abri de pareilles inculpations; les brigands m'en veulent, voilà tout. Mais, dans l'intérêt commun, je crois devoir renoncer aux voyages; je ruinerais l'entreprise : j'aime mieux qu'elle me nourrisse à ne rien faire. Quand je ne serai pas sur la grande route, il n'y aura plus de voleurs.

La demande du commis voyageur a été prise en considération.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 43. —

Robert-Macaire au restaurant.

Si Robert-Macaire a eu pour théâtre de ses brillants exploits les routes, les boudoirs, les administrations, les cuisines, les hospices, les prisons, il a conservé le souvenir de quelques épisodes dont les salons du restaurant ont été les échos.

C'est un art qu'on ne saurait trop encourager que l'art de dîner sans argent. Il y a dans la population parisienne bien des écoliers en cette matière, qui échouent devant le récif de la carte à payer.

A l'heure où les flots d'affamés roulent autour des tables des restaurants, il y a plus d'un appétit condamné au rôle passif de spectateur; bien des praticiens demandent conseil à leur bourse avant de prendre place au banquet; d'autres, plus avancés en logique et en économie so-

ciale, se disent :—Il faut que l'homme mange ; or, on mange dans un établissement : donc l'homme, quel qu'il soit, a le droit d'entrer dans l'établissement; en prolongeant le raisonnement, ils appellent le garçon, commandent un menu plus ou moins délicat, et cherchent à noyer dans le flacon de champagne la pensée du moment où le commissaire de police viendra régler leur compte et rétorquer leur argument sur les droits de l'homme à jeun.

Robert-Macaire s'est promis un jour à lui-même de ne jamais laisser passer l'heure du dîner sans payer sa dette d'appétit, sauf à ne pas payer sa carte.

Quand il a fini ses affaires, il aime à se reposer devant une table et un ami ; quand l'ami ne paie pas, personne ne paie. C'est ce que Macaire eut bien de la difficulté à faire comprendre, un jour, à un garçon de restaurant.

— Monsieur, dit le garçon en présentant la carte à M. Macaire, qui se levait et prenait sa canne, Monsieur, voici la carte.

— Que veux-tu que j'en fasse, imbécile?

— Monsieur, je veux que vous ou votre ami la payiez.

— Mon ami ne paie pas, mon cher! et quand mon ami ne paie pas, personne ne paie. Dis cela à ton bourgeois, il te comprendra, et tu viendras me faire tes excuses.

Le garçon court au comptoir et rapporte textuellement les paroles de M. Macaire à son maître. Celui-ci se présente pour avoir l'explication de l'énigme : M. Macaire est parti par la fenêtre, et Bertrand, qui a l'habitude de le suivre, a fait comme lui.

Une autre fois, on apporte à M. Macaire la carte à payer : elle s'élève à quinze francs. — Garçon, dit-il, allez dire au comptoir qu'on vous donne cinq francs, et qu'on mette vingt francs sur mon compte.

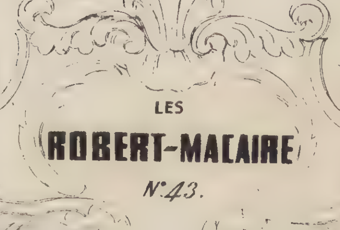
— Mais, Monsieur...

— Je veux vous donner...., c'est-à-dire je veux qu'on vous donne cinq francs; j'en ai peut-être le droit!

— Mais, Monsieur, on ne vous connaît pas!

— On n'a pas besoin de me connaître pour te donner cinq francs....; il suffit qu'on te connaisse, puisque c'est à toi qu'il faut qu'on les donne. Le garçon sort, ébloui par ce raisonnement sans réplique.

Dans une autre circonstance, notre héros avait fait un copieux dîner, toujours avec Bertrand; le moment approchait où la fatale addition allait se présenter, quand Macaire poussa un cri d'horreur et rejeta avec indignation un pot de crême à la vanille qu'il dégustait : — Garçon! garçon!....





Robert-Macaire au restaurant.

- Mon dieu! par le plus grand de tous les hasards, mon ami et moi, nous n'avons pas **pris** d'argent ce matin. Comme vous n'avez pas **l'honneur** de nous connaître je vous prie d'accepter, en garantie des 6 f 25c que nous vous devons ces dix actions **industrielles** ou bien le chapeau de mon ami.
- J'aime encore mieux le chapeau de votre ami!

F. S.

lithogr d'Aubert et Cie — Chez Aubert, gal Véro-dodat

— Monsieur a demandé la carte?... La carte de Monsieur...

— Il est bien question de carte! s'écrie l'amphitryon... Appelez le chef de l'établissement.

Le chef de l'établissement se présente chapeau bas.

— Mandez votre cuisinier, votre chef d'office..., votre demoiselle de comptoir... Savez-vous, Monsieur, ce que j'ai trouvé dans ma crême?

— Peut-être un zeste de citron, un pepin de limon?

— Non, Monsieur; j'ai trouvé dedans, deux dents!...

— Deux dents!

— Dedans!.... deux dents énormes, deux canines! c'est une abomination!... Voyez, voici les preuves du délit. Macaire jette sur la table deux dents monstres.

— Taisez-vous, Monsieur; de grâce, taisez-vous!

— Mais j'ai manqué de m'étrangler, Monsieur, et mon ami Bertrand pouvait se perforer le larynx et perdre son instrument vocal!

— Qu'est-ce qu'il chante là? se dit à part Bertrand, qui ne comprend pas l'effet de scène.

— Il faut que je sache à qui appartiennent ces dents, continue Macaire; il ne faut pas exposer les consommateurs... Si ce projectile est tombé des lèvres de votre demoiselle de comptoir, c'est moins répugnant, mais c'est toujours dangereux..... Vous allez peut-être aussi les coter sur la carte...., les ajouter à mon addition!

— Mais, Monsieur, qui vous parle d'addition, de carte?... Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'oublier que vous êtes venu aujourd'hui chez moi..... N'insistez pas pour payer, vous me feriez de la peine.

— Je consens à ne pas vous chagriner.

Macaire et son ami sortent, et sont reconduits jusqu'à la porte par le restaurateur.

— Macaire, dit Bertrand quand ils ont fait quelques pas..., demain je t'invite à dîner chez ce brave homme; au dessert, je jetterai mon foulard dans un fromage à la crême.

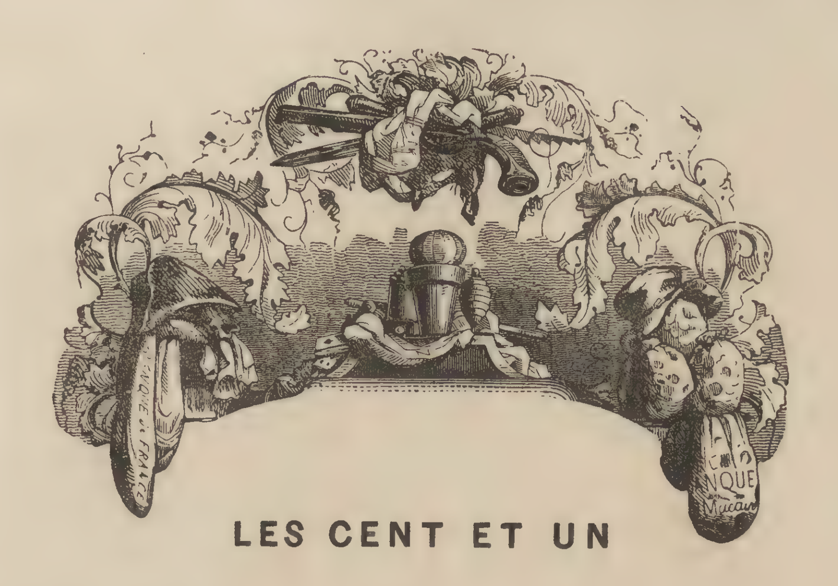
Le lendemain, le garçon surveilla les deux amis de très-près, et la carte arriva brusquement.

— Mon Dieu!... dit Macaire, par le plus grand de tous les hasards, mon ami et moi nous n'avons pas pris d'argent ce matin!.... Comme vous n'avez pas l'honneur de nous connaître, je vous prie d'accepter, en garantie de six francs vingt-cinq centimes que nous vous devons, ces dix actions *industrielles*, ou bien le chapeau de mon ami....

— J'aime encore mieux le chapeau de votre ami.....

M. A.

Paris. chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 44. —

Robert-Macaire afficheur.

— Chaud! chaud, Bertrand! faut pousser à la vente de la marchandise; faut battre la grosse caisse, faire la parade, attirer l'attention du jobard. Chaud! chaud! attaquons-nous dans les journaux, écrivons-nous, répondons-nous, répliquons-nous, injurions-nous, et surtout affichons-nous!...

— Tu crois que le public n'a pas la clef de ces frimes-là?

— Laisse donc! c'est comme nos serrures, tout le monde en a la clef, excepté le public.

— Macaire, n'allons pas mettre de nouveau ce chapitre-là sur le tapis, c'est-à-dire sur le mur. Nous avons d'autres lièvres à fouetter et d'autres chats à courir.

— Injurions notre industrie en général, et respectons-nous dans nos honorables spécialités.

— Il faut que le flâneur dise : Dieu! que ces deux amis-là sont bien faits pour se haïr! A propos, Macaire, as-tu rempli toutes les formalités légales pour m'insulter par la voie de la presse? es-tu timbré?

— Non, ma foi... Tu crois que c'est nécessaire d'être timbré?

— A six centimes, mon cher. Quand tu as payé tes six centimes par feuille au Timbre royal, qui demeure rue de la Paix, en face les pompiers, tu as le droit de jeter feu et flamme contre ceux que tu n'idolâtres pas, et le sergent de ville n'a rien à dire.

— Il y a un moyen d'économiser l'impôt : déchire la corne de l'affiche, je te dis, écorne ton affiche, on croira qu'un ennemi du gouvernement a arraché le blason du fisc, et nous aurons conquis le droit de nous écorner à notre aise à l'abri de cette ruse lumineuse.

— Dis donc, Macaire, il me vient une idée d'en-haut. J'ai envie de faire écrire au charbon, sur tous les murs de la banlieue, ton nom patronimique escorté d'une atroce épithète... Hein! qu'en penses-tu?

— Ça popularise; un nom, quel qu'il soit, n'est jamais trop prononcé; on oublie l'épithète; l'épithète passe, Bertrand, et le nom reste.

— Eh bien! alors, j'écrirai nos noms ensemble, assaisonnés de deux ou trois adjectifs un peu salpêtrés. Je te décorerai de la qualification de *floueur*.

— Dis aussi que tu as porté le dolman des hussards rouges de Toulon.

— Je rappellerai que c'est toi qui as fait les premières expériences sur les nouvelles malles-postes pénitentiaires, renouvelées des paniers à salade de la belle Amérique. Je dirai que tu es un homme à pendre.

— Tu peux même ajouter que j'ai été pendu, et que mon poids a cassé le licou; ça jettera du merveilleux sur mon existence. Moi, je riposterai par une affiche monstre sur laquelle on lira en caractères géants :

AVIS AU PUBLIC.

« M. Robert-Macaire, industriel retiré des affaires, croit devoir à sa propre réputation, de mettre en garde ses concitoyens contre les affiches, placards et réclames du sieur Bertrand, qu'il décora longtemps du titre de son ami et de son associé. Cet illustre imposteur ne mérite aucune croyance. Parisiens! malheur à vous si vous ajoutez foi à *ces* paroles, c'est de la bllllllague, rien que de la bllllllague. Vous voilà avertis, je me lave exactement les mains de ce qui pourra survenir. »

Suis bien mon plan, Bertrand : Tu cours, après avoir lu l'affiche, chez

LES ROBERT-MACAIRE

N° 11



Chaud ! chaud ! Bertrand faut pousser à la vente de la marchandise, faut battre la grosse caisse, faire la parade, attirer l'attention du jobard, chaud ! chaud ! attaquons nous, dans les journaux écrivons nous, répondons nous répliquons nous imprimons nous et surtout affichons nous ………… — Tu crois que le public n'a pas la clé de ces frimes là ? — Laisse donc, C'est comme nos serrures, tout le monde en à la Clé excepté le public

Imp. d'Aubert et Cie   Chez Aubert Gal. Véro-Dodat

monsieur le procureur du roi, tu le pries de m'attaquer en diffamation à son compte. Il te répond qu'il ne fait pas de pareilles affaires. Alors, tu demandes la faveur de m'attaquer, toujours en diffamation, à ton propre compte; on te fait déposer vingt-deux livres dix sous comme arrhes des frais de Thémis, et huit jours après, par la bouche de ton avocat, à qui tu promets treize francs d'honoraires, tu me demandes soixante-quinze mille francs de dommages-intérêts. A ce moment, je me lève, et je prends des conclusions tendant à ce qu'on t'exporte à Charenton, attendu que mon placard n'est injurieux que pour moi-même. Je le donne à lire aux magistrats, et je leur fais remarquer qu'il y a amphibologie dans la rédaction; ces mots : *cet illustre imposteur ne mérite aucune croyance*, se rapportant à Macaire et non à Bertrand; je prouve même qu'ils ne sont applicables qu'à moi Macaire, par le témoignage du pronom démonstratif *ces*. Si j'avais voulu parler des blllllagues de M. Bertrand, j'aurais appelé à l'aide de ma phrase le pronom possessif, et j'aurais dit : Si vous ajoutez foi à *ses*, et non à *ces* paroles. Cela change furieusement la question grammaticale et judiciaire.

Le président pourra me demander pourquoi je me plais à faire des placards contre moi-même; ceci ne regarde pas le tribunal, c'est mon affaire.... Alors tu tombes dans mes bras, tu pleures, je mêle mes larmes aux tiennes, et la *Gazette des Tribunaux* rend compte de cette scène touchante; elle donne l'adresse de tes magasins, et la pratique abonde.

— Eh bien! moi, Macaire, j'ai perfectionné ton idée. Je vais afficher une pièce de poésie qui sera une épigramme ou un compliment, au choix de l'amateur. La voici :

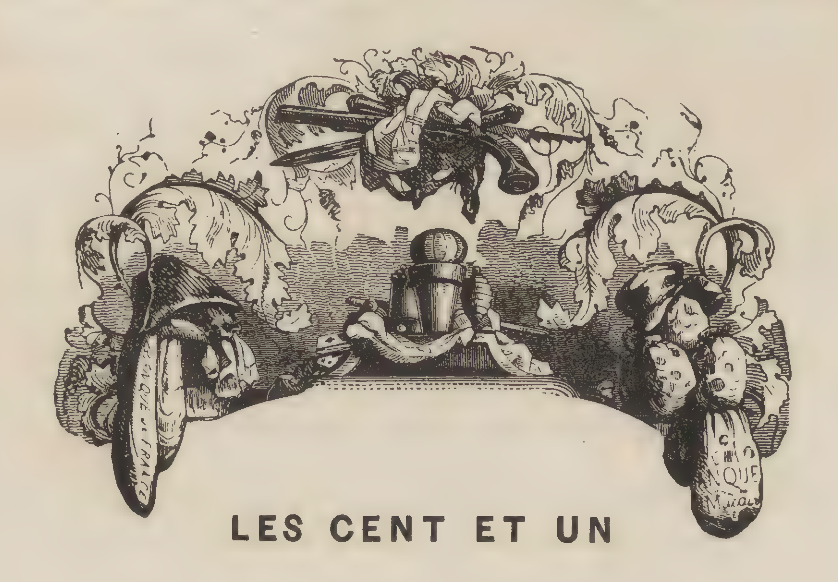
Vive, vive à jamais la boutique Bertrand!
Le comptoir de Macaire est un type bicoque :
Désertez désormais un magasin truand,
Un immoral repaire où la beauté suffoque.

Tu m'attaques à ton tour devant les tribunaux : je fais remarquer aux juges qu'il y a une seconde manière de lire mes alexandrins, c'est de les couper en deux; ainsi :

Vive, vive à jamais	La boutique Bertrand
Le comptoir de Macaire!	Est un type bicoque,
Désertez désormais	Un magasin truand
Un immoral repaire :	Où la beauté suffoque.

Bravo!... bravo!... Bertrand!... Pilade est digne d'Oreste. Va m'acheter deux onces de tabac. Je n'ai pas de monnaie. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 45. —

Robert-Macaire négociant.

Hé bien! monsieur Macaire, vous reprenez donc vos opérations?

— Oui, j'ai mon concordat. Parbleu! mes créanciers ne se plaindront pas; je leur abandonne :

En traites sur la maison Bertrand, Wormspire et Comp. . . un million.
En une créance sur le gouvernement des îles Sandwich. . . un million.
En bons d'Espagne. . . . . un million.
La dot de ma femme en actions sur le papier, les tiges de bottes, les parapluies, les cuisines roulantes et autres banques industrielles. . . . . un million.

Total : quatre millions; et je n'en dois que trois! On ne dira pas que je fais perdre un sou!

— Mais ces créances me semblent difficiles à recouvrer. Croyez-vous qu'on les fera rentrer?

— Oh! pour cela, ça ne me regarde pas. Écoutez donc! c'est l'affaire de mes créanciers, et je ne me mêle pas des affaires des autres.

— Mais, monsieur Macaire, peut-être avez-vous tort, dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez, d'avoir équipage et groom?

— Mon cher, j'agis dans un but essentiellement moral! En ce qui regarde le cabriolet, je le conserve dans l'intérêt de mes créanciers. Il y a des faillis qui, à ma place, après l'abandon de l'actif de quatre millions, ne s'occuperaient plus de ceux à qui ils doivent; mais moi, j'ai l'œil sur eux! je ne veux pas que les plus faibles soient lésés dans leurs intérêts par les plus forts; je me fais le représentant de tous ceux qui veulent bien m'honorer de leur procuration, et je cours après ceux qui conservent encore quelques scrupules. J'en ai dans les treize arrondissements; c'est pour les découvrir que je vais en cabriolet, c'est pour devancer la malveillance et l'intrigue que j'ai un cheval. Quant à mon groom, je ne demanderais pas mieux que de le quitter, mais il ne veut pas se défaire de moi. C'est un orphelin que son père m'a confié au lit de la mort, en me conjurant de lui faire faire son chemin : je lui ai mis le fouet à la main, afin qu'il fît à la fois son chemin et le mien.

Voulez-vous que j'abandonne cet enfant, que je le reporte dans le tour des orphelins, ou bien que je l'expose à devenir clerc d'huissier, ou timbalier au concert Musard? Ce serait de la férocité! Je lui prépare un avenir plus brillant; en attendant, il cire mes bottes; je lui ferai donner le vernis d'une belle éducation domestique. J'espère que cette bonne œuvre pèsera quelques onces dans la balance des bonnes actions humaines dont le Créateur tient compte; seulement, je désire qu'il m'en tienne compte le plus tôt possible. Une bonne occasion se présente : c'est ma rentrée aux affaires et ma prochaine réhabilitation.

— Vous avez l'intention de vous faire réhabiliter, monsieur Macaire?

— Nul doute! je travaille à cela. Si j'avais voulu, j'aurais pu obtenir cette réparation le jour même du concordat; car, puisqu'il me restait en portefeuille un million, je n'avais que deux millions à trouver pour être au pair de mes dettes; je suis maintenant en bonne route pour les trouver. Puisque les hasards de la vie vous conduisent ici, je vais vous proposer une affaire qui vous sourira, je pense.

Vous êtes porté au bilan pour la somme de cinq cent mille francs?

— Que je vous ai donnée, écus...

— Je ne me rappelle pas... Si vous me l'avez donnée, il est à présumer qu'à mon tour je l'ai donnée à d'autres; la preuve, c'est qu'il ne me reste





Robert-Macaire Négociant.

_Hé bien! Monsieur Macaire, vous reprenez donc vos opérations? _ Oui j'ai mon concordat.
Parbleu! mes créanciers ne se plaindront pas, je leur abandonne

_En Traites sur la Maison Bertrand, Wormspire et Cie. . . . . **un million.**
En une créance sur le Gouvernement des îles Sandwich. . . . . . . **un million.**
En bons d'Espagne . . . . **un million.**
La Dot de ma femme, en Actions sur le papier, les tiges de bottes
les parapluies, les cuisines roulantes et autres banques industrielles . **un million.**

Total, quatre millions et je n'en dois que trois! on ne dira pas que je fais perdre un sou!..
Mais ces créances me semblent difficiles à recouvrer. Croyez-vous qu'on les fera rentrer?
_Ah! pour cela, ça ne me regarde pas, écoutez donc! C'est l'affaire de mes créanciers et je ne me mêle pas des affaires des autres.

Imp. d'Aubert et Cie.

Chez Aubert gal. Vero dodat

plus un sou... de ce versement. Je disais donc que vous étiez mon créancier pour cinq cent mille francs; vous avez eu en répartition les traites de la maison Bertrand et Wormspire pour pareille somme... Eh bien! je vous les achète dix écus comptant et une demi-grosse d'allumettes inflammables...

— Je demande treize minutes de réflexion.

— Pas une seconde; c'est à prendre ou à laisser.

— Je prends.

Le créancier signe à Robert-Macaire un pouvoir pour se faire délivrer cinq cent mille francs de traites en dépôt chez le syndic.

M. Macaire remet religieusement ès mains du créancier une boîte de carton qu'il a dans les coffres de son cabriolet, plus, dix écus qu'il demande à son groom.

Le lendemain il rachète, pour treize chapeaux de feutre, façon *Gibus*, la seconde partie des traites Bertrand et Wormspire.

Cinquante caisses de sardines le font rentrer dans la propriété de la créance sur le gouvernement des îles Sandwich.

Il s'est fait restituer le million des bons d'Espagne, comme étant en plus, dans la balance des créances.

Et les *Petites Affiches* proclament le failli Robert-Macaire réhabilité. Les journaux le remercient au nom de la morale et de ses créanciers, de s'être mis en faillite; l'ex-musique de la loterie, qui maintenant est réduite à donner des aubades aux premiers prix de vertu, vient saluer Robert-Macaire sur l'air de *Robin des Bois*.

Un négociant écrit à M. Robert-Macaire qu'il sera toujours honoré de lui faire un crédit illimité; il regrette vivement qu'il soit marié, car il lui offrirait sa fille par-dessus le marché de son magasin... M. Robert-Macaire ne prend rien le premier mois, le second mois il prend tout, et le négociant enthousiaste tombe à son tour en déconfiture, ou bien il se suicide.

Après onze mois de réhabilitation, Robert-Macaire se trouve couché de nouveau sur la liste des faillis... Les créanciers n'ont aucune inquiétude : à peine se dérangent-ils pour affirmer leurs créances; ils savent que le failli se réhabilitera encore deux ou trois fois. Robert-Macaire ploie sous le vent de la crise commerciale, mais il ne rompt pas....; surtout il ne rompt pas ses relations avec ses fournisseurs.

Dans les moments où Robert-Macaire réfléchit sur l'esprit des langues, il s'écrie : — Quel étrange abus des mots !... faillite hurle avec réhabilitation! Un criminel supposé se réhabilite; mais un malheureux se relève!!!...

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 46. —

Le Régime dotal.

Dans un chapitre précédent, nous avons initié le lecteur aux scènes intimes qui ont eu lieu dans le ménage de Robert-Macaire, quand la naïve et tendre Éloa lui avoua qu'elle n'était pas fille de son père; que le titre de comte que prenait le faux auteur de ses jours était un conte, et que son immense fortune n'était qu'une immense blague.

Il y eut bien des grincements de dents.

— Madame, dit l'époux encore ému de l'ébranlement causé par le terrible aveu de l'épouse; Madame, quand, dans le commerce, un des associés manque à ses engagements, l'association tombe par le fait même, et, en termes vulgaires, chacun s'en va de son côté.

— Comment, Monsieur, vous me chassez? vous m'expulsez du domicile conjugal?

— Le toit conjugal n'est pas autre chose qu'une boutique. Nous étions associés, nous ne le sommes plus; voilà tout.

— Mais c'est là du divorce déguisé, Monsieur, et la loi ne le permet pas.

— Est-ce que la loi permet qu'on vende du jus de bois de teinture pour des vins de Bordeaux? est-ce que la loi permet à un huissier d'envoyer un protêt par un petit clerc faussaire, qui se présente au débiteur comme s'il était le patron? est-ce que la loi permet la vente, sur le boulevart, des billets de spectacle, et la circulation des sous dits de Monaco? Eh bien! journellement nous buvons du vin de bois, nous recevons des protêts, nous achetons des stalles en plein vent, et nous payons nos cigares avec la monnaie de M. le duc de Valentinois! la loi n'y voit que du feu; et je vous suis garant qu'elle ne s'effarouchera pas de la dissolution de notre société conjugale...

— Mais, Monsieur, j'aime à penser que vous me restituerez ma dot!

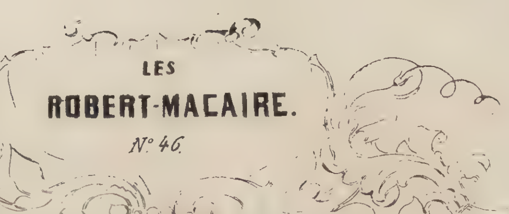
— Vous avez le droit d'aimer à le penser.

— M. de Wormspire a pu faire une mauvaise plaisanterie en se donnant les gants d'une paternité à laquelle il n'avait nul droit: il a eu tort de conter qu'il était comte, et j'aime à croire que s'il eût parlé des vertus que j'avais, au lieu des châteaux qu'il n'avait pas, le mariage se serait de même accompli.

— Ceci est une question qu'il n'est pas de ma compétence de juger.

— Mais M. de Wormspire vous a versé des capitaux qui avaient cours: j'ai eu en mariage des bijoux qui étaient contrôlés; quand, après les fiançailles, vous avez emporté les couverts du couvert nuptial, vous avez dû voir qu'ils n'étaient ni en maillechor ni en métal d'Alger...; tout cela, Monsieur, constituait une dot... Qu'avez-vous fait de ma dot?... je la veux..., rendez-la-moi, ma dot!!! ou je crie à la garde....

— De quoi! de quoi, votre dot!.. est-ce qu'on l'a mangée votre dot? on l'a perdue dans des opérations industrielles.... Et puis, d'ailleurs, est-ce que ça dure toujours, une dot?... je compte bien en user plusieurs. Est-ce qu'une épouse qui se respecte parle jamais de ces choses-là? Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une dot? vous auriez dû réfléchir sur ce mot. Une dot, c'est le denier à Dieu que les pères donnent à un être courageux ou hardi, pour le débarrasser du fardeau d'une fille. La dot est la consolation qu'on accorde à l'homme qui fait une mauvaise affaire; c'est l'indemnité qu'on alloue au fermier qui veut bien signer un bail désastreux.





— De quoi ! De quoi ! Votre dot ?........ Est-ce qu'on l'a mangée, votre dot ?..... On l'a perdue dans les opérations industrielles. et puis d'ailleurs, est-ce que ça dure toujours une dot ....Je compte bien en user plusieurs..........

Imp: d'Aubert et Cie

chez Aubert Gal: Véro dodat.

Au commencement du monde, les demoiselles à marier labouraient la terre et filaient des gilets d'agneau à leurs époux; le placement des filles était facile, parce que la femme était productive, et que l'institution du mariage était à son berceau : l'homme se laisse endormir par ce qui est neuf.

Mais quand la population s'accrut, quand la femme, se civilisant, vint à se reposer six jours de la semaine et le dimanche, alors elle ne devint plus qu'un ornement mobilier, un décor de salon, un hochet pour la vie privée; les hommes graves crièrent vive le célibat! et ils ne consentirent plus au mariage qu'à la condition qu'on allouerait un boni, une prime d'exportation à l'époux. A partir de ce jour, la demoiselle à marier fut cotée comme l'amidon et le raisiné de Bourgogne, elle passa à l'état de produit commercial; et la société, heureuse de cette intelligente organisation, marche comme cela jusqu'à ce qu'elle marche autrement, ou qu'elle ne marche plus du tout.

Cependant les législateurs sont venus en aide à l'épouse : ils ont réglé les priviléges de la dot...; ils ont dit à la femme qui a tout donné à son mari : Quand il n'y aura plus rien, tu pourras réclamer la séparation de biens. Et c'est là, Éloa, où je vous amène... Je ne vous laisserai pas ignorer vos droits; vous pouvez demander la séparation de biens; cependant, auparavant, je dois vous prévenir, sur l'honneur, qu'il ne nous reste pas à partager ou à consumer la quatrième fraction d'un demi-décime, ou, si vous l'aimez mieux, un liard.

— Eh bien, Robert! je ne veux pas me montrer moins généreuse envers vous que vous l'êtes envers moi, en me prévenant de mes priviléges. Je n'en abuserai pas, ô mon époux! Continuez à administrer notre fortune commune, restez le gérant de ce qui ne nous reste pas. Il ne sera pas dit qu'Éloa, votre fidèle Éloa, votre tendre Éloa, aura demandé une séparation de biens, quand elle sait qu'il n'y a rien à séparer.

Robert! suis-je digne de vous? Désormais, sans vous demander compte de rien, je veux être, par vos soins, nourrie, chauffée, éclairée, coiffée, blanchie, voiturée, égayée, parée, admirée, et plus tard enterrée...

— Éloa!... Éloa!... il n'est pas possible que tu ne sois pas la fille de M. de Wormspire... Il y a quelque mystère là-dessous!... il n'y a qu'une Wormspire qui puisse agir et parler ainsi... Si jamais je suis père, que je serai fier d'entendre ma fille tenir un pareil langage à son époux!! Viens dans mes bras...; je remuerai ciel et terre pour trouver une marchande de modes... qui te fasse crédit.

— Tu répondras pour moi?

— Quand tu seras dehors..., je répondrai que tu es sortie... : voilà!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 47. —

Robert-Macaire à l'écarté.

M. Macaire a conservé un long souvenir d'une pénible partie de piquet faite avec le célèbre baron de Wormspire. Ce fut un jour mémorable que celui où ces deux habiles joueurs se trouvèrent en présence ! La fortune et l'adresse ne firent jamais plus d'efforts pour mettre en parfait équilibre les chances du gain. Jamais doigts d'escamoteurs, de physiciens, de prestidigitateurs, comme on dit aujourd'hui, ne tinrent les cartes avec plus de science.

Toutes les fois que les cartes étaient aux mains de M. Macaire, il préludait par cette formule : — quinte, quatorze, et le point.

Le célèbre baron prenait à son tour les cartes, et répliquait par la formule semblable : — quinte, quatorze, et le point.

A dix reprises, le même jeu revenait et passait de droite à gauche.

Par intermittence, et pour éloigner tout soupçon de manœuvres illicites, M. Macaire se contentait de *soixanter* son adversaire.

Et le noble adversaire, connaissant les convenances chevaleresques du jeu, soixantait à son tour son terrible antagoniste.

La partie aurait pu durer jusqu'à la fin du monde et des jeux de cartes, sans qu'un avantage réel existât au profit d'un des joueurs.

Aussi ces deux grands athlètes se levèrent-ils électrisés par un mouvement d'admiration mutuelle, et s'élancèrent-ils dans les bras l'un de l'autre, jurant, comme ces preux des temps héroïques, qu'on ne les verrait plus s'aventurer dans la même lice.

Heureusement pour M. Robert-Macaire, il ne trouva pas toujours sur son passage des praticiens aussi habiles. Sa bonne étoile lui devait la rencontre d'adversaires d'une classe plus infime. M. Macaire avait en outre avisé aux moyens de corriger la fortune et de se mettre à l'abri des caprices de la déesse. Dans ses théories sur le jeu, il avait pensé à utiliser la présence de Bertrand, et il était arrivé à faire fonctionner ce fidèle ami comme un télégraphe bipède, dont les signaux n'étaient compris que de celui au profit duquel ils s'exécutaient.

Dans une partie d'écarté, Bertrand était toujours dans le camp des adversaires de son ami. C'est lui qui se montrait le parieur le plus exalté; il assurait que depuis un mois qu'il jouait contre son ami, il avait déjà gagné un demi-million : — C'est incroyable, disait à la galerie l'ami Bertrand, qui s'intitulait monsieur de Saint-Bertrand, c'est incroyable qu'un homme comme M. Macaire, qui réussit dans toutes ses entreprises, soit aussi malheureux à l'écarté.

Un des parieurs n'oubliait pas de dire : — Malheureux au jeu, heureux en femmes!

Et Macaire souriait.

Puis, le tapis se couvrait d'or; un provincial ou un notaire vieille roche se mettait en face de Macaire, M. de Saint-Bertrand se tenait debout vis-à-vis de M. Macaire, l'œil attentif et fixe; la partie s'engageait.

Presque toujours M. Macaire, avant de commencer, faisait une courte allocution à la galerie : il parlait des vertus nécessaires à un joueur; il demandait à chacun de ses amis ou de ses adversaires, le courage pour la mise au jeu, le sang-froid dans le combat, la modestie après la victoire, le calme après la défaite.—Le plus beau joueur que j'aie vu de ma vie, disait l'orateur, est sans contredit M. de Saint-Bertrand : il perdrait, sans sourciller, jusqu'à son vêtement le plus nécessaire. Il est juste de dire qu'il vous gagnerait aussi jusqu'à votre gilet de flanelle sans laisser paraî-

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 47.



La part du Lion.

Doucement! doucement, Messieurs! Nous avons cent louis ; il m'en revient quatre-vingt dix-huit à Monsieur le Comte de St Bertrand, restent deux, et vous êtes quinze pour les réclamer. .... C'est singulier, ces éternelles réclamations !! vraiment on ne peut pas se tromper comme ça. Que diable Messieurs, nous sommes tous d'honnêtes gens, arrangez-vous, partagez ces deux louis, ne faisons pas de scandale!

chez Aubert, gal. Véro-dodat

Imp: d'Aubert et Cie

tre sur sa figure aucune empreinte d'amour-propre. Voilà, Messieurs, comme il faut être au jeu.. .

Bertrand s'inclinait à peine au souffle de l'éloge de son illustre ami; une seule pensée le préoccupait : c'était de remplir, à la satisfaction du grand maître, son emploi mimique.

Les cartes données, l'œil de Macaire lançait un rayon horizontal à l'œil de Bertrand; l'œil de Bertrand avait déjà lancé un rayon vertical sur le jeu de l'adversaire de Macaire. Si M. Macaire avait, par hasard, donné beau jeu, et notamment le roi d'atout, Bertrand se sentait pris soudain par une douleur rhumatismale : — Nous aurons de l'eau demain, disait-il, je sens mes douleurs...

Macaire comprenait ce langage allégorique.

Quand Macaire éternuait, si Bertrand lui disait : Dieu vous bénisse! cela signifiait que l'adversaire avait en main deux atouts par le valet. Ce refrain :

Gentille Annette
S'en va seulette,

ce refrain, modulé par Bertrand, signifiait que la dame d'atout était seule dans le jeu du voisin.

A l'aide d'un service de signaux aussi bien organisé, il eût été difficile de perdre la partie. Robert-Macaire, après huit ou dix passes, se levait, saluait son adversaire de ce mot historique : *Honneur au courage!* et il ajoutait : *et au talent malheureux!*

Bertrand n'était pas toujours dans les lignes ennemies; la manœuvre eût été tôt ou tard signalée; souvent il passait dans le camp de son associé : c'était lui qui se chargeait de régulariser les mises et de distribuer les primes aux gagnants. Il avait pour habitude de ne jamais mettre au jeu, cela simplifiait sa comptabilité particulière, quoique toujours ça embrouillât la comptabilité générale, au moment du partage. Alors le rôle du renard cessait, celui du lion commençait : dans le doute, M. Macaire prenait l'argent sous sa protection, il le couvrait de sa large main et procédait au partage. : Doucement, doucement, Messieurs! disait-il. Nous avons cent louis; il m'en revient quatre-vingts, dix-huit à M. le comte de Saint-Bertrand; restent deux, et vous êtes quinze pour les réclamer.... C'est singulier, ces éternelles réclamations!! Vraiment, on ne peut pas se tromper comme ça... Que diable, Messieurs! nous sommes tous d'honnêtes gens; arrangez-vous, partagez vous ces deux louis; ne faisons pas de scandale!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 48. —

Robert-Macaire fait au même.

Le jour des confidences était arrivé ! Robert-Macaire avait fait sa confession à la belle Éloa, sa légitime épouse. Celle-ci lui avait demandé de faire cesser, à l'aide d'un à-compte, les cris périodiques et exaltés d'une marchande de modes qui réclamait le prix d'un oiseau de paradis pris à crédit dans son magasin.

Robert-Macaire avait dit :

—Éloa, il serait de mauvais goût, et même improbe, de vous abuser plus longtemps sur ma fortune privée ; il serait fastidieux de vous faire attendre le dénouement de cette intrigue, qui prouve que monsieur votre père, en vous donnant à moi, a montré qu'il était affecté d'une complète myopie. Je ne possède aucune valeur territoriale ou patrimoniale. Depuis

Dieu, à qui je dois la vie, et vous, Éloa, à qui je dois le bonheur, je dois à tout le monde et dans tout le monde. Payer un oiseau de paradis me serait aussi difficile dans ce moment que de vous offrir pour un décime de pâte ferme. L'avenir est lourd des trésors qu'il m'apportera, mais le présent ne me donnerait pas un à-compte de cinq centimes sur ce fonds.

— C'est une abomination! avait dit Éloa.

— O Éloa! je vous en prie, avait répliqué Macaire, restons-en là; je veux bien me mutiler la poitrine à coups de poing, par acte de contrition; mais ces reproches, je ne veux pas les ouïr d'une bouche de femme. Ce que j'ai promis à monsieur votre père, je ne le donne pas, c'est vrai; mais ce que j'ai promis au magistrat qui nous a unis, et au prêtre qui a bénit notre union, je l'ai solennellement et pieusement tenu. J'ai promis d'être votre appui, votre maître; j'ai promis de donner mon nom à nos enfants, de me regarder comme le chef de la communauté, qui seul a le droit de vendre, aliéner, hypothéquer: eh bien! Éloa, aujourd'hui je vous donne une preuve d'amour et de confiance : je vous autorise à aliéner, hypothéquer une de vos nombreuses propriétés. Par exemple, quand vous aurez payé votre oiseau de paradis, vous me remettrez l'excédant des capitaux.

— Je demande à répondre, avait dit Éloa.

Robert-Macaire avait répliqué : — Éloa, ma bien-aimée Éloa, vous avez la parole; parlez, fille du baron de Wormspire!

— C'est justement là où je vous attendais. Vous avez dû lire dans les vieux contes, ou dans les journaux, que plus d'une fois il est arrivé qu'une jeune fille ne soit pas la fille de l'auteur de ses jours; souvent on vous change en nourrice; souvent des faiseurs de tours vous enlèvent, parce qu'ils croient que vous avez des dispositions pour faire le saut du cerceau et pour avaler des couleuvres et des sabres-poignards.

— Où voulez-vous en venir, Éloa?

— Il arrive souvent qu'après les débuts, le directeur de la troupe, s'apercevant du peu de disposition de l'élève, refuse de l'engager, et cherche à s'en dégager en l'abandonnant le soir sur une grande route.

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai débuté dans le cerceau, j'ai avalé des reptiles; enfant abandonnée, j'ai eu au théâtre comme dans la vie des débuts malheureux; un monsieur, qui ne s'appelait pas plus Wormspire que vous, m'a prise par charité; j'ai fait son ménage par reconnaissance; plus tard, je l'ai appelé papa; plus tard vous êtes venu et je vous ai appelé mon mari. Mais vous voyez qu'il ne faut pas beaucoup compter sur ma famille à propos de la coiffure à oiseau mouche.



Un Mariage d'Argent.

Eh! quoi, Eloa! vous m'avez trompé!..... Vous n'êtes pas la fille de votre père! Son titre de comte n'est qu'un conte!..... Vos châteaux sont des charges, votre immense fortune est une immense blague!!.........

O tempora, ô mores!!

C'est-à-dire que je suis refait comme un simple jobard!

Imp. d'Aubert et Cie

Chez Aubert, gal. Véro-dodat

— Mais, Éloa, vous me donnez là, et vous vous donnez en même temps un bien vilain chapeau!

— Je ne suis pas au bout de mes révélations. Quant à l'article de ma fortune, la fortune d'une femme, ce sont ses vertus, ses qualités; mon père adoptif m'a nourrie avec ces idées-là.

— C'est pour cela, Éloa, que vous êtes considérablement dénuée d'embonpoint. Mais la terre de Riche-Castel, le domaine de Blaguerive, dont il est fait mention dans notre contrat?

— Connais pas.

— Monsieur votre père supposé m'avait parlé d'innombrables troupeaux couvrant d'immenses pâturages; il avait des fabriques, des machines à vapeur de la force de mille chameaux; il attendait des successions des Amériques méridionale et septentrionale; il était intéressé dans les sucreries des deux mondes; il était à la fois dans la canne et dans la betterave!

— C'est vous qui êtes dedans.

— Et le notaire qui a fait ces actes, qui a rédigé nos accords mutuels?

— C'était un ancien chef de claque retiré; il a fait cela comme une charge, et pas autre chose.

— Alors, le magistrat municipal, le ministre des autels, étaient aussi deux êtres imaginaires, deux puissances de contrebande! Le mariage n'existe pas; je suis dans le célibat comme ci-devant; je redeviens libre comme le pierrot, ou comme l'oiseau mouche de la marchande de modes, avant qu'il ornât le chapeau cause primitive de toutes ces infernales révélations! Nous ne sommes pas époux, Éloa....

— Le prêtre et monsieur le maire y ont passé pour de bon, monsieur Macaire; nos liens sont légitimes; notre nœud restera tel qu'il est, quoiqu'il puisse vous sembler un nœud dur.

— Ne faites donc pas de calembours, Éloa. Je serais obligé d'invoquer l'article qui me donne droit sur vous pour vous empêcher de faire un si étrange abus des facéties de la langue dans des circonstances aussi graves.

Eh quoi, Éloa! vous m'avez trompé?... vous n'êtes pas la fille de votre père, son titre de comte n'est qu'un conte!... vos châteaux sont des charges..., votre immense fortune est une immense blague!

O tempora! ô mores!

C'est-à-dire que je suis refait comme un simple jobard....

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 49. —

Robert-Macaire véridique.

Robert-Macaire se réveilla un matin en sursaut; son bon génie lui avait envoyé une révélation surhumaine qui devait le mettre sur la route de la fortune.

« Jusqu'à présent, lui avait dit son ange gardien, quand les industriels ont crié aux capitalistes : Nous sommes des honnêtes gens que l'intérêt ne guide en rien, nous donnons notre génie et notre intelligence pour un simple boni de cinq pour cent, nous ne prélevons aucune indemnité pour nos veilles et pour le sang que le travail brûle dans nos veines, les capitalistes ont dit aux industriels : Vous êtes des blagueurs! et à l'exception de quelques rentiers du Marais, et de quelques centaines de cuisinières, les placeurs n'ont pas mordu à l'hameçon.

« Il faut se lancer dans d'autres voies. L'espèce humaine est frappée d'incrédulité depuis longues années; il est de règle générale de douter de son prochain. On n'a pas ajouté croyance à ceux qui ont dit : Nous sommes honnêtes, et vous êtes pauvres ; nous allons vous faire riches, et nous ne cesserons pas d'être vertueux ; on ne croira pas davantage ceux qui diront le contraire, et alors le succès de ces derniers est assuré. Par exemple, on a affiché sur tous les murs des promesses de bénéfices : à ton tour, affiche des espérances de ruine. »

Macaire comprit toute la portée d'un tel avertissement, et le lendemain il fit placarder des affiches monstres, sur lesquelles on lut :

A toutes les personnes qui ont des capitaux à perdre.

Pour cent francs, un centime et quart à manger par douze heures. — En voilà des rentes!!!

Principes nouveaux : Nous divisons l'intérêt en centimes, et par heure. — En voilà de l'invention!!!

Garanties offertes aux actionnaires : Le gérant prendra l'argent de la société et en déposera une partie à la Banque. — En voilà une Banque!!!

Capital... : Nous ne le disons pas; il faut le voir pour le croire.

En voulez-vous de l'industrie? en voila!!!!

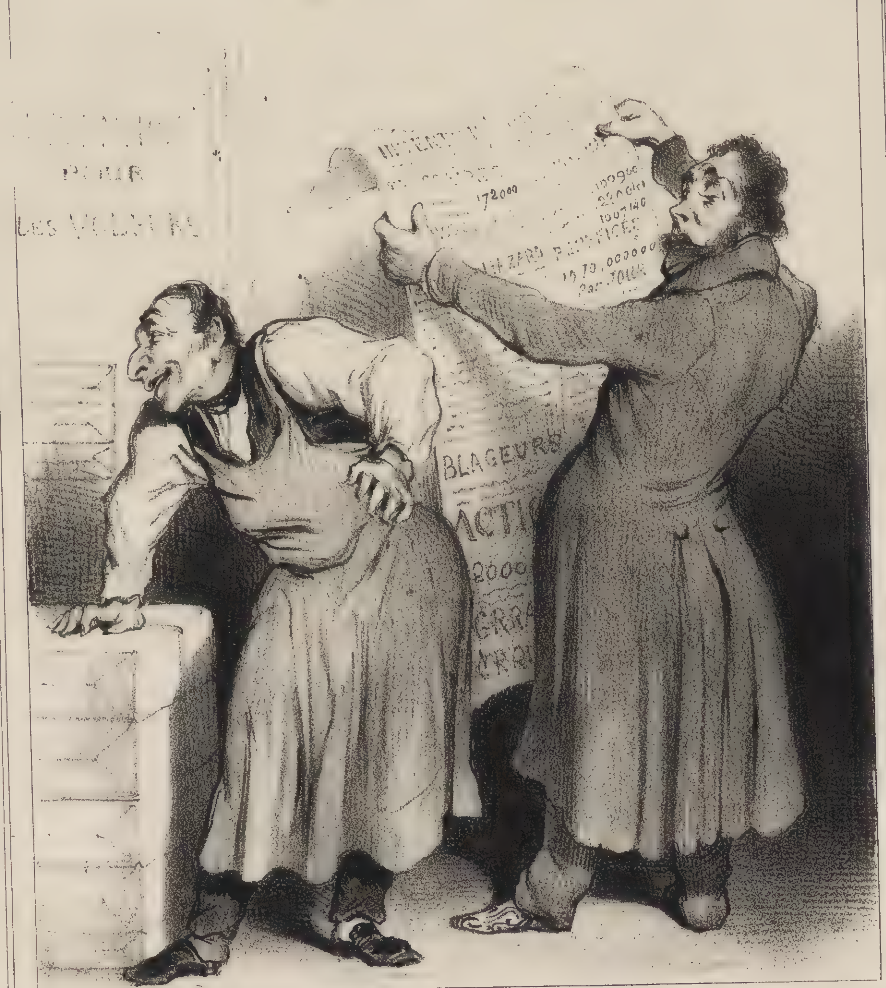
Les regards se portèrent sur ce singulier placard, et les premiers qui en eurent connaissance raisonnèrent ainsi : — Il faut qu'un homme soit bien certain de sa spéculation, pour publier hautement qu'elle est mauvaise. En annonçant une perte, c'est dire aux capitalistes : Gardez votre argent, ne l'apportez pas à ma caisse; or, il n'est pas naturel qu'un homme dise cela dans l'ordre actuel des idées financières; s'il lâche ce mot, c'est qu'il a peur que le public se rue dans ses comptoirs et le force d'accepter des capitaux.

— Voyez, se dit le lecteur, jusqu'où l'industriel a poussé le génie : il veut même qu'on doute du dépôt de l'argent à la Banque!

En divisant l'intérêt en centimes, et par heure, il cherche à effrayer les intelligences qu'un calcul aussi minutieux peut rebuter. M. Macaire aura beau dire et beau faire, lui seul aura mes économies, lui seul aura mes capitaux...

Ce que Robert-Macaire avait prévu, ce que son bon ange avait prédit arriva : il y eut foule dans ses bureaux; on fit queue sur ses escaliers ; il fut obligé de mettre deux invalides sans bras à sa porte. M. Macaire avait encore son idée en agissant ainsi : il ne voulait pas laisser croire à qui que ce fût qu'une autre main que la sienne pût recevoir l'argent des actionnaires.





A TOUTES LES PERSONNES

QUI ONT DES CAPITAUX A PERDRE.

Pour 100 francs, *un centime et un quart* à manger par douze heures .... **EN VOILÀ des RENTES!!**

Principes nouveaux. Nous divisons l'interet en centimes et par heures **EN VOILÀ de l'INVENTION !!!**

Garanties offertes aux Actionnaires ..... Le Gerant prendra l'argent de la Société et en déposera une partie à la banque. **EN VOILÀ une BANQUE !!!!**

Capital ..... Nous ne le disons pas il faut le voir pour le croire .....

En voulez-vous de l'industrie, en voilà !!!!!!

FS

Lith. d'Aubert et Cie. — Ch. Aubert gal. Vero dodat.

Les placeurs qui arrivaient saluaient le chef de l'établissement industriel par ces mots : — Monsieur, nous avons de l'argent à perdre, et nous vous donnons la préférence; et ils souriaient ironiquement.

M. Macaire répondait avec flegme : — Messieurs, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi; je vous jure sur l'honneur que votre confiance ne sera pas trompée.

Puis il entrait dans le détail de quelques-unes des opérations qu'il allait tenter.

Il détaillait les chances de pertes avec le même enthousiasme qu'un autre aurait poétisé les chiffres des bénéfices présumés.

— Messieurs! disait-il, j'ai inventé un nouveau papier minérali-végétalico-animal; il est également bon pour l'impression et pour la correspondance : il a une qualité essentiellement utile, il est doué d'une propriété telle, qu'au bout de cinq minutes, l'encre dont il a été chargé disparaît : vous achetez, par exemple, un mauvais roman, vous rentrez chez vous, et vous avez un volume de papier blanc; vous écrivez une lettre d'amour à une dame, le mari saisit l'épître, et quand il l'ouvre, il ne trouve qu'une feuille pâle et virginale exempte de toute souillure; vous faites un billet ou une lettre de change à un créancier, il met l'effet dans son portefeuille, et quand il le retire il est pur comme le papier qui vient de naître.

Il y a dans le monde tant de gens qui ont intérêt à effacer ce qu'ils ont écrit, que nous ne pouvons manquer de vendre quelques feuilles de notre produit. Il est vrai qu'il y a beaucoup plus de personnes qui ont intérêt à ce que les écrits restent, et voilà précisément ce qui donnera des chances de non-succès à l'opération.

En outre de cette affaire, nous avons les maisons en moellons creux : tout porte à croire qu'elles seront accueillies avec défaveur; nous avons les voitures versables qui n'arrivent jamais à destination; les corsets anti-orthopédiques qui rendent les jeunes filles contrefaites, les fusils à triple percussion, qui n'abattent pas le gibier, mais qui tuent toujours le chasseur.

Enfin, Messieurs, si les moyens de ruine manquaient, je compte sur mon imagination et sur la vôtre pour ne pas me faire manquer à mon mandat.

Les actionnaires, ne croyant pas un mot de ce nouveau genre de réclame, versent leurs fonds.

Un an après, ils s'aperçoivent que M. Macaire était loin d'être un blagueur.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 50. —

Robert-Macaire en partie de plaisir.

Robert-Macaire et Bertrand, dans une de leurs excursions extra-muros, se désaltéraient dans une guinguette dont la distribution intérieure et l'aspect au dehors leur rappelaient la poétique auberge des Adrets, cette oasis où les deux amis firent une halte qui marqua dans leur existence chevaleresque.

Le ciel leur réservait une imitation de l'épisode du gendarme; Robert-Macaire comprit sa position.

Il laissa donc approcher le gendarme jusqu'à portée de la voix, et fredonna sa chanson favorite, ode inspiratrice qui amenait toujours après elle une ruse ingénieuse ou un mot heureux.

Robert-Macaire fredonnait donc :

Gentille Annette,
S'en va seulette
Sous la coudrette,
Chanter le Robin des Bois;

et il faisait le point d'orgue historique sur le mot

Pourquoi ?

Bertrand, apercevant l'ombre du chapeau à cornes de la maréchaussée, dit à Macaire : — Sais-tu qu'est-ce qui avance?...

— Qu'est-ce qui s'avance? répond Macaire... ; parbleu! c'est le printemps... ; et il continue :

C'est pour savoir si le printemps s'avance...

Le gendarme s'est avancé plus vite que le printemps, et un physionomiste n'aurait pas eu la peine de demander à la maréchaussée ses intentions en cette circonstance ; cette formule : *Votre passe-port, s'il vous plaît*, était écrite en lettres tricolores sur la figure du gendarme. Macaire feignit de ne pas savoir lire.

— Vous voici en voyage de bonne heure, Messieurs, dit le gendarme, qui dédaigna l'exorde *ex abrupto*, et préféra l'exorde par insinuation.

— Comme vous voyez, gendarme.....

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.......

Lève-toi donc, Bertrand, et offre ta chaise à Monsieur !

— Ne faites pas attention, dit le gendarme.

Bertrand répète : — Ne faisons pas attention.

— Sans être trop curieux, pourrais-je vous demander, Messieurs, à qui j'ai l'honneur de parler?

— Comment donc, gendarme! vous êtes voyageur comme nous, vous êtes un hôte des voies et chaussées, vous devez aimer à vous instruire : vous cherchez à connaître l'homme, être si difficile à connaître, car la variété infinie des costumes, la nuance multiple des ornements de toilette, jettent de la confusion dans le classement des genres, c'est-à-dire des individus. Il y a longtemps que la saine raison réclame un vêtement spécial pour chaque fraction de la société. Il n'y a que la magistrature et

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 50



Nous sommes actionnaires de l'Institut agricole et archi-**colle** du Coëtbo, du Physiono-**Trappe**, de feu la Société sanitaire, des Mors-Lycos, du papier de sûreté **pour** les voleurs, de la **Blague**, journal très politique et d'une foule d'autres opérations philantropiques, nous venons de toucher nos Dividendes et nous les mangeons en parties de plaisir
.... Garçon, encore un sou de fromage !

Chez Aubert, gal. Véro-Dodat

messieurs les militaires qui portent avec eux leur enseigne; et encore les juges la déposent-ils en sortant du prétoire.

— Prétoire!... dit Bertrand étonné.

—Voici Bertrand qui reste là stupéfié, faute de comprendre ce mot! Prétoire vient du substantif masculin préteur : le préteur était un juge de la police correctionnelle de Rome; son siége, sa table, son bureau, enfin, son établissement complet se nommait *prétoire*. On pourrait croire aussi que les juges se nommaient préteurs, parce que jadis, comme aujourd'hui, ils prêtaient aux accusés des intentions et des cascades qui n'étaient pas les leurs... — De même, dit Bertrand, qu'un juge d'instruction, dans son prétoire, nous prête des réponses que nous n'avons jamais faites...

Robert-Macaire allonge un violent coup de pied dans le tibia de Bertrand, et il se hâte de reprendre la conversation : — Je voudrais donc, dis-je, que chaque Français eût un costume qui dispensât le gendarme de demander les passe-ports. Par exemple, gendarme, dans l'état actuel des choses, je vous donne en cent, et même en mille, à deviner le rang que nous occupons dans la hiérarchie sociale. A notre costume de fantaisie, que mon ami Bertrand a peut-être un peu outré, on nous prendrait pour des négociants..... en contremarques.

— J'allais le dire, répliqua le gendarme.

— Vous auriez prouvé que vous avez du tact; mais vous vous seriez abusé : nous sommes actionnaires d'un comice agricole et archi-colle, du physionatrape, de feu la société sanitaire, des mors-sûrs, du papier de sûreté pour les voleurs, de *la Blague*, journal très-politique, et d'une foule d'autres opérations philanthropiques; nous venons de toucher nos dividendes, et nous les mangeons en parties de plaisir... Garçon! encore un sou de fromage.....

Au moment où vous êtes arrivé, mon cher brigadier, nous nous occupions d'une importante amélioration pour laquelle nous comptons sur la reconnaissance des quadrupèdes contemporains : Nous avons mis à la retraite le fourrage en bottes; nous mettons la luzerne et l'avoine au four, après avoir préalablement haché et pétri le tout ensemble; nous obtenons un pain-fourrage que nous destinons aux chevaux de la gendarmerie; nous ferons aussi des pains-son.

— Des pinsons, des petits oiseaux?

— Non, gendarme, des pains de son : une flûte suffira pour le déjeuner d'un cheval de trompette... Gendarme, à mon premier voyage, j'irai casser une croûte avec votre cheval.

Le gendarme s'incline devant le génie des deux voyageurs, et oublie la question du passe-port.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

TABLE.

TABLE.

Fin du Premier Volume.

LES

CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.



TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET Ce,

Rue Damiette, 2.




Deuxième Volume.
CHERRIER SC

LES
CENT ET UN
ROBERT-MACAIRE

COMPOSÉS ET DESSINÉS

PAR M. H. DAUMIER,

sur les Idées et les Légendes de

M. CH. PHILIPON,

réduits et lithographiés par MM. *** ;

TEXTE

PAR MM. MAURICE ALHOY ET LOUIS HUART.

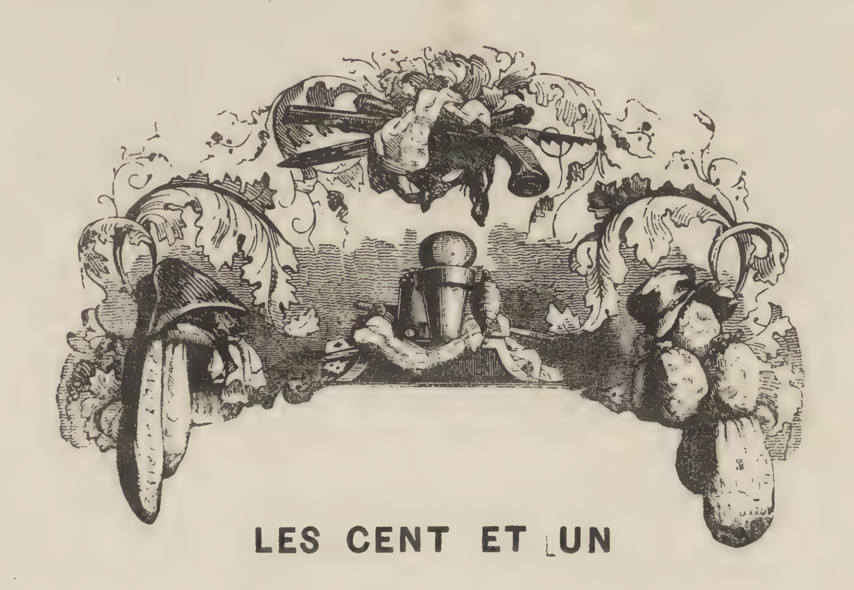
PARIS.

CHEZ AUBERT ET Cie, ÉDITEURS DU MUSÉE POUR RIRE,

GALERIE VÉRO-DODAT.

—

1839



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 51. —

Robert-Macaire démissionnaire.

Robert-Macaire avait entrepris l'exploitation en grand de l'art culinaire. Nous l'avons vu précédemment, le bonnet de coton en tête, rêvant le développement et l'application des théories nutritives. Le grand problème de l'alimentation universelle par une seule compagnie était au moment d'être résolu; les fourneaux étaient déjà allumés, les casseroles décrochées; la broche s'apprêtait à obéir à la force impulsive et rotative de douze chiens de Terre-Neuve métamorphosés en moteurs; enfin, l'envie de manger allait être satisfaite, quand un autre genre d'envie qu'on ne satisfait jamais, l'envie à laquelle le poëte prête des doigts crochus et un teint bitume en cuisson, vint souffler sur les fourneaux, et, par un effet anti-physique, les éteignit subitement.

Toute l'Europe et la banlieue de Paris furent averties, par une annonce, qu'à un jour dit, à quatre heures précises, on trouverait au Restaurant-Macaire la collection complète de tous les mets connus dans le vocabulaire gastronomique. Deux invalides attendaient à la porte le moment de repousser les flots de consommateurs; dix domestiques en livrée chocolat devaient distribuer un bouquet de thym à toutes les dames qui honoreraient l'établissement de leur présence.

Macaire était debout, la main placée sur le robinet principal, qui devait ouvrir une route souterraine aux consommés et autres mets liquides réclamés à domicile.

Dix-neuf mille fricandeaux attendaient, dans leur oseille, le moment du départ.

Soixante mille alouettes toutes rôties demandaient la permission de tomber dans autant de bouches de consommateurs.

Quatre heures sonnent..., pas un convive, pas un consommateur ne se présentent.

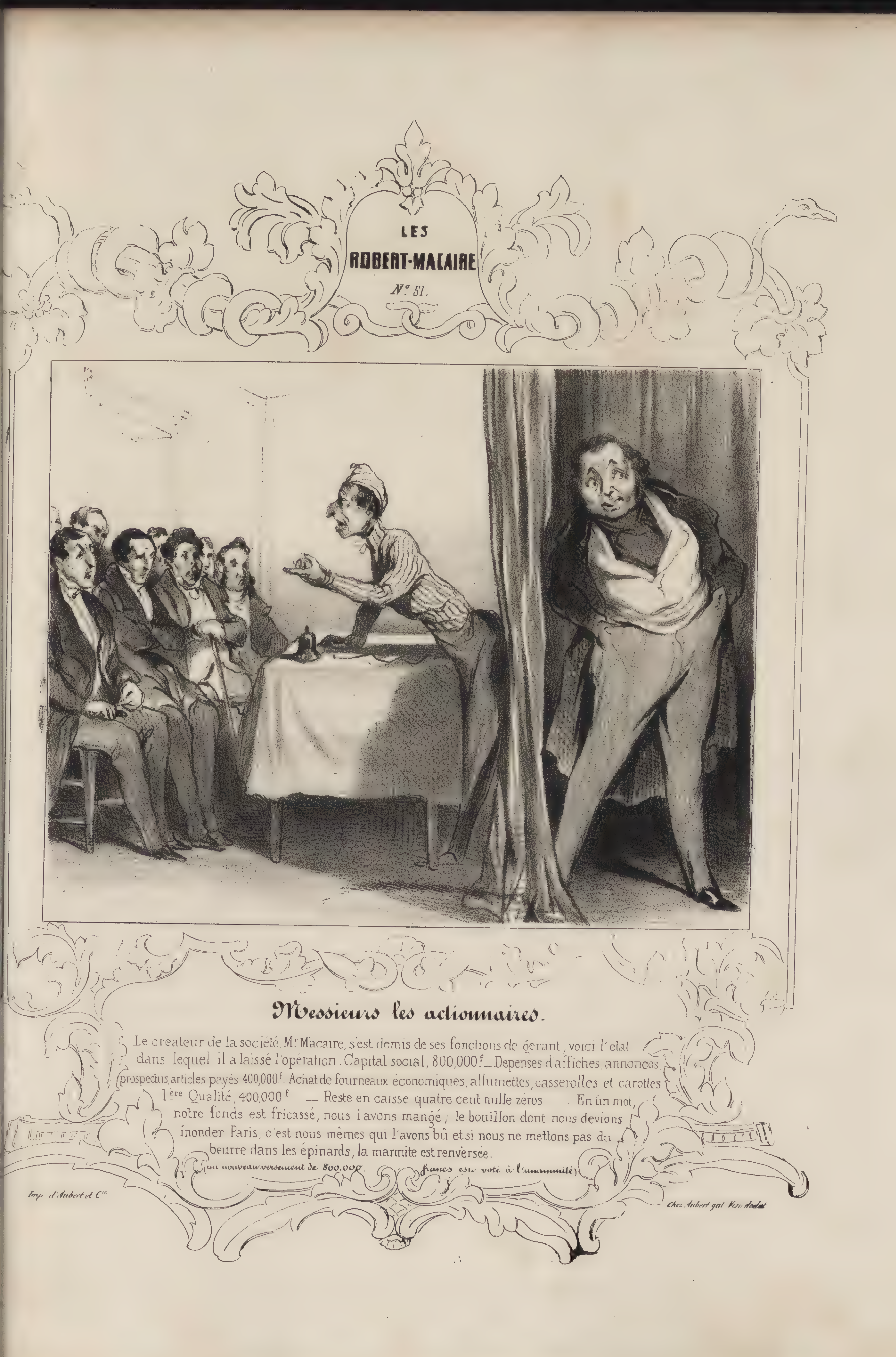
Le vaste et solitaire établissement Macaire ressemble à ces villes asiatiques sur lesquelles la mort et le temps ont passé. Macaire se sied près des morceaux de pain tendre montés en pyramides; les hautes piles d'assiettes sont là debout comme des fantômes muets et immobiles; on dirait Marius sur les moellons de Carthage, ou feu M. de Volney devisant sur des fragments de soupières, dans les antiques ruines de Palmyre....

Bertrand, hélas! ne voit rien venir; il ne voit que le sucre des beignets qui poudroie, et l'épinard qui verdoie... Enfin, une portière des environs vient faire une confidence au gérant de la grande entreprise, qui est au moment d'être brûlée, moralement parlant. Voici ce qu'elle dit :

— Le bruit s'est répandu que le nourrisseur du genre humain a passé un traité secret avec toutes les cuisinières de Paris et tous les restaurateurs de la banlieue : il leur achète à cinquante pour cent les débris de leurs provisions de la veille, qu'il donnera le lendemain à ses clients; on sait qu'il a acheté à la Halle onze mille œufs frais dont le plus jeune était âgé de soixante jours; on a eu vent d'une proposition faite à un vétérinaire, qui doit cacher dans la profondeur des marmites de Macaire bien des victimes qui n'appartiennent pas à la race bovine.

Pour achever la ruine de l'établissement, poursuit la messagère, tous les restaurateurs à vingt-deux sous viennent d'ajouter un plat à leur ordinaire, et ils donnent, au dessert, un mouchoir à chaque convive.

Ce dernier trait anéantit M. Macaire. Il comprend qu'il y a des tempêtes contre lesquelles le meilleur pilote ne peut lutter. Il livre toutes ses provisions à l'appétit de ses deux factionnaires et de la désolante por-



Messieurs les actionnaires.

Le createur de la société, Mr Macaire, s'est demis de ses fonctions de gérant, voici l'etat dans lequel il a laissé l'opération. Capital social, 800,000f — Depenses d'affiches, annonces, prospectus, articles payés 400,000f. Achat de fourneaux économiques, allumettes, casserolles et carottes 1ère Qualité, 400,000f — Reste en caisse quatre cent mille zéros. En un mot, notre fonds est fricassé, nous l'avons mangé ; le bouillon dont nous devions inonder Paris, c'est nous mêmes qui l'avons bû et si nous ne mettons pas du beurre dans les épinards, la marmite est renversée.

(un nouveau versement de 800.000 francs est voté à l'unanimité)

Imp. d'Aubert et Cie
Chez Aubert gal Véro dodat

tière, à qui le récit a donné un appétit monstre, et le gérant abandonne ses biftecks et se retire dans ses lares.

La nuit porte conseil.

Le lendemain, les actionnaires sont réunis en assemblée générale. Avant l'ouverture de la séance, ils ont déjeuné avec les provisions délaissées; ils ont été même autorisés à emporter quelques échantillons pour leur famille.

Macaire est absent. C'est Bertrand qui prend la parole : il fait le récit des événements de la veille; mais il cache le véritable motif de l'abandon. Peut-être quelque actionnaire crierait-il comme un âne s'il apprenait qu'on a voulu mettre le cheval en filet de chevreuil et fausser le baptistaire de l'œuf à la coque. Bertrand lève un autre lièvre. Il prouve aux actionnaires que ce sont les économies mal entendues qui ruinent les meilleures entreprises. — Vous avez été, Messieurs, dit-il, un peu chipotiers..., passez-moi le mot...

Un actionnaire se lève et demande la parole.

— Après moi, dit Bertrand; je sais d'avance ce que vous voulez dire : Vous avez été grands pour les moellons...; vous n'avez pas été durs pour le fer; pour le chapitre des viandes cuites nous avons été crus sur parole; vous avez marché grandement dans les voies du charbon; mais, Messieurs, vous rappelez-vous que vous nous avez refusé au budget la dépense de l'étamage des casseroles..., question sanitaire qui a échoué.

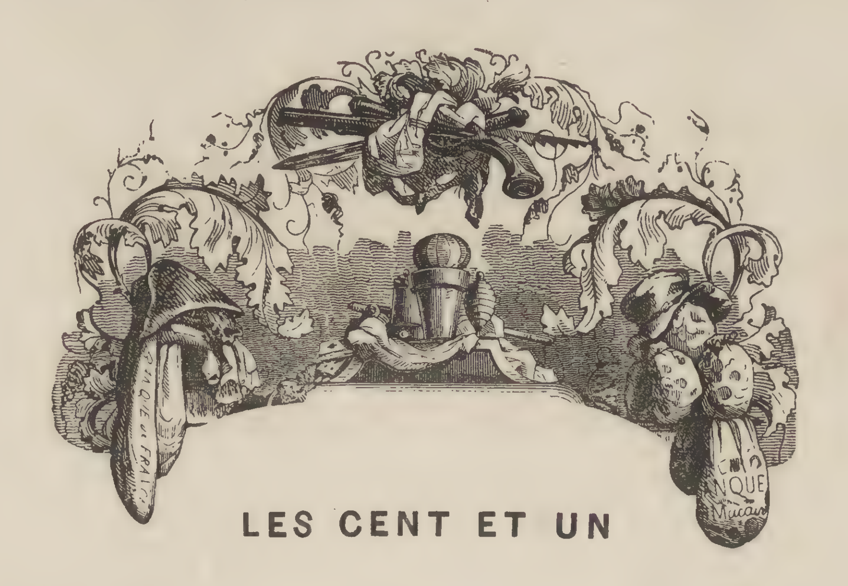
L'ACTIONNAIRE. — Vous demandiez deux cent mille francs...

— Ce n'était que dix sous par casserole : vous nous avez refusé, nous avons donc été obligés d'opérer avec du cuivre non étamé; bientôt le vert-de-gris s'y est mis. Malgré cela, Messieurs, nous aurions rempli nos obligations envers le public, nous n'aurions pas retardé l'heure du service sous le prétexte puéril de quelques coliques. Mais le public, moins brave que nous, a reculé, et il n'a pas voulu mordre; alors, le créateur de la société, M. Macaire, s'est démis de ses fonctions de gérant. Voilà l'état dans lequel il a laissé l'opération. Capital social : 800,000 fr.; — dépense d'affiches, annonces, prospectus, articles payés, 400,000 fr.; — achat de fourneaux économiques, allumettes, casseroles, et carottes première qualité, 400,000 fr. — Reste en caisse 400,000 zéros. En un mot, notre fonds est fricassé, nous l'avons mangé; le bouillon dont nous devions inonder Paris, c'est nous-mêmes qui l'avons bu, et si nous ne mettons pas du beurre dans les épinards, la marmite est renversée.

Après cette brillante improvisation, un nouveau versement de 500,000 f. est voté à l'unanimité.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 52. —

Robert-Macaire suicide.

A son réveil, madame Simonnot, rentière du Marais, est encore sous l'impression d'un affreux cauchemar. Toute la nuit son coquin de neveu, Robert-Macaire, a dansé sous ses yeux le galop avec les trois Parques; il a fait un en-avant-deux de cancan avec la Mort, et des chauves-souris sifflaient un air de Musard et battaient la mesure à coups d'ailes.

Madame Simonnot allait se résigner à prendre son café, quand sa domestique lui remit une lettre.

— C'est de Robert, de mon Benjamin! s'écrie la bonne tante. La joie rallume un peu son regard quasi-séculaire; mais le plaisir est de courte durée. A la première phrase madame Simonnot jette un cri, et laisse tomber l'épître. Elle a lu ces mots :

« Mon honorable tante, quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus.... »

Madame Simonnot comprend qu'il y aurait perte de temps à lire les considérants de l'arrêt que son neveu porte contre sa propre existence; elle ne prend même pas la peine de mettre son chef à couvert sous son chapeau serin; elle part en pantoufles, comme une figurante qui va à la répétition; elle sort dans le simple appareil d'une femme d'âge qu'on vient d'arracher à sa tasse de café.

La tante entre chez Robert-Macaire au moment où le neveu allume du charbon dans un réchaud portatif.

— Arrête, malheureux! s'écrie madame Simonnot. Dieu soit béni! j'arrive à temps.

— Vous arrivez à temps, ma tante, pour m'empêcher de faire cuire ma côtelette.

— Robert, tu mens! le réchaud n'était pas destiné à saisir du mouton. C'est toi, ingrat, mauvais cœur, tête folle, qui voulais trancher avec de la braise le fil de tes jours. Tu ne comptais pas sur la rapidité de la petite-poste quand tu m'as avertie de ton projet de départ. Heureusement, les facteurs vont en omnibus, et j'arrive pour t'empêcher de partir.

— Vous voulez m'empêcher de partir! cependant j'ai promis; nous sommes six camarades qui faisons route ensemble.

— Six suicides! quelle boucherie!

— Je ne vous comprends pas, ma tante.

— Robert, tu veux dire adieu à l'existence. Je t'ordonne de vivre; je veux que tu vives, longtemps et bien. Commence par me jeter ce charbon par la fenêtre.

Robert-Macaire arrive à comprendre que sa tante n'a pas compris son épître; la sensibilité de son honorable parente vient de se révéler, il n'est pas homme à en perdre le profit...

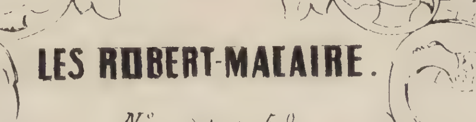
— Eh bien, oui, ma tante; puisque vous êtes tombée chez moi comme une bombe, j'avoue que j'avais l'idée fixe de filer de ce monde comme une chandelle romaine.

— Voilà le ricochet de l'inconduite, mon cher neveu; voilà ce que c'est que de n'avoir rien à soi : dans le malheur, on ne peut rien avoir des autres.

— O vérité poignante!... Vous avez raison, ma tante; je suis un misérable, un mange-tout, un propre à rien; je n'ai plus le sou, je vais me brrrrûler la cervelle...

— Malheureux! que dis-tu?

— Oui, je veux mourrrrir!



Exploitation du suicide.

_Vous avez raison, ma tante, je suis un misérable, un mange tout, un propre à rien, je n'ai plus le sou, je vais me brrrûler la cerrrvelle! ..... __ malheureux! que dis-tu? __ Oui, je veux mourrirr!.. _ Non! non! je payerai tes dettes, je te donnerai tout ce que j'ai, ne te tues pas!.. _ Ma tante, c'est pour vous obéir, car je suis bien las de la vie!

Imp. d'Aubert et Cie.   Chez Aubert, pl. de la Bourse

— Non, non! je paierai tes dettes, je te donnerai tout ce que j'ai; ne te tue pas.

— Ma tante, c'est pour vous obéir, car je suis bien las de la vie : mon crédit est ébranlé par un retard de dix minutes dans mes engagements.

— Pauvre garçon! comme il tient à faire honneur à sa parole et à sa signature!

— Un homme dont le seing est compromis doit se faire sauter la tête.

— Tais-toi donc, Robert! J'ai encore un sac de mille francs caché dans une chaufferette à double fond...

— Un sac de mille francs, ma tante! Je ne le prends qu'à une condition, c'est que vous préleverez d'abord les intérêts à six du cent.

— Eh bien, soit!

— Et, à cette condition, j'accepte deux ou trois sacs pareils. S'il s'en trouve quatre dans votre réserve, je consens à ce qu'on ne les sépare pas; je les accepte tous quatre.

Ma tante, ma bonne tante, puisque nous en sommes sur le chapitre des confessions, et que mon intention, à mon heure dernière, était de vous révéler toutes mes fautes, je dois vous avouer que j'ai encore un poids sur la poitrine. Vous savez la jolie maison de campagne de mon oncle...

— Celle qu'il t'a louée près de la forêt de Fontainebleau? L'aurais-tu vendue dans ton aveuglement?

— Oh! non, ma tante, Dieu merci! mais je l'ai fait démolir.

— Démolir?...

— Et j'ai vendu les matériaux; maintenant, à la place de la propriété, il y a un champ de carottes... de Flandre.

— Monstre!

— Ma tante, laissez-moi allumer derechef mon fourneau!

— Allons! je te passe encore ces carottes. Ton oncle n'en saura rien: je dirai que c'est l'ouragan qui a renversé l'immeuble, et que la malveillance a emporté les moellons.

— Amour de tante, va! Un papier s'échappe de la poche de madame Simonnot : c'est la lettre de Macaire.

Rassurée sur le sort de son neveu, elle la parcourt et lit : « Mon honorable tante, quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus.... à Paris, je serai avec quelques amis à l'île Saint-Denis où je vous prie de m'expédier quelques fonds pour faire douce vie. »

— Robert, tu as floué ta tante!

— Enfoncé, ma tante! dit Robert en écho. Ne lui donnons pas le temps du dédit, allons exhumer le trésor de la chaufferette.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 53. —

Robert-Macaire marbrier.

Dans tout il y a une affaire : ce mot est digne du siècle où naquit l'illustre héros de notre Odyssée. L'ami de Bertrand réduit toutes les affections, toutes les joies, toutes les souffrances humaines aux proportions de la spéculation; il les pèse dans le peso-stère du trafic.

Tous les habits vont à la taille de Macaire, par cette raison que sa taille va à tous les habits; sa langue s'est habituée à tous les idiomes des treize cent quatorze professions dont l'*Almanach du Commerce* constate l'existence plus ou moins légale.

Nous avons déjà vu ce Protée, style mythologique, ou, si vous l'aimez mieux, en langage théâtral, ce physionomane, sous trente masques divers, dans lesquels sa figure s'est enchâssée adroitement.

Nous avons vu cette individualité phénoménale se faisant banquier, se préparant à enfoncer la Banque de France en particulier, et généralement tout ce qui peut être enfoncé:

Philanthrope, Macaire a fait de la morale en actions... de 250 fr.;

Escompteur, il nous a offert en à-compte de la moutarde blanche et des socques articulés...;

Houilleur et fouilleur de mines, il a prouvé victorieusement qu'il ne fallait chercher du charbon que là où on en avait apporté soi-même;

Gérant d'un journal, il a démontré aux actionnaires qu'il fallait toujours donner et ne jamais recevoir;

Avocat, il a plaidé avec succès la circonstance atténuante, et n'a exigé pour honoraires qu'une simple paire de bottes;

Médecin, il nous a conviés à ses consultations gratuites, et n'a exigé de nous que vingt francs pour les fioles de sa pharmacie, qu'il offre de reprendre pour dix centimes, au comptant;

Avoué, il a développé cette belle maxime : Il vaut mieux perdre quinze cents francs et gagner un procès, que de perdre un procès en gagnant quinze cents livres;

Restaurateur, il a exploité la carotte en grand, il a mis les actions et les asperges en coupe réglée;

Accusé, il a presque jugé ses juges, et a prouvé qu'il ne manquait pas de jugement;

Mendiant, il a rappelé avec fruit les titres de sa famille à la reconnaissance de ses concitoyens;

Journaliste, il a tenu la plume avec ce talent qui le caractérisait quand il tenait la casserole culinaire ou la queue de la poêle des affaires par actions;

Agent matrimonial, agent d'affaires, agent de renseignements, professeur d'industrie, libraire, banquier, juré, boursier, père de famille, notaire, membre de comité de bienfaisance, il n'a failli à aucune des conditions d'intelligence réclamées pour l'exercice de ces professions libérales.

Maintenant, notre héros descend pour un moment des hautes sphères dans lesquelles il planait comme une passagère hirondelle.

Il a revêtu l'habit de deuil; le mouchoir de batiste s'est trempé de larmes échappées à une douleur improvisée; l'expression souffrante de sa figure trahit l'ébranlement de cette âme sensible.

Une domestique n'a pu tenir aux sanglots de Robert-Macaire, qui a demandé à être introduit près d'une jeune femme, dont la douleur est plus muette que celle du visiteur.





Un homme sensible . . . . à juste prix.

Hélas ! Madame vous avez eu le malheur de perdre Monsieur votre fils ?..
Ah! Monsieur . Que voulez-vous Madame nous sommes tous mortels !..
C'était un homme bien honorable que M.r votre fils . Un enfant de quatre ans
si beau, si gentil ! Mais Monsieur, à qui donc ai je l'honneur de parler ?
Madame, je suis marbrier et je viens vous offrir un mausolée je les fais à
tous prix et comme je sympathise vivement avec votre
douleur, je serais bien aise de travailler
pour vous Madame

(On le met à la porte)

— Hélas, Madame! dit en s'inclinant M. Macaire, qui prend, pour le dialogue, une voix de chevreau ému; hélas, Madame! vous avez eu le malheur de perdre monsieur votre fils!...

— Ah, Monsieur!

— Que voulez-vous, Madame, nous sommes tous mortels! C'était un homme bien honorable, monsieur votre fils!

— Un enfant de quatre ans, si beau! si gentil!... Mais, Monsieur, à qui donc ai-je l'honneur de parler?

— Madame, je suis marbrier, et je viens vous offrir un mausolée; j'en fais à tous prix; et comme je sympathise vivement avec votre douleur, je serais bien aise de travailler pour vous, Madame.... Voulez-vous permettre que je mette sous vos yeux mes croquis et mes échantillons tumulaires? Un de mes amis, qui fait la romance en gros pour messieurs les marchands de musique, se charge des épitaphes; un professeur surnuméraire de botanique, attaché au Jardin-des-Plantes, soignera les plantes de votre jardin, ou plutôt du jardin de feu monsieur votre fils; les émanations des fleurs sont comme les exhalaisons de la pensée, qui survit à la mort et perce le gazon pour venir répondre à la pensée de l'ami des tombeaux.

On est marbrier, Madame, mais on n'a pas le cœur comme sa marchandise; on comprend la poésie du regret et du souvenir; la pierre est notre esclave, et ne doit qu'obéir. C'est à moi que l'on doit la tombe de l'inventeur du télégraphe, sur laquelle j'ai placé l'instrument mobile des dépêches aériennes, contraste avec l'immobilité de celui qui repose sous la pierre; c'est moi qui ai posé une veilleuse qu'on allume deux fois par an sur les cendres du premier introducteur du gaz hydrogène à Paris; pensée consolante et conciliante, qui apprend que toutes les haines, toutes les rivalités s'éteignent dans la tombe, et que l'huile y brûle sans passion près du gaz; c'est à moi qu'on a dérobé le plan de l'épitaphe-prospectus qui signalait la douleur d'une veuve inconsolable, et indiquait l'adresse de son magasin; c'est moi qui ai érigé à la femme d'un gendarme un monument en asphalte, avec ces mots sculptés en bitume fébrifuge :

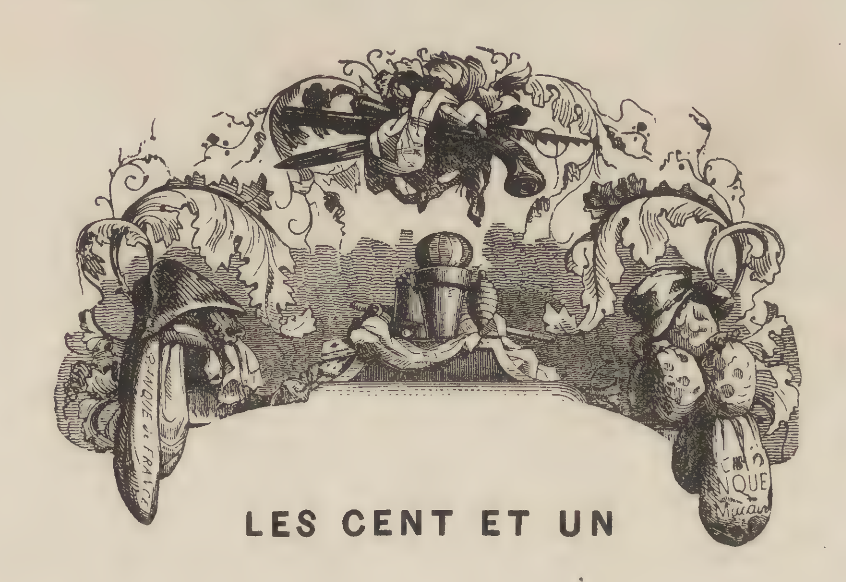
Ci-gît une pauvre mère;
Elle est morte d'un cancer,
Jugez comme elle a souffert...

La douleur de la mère ne peut tenir à cette burlesque citation..... Elle fait jeter le marbrier à la porte.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 54. —

Robert-Macaire invité.

Bertrand, travesti en secrétaire intime de Robert-Macaire, lui remet une invitation à dîner, adressée par le chef d'une des premières banques industrielles de Paris : Robert-Macaire, étendu dans son fauteuil, laisse percer un mouvement de mauvaise humeur contre celui qui lui présente la missive.

— Mon Dieu, Bertrand ! dit Macaire, vous ne vous formerez jamais ! il faudra que je vous réforme ! Comment, vous ne comprenez pas qu'il est des invitations que je ne puis accepter? Vous raisonnez toujours dans l'intérêt d'un appétit animal. Dans le siècle où nous sommes, il faut savoir refuser à dîner. Je sais très-bien que je ne vous ai pas nourri dans ces principes-là...; mais il arrive un temps, par exemple, au dessert de la

vie, passez-moi l'expression, où il faut mettre de l'eau dans son vin, et ne plus agir comme on faisait au commencement du repas de l'existence, même allégorie que ci-dessus.

Diable ! respectons les convenances, Monsieur ! M. Durand, un homme taré, un parvenu dont la fortune vient on ne sait d'où... Je ne puis pas accepter une invitation comme celle-là..., je ne puis pas m'encanailler, c'est impossible.

— Le domestique de M. Durand, que j'ai connu dans mes voyages, dit que vous avez connu son maître à l'époque des vôtres.

— Comment ! à l'époque de mes maîtres?

— Non! à l'époque de vos voyages.

— Ce garçon-là sera amphibologique toute sa vie!

— Quel garçon? celui de M. Durand?

— Imbécile! c'est de toi qu'il s'agit!..... Ah çà, monsieur Bertrand, est-ce que vous auriez la prétention de me mener et de faire ici le Mentor? Dites au domestique de M. Durand que je ne dîne jamais.

— Alors il vous invitera à déjeuner.

— Que je ne déjeune jamais, que je ne soupe jamais ; enfin que je ne mange jamais.... hors de mon domicile politique ; ajoutez encore que je ne reçois personne à l'heure des repas, car un intrigant de la force de M. Durand serait homme à faire une entrée chez moi, entre le potage et le hors-d'œuvre.

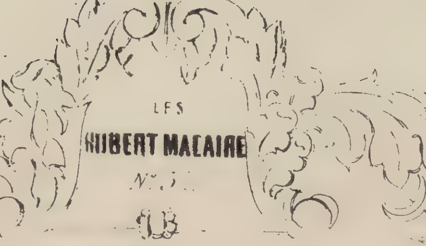
Mais s'il fallait reconnaître tous ceux qu'on a vus ou rencontrés sur les grandes routes et dans les bois, on n'en finirait plus avec les politesses.

Je ne fais fi de personne ; je trinquerais volontiers avec un villageois, si le villageois offrait de boire à mes vertus ou à mes travaux industriels ; si c'était à huis clos, je le dispenserais même de me dire son nom : mais dans un acte public, comme un dîner d'apparat, dans une solennité avouée, comme un repas auquel on est convié par lettre autographiée, on se doit à soi-même, à sa propre conscience, à la considération dont le vulgaire vous honore, de savoir le juste poids de la moralité de l'amphitryon.

Ces maximes sont nouvelles pour toi, Bertrand. Leur application te trouvera longtemps encore récalcitrant. Tu bois, comme on dit en termes vulgaires, tu bois volontiers avec celui qui paie ; tu ne connais que l'échelle sociale de la soif; tu juges l'homme au plus ou moins d'empressement qu'il met à t'offrir quelque chose. Je dois être plus sévère, mon ami ; je dois être d'autant plus rigoriste que tu l'es moins.

— Je suis philosophe, et ne demande pas un billet de confession à ceux qui m'offrent de me rafraîchir.

— Ne t'échauffe pas, Bertrand ! Si je vivais comme toi dans une sphère



Diable ! respectons les convenances.

– Mais Mr l'Intendant prenez donc garde a vos invitations ! ..... Vous manquez à toutes les convenances ! .... Comment, vous portez sur votre liste un Mr Grippardin, un homme taré ! .... un Mr Durand dont la fortune vient on ne sait d'où ! que diable Mr Bertrand Si je vous laissais faire vous finiriez par vous encanailler..

moyenne, j'aurais probablement ton laisser-aller; je ne mettrais pas le fricandeau du prochain à la question, je ne promènerais pas la torche de l'enquête autour du perdreau truffé. A diverses époques de la vie, j'ai bu avec la maréchaussée la piquette de la grande route; dans les vallons solitaires où nous cachions nos têtes réclamées par un code ennemi de la vieillesse, je me suis souvent désaltéré dans le courant d'une onde plus ou moins pure, et souvent j'ai bu dans des tasses qu'avaient effleurées des lèvres peu virginales. Si les hasards de la vie m'envoyaient, dans un chemin de traverse, un des anneaux vivants de la grande chaîne de Toulon, je ne voyais en lui qu'un homme couvert d'une veste rouge, et altéré, je buvais. Avec les myriades d'actionnaires, dans mes nombreuses commandites, j'ai accepté le repas de corps, et même j'ai poussé le cynisme jusqu'à servir et à découper. Mais alors, Bertrand, c'est moi qui étudiais les hommes, et aujourd'hui les hommes m'étudient. Il y a des gageures, de fortes gageures sur ma valeur réelle; il y a conflit entre mes contemporains: ils ne savent pas si je parodie sur terre Cartouche ou saint Vincent de Paul, et ils ne le sauront jamais; mais pour cela, il faut que j'oppose l'adresse à la ruse. On veut me peser, c'est à moi de fuir la balance. On me surveille, je me surveille moi-même avec des yeux qui valent mieux que ceux de mes sbires.

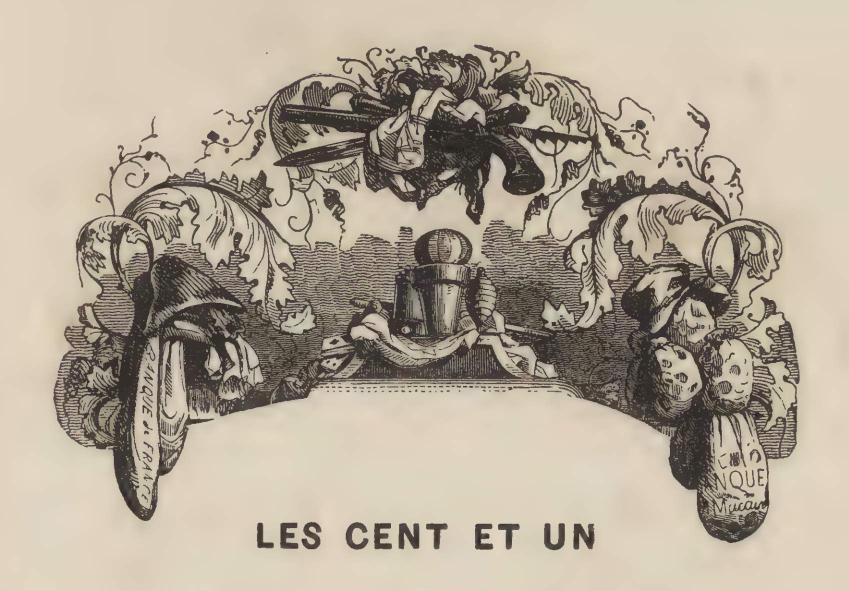
Les invitations à dîner sont un de leurs grands moyens. Ils espèrent voir l'homme à nu, au moment des irrigations de l'Aï, ils veulent me tenter par le chant des sirènes; puis, à côté, les saint Jean-Bouche-d'Or de la finance porteraient un toast à l'usure ou à l'agiotage, pour connaître la devise de mon drapeau... Il y a même de par le monde un second Érostrate, qui se propose de brûler mes autels; il a parié qu'il parviendrait à me rendre actionnaire d'une tontine quelconque.

Oh, Messieurs! faites pleuvoir les invitations sur mon bureau, chargez l'omnibus des facteurs de poulets à mon adresse, je n'irai point manger les vôtres, ni fléchir devant vos colombes; vos nymphes sont falsifiées, vos vins frelatés...; le coin du feu est mon champ d'asile, mon fauteuil est le trépied de la pythonisse, qui devine et n'est pas devinée; je m'y cramponne de toute la force de mes phalanges.

Suis-je ange, ou diable? génie du bien, ou esprit du mal? Mérité-je l'encens, ou la corde? le cabanon, ou le prix de vertu? la statue, ou la potence?

Le mot est à trouver. Ce ne sera pas chez M. Durand que ce grand logogriphe social sera deviné. Il n'y a que moi, mes maîtres, qui pourrais vous tirer d'embarras. Comme le père Sournois des *Danaïdes*, je n'aurais qu'un mot à dire....., et je ne le dirai pas. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 55. —

Robert-Macaire charitable.

John, portez ces cinq cents francs à M. le curé, pour les pauvres de la paroisse; qu'on sache bien que c'est moi qui les donne!

— Oui, monsieur le comte..... J'oubliais de dire à Monsieur que cet homme est revenu.

— Quel homme?

— Ce pauvre homme qui prétend être un ami de monsieur le comte; il s'appelle Bertrand.

— Bertrand?... Bertrand!... je ne connais pas ça. Dites toujours que je n'y suis pas.

— Mais c'est qu'il insiste, il persiste et même il résiste; on ne s'en défait pas facilement. Avant-hier il m'a dit : Dis à ton maître que pour le

voir, je ferai peut-être un tour de force; et il a ajouté : M. de Saint-Macaire sait ce que c'est qu'un tour de force...

— Je ne comprends pas le calembour.

— Puis il s'est radouci, et, d'un air un peu hypocrite, il a ajouté : Ton maître et moi avons été longtemps à l'école....

— D'abord, il ment; je suis élève du Prytanée.

— Eh bien! il dit que vous avez été avec lui à l'école du...... Ah! j'y suis..., à l'école du malheur...

— Connais pas cette école-là!

— Il m'a prié encore de vous rappeler que vous aviez travaillé ensemble en mathématiques, et il avoue qu'il était moins fort que vous en soustraction; comme les mathématiques n'allaient pas beaucoup, il prétend avoir été votre associé dans les fers...; peut-être a-t-il voulu parler des fers creux. Puis, il m'a encore raconté qu'en garnison à Toulon, vous aviez eu un mal de galère.

Macaire à part. — Ce polisson de Bertrand a la bosse de la mémoire développée d'une manière atroce. Il faut que j'avise au moyen de la lui faire rouler sous d'autres climats.

— Et puis, après toutes ces conversations, il a pris...

— Qu'est-ce qu'il a pris?

— Il a pris une chaise, en me disant : Il faut que je vous conte une chose renouvelée de M. Odry et du théâtre de la Porte-Saint-Martin; il a ajouté : Ça pourra faire pièce à ton noble maître; et il a commencé ainsi son récit :

« Pour lors, il y avait une fois, dans le Puy-de-Dôme, une jolie fille qui était meunière, et même que son moulin et elle-même étaient très-recherchés en mariage. Dans le village où étaient le moulin et la meunière, il n'y avait pas de jolis garçons du tout, du tout. Pour être meunier, il n'y a pas besoin d'avoir du physique, que disait la meunière; mais pour être mon mari, il n'y aurait pas de mal d'être un peu agréable. »

M. Bertrand s'arrêta un moment, et but un coup de vin qu'il s'offrit.

— Que diable me raconte-t-il là?

— Quand M. Bertrand eut bu, il continua son conte : « La meunière était vraiment bien embarrassée, parce que chacun la pressait d'en finir; le curé lui-même lui disait : Meunière, ça n'a pas de raison d'être si longtemps à vous décider : je sais que vous avez une passion dans le cœur, et qu'elle est bien plus longue que celle de feu Notre-Seigneur, car il y a plus de cinq ans qu'elle vous pâlit et vous rend le teint farine, sans comparaison avec celle de votre moulin. La meunière répondait par un gros soupir; mais une fois, v'là qu'elle pousse un cri de joie qui fit



N° 55.



La fortune fait oublier les amis.

_Jonh ! portez ces 500 f. à Mr le Curé, pour les pauvres de la paroisse. Qu'on sache bien que c'est moi qui les donne ___ Oui, Mr le Comte...... J'oubliais de dire à Mr que cet homme est revenu _ Quel homme? _ Ce pauvre homme qui prétend être un ancien ami de Mr le Comte, il s'appelle Bertrand. Bertrand Bertrand ! je ne connais pas ça, Dites toujours que je n'y suis pas.

Chez Aubert, gal. Véro dodat

Imp: d'Aubert et Cie

pivoter toutes les girouettes d'alentour : elle avait vu derrière un buisson l'objet de sa tendresse, qui voyageait avec un bâton et un mouchoir bleu à carreaux, dans lequel étaient son paquet et ses papiers. — C'est lui ! c'est elle ! qu'ils se dirent. Le jeune homme, qu'on n'avait pas vu depuis neuf ans, dit qu'il raconterait, une autre fois, ses aventures, mais qu'auparavant il désirait se rafraîchir et se marier. On lui versa à boire, et les cierges de l'église s'allumèrent. Au théâtre on ne connaît pas la publication des bans, ça ralentirait l'action, » à ce que disait M. Bertrand.

« Voilà le nouveau venu bien heureux : il met une veste blanche, un pantalon blanc, un chapeau blanc; enfin, le voilà déjà meunier et bientôt époux, quand, au clair de la lune, se présente un convive qui n'était pas invité, et qui est habillé d'une façon fort singulière, n'ayant qu'un bas, un quart de soulier, et à peu près un demi-chapeau. Il dit qu'il veut parler au meunier. Le meunier arrive, et, à la vue du particulier, il blanchit le plus qu'il est possible. Il reconnaît dans ce nouveau venu un ami intime qui a été forçat avec lui; car le meunier avait été à Toulon, rien que ça. L'ami du meunier lui dit qu'il vient, sans façon, danser à la noce et partager la dot. — C'est trop fort, dit le meunier, tu ne feras pas un pareil trait à un ami; je ne te refuse pas à boire, mais pas de dot. — Je veux un peu de dot. — Tu n'en auras pas. Là-dessus, querelle, bataille; le meunier reçoit un coup de pistolet de son ami, il va tomber dans la coulisse; la meunière arrive les cheveux épars, elle ouvre la veste du blessé, cherche la balle. Qu'est-ce qu'elle aperçoit ? les deux lettres T. F., gravées à vif sur l'épaule de son chéri ! T. F., dit l'assassin, ça signifie galérien !.... Ce n'est plus qu'un cri d'horreur !.... tout le monde va s'évanouir, quand le blessé revient à lui. On s'explique, et heureusement tout s'arrange, parce qu'on reconnaît que les deux lettres T. F. ont été mises à tort, par la justice, sur l'épaule en question; on se console en pensant que ces deux lettres se trouvent heureusement former le chiffre de Thérèse et de François, les deux époux. On s'embrasse, et la toile tombe. »

— C'est de l'histoire ancienne, John, qu'on t'a contée là..... C'est du drame classique que tu nous narres. Que peut avoir de commun avec ton maître et M. Bertrand le mélodrame des *Deux Forçats* ? quelle morale M. Bertrand tire-t-il de là ?

— C'est celle-ci, monsieur le comte : il dit que ça prouve qu'il y a bien des grands seigneurs meuniers qui n'oseraient pas ôter leur robe de chambre.

— Ce M. Bertrand est sans doute quelque moraliste malheureux !....... Donne-lui deux sous, et dis que je pars demain pour une tournée philanthropique. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 56. —

M. et Mme Macaire en délicatesse.

Quand M. Macaire crut tenir la fameuse dot d'Éloa de Wormspire, quand il compta les châteaux et leurs dépendances, dont la description tenait onze pages du contrat nuptial sur recto et verso; quand il vit dix tiroirs pleins de vieux cachets blasonnés aux armes des Wormspire, il ne put retenir un cri de joie; il passa un entrechat, et, toujours à la réplique pour les refrains applicables à sa position, il entonna d'une voix inspirée :

L'hymen est un lien charmant.

Mais quand arriva le jour néfaste des révélations, quand Éloa tint le langage que vous savez; quand il fut mathématiquement démontré que le

patrimoine mutuel des époux ne montait pas à la somme exigible par le percepteur du Pont-des-Arts, pour le passage d'un bipède, M. Macaire, par une de ces pensées soudaines qui font naître en lui les grandes résolutions, s'appliqua un proverbe qu'il traduisit ainsi : Quand le fourrage dotal manque au râtelier de la communauté, les conjoints se.....

— J'aime mieux battre le pavé..., ajouta-t-il, et le battre seul. Je laisserai mon fils à sa mère, afin qu'elle ait quelqu'un pour essuyer ses larmes, si elle a des larmes à essuyer.

M. Macaire prit son chapeau, n'ayant pas le choix de prendre celui d'un autre, il demanda le cordon, et dit au portier : Je ne rentrerai pas.

Le concierge crut devoir ajouter : — Cette nuit?

— Cette nuit et toutes les autres nuits idem..., riposta Macaire. Je deviens une âme en peine..., je vais errer... Si le facteur a des lettres pour moi, je vous autorise, concierge, à faire écrire au dos : domicile inconnu, ou plutôt domicile très-connu..., la voie publique.

Madame Macaire parcourut toute l'échelle harmonique du désespoir; elle étourdit les voisins, pendant toute une semaine, de la gamme de sa douleur. . . . .

.
.
.
. ri! point d'orgue! je
. ma viens
. mon de
. dre per
. per dre
. de mon
. viens ma
. — Je ri!

Le besoin de consolation lui suggéra la pensée de tricoter des bretelles pour un jeune homme porteur de jolies moustaches, et de papiers qui prouvaient à peu près que le porteur était un cousin de Wormspire; par conséquent les Wormspire femmes devaient être ses cousines : c'est ce que l'éloquence put enfin persuader à la quasi-veuve inconsolable. Le cousin Wormspire, en cousin qui connaît son siècle, fit comprendre à madame Macaire qu'il n'était pas nécessaire d'être dans une mansarde pour déplorer l'ingratitude des hommes; il lui fit comprendre qu'on pouvait se plaindre du sort plus chaudement, sous une robe de mousseline de laine, que sous un peignoir de toile imprimée; enfin, l'aisance et les châles rentrèrent au logis. Le fugitif Robert-Macaire comprit qu'il était temps d'y rentrer aussi.



LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 56.



Abus de l'article 214 du Code civil.

Madame mon épouse vous me laissez manquer de tout vous ne me faites qu'une miserable pension de trois mille balles vous me consignez a vorte porte comme un mendiant, et qui plus est, vous voulez m'eloigner de Paris, m'expatrier, me déporter! . . . Non, non, je quitterai pas la Frrrrance! non, non!! . . . . . Ecoutez: je dois 10,000 f. à mon ami Bertrand, c'est une dette de jeu, une dette d'honneur. je dois à mon gargotier, 525 f. et 10 francs à mon garni, Total 10,555 f. donnez-moi de plus quelques mille frans pour distraire mes chagrins domestiques, et je vous laisserai tranquille parole d'honneur.

Chez Aubert gal. Vero dodat

Macaire voulait bien rompre son ban d'exilé; mais, en émigré fier de son infortune, il voulait, non pas se rappeler lui-même, mais être rappelé.

Un jour, il aperçoit madame Macaire mangeant un petit pâté chez Félix; l'époux, encore à jeun, s'approche en souriant, et tendant la main, dit : — Éloa! quelques miettes du festin....

Éloa, toujours bonne, jette une énorme brioche au perfide.

Le lendemain, Éloa est aperçue au moment où elle paie un cocher de citadine... Macaire s'avance : — Quand on donne deux sous pour boire à un cocher altéré, on ne refuse pas un grain d'or à un mari à jeun....

Eloa fait un cri de surprise...

— Préférez-vous que je vous offre mon bras, Éloa?...

Madame Macaire abandonne sa bourse à son époux, qui la presse (la bourse) près de son cœur, à la hauteur où se trouve la poche de son gilet.

Au spectacle, si Macaire aperçoit madame Macaire dans une loge, il lui fait tenir, par l'ouvreuse, un petit billet ainsi conçu : « Je prendrais volontiers une glace au marasquin, ou une plombière au corinthe...; mais absence totale de capitaux..... » Il dit à la messagère : — Vous direz à ma femme que je suis fortement altéré, et que je me trouve sans monnaie. Madame Macaire remet sa bourse à l'ouvreuse.

Ces diverses escarmouches ne sont que des jeux d'enfant pour Macaire. Le jour de la bataille décisive avance; après avoir quelque temps peloté, il faut enfin faire la grande partie. L'illustre exilé se présente au domicile conjugal : il sonne à rompre les sonnettes, fait tourner sur ses talons la récalcitrante soubrette qui refuse l'entrée, et, arrivant en présence de son épouse et du cousin Wormspire, il s'écrie : — Madame mon épouse, vous me laissez manquer de tout! vous ne me faites qu'une misérable pension de trois mille balles, vous me consignez à votre porte comme un mendiant, et, qui plus est, vous voulez m'éloigner de Paris, m'expatrier, me déporter.... Non, non, je ne quitterai pas la Frrrrance! Écoutez, je dois 10,000 francs à mon ami Bertrand, c'est une dette de jeu, une dette d'honneur; j'en dois à mon gargotier 525, et 10 francs à mon garni; total : 10,535 francs; donnez-moi de plus quelques mille francs pour distraire mes chagrins domestiques, et je vous laisserai tranquille, parole d'honneur!

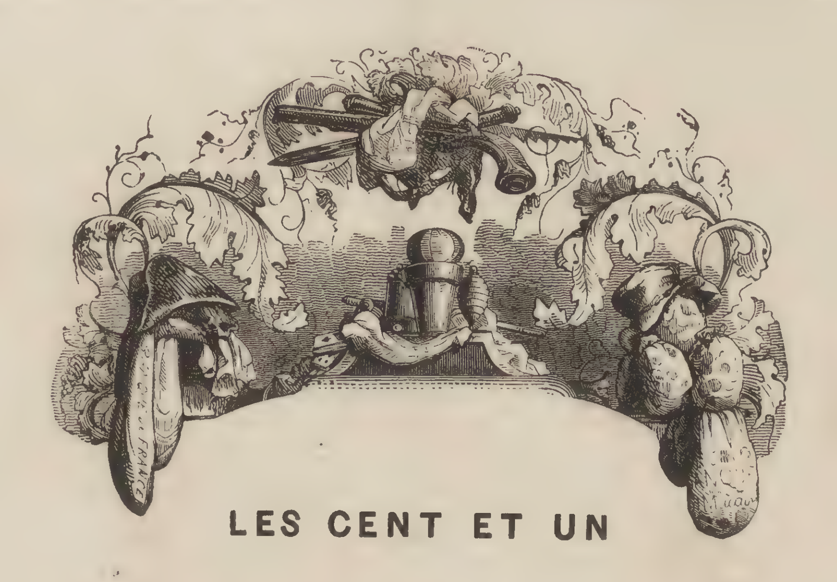
Madame Macaire demande vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Je vous les accorde, dit Macaire; et, pour être exact à l'heure, je prierai le cousin Wormspire de me confier sa montre d'argent ou d'or, n'importe....; il n'a rien à craindre...., je la monterai ce soir avant de me coucher.

M. A.

Paris. chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 57. —

Robert-Macaire Madagascarien.

Nous retrouvons Robert-Macaire dans son ménage, après avoir vu Robert-Macaire en délicatesse avec sa femme, préférer le pavé de la grande cité au parquet du manoir conjugal; nous le retrouvons dans son ménage. Le chef de la communauté est rentré au bercail; l'air frais des nuits parisiennes, la solitude de la voie publique à l'heure où s'éteint le gaz, les tendres harmonies des rayons lunaires caressant les trottoirs de bitume, n'ont plus de poésie pour son âme. Il a retrouvé le chemin du toit d'Éloa, il y est revenu, comme un monarque rentré en grâce qui a beaucoup appris dans l'exil.

Le petit cousin Wormspire, celui que nous avons rencontré quand Robert-Macaire réclama une pension alimentaire d'Éloa, est devenu un di-

plomate, un monsieur décoré de plusieurs ordres qu'il ne porte pas, un monsieur bien en cour, ayant loge aux Italiens, et deux chevaux qui, tous les ans, ont le bon esprit de se laisser gagner le prix de vitesse par des chevaux de prince qui courent beaucoup moins bien qu'eux.

Le petit cousin, grand personnage, est fort assidu chez son parent. Souvent il croit devoir des excuses de son importunité; mais il avoue à M. Macaire qu'il lui en coûterait beaucoup de se voir interdire sa maison.

— Ah! Monseigneur.... (monseigneur ne se dit plus, mais les grands tolèrent ce nom, ils sont assez bons pour ne pas s'en offenser); ah! Monseigneur, dit le mari d'Éloa, je vous prie de ne vous gêner en rien... Il n'y a qu'une personne ici qui puisse blâmer ou approuver, c'est Éloa; si Éloa approuve, ou si elle improuve, alors je fais écho....; elle est le chef d'orchestre de la communauté...; j'attends le coup d'archet, pour jouer dans le ton indiqué.

— Vous êtes la perle des maris, monsieur Macaire!

— J'ai été converti par une livraison du *Musée des Familles*.... Cet ouvrage m'a initié à une nouvelle doctrine qui doit éclipser le saint-simonisme, le fourriérisme et le coissinisme. Je cite seulement ce dernier pour la rime; car il n'a pour lui que de vendre trente-cinq francs, à ses adeptes, des hamacs qui coûtent partout ailleurs dix-huit francs; il est vrai que le chef de la doctrine donne par-dessus le marché, à ses disciples, deux clous pour les accrocher....

— Les disciples?

— Non, les hamacs. Mais revenons à la nouvelle secte. Je veux parler des Madagascariens. Savez-vous ce qui se passe à Madagascar?

Or donc, imaginez-vous que, dans ce royaume, les maris sont très-flattés d'un grand nombre de choses qui affectent les époux de nos contrées.

Quand un étranger aborde chez les Madagascariens, le Madagascarien va chercher sa femme, et il la présente à l'étranger en disant : Ma chère amie, tu vas me faire l'amitié de prendre le thé ou le café avec Monsieur. La Madagascarienne, qui sait combien les époux indigènes sont chatouilleux sur le chapitre de l'obéissance, répond : Mon ami, c'est comme tu voudras. Le mari, né bien plus galant que les époux de notre hémisphère, réplique : C'est au contraire comme tu voudras toi-même. Alors, la Madagascarienne riposte : Je le veux bien. Quand la Madagascarienne prend son thé avec l'exotique convive, le Madagascarien s'endort...

— Ah! le singulier usage!

— Et s'il veut faire une politesse plus grande au noble étranger, et même à l'étranger roturier, le Madagascarien ronfle. Et depuis la fondation de Madagascar, qui remonte à... je ne sais pas à quelle année remonte la



Mon dieu! Monseigneur je suis forcé de partir pour la campagne permettez que ma femme vous tienne compagnie.

Imp. d'Aubert & Cie
Chez Aubert gal. Véro Dodat

fondation de Madagascar..... —Sais-tu, ma bonne amie, à quelle époque remonte?...

— Ça ne fait rien à l'affaire.

— Eh bien alors!... depuis cette époque-là, il n'y a pas d'exemple qu'un Madagascarien se soit éveillé avant que sa femme ait pris la peine de le tirer de son sommeil. S'il s'éveillait, il serait déshonoré à ses propres yeux; en cas de veuvage, il ne trouverait pas de fiancée, et chez les races futures, on dirait, en montrant ses arrière-petits-enfants : Vous voyez bien ces grands petits-fils-là, ce sont ceux d'un homme qui a osé s'éveiller pendant que sa femme prenait le thé avec un étranger.

— Eh bien, monsieur le comte, je suis Madagascarien... Je vais fonder cette secte en France; j'aurai les femmes pour moi.... Le madagascarisme va s'infiltrer dans nos mœurs nationales. Je détrône Saint-Simon, je culbute Fourrier, j'enfonce le révérend père Coissin.

J'émancipe le sexe, seulement sous le rapport de la liberté du tête-à-tête et de la promenade. Je ne touche nullement à la question brûlante de l'hérédité; la mère, comme par le passé, rendra des comptes à sa fille, mais elle n'aura pas de comptes à rendre à son époux, qui n'en demandera plus.

Il est par trop barbare de laisser peser un joug de fer sur l'épouse... Comment! une femme de trente-un ans n'aura pas le droit de dire tout bas à un jeune homme de dix-sept hivers, ou à un vieillard de soixante-treize printemps, *Je crois qu'il pleuvra demain!* ou, *Comment vous portez-vous?* sans qu'un mari ait le privilége, le Code à la main, de venir demander à son épouse ce dont il s'agit!... on n'aura pas le droit, dans un dîner, d'offrir des artichauts à la Barigoule, ou de la charlotte russe à une jeune mère, sans que le mari ait le pouvoir de dire au maître de la maison : Je ne veux pas qu'Hortense, Cécile, Héloïse, Nathalie ou Joséphine mange de cela!... Oh.... oh!... nous allons saper ce vieil édifice social, monsieur le comte! Je veux qu'une épouse soit maîtresse chez elle.....

J'ai déjà la signature de soixante-dix-sept mille femmes. Dans ce moment, je suis attendu pour recueillir des adhésions dans la banlieue et les pays limitrophes. Mon Dieu! Monseigneur, obligé de me mettre en campagne, permettez que ma femme vous tienne compagnie..... Je vous engage même à la catéchiser...; c'est une conversion à faire; le madagascarisme lui répugne...: ça été élevé dans des principes si naïfs!.... Notre timide tante Wormspire était de la vieille roche.... Elle obéissait à notre vertueux oncle Wormspire..... Enfin, monsieur le comte, faites pour le mieux... Éloa, écoute M. le comte, c'est notre parent et notre ami.....

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 58. —

Robert-Macaire lançant une affaire.

Il est un fait bien certain, et qui a été observé non-seulement par tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle, mais encore par les observateurs les moins instruits, et par toutes les personnes qui se sont trouvées en relation d'affaires ou d'amitié avec des moutons, des oies, ou même de ces vulgaires animaux dont la propreté est loin d'être aussi renommée que la voracité, et qui sont connus depuis longtemps sous la dénomination de *cochons*..., sauf votre respect!...

Mais ici, vous m'interrompez, et vous me dites que j'oublie de vous parler du fait..., du fameux fait en question, que je vous ai annoncé au commencement de ma phrase infiniment trop prolongée... Vous avez raison, Monsieur; je reviens donc à mes moutons, c'est-à-dire au fait ob-

servé par quelques auteurs distingués en particulier, et par les trente-trois millions de Français en général.

Voici ce fameux fait : C'est que tous les animaux en général sont extrêmement imitateurs ; pour que trois cents moutons sautent un fossé, il suffit qu'un premier mouton se livre à cet exercice gymnastique. Aussitôt tous mes autres jobards de moutons imitent le mouton acrobate, et dans l'espace d'une minute, tout le troupeau est de l'autre côté du fossé, sans s'être demandé pourquoi, ni sans savoir comment.

Autre fait : Quand on veut prendre au filet une centaine d'alouettes, il suffit d'attacher quelque part une simple alouette, et aussitôt toutes ses compagnes viennent s'abattre sur ce point, uniquement parce qu'il s'y trouve déjà une alouette.

Autre fait : Quand on se promène dans la campagne..... Mais je m'aperçois que c'est bien assez de deux faits pour prouver le premier fait en question, et je quitte immédiatement la campagne où je voulais vous entraîner, pour vous ramener au beau milieu de Paris, séjour habituel de Robert-Macaire, personnage dont j'ai à vous entretenir pour l'instant.

Robert-Macaire, qui s'était livré à des études d'histoire naturelle assez approfondies, surtout sur la classe intéressante des *serins*, autrement dits jobards, ou actionnaires, avait remarqué depuis longtemps tous les faits que nous venons de relater ci-dessus, et, en véritable philosophe, en économiste profond, en politique habile, Robert-Macaire résolut de faire tourner au profit de la spéculation commerciale, des études qui primitivement étaient purement du ressort de l'histoire naturelle.

— Puisqu'il suffit d'un premier mouton, ou d'un premier actionnaire pour faire immédiatement sauter tous les autres dans notre entreprise en commandite, attachons un premier mouton, une première alouette à la porte de notre caisse, et notre fortune est faite. Par suite de ce raisonnement, Bertrand joua longtemps le rôle du premier actionnaire, ou, autrement dit, de l'*allumeur;* mais ce système, quelque bon qu'il fût, n'était d'un rapport fructueux que dans Paris ; la province échappait totalement à l'influence de l'attraction spontanée, puisqu'elle était privée du plaisir de voir sauter le mouton primitif. Aussi Macaire fut-il un jour transporté de joie en trouvant un système qui lui permettait de faire croire à tous les moutons de province, non-seulement qu'un premier mouton sautait en ce moment, mais bien plus, qu'un très-grand nombre de moutons étaient déjà entrés dans le bercail dont il s'était constitué le pasteur. Car notre gaillard écrivait volontiers sur son chapeau, comme le loup de la Fable : *C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.*

Il appelle Bertrand, et lui dit :



Fais imprimer, tirer à 300,000 et empoisonne-z-en la France ... — Comment! nous n'avons pas placé une seule action; nous n'avons une seule demande nous n'avons pas le sou et tu ... — Bertrand! vous êtes bête comme une carpe! Faites ce que je vous dis et vous verrez .....

Chez Aubert, gal. Véro-dodat

Imp. d'Aubert et Cie

— Bertrand, asseois-toi à ce bureau, prends une plume d'oie, du papier à triple colle, et écris ce que je vais te dicter.....

— A qui écris-tu?

— Ça ne te regarde pas!... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas au procureur du roi.... Tu sais bien que depuis longtemps nous avons cessé toute correspondance amicale... Allons!... écris.

Monsieur,

En réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai le regret d'avoir à vous annoncer que les actions de la SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DU CIRAGE INCOMBUSTIBLE *ont été intégralement souscrites. Toutefois, j'ai enregistré votre demande, et, dans le cas d'une nouvelle émission. j'aurai l'honneur de vous en donner immédiatement avis.*

Recevez, etc., etc.

Le Directeur, R.-MACAIRE.

Fais imprimer, tirer à 300,000 exemplaires, et empoisonnes-en la France entière....

— Comment! s'écria Bertrand, en laissant tomber la plume d'étonnement; comment! nous n'avons pas placé une seule action, nous n'avons pas reçu une seule demande, en un mot, nous n'avons pas le sou, et tu.....

— Bertrand! vous êtes bête comme une carpe!... Faites ce que je vous dis, et vous verrez....

Effectivement, trois semaines après, les trois cent mille circulaires dont on avait empoisonné la France produisaient leur effet; ce fut une contagion générale, et presque tous ceux qui furent atteints d'une circulaire se mirent à cracher des écus dans la caisse centrale de la *Société européenne du Cirage incombustible.*

Les quatre-vingt-six départements, y compris la Corse, s'arrachaient ces bienheureuses actions, que le directeur Macaire avait consenti à émettre, à la demande générale du public.

Tous les actionnaires étaient convaincus de l'excellence d'une Société dont les premières actions avaient été si rapidement enlevées; la seconde série que l'on venait de créer devait nécessairement donner une extension prodigieuse aux affaires de la Société, et les plus modestes de nos moutons espéraient des intérêts de cinquante pour cent.

Hélas! six semaines plus tard, tous les malheureux actionnaires de la *Société du Cirage incombustible* s'aperçurent qu'ils étaient brossés d'importance, attendu que le directeur Macaire avait éprouvé la fantaisie d'aller briller à Bruxelles.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 59. —

Robert-Macaire amoureux.

L'AMOUR doit être une opération purement financière à une époque essentiellement commerciale. Un soupir qui ne porterait pas son fruit en espèce monétaire, en nature fusible au creuset, ou transmissible au change, serait réprouvé par notre héros. Le sentiment est un hameçon tendu, non pas au cœur, mais aux bagues, aux bracelets, et jusqu'aux épargnes des beautés qui peuvent mordre à l'appât.

— O mon trésor! s'écrie le galant Macaire, qui vient de recevoir un gage de tendresse depuis longtemps attendu; ô mon trésor! avec quel plaisir j'admire, je caresse le charmant portrait que tu m'as envoyé!... Mais tu l'as fait orner de brillants, quelle folie! ne fais donc plus de ces choses-là, tu me fais de la peine.... Et cette chaîne de montre, comme elle est

belle ! comme elle est riche ! Aussi, je veux à mon tour t'offrir un présent qui te soit agréable, qui te rappelle notre amour, notre bonheur... Je veux te donner une mèche de mes cheveux !

Dans les causeries intimes, Macaire cherche toujours à faire prévaloir ce paradoxe : qu'il est bien plus doux de donner que de recevoir; impudent mensonge que vous entendez gravement répéter chaque jour par ceux qui ne donnent jamais, mais qui recevraient volontiers. M. Macaire est l'homme le plus exact au chômage des fêtes ; il envoie à l'homonyme d'une sainte, un bouquet de violettes avec un quatrain ; et la veille de la Saint-Robert, il déclare hautement qu'il verrait d'un mauvais œil qu'on offrît à lui, Macaire, une épingle en pierreries ou une montre de Breguet. Ne vous avisez pas d'ajouter foi à ses scrupules; avisez-vous encore moins de vous présenter à son domicile avec un simple pot de réséda, il vous casserait sur la tête toutes les porcelaines du monde, si on payait son patron en même monnaie qu'il solde celui des autres.

Macaire sait faire comprendre qu'il n'y a que le plus précieux et le plus dur des métaux qui puisse être le symbole d'une tendresse que le creuset du temps et de l'absence ne peut fondre. — Je suis un homme d'or, et mon âme est de diamant, répète-t-il souvent, et la première pensée d'une femme aimante doit se porter sur ces deux matières, qui rappelleront à Macaire sa valeur représentative.

Il était réservé à M. Macaire de pousser jusqu'au dernier degré du possible l'exploitation de l'amour. Écoutez, et vous verrez qu'il a laissé bien loin derrière lui ses nombreux disciples.

Un jour, M. Macaire se présente dans les bureaux d'une Compagnie d'assurances sur la vie, s'annonce comme un bon parent qui veut laisser après lui une fortune honnête à une jeune personne qui l'est aussi; il désire, en un mot, se faire assurer, et, moyennant paiement subit ou par annuité, faire, à sa mort, un sort à la personne qu'il désigne. On lui donne tous renseignements à cet égard : la Compagnie paiera la somme convenue à la personne déclarée, mais à la condition que M. Robert-Macaire mourra de sa mort naturelle, la prime n'étant pas exigible au nom de ceux qui, pour quitter la vie, prennent la porte du suicide, du duel, ou autre porte qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. On fait encore observer à M. Macaire que la Direction refuse aussi la prime à ceux à qui l'exécuteur des hautes œuvres aurait fermé les yeux. On a prévu le cas possible de la spéculation; et même, pour le dernier cas, on a supposé, ce qui flatte l'honneur de la France, qu'il y aurait des scélérats assez vertueux pour faire de l'échafaud un gagne-pain pour leur veuve inconsolable.

Macaire, au fait des détails et des exigences de l'administration, réca-



Exploitation de l'amour.

O mon trésor! avec quel plaisir j'admire, je caresse le charmant portrait que tu m'as envoyé! . . . . Mais tu l'as fait orner de brillans, quelle folie! ne fais donc plus de ces choses là, tu me fais de la peine . . . . . . Et cette chaîne de montre comme elle est belle! comme elle est riche! Aussi, je veux à mon tour t'offrir un present qui te soit agréable qui te rappelle notre amour notre bonheur . . . . Je veux te donner une mèche de mes cheveux.

pitule les moyens de suicide non encore prévus.... Il prend une plume et écrit sur une feuille de papier annexée au prospectus de la Compagnie philanthropique :

MÉDITATIONS D'UNE AME AIMANTE.

PREMIÈRE RÊVERIE.

« O capitalistes, que vous êtes aveugles!... votre amour de l'or vous rend stupides...; vous marchez sur un volcan, la terre tremble sous vos pieds... : aujourd'hui vous reposez sur de moelleux divans, demain vous vous réveillerez peut-être à l'hospice, ou sur la paille!... Que faut-il pour vous ruiner?... une seule femme!... un seul ange qui se dise : Je veux laisser une fortune à celui que j'aime; il faut que la vie lui soit de miel jusqu'au bout, et pour avoir beaucoup de miel, il faut beaucoup d'argent.... Je n'en ai pas, mais la Compagnie d'assurances m'en donnera pour lui..., elle m'en donnera pas mal. Je vais me faire assurer afin que vingt mille livres de rente lui soient versées à ma mort! et ma mort, je l'obtiendrai sans suicide, c'est-à-dire sans suicide reconnu; je me ferai mourir à force de pleurer quand mon bien-aimé sera absent; je me rendrai poitrinaire à force de galops chez Musard, ou bien je boirai du vinaigre... J'irai en Suisse, et je prierai un chevrier ou une chevrière de me jeter dans un précipice; je retiendrai ma respiration deux heures dans un bain Vigier; je me couperai les cors avec un rasoir jusqu'à ce que je rencontre un artère; je prendrai de la groseille glacée après une contredanse; au spectacle, j'avalerai par distraction ma lorgnette....; enfin je mourrai, ce ne sera ni par le suicide, ni par le duel, ni par l'échafaud....; il sera riche, lui...., et il me fera faire un tombeau soigné... »

Macaire eut soin de laisser, par mégarde, cette improvisation écrite sur un meuble de l'appartement de sa bien-aimée. Mais la bien-aimée avait l'œil perçant : elle avait aperçu la méditation, elle s'en était munie, et elle attendait la venue de son idole, pour lui révéler sa pensée... Le lendemain, M. Macaire entre comme un possédé, il réclame son prospectus; on le lui rend en souriant.

— Mon idolâtrée! s'écrie-t-il, ne va pas mettre en pratique cette facétieuse théorie que j'ai esquissée dans un but de distraction!...

Il n'était plus temps! l'imagination féminine avait fermenté. Huit jours après, la bien-aimée, qui avait fait assurer sa vie, ou plutôt sa mort au profit de Robert-Macaire, avait avalé son dé de cuivre.... Heureusement le médecin arriva, et enleva le dé et l'héritage Macaire...

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 60. —

Robert-Macaire exploitant les journaux.

Quel dommage que ce ne soit plus la mode de publier ses mémoires! de tous les mémoires passés, présents et futurs, les plus curieux seraient, sans nul doute, ceux d'un de ces courtiers d'annonces qui ont été chargés de *faire mousser* toutes les industries et tous les industriels de notre époque; et Dieu sait combien le nombre en est grand!

Tout individu qui, en moins de six semaines, veut se faire un nom aussi populaire que Louis XIV, Napoléon, ou M. Musard, n'a qu'à se rendre au bureau d'un marchand de publicité, qui par conséquent est marchand de célébrité; et, moyennant quelques sacs de mille francs, on se fait servir de la gloire à volonté. Bien plus, on peut se faire servir à prix fixe, ou à la carte, c'est-à-dire que l'on peut, moyennant une somme

versée à l'avance, s'en rapporter au goût du courtier, ou bien choisir soi-même les journaux dans lesquels on désire être très-célèbre et très-célébré.

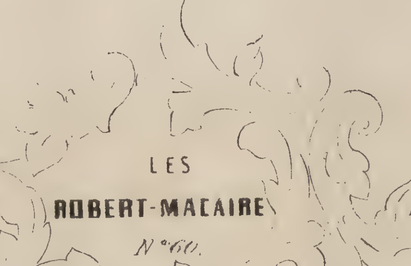
Par exemple, le prix de la gloire varie beaucoup suivant le nombre des abonnés de chaque journal; ainsi *le Siècle* ne vous illustrera pas à moins de vingt-deux sous la ligne; encore vous mettra-t-il, à ce prix, au niveau de la *Pommade du Chameau* et du *Racahout des Arabes.* Si vous voulez vous glisser dans le beau milieu du journal sous la forme insidieuse de réclame, il faut vous résigner à payer votre illustration deux francs la ligne. Le *Journal des Débats* est moins difficile, il vous illustrera assez proprement à quinze sous les cinquante lettres, mais vous serez mis sur la ligne de la *Graisse d'Ours* et du *Clyso-Pompe*, ce qui est une compagnie assez désagréable pour vous, si vous êtes romancier ou poëte élégiaque.

Les personnes qui ont des goûts modestes et qui savent se contenter de la gloire départementale, ont une notable économie sur le prix de leurs annonces. On peut se faire une réputation colossale dans le département de la *Moselle*, à trois sous la ligne; dans le département du *Finistère*, à deux sous, et dans le Puy-de-Dôme, à deux sous et demi, autrement dit *six blancs.* C'est juste le prix d'un mirliton de la foire de Saint-Cloud. La trompette de la Renommée se trouve ainsi mise sur la même ligne et au même tarif que la trompette du moutard de Paris. Bizarre hasard!

Outre l'annonce pure et simple, les courtiers de publicité ont inventé la *Réclame*, petite variété de l'annonce, qui, véritable Protée, sait revêtir toutes les formes.

Puis arrive enfin le feuilleton rédigé par la plume d'un ami. Ce léger service se rend surtout entre journalistes : en retour d'un coup de grosse caisse donné il y a six mois, on rend, dans l'occasion, un morceau de clarinette, et le bon public prête toutes ses oreilles à ce concert de louanges, sans se douter que la clarinette et la grosse caisse font partie du même orchestre. Heureux quand ces deux instruments ne sont pas joués par le même musicien, quoique dans des journaux différents! cela s'est vu, même à Paris!

Robert-Macaire ayant embrassé la carrière de médecin, devait nécessairement employer tous les moyens de publicité inventés par le génie de l'annonce moderne. Comme il est reconnu que, pour professer l'art si difficile qui consiste à guérir ses semblables, il faut posséder beaucoup d'instruction et de talent, les médecins modernes commencent par se donner infiniment d'instruction et de talent... à raison de dix, vingt, et même quarante sous la ligne. Le docteur moderne ne craint même pas





Tu vas porter cette note aux journaux

..Un provincial, ayant par mégarde avalé une blague, devint subitement chauve et insolvable, le célèbre Doct[r] **Rob[t] Macaire** en conclut que les blagues ruinant les uns doivent d'après le système homœopathique enrichir les autres. Ce traitement médical lui a complètement réussi. Avis aux perruques.

Et comme je suis nommé dans cet article, demain, en vertu de la loi du 9 7[bre] 1835, je réclamerai l'insertion de la lettre que voici.

Monsieur le Rédacteur.

Je vous prie de déclarer que vous ne tenez pas de moi l'article dans lequel vous m'avez nommé hier, je m'occupe il est vrai de guérir la Calvitie, (rue Belle-charge, N° 1) mais je la traite par un autre moyen que lui dont vous parlez.

J'ai l'honneur, etc   ROBERT-MACAIRE (rue Belle Charge, N° 1).

Imp. d'Aubert et C[ie]   *Paris, chez Aubert*

d'afficher son talent à tous les coins de rues. L'affiche et la médecine sont aujourd'hui deux compagnes inséparables.

Robert-Macaire, homme exceptionnel s'il en fut, novateur hardi, génie créateur en un mot, ne pouvait pas se contenter de se traîner dans l'ornière de l'annonce vulgaire... Il employa l'annonce, la réclame et l'affiche, comme tout débutant en médecine est obligé de le faire; mais il ne s'en tint pas là, et, après avoir rêvé pendant pas mal de temps, après s'être gratté le front pendant plusieurs jours, il s'écria, à l'instar de feu Archimède : *Je l'ai trouvée!*

— Quoi? exclama Bertrand, qui se tenait auprès de son fidèle ami.

— La poule aux œufs d'or! mon ami Bertrand.

— Tiens, tiens, tiens..., dit Bertrand.

— Voici cette poule!... Je viens d'inventer la manière de faire des annonces magnifiques et pas chères, car elles seront totalement gratis!

— Ah, je comprends! tu ne paieras pas les courtiers d'annonces!..... Farceur, va!...

— Bertrand, vous êtes un polisson!... Et depuis quand, s'il vous plaît, me supposez-vous capable de faire du tort à d'honnêtes courtiers d'annonces, à de braves commerçants qui sont pères de famille..., ou du moins, qui ont totalement le droit de l'être?... Apprenez que je ne fais jamais de tort à personne, que lorsque j'y suis forcé!... et aujourd'hui je puis m'en passer... Voici mon plan : Tu vas porter cette note aux journaux :

« Un provincial ayant, par mégarde, avalé une blague, devint subitement chauve et insolvable : le célèbre Robert-Macaire en conclut que les blagues ruinant les uns, doivent, d'après le système homœopathique, enrichir les autres. Ce traitement médical lui a complétement réussi. Avis aux Perruques. »

Or, comme je suis nommé dans cet article, demain, en vertu de la loi du 9 septembre 1835, je réclamerai l'insertion de la lettre que voici :

« Monsieur le Rédacteur, je vous prie de déclarer que vous ne tenez pas de moi l'article dans lequel vous m'avez nommé hier. Je m'occupe, il est vrai, de guérir la *Calvitie* (rue Belle-Charge, n° 1), mais je la traite par un autre moyen que celui dont vous parlez.

J'ai l'honneur, etc., etc.,

ROBERT-MACAIRE (rue Belle-Charge, n° 1).

Que dis-tu de cela, mon bon ami?... Voilà deux annonces pour une!... et gratis! Enfoncés les journaux, enfoncés les médecins, enfoncé le public!... J'espère que j'aurai des imitateurs; on verra que c'est la véritable manière de faire une annonce *à l'œil*. L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 61. —

Robert-Macaire pot-bouillant un bitume.

On ne pourra jamais croire, dans les siècles futurs, combien ce liquide gluant, fumant et puant, nommé bitume, a obtenu de succès dans la société française pendant tout le cours de l'année 1838.

Le bitume était devenu un caprice, une mode, une idée fixe, une puissance. En un seul jour, les cailloux, les pavés, les pierres de taille, et même les dalles en granit, se virent conspués, arrachés, pulvérisés par leur ennemi le bitume. Toutes les rues et toutes les places publiques de Paris furent envahies par une armée de noirs marmitons qui, installant leurs chaudières et leurs casseroles, se mirent à faire bouillir tous les trottoirs, à fricasser toutes les chaussées, et qui se permirent de faire frire même l'immense place de la Concorde.

Ces torrents de bitume qui inondaient tout Paris, et dont les flots étaient noirs comme le Styx, furent cependant le fleuve de Pactole pour une foule de gens; il est vrai que par la suite ce même Pactole se transforma en la rivière la Garonne ornée de tous ses brouillards! Quoi qu'il soit arrivé depuis, il faut convenir pourtant que le bitume et les *bitumiers* eurent un moment fort agréable. Les agents de change n'étaient occupés qu'à coter cette nouvelle valeur; une cuillerée de bitume valait son pesant d'or, et une chaudière de moyenne dimension composait une fort belle fortune. Par malheur, lorsqu'il fallut liquider cette fortune, le pauvre possesseur s'aperçut qu'elle n'était pas très-claire.

Robert-Macaire comprenait trop bien son époque pour laisser échapper une occasion de gagner sa vie le moins honnêtement possible; aussi, lorsqu'il vit que ses contemporains goûtaient fort l'espèce de pot-bouille, de ratatouille servie à la Bourse sous la dénomination d'Asphalte et de Bitume, il résolut immédiatement d'essayer de la recette indiquée par le *Parfait Cuisinier commercial*. Du reste, cet ouvrage culinaire donnait ses recettes d'une autre manière que la *Cuisinière Bourgeoise;* car, au lieu de dire : Pour faire cuire un bon bitume, commencez par prendre du bitume, etc., le *Cuisinier commercial* disait au contraire aux fricoteurs, ses élèves : Pour faire de bon bitume, commencez par prendre des actionnaires que vous avez nourris de carottes pendant plusieurs semaines à l'avance; vous les tondez, vous les épluchez le plus possible, et, ayant préparé une grande marmite, vous les fourrez dedans, etc., etc. (Voir l'ouvrage, page 27.)

Macaire ayant convoqué son ami Bertrand et son papa beau-père, le baron de Wormspire, les conduisit dans une espèce de cave servant de laboratoire de chimie, et là, leur montrant une vieille marmite, un soufflet, un boisseau de charbon, une cuiller en bois, et un amas de terre, de petits cailloux et de boue première qualité, il s'écria :

— Amis!... voici une fortune!...

— Où ça?.... dirent les deux autres personnages en ouvrant des yeux non moins grands qu'étonnés.

— Où ça?... parbleu, dans cette marmite!

— Comment, Macaire.... (dit le baron de Wormspire, qui avait une certaine érudition), est-ce que tu fais de l'or? aurais-tu la recette de la pierre philosophale?

— Mieux que cela!... J'ai la recette pour empaumer les jobards!

— Embaumer!... dit Bertrand, diable! tu sais embaumer les jobards? j'aimerais mieux les faire empailler : il me semble que ça coûterait moins cher.



— Dis-donc, Macaire, qué que c'est que c'thé d'la mère Gibou, que nous faisons là ?.. — Bêta ! c'est du bitume. — De la boue, de la crotte et des cailloux, tu appelles ça du bitume ? excusez ... faudra que les actionnaires soient bons enfans s'ils avalent celui-là.... .... — Bah ! ils avalent bien le bitume vitrifié, le bitume coloré, le bitume marbre, y-z-ont les foies chauds ; c'est des vrais poulets dinde. Ça digère tout.

— Bertrand, mon ami! vous n'êtes pas fort sur la langue de notre belle patrie... J'ai dit *empaumer!...* Prends le soufflet, allume le feu, et tais-toi; souffle le charbon, et ne te permets pas de souffler mot.

Ayant dit ces paroles, Robert-Macaire jeta dans la marmite plusieurs fragments de plusieurs choses, et regarda bouillir le tout pendant quelques minutes. Bertrand, Macaire et Wormspire entourant ainsi une vieille chaudière qui fumait horriblement, avaient un faux air de ressemblance avec les trois sorcières de Macbeth, sauf que Macaire, au lieu de s'écrier de temps en temps : *Tu seras roi!* disait tout simplement, en regardant le contenu de la marmite : *Tu seras bitume!*

Le baron de Wormspire voyant que Macaire se décidait enfin à remuer sa bouillie noirâtre à l'aide d'une cuiller en bois, rompit le silence, et se permit de dire en prenant une prise de tabac pour chasser l'odeur de cette fumée pestilentielle : —Macaire, qué que c'est que c'thé de la mère Gibou que nous faisons là?

— Bêta!... c'est du bitume.

— De la boue, de la crotte et des cailloux, tu appelles ça du bitume?... excusez!... Faudra que les actionnaires soient bons enfants s'ils avalent celui-là.

— Bah! ils avalent bien le bitume vitrifié, le bitume coloré, le bitume marbre; y-z-ont les foies chauds...; c'est des vrais poulets d'Inde, ça digère tout.

— Mais c'est que ça sent diablement mauvais pour faire des trottoirs?

— Oui, mais en revanche, on enfoncera là-dedans comme dans du beurre; on n'usera plus de bottes, ça sera une grande économie.

— Ça ne fait rien; je crois que les dames ne prendront jamais d'actions dans cette affaire-là... c'est une fumée qui empoisonne.

— Attends! attends! je m'en vais ajouter à tout cela quelques gousses d'ail! ça chasse le mauvair air.

— Ah çà! mais quel nom vas-tu donner à ce nouveau produit de l'industrie française?

— Parbleu! c'est tout simple...; comme dans la composition du... *machin* en question il n'entre pas pour un sou de bitume, je l'appellerai du *bitume bitumineux!...* Assez soufflé, Bertrand! le degré de cuisson est satisfaisant. Maintenant, mes amis, formons une Société! allons à la Bourse...; enlevons et servons chaud! Mais auparavant, allons chercher un gérant-fricoteur responsable.

L. H.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 62. —

Robert-Macaire choisissant un gérant commercial.

Le bitume bitumineux étant créé, nous avons dit qu'il fallait constituer la Société, qui devait rapporter pas mal de millions à chacun des trois associés Bertrand, Wormspire et Macaire; mais le difficile de la chose était de trouver un gérant pour la nouvelle Société bitumineuse.

Chacun des trois associés déclinait cet honneur avec une modestie qui prouvait qu'ils avaient étudié le Code de commerce, article je ne sais plus combien, où il est dit que le gérant est responsable, même sur ses propres biens. Ce n'est pas que Macaire, Wormspire et Bertrand craignissent beaucoup de voir un jour saisir leurs meubles, ou même leurs immeubles, mais ils redoutaient la banqueroute prise au point de vue de la prison.

Macaire, ayant beaucoup d'expérience de la Société... par actions, se

chargea de trouver un gérant première qualité, un gérant-modèle.

Il songea d'abord à installer, dans cet emploi de confiance, un homme qui eût beaucoup de fortune, et non moins de simplicité. Mais il réfléchit que si sa bonne étoile lui faisait rencontrer un homme aussi précieux, il valait mieux l'exploiter à lui tout seul que de partager sa fortune avec tous les autres actionnaires. Aussi se mit-il en quête d'un individu qui n'eût à redouter aucune saisie mobilière, qui ne connût même pas les immeubles de nom, mais qui, en même temps, fût dans l'ignorance la plus complète du Code de commerce et de l'hôtel Clichy.

En se promenant aux environs d'un chemin de fer en construction, Macaire aperçut un pauvre diable de terrassier qui piochait comme un nègre et qui suait comme un cheval d'omnibus.

Macaire, montrant aussitôt le piocheur à son ami Bertrand, s'écria :

— Bertrand..., *Ecce homo*, voilà notre gérant !

— Fameux !... Mais tu n'avais pas besoin de me parler italien pour me dire cela.

— Allons, tais-toi !... Laisse-moi aborder Monsieur, et ne me contrecarre pas dans mon dialogue avec cet homme estimable qui nous devra la gloire et la prison. (*S'adressant à l'ouvrier terrassier.*) Hé bien, mon camarade, nous piochons un peu ferme, à ce qu'il paraît? Nous avons là une profession bien désagréable pour les bras !

— Ah, oui, M'sieu..., c'est crânement fatigant ; faut pas être faignant !

— Ah ! mais... attendez donc, que je vous regarde bien ; levez le nez, s'il vous plaît... ; c'est bien vous, je ne me trompe pas ; c'est bien vous !

— Et pardienne, oui, qu'c'est moi !

— Non..., je veux dire que c'est bien vous que l'on m'a déjà désigné dans la Société... Comment vous appelez-vous, brave homme?

— M'sieu..., je m'appelle Godichard, dit *Boi-z-à-mort.*

— Parbleu ! je ne m'étonne plus si je vous reconnaissais... ; vous êtes le fameux Godichard, l'inventeur de la *Poudre bitumineuse?*

— Non, M'sieu..., j'ai pas inventé la poudre.

— Si fait, si fait ! et la preuve, c'est que nous vous offrons cinq cents francs pour votre procédé, votre matériel, surtout votre nom ! Vous serez gérant de la Société du *Bitume bitumineux*, qui sera connu au tribunal de commerce sous la raison sociale de *Bitume-Godichard.*

— Qué qu'j'aurai à faire, M'sieu?

— Vous n'aurez qu'à boire, manger, dormir et signer.

— Mais, M'sieu, je sais pas signer !

— Qué que ça fait ! nous autres du comité de surveillance, nous signerons pour vous.

LES

ROBERT MALAIRE

N° 62



Brevet d'invention, capital 3 millions.

– Comment vous appelez-vous brave homme ? – M'sieu, je m'appelle Godichard, dit Boit-z-à-mort. – Ah ! vous êtes le fameux Godichard, l'inventeur de la poudre bitumineuse ! .. Non, m'sieu, j'ai pas inventé la poudre ...... – Si fait, si fait ! et la preuve c'est que nous vous offrons 500 francs pour votre procédé, votre matériel, et surtout votre nom. Vous serez gérant de la Société du **Bitume Godichard**. – Qué que j'aurai à faire, m'sieu ? – Vous qu'à boire, manger, dormir et signer – Mais s'ieu, je sais pas signer. – Quéqu'ça fait, nous autres du comité de surveillance, nous signerons pour vous.

Imp. d'Aubert et Cie — Chez Aubert gal. Vero dodat.

— Et j'aurai plus besoin de piocher?

— Comment donc, piocher! Vous le célèbre monsieur Godichard, le gérant du bitume bitumineux!... Allons donc! vous voulez rire?... Le médecin vous ordonnerait de piocher pour raison de santé, que je m'y opposerais de toutes mes forces; je ne le permettrais jamais!

— Ça suffit, M'sieu!... je ne le demanderai jamais non plus.

— Allons! venez, mon cher Godichard, je veux vous installer de suite dans vos nouvelles fonctions. Recevez, je vous prie, cette pièce de quinze sous comme à-compte sur les cinq cents francs que je vous dois. Dès que j'aurai de l'or, je vous remettrai cette somme, car je rougirais de vous l'offrir en ignoble monnaie d'argent.

— Oh! ça fait rien, M'sieu, je prendrai ça tout d'même.

— Très-bien!... Venez au siége de la Société..., venez au sein du bitume-Godichard... Bertrand, porte la pioche de Monsieur... Je ne souffrirai pas qu'il se fatigue une minute de plus.

— Comment! il faut que je porte sa pioche? murmura le paresseux Bertrand; mais j'ai déjà mon parapluie.

— Eh bien! donnez votre parapluie à Monsieur...; ce meuble de luxe lui fera bien augurer des ressources de l'entreprise.

— Comment! il faut encore que je lui donne mon parapluie?... comme si ce grand gaillard-là ne pouvait pas tout simplement porter sa pioche!...

— Hé bien, Bertrand! que dites-vous là? Vous voulez faire porter une pioche à Monsieur..., à notre gérant, une énorme pioche! Vous ignorez donc qu'à partir de ce moment M. Godichard n'est plus qu'un homme de paille?...

— Ah! c'est différent.

— Oui, Bertrand! je vous le dis en vérité : « Ce n'est qu'un homme de paille, et c'est sur cette paille que nous bâtissons tout l'édifice de notre Société. »

— J'comprends pas, dit Godichard.

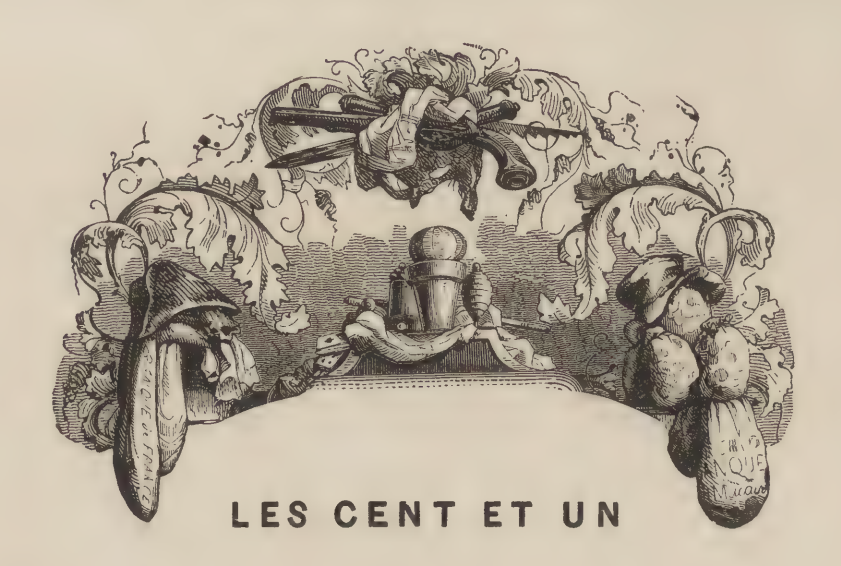
— Illustre Godichard, il n'est pas besoin de comprendre pour être gérant de notre Société. Si vous compreniez, le charme serait moins grand.

— Parbleu! exclama Bertrand.

— Bertrand, mon ami! vous avez des réflexions très-saugrenues...; votre *parbleu!* me déplaît...; taisez-vous... Et vous, Godichard, venez chez le marchand de vin où se trouve provisoirement le siége de notre Société, je veux avoir le plaisir de vous offrir quelques petits verres de consolation..., léger à-compte sur tous ceux dont vous pourrez avoir besoin par la suite!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 63. —

Robert-Macaire faisant mousser son bitume.

Nous avons déjà eu assez souvent l'occasion de conduire nos lecteurs dans le monument national dit *la Bourse*, et situé place du même nom. Robert-Macaire affectionnait beaucoup cet édifice, qui est orné d'une foule de colonnes très-grecques, et d'une foule d'agents de change encore plus grecs.

Lorsqu'il se trouvait dans la grande salle de la Bourse, notre héros se sentait dans son élément; il était absolument comme un brochet au beau milieu d'un étang habité par des myriades de petits goujons pleins d'innocence et de candeur. Le goujon de la Bourse l'emporte même en bonhomie sur le goujon aquatique, car il mord cinquante fois de suite au même hameçon, qui n'est que fort mal déguisé par un appât fantastique.

Dès que Robert-Macaire eut mis la main sur un gérant selon son cœur, sur le naïf Godichard, il s'empressa de courir au temple de la place de la Bourse, non pas pour remercier l'Éternel, mais pour continuer son vaste plan financier et bitumineux. C'était déjà une chose fort agréable que d'avoir un gérant; cependant des actionnaires apportant des fonds ne pouvaient pas nuire à l'avenir, ni même au présent de la Société Godichard et Compagnie.

C'est pourquoi Macaire se dirigea vers la Bourse en compagnie de ses deux associés Bertrand et Wormspire.

Il va sans dire que dans cette circonstance importante Bertrand avait fait un bout de toilette analogue au monument imposant qu'il allait visiter; c'est-à-dire qu'il avait emprunté à son portier une redingote nuance *café au lait*, et qu'il avait donné un coup d'éponge à son chapeau ventilateur. Quant au baron de Wormspire, sa tenue était toujours irréprochable : quand on possède une tête ornée de cheveux blancs, et une boutonnière ornée de ruban rouge, on peut se présenter hardiment dans la meilleure société, et, à plus forte raison, dans la société de la Bourse.

De par un certain article du *Code de commerce*, l'entrée de la grande salle de la Bourse est interdite aux commerçants qui ont fait faillite, et Robert-Macaire *ayant eu des malheurs* une cinquantaine de fois dans le cours de son aventureuse existence, aurait pu, à la rigueur, être exclu cinquante fois pour une; mais il jouissait toujours de toutes ses entrées dans ce local; et, grâce à son aplomb, en passant en compagnie de Bertrand et de Wormspire, il ne se serait pas gêné pour dire au contrôleur-gardien : *Ces Messieurs sont avec moi!* Mais, règle générale et sans exception, les gardiens de la Bourse ne contrôlent que fort peu les visages des individus qui sont en état de faillite, et ils se contentent de se montrer impitoyables envers les cannes et les parapluies, qui seuls sont arrêtés au passage.

Lorsqu'ils approchèrent du sanctuaire de la flibusterie parisienne, Macaire tint conseil avec ses deux associés, et leur traça la marche qu'il fallait suivre dans cette nouvelle opération. Il est bien entendu que Godichard n'était pas de la partie : on avait laissé le gérant au siége de la Société, dans le cabinet particulier d'un marchand de vin, où l'heureux Godichard consommait tranquillement sa quatrième côtelette aux cornichons. Macaire avait bien fait les choses; il avait offert à son gérant un véritable déjeuner de Balthazar, et encore nous ignorons si Balthazar connaissait même les délices de la côtelette aux cornichons : c'est un point qui n'a pas encore été éclairci par l'histoire; nous le recommandons aux membres de l'*Institut historique*.





Entendons-nous bien !

BERTRAND va se faufiler dans tous les groupes de la bourse et chauffer les actions du **Bitume bitumineux**, il les fera mousser, il dira qu'elles s'enlèvent, qu'on se les arrache, qu'elles montent comme des ballons . . . . . . Vous, Baron, qui avez un certain chic, vous allez en acheter à 20/00, 50/00, 100/00 d'augmentation, je les ai tenues en portefeuille, on ne pourra donc pas vous les livrer, nous les vendrons ce que nous voudrons et la providence fera le reste

(**Bertrand**) *En avant, marchons*
Contre les dindons
Volons . . . . etc.

Chez Aubert, gal. Véro-dodat.

— Amis, dit Macaire, entendons-nous bien! Nous tenons entre nos mains un véritable trésor! nous avons dans notre marmite une fortune... en bitume; il s'agit de ne pas laisser refroidir cette fortune; il faut lancer le bitume tant qu'il est chaud.

— Bravo! s'écria Bertrand.

— Taisez-vous donc, monsieur Bertrand! je n'ai pas besoin de votre approbation!... Cet animal-là est insupportable en société! il a coupé le fil de mes idées; je ne sais plus où j'en suis.

— Tu en étais à *tant qu'il est chaud*, dit le baron de Wormspire.

— Ah! très-bien!.. Tant qu'il est chaud; c'est pourquoi vous allez suivre exactement les ordres que voici : Bertrand va se faufiler dans tous les groupes de la Bourse et chauffer les actions du *bitume bitumineux;* il les fera mousser...; il dira qu'on se les enlève, qu'on se les arrache..., qu'elles montent comme des ballons! Vous, baron, comme vous avez un certain *chic*, vous allez en acheter à vingt pour cent, à trente pour cent, à cent pour cent d'augmentation... Je les ai toutes en portefeuille, on ne pourra donc pas vous les livrer; nous les vendrons ce que nous voudrons, et la Providence fera le reste.

— Ça y est! dit Bertrand, qui s'élança en chantonnant :

(Air connu.)
En avant, marchons,
Contre les dindons.
Volons, etc., etc.

Une demi-heure après, le *bitume bitumineux* montait, montait comme une soupe au lait!... Tout le monde voulait de ces précieuses actions; les agents de change ne pouvaient pas suffire aux demandes; et l'opération, suivant les prévisions de Macaire, devint magnifique... pour les trois actionnaires fondateurs.

Quelques mois après, ce n'était plus cela. Le *bitume bitumineux* suivit la dégringolade de tous les autres bitumes, et sa dégringolade fut même d'autant plus terrible, que le trottoir d'essai que l'on avait confectionné avec le bitume en question s'était parfaitement conservé tant qu'on avait eu la précaution de l'entourer d'une corde et de trois invalides pour empêcher les piétons de marcher dessus; mais un gamin ayant franchi la barrière, on vit que le bitume bitumineux aimait beaucoup les souliers, et conservait tous ceux qui se posaient sur sa surface.

Quant à l'infortuné gérant Godichard, il fut poursuivi par les actionnaires, qui le traitaient de fripon, et il fut enfermé pendant six mois à l'hôtel Clichy, où il ne mangea plus de côtelettes aux cornichons!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 64. —

Robert-Macaire préparateur au Baccalauréat.

Un illustre professeur, qui fit beaucoup de bruit dans le monde il y a quelques années, avait pour axiome favori : *Tout est dans tout.* Cette maxime, aussi neuve que consolante, avait pour but de faire connaître aux jeunes élèves qu'on peut tout apprendre en étudiant tout; à moins pourtant qu'elle ne signifiât que l'on peut tout apprendre en n'étudiant presque rien.

Robert-Macaire, s'étant un beau jour installé professeur de toutes sortes de sciences et d'une multitude de langues, créa un axiome encore bien plus neuf et encore bien plus consolant pour les jeunes gens qui désiraient se faire recevoir *bacheliers ès lettres.* Notre célèbre professeur, après de nombreuses méditations et de nombreux calculs, avait fini par découvrir que : *Tout est dans deux cents francs.*

Il faut avouer que voilà une merveilleuse découverte, et qui efface même celle du *Daguerréotype;* car il en coûte au moins trois cent cinquante francs pour acheter l'instrument qui vous transforme en un dessinateur du plus grand mérite, tandis que pour deux cents francs notre préparateur vous donne la science infuse, vous apprend instantanément le français, le latin, le grec, la géographie, la philosophie, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, enfin tout ce qui s'apprend dans les colléges royaux; plus, même l'orthographe, qui ne s'apprend pas toujours dans lesdits colléges royaux! Enfin, il vous transforme en un *Pic de la Mirandole*, prêt à répondre sur tout, et sur beaucoup d'autres choses encore.

Grâce à de pompeuses annonces dans les journaux, le célèbre professeur Robert-Macaire reçut promptement la visite de nombreux élèves qui éprouvaient des difficultés assez grandes pour obtenir leur diplôme de bachelier. Voici le dialogue qui s'établissait entre le préparateur et le néophyte :

— Monsieur, vous désirez vous faire recevoir bachelier ès lettres, n'est-il pas vrai? c'est très-bien vu : ce titre pose fort avantageusement un jeune homme dans la société; une fois qu'il a obtenu son diplôme, un jeune bachelier n'a plus qu'à se mettre à travailler comme un nègre, et sa fortune est faite. Et puis, vous avez le droit de porter nuit et jour deux petites palmes vertes à votre boutonnière; le vert-pomme est une nuance fort agréable, et surtout fort bien portée quand on joue à un certain jeu de société intitulé : *Je vous prends sans vert.*

— Oui, monsieur Macaire.... Mais ce n'est pas seulement pour cela que je désire me faire recevoir bachelier...; c'est pour me faire admettre plus tard comme avocat.

— Oh! avocat!... noble carrière!... Vous verrez un jour, jeune homme, quel plaisir on éprouve à plaider devant la cour d'assises!... quelle pure et sainte joie on éprouve à faire acquitter un homme, un de nos semblables, qui méritait d'aller aux galères!..... Mais laissons ce sujet attendrissant, et qui a toujours le talent de m'émouvoir profondément, pour en revenir au but de votre visite...; causons un peu baccalauréat! Nous avons deux manières de vous faire recevoir : la première, c'est de faire passer votre examen par un autre...; la deuxième, c'est de vous le faire passer à vous-même.

— Je voudrais le passer moi-même.

— Bien! Savez-vous le grec?

— Non.

— Le latin?

— Pas davantage.





Préparateur au Baccalauréat.

– Nous avons deux manières de vous faire recevoir : la 1ère c'est de faire passer votre examen par un autre, la 2me c'est de vous le faire passer à vous-même ... – Je voudrais le passer moi-même — Bien! savez vous le grec? – Non. – Le latin? – Pas d'avantage. Très bien vous savez les mathématiques? – Pas le moins du monde. Que savez vous donc? Rien du tout. Mais vous avez 200 francs? – Certainement – Très-bien! .... A merveille! ... vous serez reçu jeudi prochain.

.... Vous allez donc m'instruire en 8 jours? ...... – Par exemple!!!! ... Je me charge de vous faire recevoir, oui! mais de vous enseigner, non pas, non pas

Chez Aubert gal. véro dodat

Imp. d'Aubert et Cie

— Très-bien!... Vous savez les mathématiques?

— Pas le moins du monde.

— Mais, mon cher Monsieur, que savez-vous donc?

— Rien du tout.

— Mais vous avez deux cents francs?

— Certainement.

— A merveille!... Vous serez reçu lundi prochain..., ou mardi au plus tard, sans faute. Si vous voulez mettre cent francs de plus, je vous garantis des boules blanches.

— Et si par hasard je n'étais pas reçu?

— Oh! vous tombez là dans une hypothèse fantastique; et, à la rigueur, je devrais ne pas répondre à une question pareille. Pourtant, comme vous venez de m'avouer que vous ne savez rien de rien, je veux bien mettre cette question singulière sur le compte de votre innocence. Comme j'aime beaucoup l'innocence dans les jeunes gens, et même dans les hommes déjà pas mal mûrs, je consens à vous répondre que si par hasard vous n'étiez pas reçu, il ne faudrait pas vous en affecter outre mesure.... : vous en seriez quitte pour recommencer, trois semaines après, à me verser deux cents francs.

— Comment! il faudra que je vous donne encore deux cents francs?

— Parbleu! ne faudrait-il pas que ce fût moi qui vous offrît cette somme, peut-être? Apprenez que si vous n'êtes pas reçu, ce sera uniquement de votre faute... La bonté, l'excellence de ma méthode est incontestable; je n'ai jamais eu l'affront de voir un seul de mes élèves refusé; et si vous répondez mal, je serai autorisé à croire que vous vous faites un malin plaisir de m'humilier ainsi en public..., en pleine Sorbonne... Bien plus! à la rigueur, je pourrais même vous demander des dommages et intérêts considérables.

— Diable!... diable!... diable!...

— Mais, jeune homme, ne nous alarmons pas à propos de rien..., ne nous livrons pas à une plaisanterie aussi vide de sens!... Vous serez reçu lundi matin..., je le vois à ce noble feu qui brille dans vos regards intelligents..., je le jurerais sur ce qu'il y a de plus sacré..., sur ces deux cents francs que je mets dans mon tiroir! Vous pouvez l'annoncer à madame votre mère, en lui présentant mes respects dans le *post-scriptum*.

Adieu, jeune homme!... Prenez garde à l'escalier!... il y a trois marches.... (*A part.*) Ma parole d'honneur, les parents sont bien imprudents de laisser sortir un moutard pareil sans bourrelet!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 65. —

Robert-Macaire créateur de tontine.

Bertrand, mon ami! n'es-tu pas, comme moi, vaguement et délicieusement ému lorsque tu contemples une nourrice allaitant un jeune voyageur qui, tout frais et tout rose, se met en route sur la grande route de l'existence, grande route si pleine de poussière, de cailloux et de gendarmes?

— Oh, qu'si! que je me sens... tout... comme tu viens de dire. Lorsque je regarde une grosse nourrice, je suis tout... chose! surtout quand la nourrice est jolie.

— Ah, Bertrand! vous n'avez pas pour deux liards de poésie dans le cœur!... voilà que vous retombez dans votre prosaïsme habituel...: je vous parle *enfant frais et rose*, et vous me répondez *grosse nourrice*...; réelle-

ment, je ne sais pas comment j'ai pu lier mon existence tout entière à celle d'un crétin comme vous...

— Comment, crétin!... Ah çà, mais! ah çà, mais!...

— Oui, crétin; j'appuie sur le mot!... Cette expression peut n'être pas parlementaire, mais je la trouve parfaitement juste, et c'est la seule qui puisse rendre ma pensée à votre égard, surtout en cette circonstance.

— Je ne vois pas que je me sois permis une opinion inconstitutionnelle en trouvant jolie une jolie nourrice!

— Ah çà, Bertrand! allez-vous continuer à m'affliger pendant longtemps? Tu ne vois donc pas, homme à vue courte et à intelligence très-myope, que si je t'ai parlé de l'homme pris au point de vue de la nourrice, j'avais un motif tout spécial pour cela?... Je voulais t'amener à te faire comprendre que j'avais une idée sur le jeune voyageur en question; mais là, une idée-mère..., une idée qui est grosse d'avenir.

— Diable! diable!... voilà une bien belle idée!... Et tu cherches une nourrice?

— Bertrand!... je suis réellement peiné que dans ce moment-ci vous soyez placé en face de moi!... le pied me démange, Bertrand..., le pied me démange beaucoup... Je regrette vivement qu'entre gens comme il faut, on ne soit pas dans l'usage de se donner des coups de pied dans l'abdomen...

— Allons, allons, mon p'tit Macaire, ne te fâche pas!... j'ai eu tort... Je ne sais pas au juste pourquoi; mais je dois avoir eu tort!...

— Tu ne comprends donc pas que si je prends ainsi un sujet *ab ovo*, un enfant au sein de sa nourrice, c'est que j'ai en tête un plan qui ne demande qu'à grandir pour devenir magnifique?... Je veux faire une *tontine!*

— Tu veux dire *ton ton?*

— Je dis ce que je veux dire..., et je veux dire ce que je dis... J'ai dit tontine, parce que tontine y a.

— Tontine y a!... Moi, j'ai toujours entendu dire tonton, dans la société.

— Tournez-vous, Bertrand!... pour l'amour de Dieu, tournez-vous!... je sens que je vais me trouver mal si vous ne vous tournez pas.

— Mon Dieu, mon Dieu! que tu es nerveux aujourd'hui!... Je ne soufflerai plus le moindre des mots... Je ne t'ai jamais vu aussi nerveux que cela.

— Je disais donc qu'aujourd'hui on crée des tontines sur toutes choses, et pour toutes choses... On en a même créé déjà beaucoup à l'usage des enfants de l'un et de l'autre sexe, principalement pour leur acheter un





Laissez venir à moi les petits enfans!....

Bertrand! comprends-tu la parabole ? Comprends pas!_ _Bêta! nous créons une association là . . . une tontine enfantine, nous recevons 5/o dans le présent, pour donner 500 pour 100 dans l'avenir . . . _ Et que ficherons nous dans l'avenir. _ Nous ficherons le camp, Bêta! et nous planterons là la tontine

Tonton, ton-ton, Tontine, ton-ton!

Chez Aubert, gal. Véro dodat

Imp: d'Aubert et Cie

homme ou un mari, lorsqu'ils atteignent vingt ans, âge habituel de la conscription et du mariage.... Mais mon plan est beaucoup plus vaste..., et j'étais bien aise d'appliquer ma tontine aux enfants en nourrice, parce que d'ordinaire ces jeunes Français sont alors dans un âge où l'on ne raisonne que bien peu les opérations commerciales..., et mon opération est si simple qu'elle ne demande pas à être raisonnée.

— Ah! je...

— Plaît-il?

— Non, non!... je n'ai rien dit!...

— A la bonne heure!... Nous disions donc que beaucoup de tontines se créent journellement; mais ces établissements ont un vice d'organisation radical..., ils prennent peu et donnent beaucoup; il serait beaucoup plus logique, au contraire, de prendre beaucoup, de promettre encore plus, mais de donner le moins possible... C'est pourquoi j'ai résolu de m'adresser à ce public d'élite qui est encore sur les bras de sa nourrice, et je m'écrie : *Laissez venir à moi les petits enfants!* Comprends-tu la parabole, Bertrand?

— Comprends pas.

— Bêta! nous créons une association bambine..., une tontine enfantine...; nous recevons cinq pour cent dans le présent, pour donner cinq cents pour cent dans l'avenir.

— Et que ficherons-nous dans l'avenir?

— Nous ficherons le camp, bêta, et nous planterons là la tontine...... *Ton ton, ton ton, tontine, ton ton.*

— Ceci est un air de chasse...

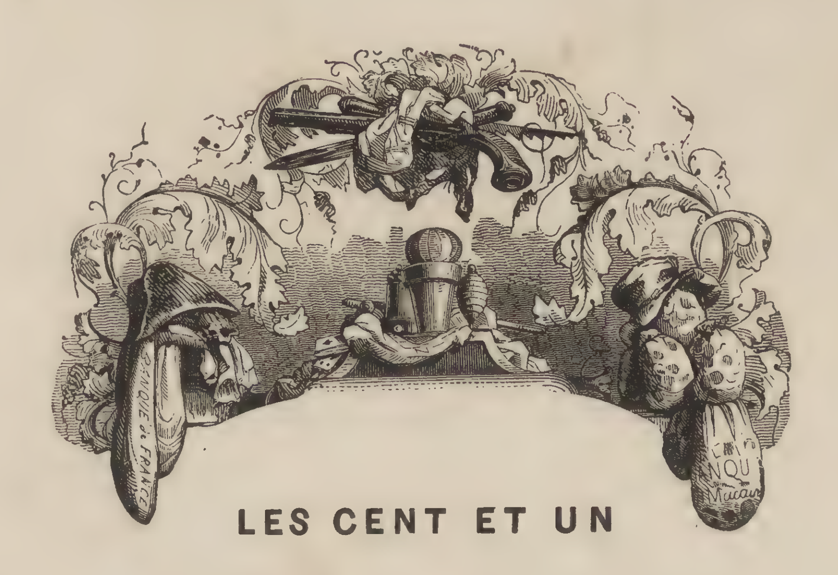
— Oui, de chasse aux écus... Ainsi donc, venez, jeunes et charmants moutards, et vous aussi, ravissantes moutardes, venez, la Tontine-Macaire est ouverte!... Donnez seulement vingt sous par mois sur vos petites économies, et vous toucherez cent vingt-trois mille francs trente-cinq centimes à l'âge de cinquante-trois ans... en justifiant d'un certificat de vaccine.

— Il faudrait n'avoir pas vingt sous dans sa poche pour se priver d'un agrément pareil.

— Comme tu dis, Bertrand!... Donne-moi la main, mon ami; tu viens d'avoir là un moment fort agréable! c'est la première fois de ta vie. Viens, je te nomme caissier de mon établissement.... Dans tes moments de loisir tu te mettras à la fenêtre pour sonner sur le cor de chasse l'air national qui nous sert de devise, et le public répétera en chœur : *Ton ton, ton ton, tontine ton ton.*

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 66. —

Robert-Macaire locataire.

Si Robert-Macaire, propriétaire, était impitoyable envers les pauvres diables qui venaient demander un peu de sursis pour payer leur terme, en revanche, lorsque le vent de la débine soufflait sur sa tête et le forçait à chercher un abri dans un logement garni, fort peu garni, il ne s'abaissait jamais jusqu'à aller demander du répit à son propriétaire. Ce n'est pas que Macaire payât exactement son loyer : bien loin de là, il avait au contraire l'habitude de ne rien payer du tout, bien exactement quatre fois par an, et tout compris.

Macaire, dont tout le mobilier se composait d'un matelas, d'une paire de draps, d'un lit de sangle et d'un chandelier, qui jadis avait exercé la profession de bouteille, était parfaitement insaisissable, selon toutes les lois

du monde, et notre gaillard profitait énormément des avantages de sa position sociale pour rire au nez des propriétaires qui se dérangeaient pour venir réclamer le loyer d'usage.

A la première sommation adressée par l'organe de la portière, Macaire ne répondait que par le silence du mépris; une seconde sommation, débitée par la basse-taille du portier, obtenait absolument la même réponse. Le propriétaire prenait alors la résolution de venir faire en personne la troisième sommation, et voici comment les choses se passaient.

Le propriétaire, qui naturellement était laid, comme doit l'être tout bon propriétaire, prenait sa figure la moins aimable, ce qui le rendait alors horriblement laid, et, se présentant à l'improviste dans la chambre de Macaire, après avoir lancé un regard de crocodile au mauvais locataire, il se croisait les bras, à l'instar de plusieurs grands hommes, et prononçait les paroles suivantes avec une voix brève et saccadée, voix ordinaire de l'émotion, de la palpitation et de la vexation :

— Ah çà! mais, Monsieur, pourrai-je savoir quand il vous conviendra de payer votre terme?... Voilà trois fois qu'on vous le réclame, et vous ne daignez seulement pas faire un mot de réponse... Cela ne peut pas durer plus longtemps, et je viens savoir quel parti je dois prendre avec vous!

— Ah! vous voilà, monsieur le propriétaire..., répliquait Macaire en se croisant les bras, à l'instar de son propriétaire, et en s'asseyant sur le bord de son meuble unique; ah! vous voilà!... Parbleu, je suis bien aise de vous trouver; voilà deux jours que je brûlais du désir de vous voir, pour vous dire ma manière de penser sur votre manière d'agir!...

— Comment cela?... qu'est-ce que signifient ces paroles?

— Ne changeons pas de rôle, s'il vous plaît! C'est moi, au contraire, qui vous demande qu'est-ce que signifie votre conduite à mon égard!...

— Comment! ma conduite? Qu'est-ce qu'elle a d'étrange?

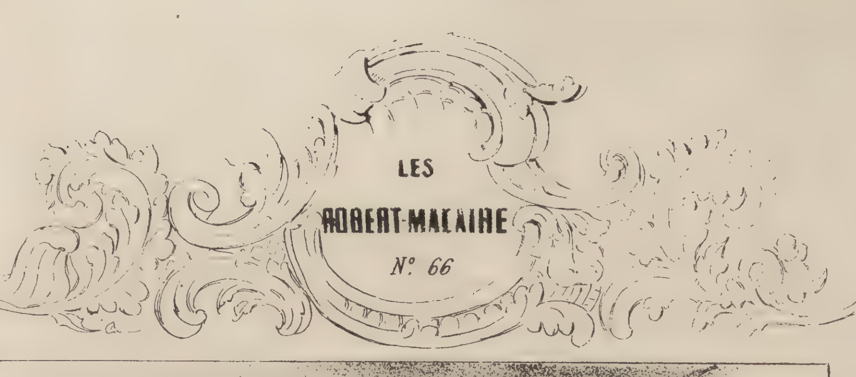
— Quoi! vous feignez de ne pas comprendre!... Vraiment, j'admire une pareille dissimulation!... j'avoue que je n'ai jamais rencontré votre pareil...; pourtant, j'ai déjà connu bien des propriétaires!.... Et c'est que vous ne rougissez pas, encore!

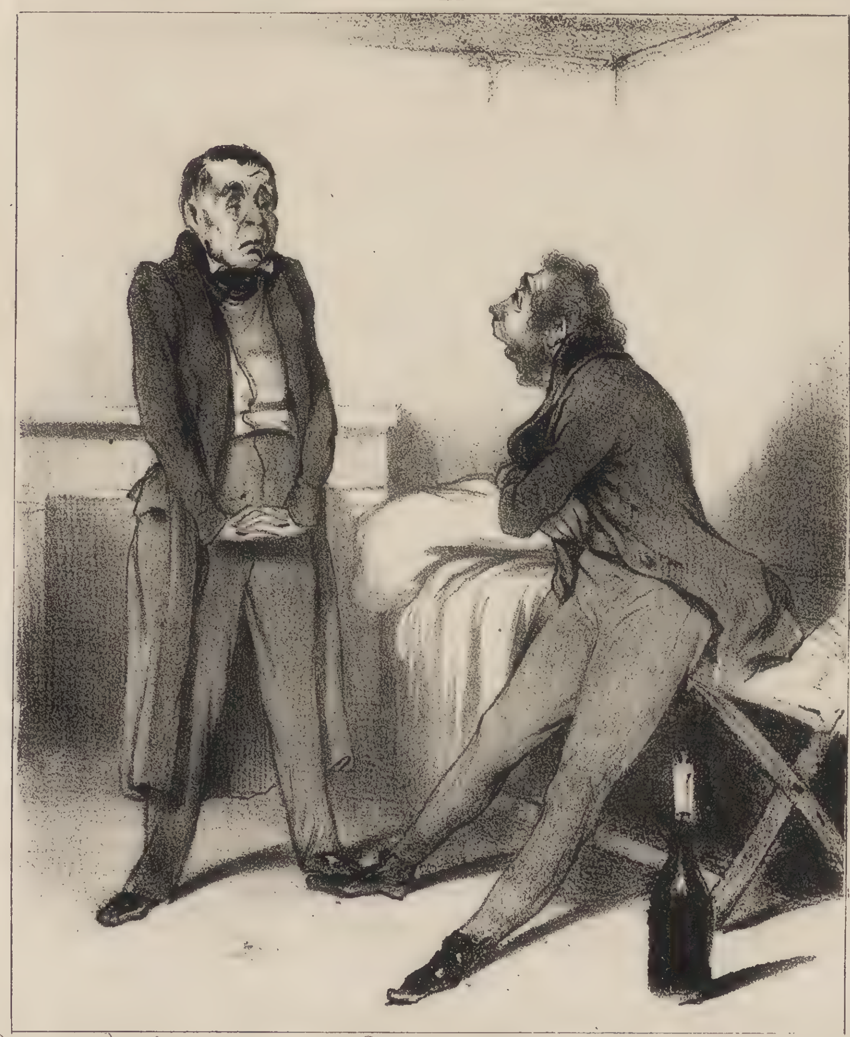
— Rougir de quoi?... Vous me faites donner au diable, à la fin...

— De votre conduite, parbleu!... Comment, vous ne rougissez pas, vous, un propriétaire, de demander de l'argent à un pauvre diable de locataire!

— Eh! à qui donc en demanderai-je, de l'argent?... est-ce au receveur des contributions?

— Demandez-en à qui vous voudrez; quant à moi, je n'en donnerai certainement pas...; au contraire...





......_Vous ne rougissez pas, vous, un propriétaire, de demander de l'argent à un pauvre diable de locataire........._ Eh! à qui donc en demanderais je, de l'argent, est ce au receveur des contributions?_ Demandez en, parbleu! à qui vous voudrez, quant à moi, je n'en donnerai certainement pas, au contraire. Au contraire!!!! il faudra peut être que je vous en donne pour vous faire en aller. _Vous l'avez dit, mon doux Crésus, vous m'en donnerez pour mon déménagement, vous m'en donnerez pour mon emménagement, vous m'en donnerez pour dédomagement...... ou bien... je reste.... vous ferez des frais.... congé, signification jugement, saisie, etc, etc, etc etc et tout le bataclan tout le tremblement... nous rirons comme des bossus!...

Aubert et Cie

— Au contraire!!! Il faudra peut-être que je vous en donne pour vous faire en aller?

— Vous l'avez dit, mon doux Crésus! Vous m'en donnerez pour mon déménagement, vous m'en donnerez pour mon emménagement, vous m'en donnerez pour dédommagement..., ou bien je reste... Vous ferez des frais..., congé, signification, jugement, saisie, etc., etc., etc., tout le bataclan..., tout le tremblement...; tant mieux! tant mieux! tant mieux!! nous rirons comme des bossus!

Imaginez-vous la contenance d'un malheureux propriétaire, foudroyé par un discours pareil! Il fallait qu'il fût d'un tempérament bien robuste pour ne pas être à l'instant même assailli par une attaque d'apoplexie.

Lorsqu'il reprenait un peu ses sens, le pauvre diable de propriétaire n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur le mobilier de son locataire pour se convaincre de l'exacte vérité de tout ce qu'il venait d'avancer... Là où il n'y a rien à prendre, le roi perd ses droits; et, à plus forte raison, un simple propriétaire... La seule consolation qu'il pouvait se permettre, c'était de pousser un soupir... ou deux soupirs, ou même trois soupirs; car Robert-Macaire était trop poli pour vouloir les lui compter.

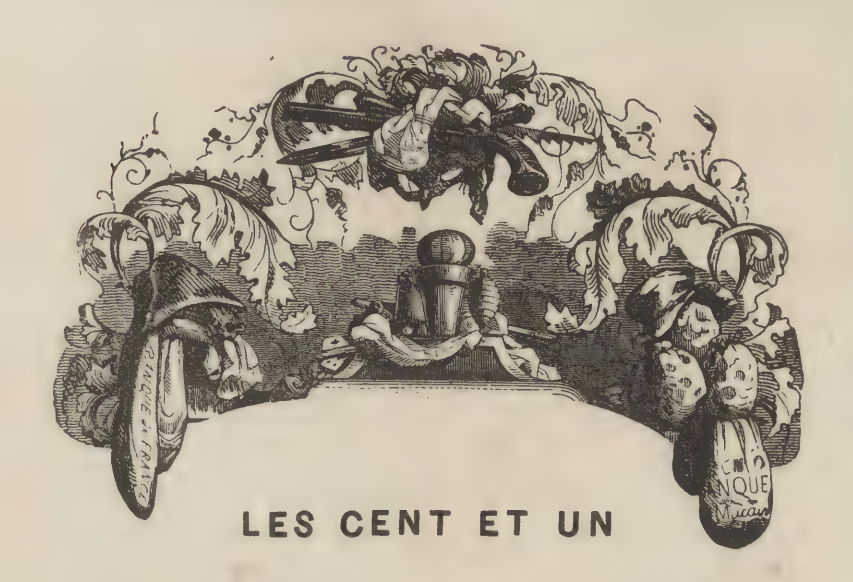
Rentré dans son domicile conjugal et propriétairial, l'infortuné faisait chauffer de l'eau à cinquante degrés Réaumur, température du Sénégal et des bains de pieds. A peine avait-il placé l'extrémité de ses jambes dans le liquide en question, orné de deux livres de farine de moutarde, que Macaire venait relancer sa victime jusqu'au fond du seau d'eau transformé en baignoire, et il lui disait:

— A propos, mon cher Monsieur, j'avais oublié tout à l'heure de vous prier de vouloir bien recommander à votre portier de ne pas donner de mauvais renseignements lorsque j'aurai loué un nouveau logement, et que l'on viendra prendre des informations sur mon compte.... Ce que j'en fais est uniquement pour vous; car, puisque vous consentez à payer les frais dont nous sommes convenus (du moins je dois le croire, puisque vous ne m'avez pas fait d'objection), je serais fâché que votre portier me forçât à garder votre logement plus longtemps que je ne voudrais... Puis, cela me mettrait dans la dure nécessité d'attaquer votre portier en calomnie et en diffamation... J'aurais droit à des dommages-intérêts considérables que vous seriez obligé de payer, comme responsable des faits et gestes de votre domestique.

L'infortuné propriétaire, atterré par ce second discours, se laissait aller au fond du seau, et on ne le retirait de la moutarde que pour le porter au lit, où il restait pendant six mois.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 67. —

Robert-Macaire débutant en chirurgie.

Un proverbe qui a cours depuis longtemps dans le monde, et qui est bien capable de remonter même à Salomon, ce grand inventeur de proverbes, nous apprend que l'on doit toujours prendre *vieux médecin et jeune chirurgien*. Si ce proverbe n'a pas été mis en circulation par feu Salomon, on peut parier à coup sûr qu'il a été inventé par un jeune chirurgien.

Pour faire valoir toute la sagesse de ce proverbe, Sancho Pança et ses élèves ne manquent pas de faire observer que le vieux médecin a la prudence du serpent (emblème de la pharmacie et de la médecine), tandis que le jeune chirurgien a toute la prestesse, toute l'agilité du singe (qui n'est pas l'emblème de la chirurgie).

Nous admettons volontiers que le jeune débutant en chirurgie soit fort léger dans ses opérations, mais, par malheur, il est souvent aussi encore plus léger pour décider qu'on doit avoir recours à ses opérations. Il est vrai qu'à l'instar des chirurgiens-dentistes, messieurs les chirurgiens-opérateurs annoncent à l'avance que ce sera *sans douleur;* mais le saltimbanque *Bilboquet* nous a donné la clef de ce mot à double entente, et aujourd'hui il est bien prouvé que cela veut dire uniquement, *sans douleur pour l'opérateur*.

Robert-Macaire, débutant dans la carrière chirurgicale avec une fortune qui tenait tout entière dans une trousse, et avec une instruction assez peu avancée et qui n'avait guère été poussée que jusqu'à la vaccine, exclusivement, comprit parfaitement qu'il lui fallait débuter par une opération extraordinaire, pour ne pas végéter pendant toute sa vie dans la foule des quarante mille chirurgiens qui s'arrachent les vingt mille malades qui ont annuellement besoin de leurs secours. Comme cela fait tout juste deux chirurgiens par malade, on voit qu'il n'y a pas moyen de vivre longtemps là-dessus, surtout si le malade vient à mourir immédiatement, comme cela arrive quelquefois après les opérations sans douleur.

Robert-Macaire, après plusieurs mois d'attente, eut enfin le bonheur d'attraper aussi sa part de malades. L'opération première consistait dans l'extraction d'une simple dent; mais le chirurgien Macaire y mettant un zèle et une force extraordinaires, enleva du même coup trois dents, plus un fragment de mâchoire. Le malade ne se plaignit pas, il venait de tomber en faiblesse; et le docteur se plaignit encore moins, parce que cette opération première lui annonçait une série d'autres opérations.

Effectivement, au bout de quelques jours la mâchoire tout entière se détériora d'une manière terrible, des symptômes de gangrène se manifestèrent, et le chirurgien Robert accourut en toute hâte pour prodiguer ses soins à cette déplorable mâchoire.

Une consultation ayant été demandée par les parents de la mâchoire en question, Macaire obtempéra immédiatement aux vœux de la famille, et proposa qu'on lui adjoignît les lumières du jeune, mais déjà célèbre chirurgien Bertrand. La famille de la mâchoire n'avait jamais entendu prononcer le nom de ce docteur; mais Macaire ayant donné l'assurance que c'était un homme du plus grand mérite, on ajouta foi à ses paroles, et l'on admira même le caractère élevé du chirurgien Macaire, qui, loin de montrer de la jalousie de métier envers un de ses confrères, lui donnait au contraire des éloges publics, et qui ne témoignaient pas moins en faveur de Macaire qu'en faveur de Bertrand lui-même ! Du reste, cela ne se passe presque jamais autrement dans toutes les consultations où l'on a



Le Début.

(*Bertrand*) Oh non, la malade est faible, elle succomberait . l'opération devient impraticable ..... (*Rob. Mac.*) Impraticable!!. il n'y a rien d' impraticable pour un débutant ...... Ecoute! nous sommes inconnus . Si nous échouons, nous restons dans l'obscurité, ça ne nous recule pas. Si par hasard nous réussissons......C'est fini, nous sommes lancés, notre réputation est faite! . (*Ensemble*) **Pratiquons! Pratiquons.** (*Donnez donc votre pratique à ces gaillards là*)

Chez Aubert, gal. véro-dodat

recours aux lumières de deux ou trois docteurs. Ces messieurs sont, dans ce cas, des amis intimes, qui se passent réciproquement la casse et le séné, qui se brûlent conjointement des pastilles du sérail sous le nez, et qui se tiennent ainsi des comptes de malades en partie double.

Si par hasard on choisit deux docteurs rivaux, alors, si l'un dit blanc, l'autre dit noir; et, pendant qu'ils se disputent, le malade rend le dernier soupir! Et ce soupir donne occasion aux deux docteurs de chanter un *Te Deum*, chacun en l'honneur de sa méthode, car ils s'écrient d'un air triomphant: « Si le malade avait suivi mes ordonnances, il ne serait pas mort! »

Macaire, ayant tenu conférence avec son confrère Bertrand, trouva un moyen excellent pour guérir la mâchoire, pour la guérir radicalement et à perpétuité. Il s'agissait simplement de l'extirper entièrement et de la remplacer par une mâchoire en caoutchouc.

Bertrand mordit à cette idée de mâchoire, et il fut résolu que l'on tenterait immédiatement cette opération, neuve, délicate, hardie, unique peut-être dans les annales de la chirurgie! La mâchoire malade accepta d'autant plus facilement ce qu'on lui proposait, qu'elle ne comprenait plus grand'chose à ce qu'on lui disait, et qu'elle ne pouvait plus articuler un mot de réponse.

Les deux praticiens apprêtaient déjà leurs bistouris, lorsque Bertrand, qui avait toujours le cœur un peu tendre, même depuis qu'il était entré dans la chirurgie, se prit à avoir quelques scrupules en songeant au martyre qu'ils allaient faire souffrir à une mâchoire dont la grande innocence était le seul crime. Aussi, au moment décisif où il fallut retrousser la manche, il dit:

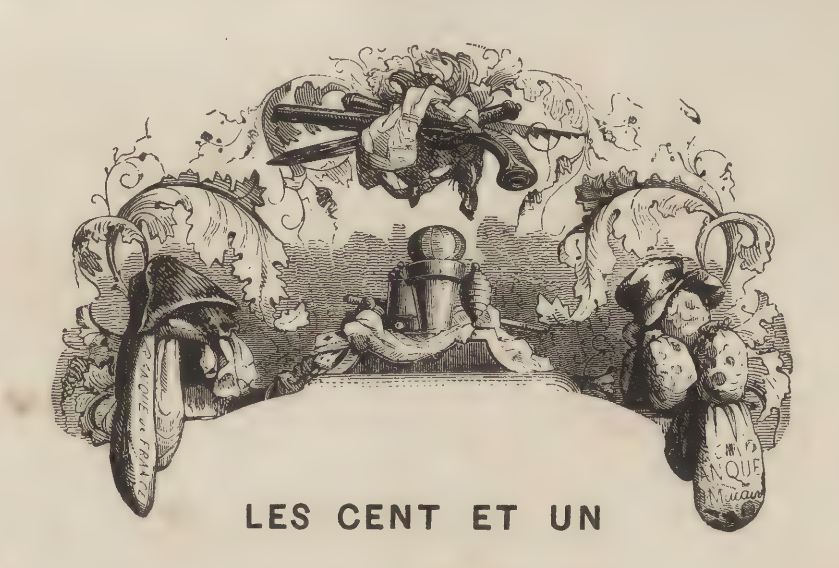
— Décidément, Macaire, je ne sais pas si nous ferions bien d'entreprendre cette besogne-là!... La malade est bien faible, elle succomberait... L'opération devient impraticable.

— Que dites-vous là, M. Bertrand? impraticable!... Mais vous ne savez donc pas que Napoléon le Grand a rayé ce mot-là de tous les dictionnaires français en général, et des dictionnaires de chirurgie en particulier?.. Mais apprenez qu'il n'y a rien d'impraticable pour un débutant!... Écoute..., suis bien mon raisonnement!... Nous sommes inconnus..., parfaitement inconnus, et encore plus dans la débine... Si nous échouons, nous restons dans l'obscurité; cela ne nous recule pas... Si par hasard nous réussissons, c'est fini!... Notre réputation est faite, nous sommes lancés, et nous gagnons cinquante mille francs par an.

(Duo des deux docteurs): — *Pratiquons! pratiquons!*

Donnez donc votre pratique à ces gaillards-là! L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 68. —

Robert-Macaire parfumeur.

La parfumerie est encore une de ces branches de commerce qui se cultivent avec beaucoup d'agrément depuis quelques années. Les parfumeurs ont promptement marché sur les traces des apothicaires; pardon, nous voulions dire des pharmaciens.

Le peuple français, qui a la réputation d'être le plus spirituel de la terre (c'est lui qui s'est amusé à faire courir ce bruit sur son compte), le peuple français, disons-nous, pourra aussi avoir bientôt la réputation d'être le mieux savonné du globe, car les parfumeurs parisiens lui offrent un tel choix de savon de toutes les espèces, qu'on n'a véritablement que l'embarras du choix.

Nous avons le savon pour la barbe, le savon pour les mains, le savon

pour la tête, le savon pour la figure, le savon pour les bains, le savon pour la toilette, le savon pour la joue droite, le savon pour la joue gauche, etc., etc.! Sans compter que ces spécialités se subdivisent en une infinité d'autres spécialités, suivant que le savon est blanc, bleu, ou rose, à l'amande, à la noisette ou au noyau d'abricot, au jasmin, à la jonquille ou à la giroflée, etc., etc. Il est bien entendu que chacun de ces *savons spéciaux* ne se trouve que dans le magasin spécial du célèbre M. *Chose!* successeur du non moins célèbre M. *Machin!* Le tout est orné d'un nom baroque, d'une enveloppe en papier doré, et d'un brevet d'invention. Prix : cinq francs! c'est vraiment pour rien, car le nom seul du savon vaut cent sous. Mais, hélas! il arrive souvent que ce nom est beaucoup plus mousseux que le savon lui-même.

Robert-Macaire, dès son entrée dans la parfumerie, voulut éclipser tous ses concurrents, tout en annonçant bien haut qu'il méprisait le charlatanisme et les charlatans. Rien que cette simple déclaration devait cependant éveiller les soupçons du public; car les marchands qui annoncent à son de grosse caisse qu'ils ne veulent pas faire usage du charlatanisme, doivent être mis absolument sur la même ligne que les individus qui se vantent à chaque instant d'être de *bons enfants*, et que les femmes qui sont toujours à parler de leur vertu.

Lorsqu'un acheteur entrait dans la boutique de Robert-Macaire, notre gaillard ne manquait jamais de lui détailler la nomenclature de ses nouveaux articles de parfumerie, en insistant sur le mérite, les avantages et les agréments de cette nouvelle et précieuse découverte. Il n'y a que sur la modicité du prix que Macaire n'insistait jamais; mais qu'est-ce que c'est que deux ou trois francs de plus ou de moins lorsqu'il s'agit de faire emplette d'un savon comme on n'en a jamais vu, ou d'un parfum comme on n'en a jamais senti?

— Voyez, Monsieur, disait notre homme, voici un article pour lequel je viens d'obtenir un brevet d'invention, c'est la *Crême des Belles!* j'en ai déjà expédié cent cinquante flacons à la reine de Madagascar. Si je voulais user des moyens qu'emploient tous les autres parfumeurs, je gagnerais un million en trois années; mais je ne le ferai pas, je me respecte trop.

— Comment! vous vous respectez trop pour gagner un million?

— Non, je veux parler des moyens mesquins.... J'aime mieux mettre quatre ans pour gagner mon million... Que voulez-vous? je suis comme cela, c'est dans ma nature...; je méprise le charlatanisme de l'affiche, je méprise les pufs de l'annonce, j'abhorre tout ce qui sent le charlatan, le sauteur, le danseur de corde, et je me borne à produire tout naïvement, tout bêtement ma marchandise.... Tenez, lisez plutôt mon catalogue :



Monsieur, je méprise le charlatanisme de l'affiche, je méprise les **Pufs** de l'annonce, j'abhorre tout ce qui sent le charlatan, le sauteur, le danseur de corde, et je me borne à produire tout naïvement, tout bêtement ma marchandise. Lisez mon catalogue **Parfum de l'amour, de l'estime et de l'amitié**, en flacons moyen-âge ...... **Extrait de sourire de l'enfance** – **Parfum des premiers pas d'Adolphe** – **Eau de l'alliance des peuples**, pour le mouchoir, avec la chanson de Béranger **Parfum du Général Foy**, odeur pour rafermir les fibres du cerveau et rappeler aux Français leurs libertés et leurs droits garantis par la Charte constitutionnelle. Entouré d'un discours prononcé sur la Tombe de l'immortel député, par un de ses honorables collègues ..... Vous le voyez, il est impossible d'être plus simple. . . .

Parfum de l'Amour, de l'Estime et de l'Amitié, en flacon moyen-âge; *Extrait de sourire de l'Enfance; Parfum des premiers pas d'Adolphe; Eau de l'Alliance des Peuples*, pour le mouchoir, avec la chanson de Béranger; *Parfum du général Foy*, odeur pour affermir les fibres du cerveau et rappeler aux Français leurs libertés et leurs droits garantis par la Charte constitutionnelle, entouré d'un discours prononcé sur la tombe de l'immortel député, par un de ses honorables collègues!... Vous le voyez, il est impossible d'être plus simple...

— Combien le flacon du *Parfum des premiers pas d'Adolphe?* Je voudrais en rapporter un à ma femme; tout justement, j'ai un fils qui s'appelle Oscar.

— Ah! si vous y tenez, nous l'intitulerons *Parfum des premiers pas d'Oscar?*... Dix francs le flacon.

— Comment, dix francs? mais c'est horriblement cher.

— Je vous jure que je ne gagne pas quinze sous!... Le public ne songe pas à ce qu'il faut de soin et de travail pour arriver à produire cet arome délicat..... Le public croit que tout cela se fait comme de l'eau de Cologne à vingt-cinq sous le rouleau!

A propos! cela me fait penser que je vous ai acheté dernièrement un petit flacon de votre *Extrait d'Eau de Cologne*, prix: quatre francs, et quand je l'ai débouché... j'ai trouvé qu'il était presque vide...

— Comment, Monsieur! vous avez débouché le flacon? Et vous vous étonnez, après cela, de ce que mon essence s'est évaporée?... mais mon extrait est si merveilleux qu'il se volatilise dans un instant!... Jamais de la vie on ne doit déboucher mes flacons! on respire le parfum à travers le cristal.

— Ah! diable..., je ne savais pas!...

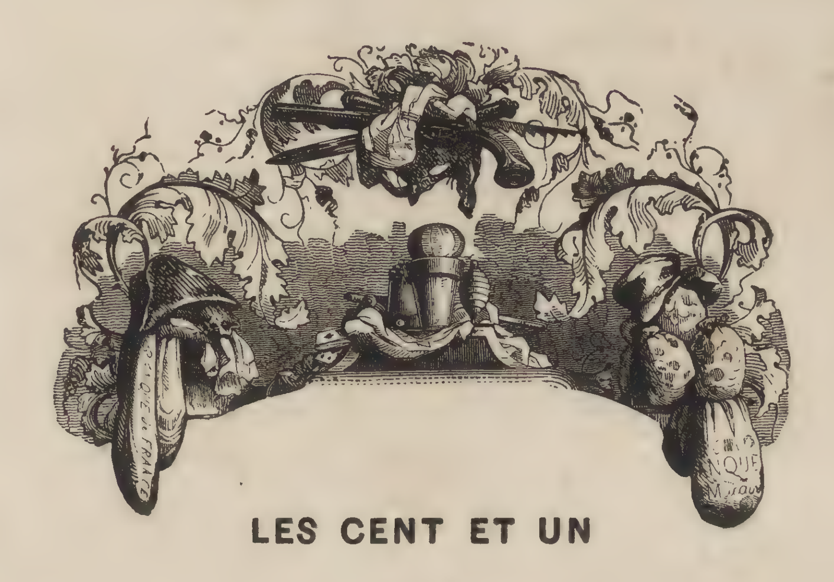
— Mais sans doute, Monsieur! Il en est même que l'on ne respire qu'à quinze pas. Le *Parfum d'Adolphe* se respire à six pouces! Voulez-vous que je joigne à ce flacon un petit pot de ma nouvelle crême pour les mains? c'est de la crême d'amande faite avec des noisettes, et qui sent, à s'y méprendre, le savon de Marseille! Vous avouerez que c'est la dernière limite de l'art et de la perfection!

— Mais, pardon! si j'achetais du savon de Marseille tout simplement, cela reviendrait au même?

— Ah! Monsieur, vous ne dites pas ce que vous pensez... Le savon de Marseille est très-vulgaire, tandis que ma crême d'amande faite avec des noisettes, et sentant le savon de Marseille, coûte six francs le pot; vous voyez donc bien que ce n'est pas la même chose.

L. H.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 69. —

Robert-Macaire faisant un grand placement d'actions.

C'EST à tort que l'on prétend dans la société qu'un grand nombre d'actions industrielles n'ont pas pu être placées lors de ces émissions qui inondèrent la France et l'Europe : il n'est pas une seule de ces actions qui n'ait fini par être placée et à peu près à sa juste valeur. Il est un capitaliste que les monceaux les plus formidables d'actions et de millions ne parviennent jamais à effrayer. Il est vrai qu'il les achète avec du billon. Ce capitaliste, cet industriel universel, ne se borne même pas à faire des opérations avec les gérants des sociétés en commandite : il est encore la providence des libraires eux-mêmes, et il leur achète en bloc et au comptant des milliers de volumes qui semblaient ne devoir servir d'aliment qu'à la curiosité et à la voracité des seuls vers et des seules souris.

Cet industriel phénoménal, dont les opérations sont plus gigantesques et plus *millionniennes* que celles de M. de Rothschild, cet homme incomparable qui est la providence de la librairie moderne, se nomme.... l'*épicier*.

Hélas! rien n'est plus vrai, c'est dans les catacombes de l'épicerie que finissent par se rencontrer toutes les feuilles de papier qui, nées et imprimées pour être au moins une action de mille francs, finissent par devenir un cornet de deux liards, y compris le poivre ou le tabac! O vanité des vanités! ô néant des grandeurs de la société en commandite! que d'enseignements pourtant, que de leçons salutaires se trouvent renfermés dans de simples cornets de tabac, quand on sait les priser!

Robert-Macaire, vu ses nombreuses opérations commerciales, avait un épicier spécial auquel il repassait toutes ses anciennes valeurs toutes les fois qu'il était sur le point d'entreprendre une nouvelle affaire. Il fallait bien déblayer les magasins et faire place aux nouveaux ballots d'actions qui arrivaient de l'imprimerie. Le vieux père *Desrognures* (c'est le nom de l'épicier en question) savait immédiatement de quoi il s'agissait quand Bertrand venait le chercher au nom de son ami Macaire, et, mettant un immense sac de toile sous son bras et quelques pièces de cinq francs dans la poche de son gilet, il allait trouver le célèbre gérant de tant d'illustres sociétés.

Macaire, qui avait contracté l'habitude de faire mousser ses actions, ne pouvait s'empêcher de chercher à leur donner encore de la valeur, même auprès du père Desrognures; et, à ce moment suprême où elles allaient abdiquer le nom pompeux d'*actions industrielles* pour prendre l'obscure qualification de *papier à cornets :*

— J'ai aujourd'hui de bien bonnes actions à placer, monsieur Desrognures : en voulez-vous? ne manquait jamais de dire ce saltimbanque de Macaire.

— C'est selon. Qu'avez-vous en actions? répliquait le vieux sournois de Desrognures, qui louchait beaucoup du seul œil qui lui restait.

— J'ai trois mille actions de fonderies....

— Affaire fondue.

— Deux mille actions des usines....

— Usé, usé!

— Dix mille actions des brasseries..., opérations magnifiques!...

— Oui, faites-les mousser!

— J'en ai du recueil des *Connaissances*....

— Connu, connu!... Enfin, combien cela fait-il en bloc?

— Un milliard ou deux, pas plus....

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 69.



Grand placement d'actions.

J'ai aujourd'hui de bien bonnes actions à placer, M.r Desrognures, en voulez-vous ? C'est selon. _Qu'avez-vous en actions ?...... J'ai 3000 Actions de Fonderies __ Affaire fondue! __ [illegible] des Usines. ... __ Usé, usé! _ 10 000 Actions des brasseries [illegible] faites-les mousser ! __ J'en ai du recueil des connaissances [illegible] Enfin combien cela fait-il en bloc ?__ Un millard ou deux pas plus ...... _Un millard.... le papier [illegible] ....cela doit donner cent livres..... à 4 sous.....ça vaut 20 francs .... _Deux millards pour [illegible] francs! ....y pensez vous, mon cher ? . Mettez au moins 25 francs _ Pas un liard _ Allons, enlevez Vous faites un marché d'or ... _ Farceur, Vous me dites tous les jours la même chose.

Imp. d'Aubert, gal Vero-dodat

imp. Lith: d'Aubert et C.e

— Un milliard, c'est bien peu...; le papier est mince. Cela doit donner cent livres.... A quatre sous.... ça vaut vingt francs.

— Deux milliards pour vingt francs!... Y pensez-vous, mon cher?... Mettez au moins vingt-cinq francs....

— Pas un liard....

— Allons, enlevez.... Vous faites un marché d'or....

— Farceur!... vous me dites tous les jours la même chose.... Enfin, c'est égal, je n'ai qu'une parole.... Tenez, voici vos vingt francs.... Et pourtant, si votre papier est comme celui de la dernière livraison que vous m'avez faite, je m'attirerai encore du désagrément de mes pratiques.... Ils trouvent que le papier est trop mince..., qu'il n'est pas assez collé.

— Comment! pas assez de *colles* dans mes actions!... Ah! ce reproche m'est bien sensible, et je vous jure que je croyais ne l'avoir pas mérité; mais cela me prouve qu'on ne peut jamais contenter tout le monde..., les épiciers et les actionnaires.... Les uns trouvent qu'il y en a trop, les autres pas assez....

— Ah çà, quand faudra-t-il revenir vous voir?

— Repassez dans six semaines.... Je vais lancer demain quatre nouvelles grandes affaires.... Capital social, six millions.

— Pour les quatre affaires?

— Fi donc!... Est-ce que vous me prenez pour un liardeur, pour un petit carotteur en affaires?... Allons donc!... Six millions de capital pour chaque affaire, et des actions imprimées sur papier rose, rien que cela....

— Sur papier rose!... Ah çà, vous tenez donc à leur en faire voir de toutes les couleurs?

— Certainement. Depuis longtemps le besoin des actions roses se faisait généralement sentir, et la nuance des miennes est garantie pour un an.

— La couleur, vous voulez dire?

— Soit...., comme vous voudrez, quoique ce mot puisse paraître à double entente.... Mais cette fois nous ferons notre opération sur une plus vaste échelle. Je pense qu'il me restera au moins deux cents livres d'actions roses : j'en fais tirer une quantité énorme. Ah! mon cher Desrognures, il faut furieusement semer aujourd'hui pour recueillir bien peu!... Les affaires sont dans le marasme....

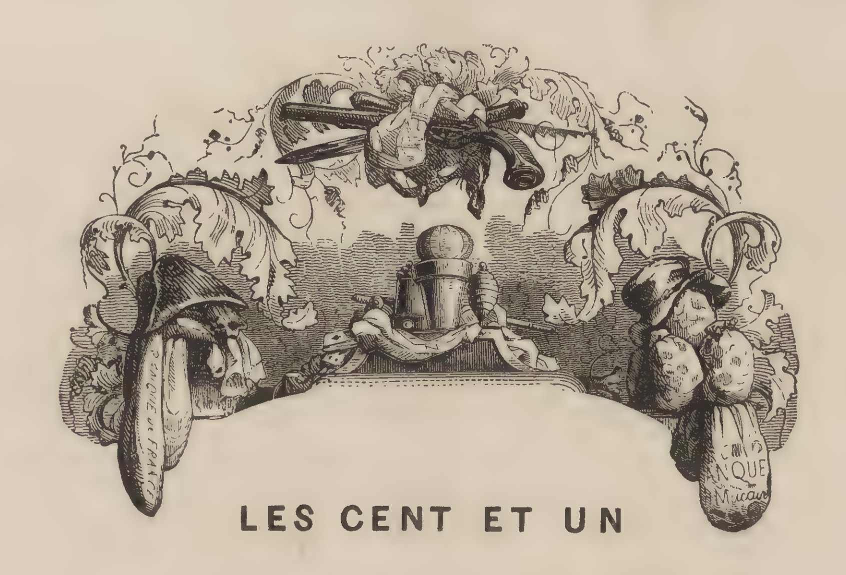
— De quoi vous plaignez-vous?... Moi seul, je vous ai pris, depuis le commencement de l'année, pour plus de six cents francs d'actions.

— Oui, mais cela valait dix-huit milliards!...

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 70. —

Robert-Macaire à la clinique.

Le docteur Robert-Macaire a fait ses excuses aux clients qui sont venus le consulter à domicile; plusieurs cas graves se sont déclarés subitement et l'appellent à l'hospice, dont il est un des médecins titulaires et appointés.

— Où répondrai-je que vous êtes, Monsieur, si on vient vous demander? dit la vieille bonne du médecin.

— Vous direz, Madeleine, que je suis à la Clinique.

— Oui, Monsieur, à la Trinique.

— C'est bien assez, Madeleine, d'entendre la malveillance m'accuser d'écorcher les vivants, sans l'entendre encore vous blâmer d'écorcher la langue. Sachez donc, une fois pour toutes, dire clinique: clinique signifie

étude spéciale faite au lit du malade ; cela vient de deux mots grecs que je ne sais pas, mais que je pourrais savoir, si je voulais souscrire à un Dictionnaire qu'on publie en six mille sept cent trois livraisons, dont moitié payable d'avance.

Le docteur a brûlé le pavé dans son cabriolet; il a le droit d'écraser le peuple, puisqu'il le guérit gratuitement, à la condition expresse du paiement des remèdes.

Arrivé près de ses élèves, le docteur Macaire ne laisse pas échapper l'occasion de signaler son amour pour l'humanité. Il lance force épigrammes sur ses confrères les médecins des autres hôpitaux. Le cri : — Aux salles ! aux salles ! se fait entendre.

L'interne approche du docteur et lui révèle deux faits surprenants qui viennent de s'accomplir sous ses yeux. Le premier fait regarde le n° 13 de la salle Sainte-Agnès, pauvre femme qui, après une amputation, est passée de vie à trépas.

— Eh bien, Messieurs! dit le praticien arrivé devant le lit de la défunte, vous l'avez vu, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi !

— Mais, Docteur, dit un novice, la malade est morte?

— Qu'importe ! elle serait bien plus morte sans l'opération.

— Le second cas est beaucoup plus remarquable, dit l'interne : il s'agit du n° 29 de la salle Saint-Charles : Vous savez, ce portier qui avait tous les symptômes du choléra asiatique?

— Il est mort? ça ne m'étonne pas!

— Non; il est en vie, et même trop en vie; il est levé, et demande à grands cris à manger, ou son *exeat.*

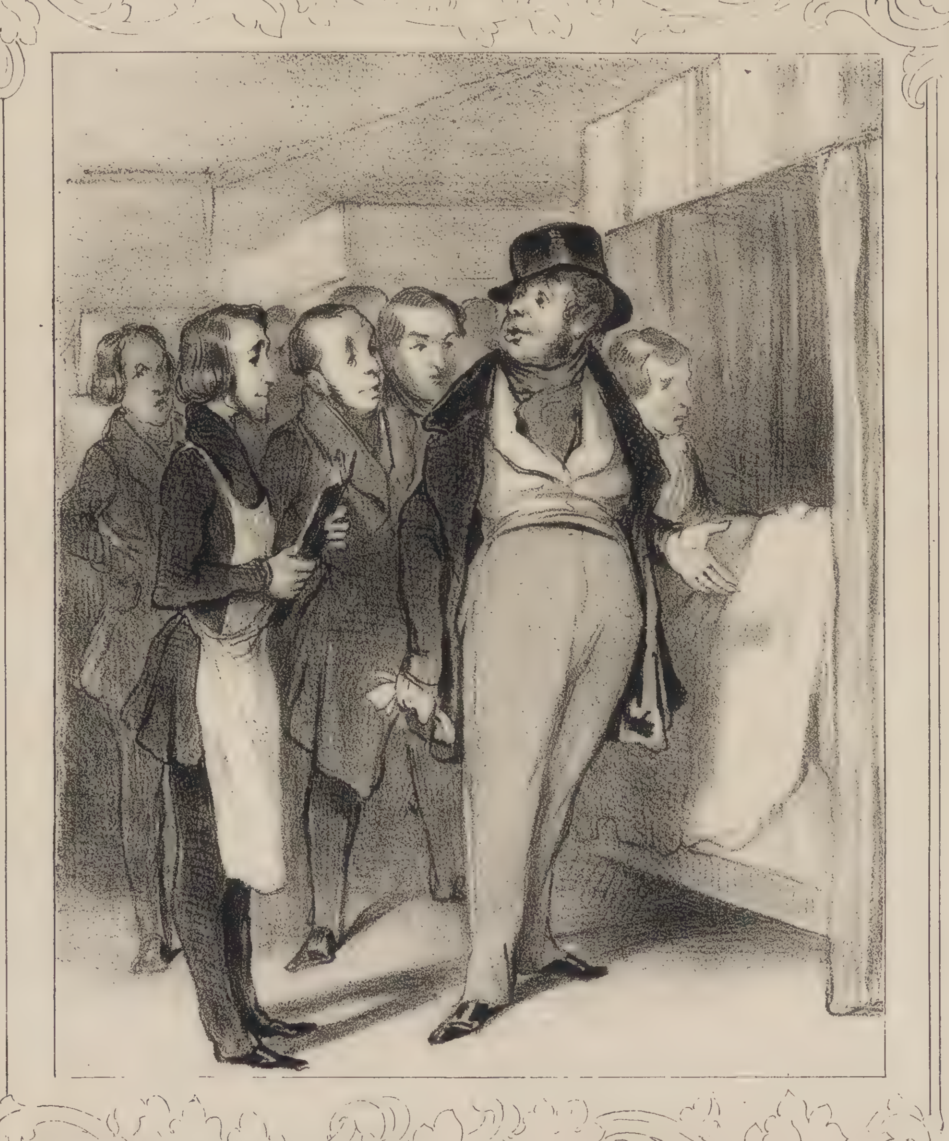
— Cela ne m'étonne pas! Ce que je lui avais donné était de nature à rafraîchir les zones brûlantes de ce corps; car le choléra-morbus, que quelques-uns ont regardé comme un cas inflammatoire, que d'autres ont pris pour l'effet galvanique de la morsure d'un insecte interne..., moi je crois savoir que je ne sais pas encore ce que c'est, et je suis plus avancé que mes confrères. Je traite tout bonnement cet inconnu comme une diarrhée. (A un externe qui fait la grimace) : — Il n'y a pas de mot sale en médecine, jeune homme; si vous êtes si bégueule, à l'avenir je parlerai latin ou argot, alors vous ne comprendrez rien à mes démonstrations. Pour en revenir à notre cholérique, je disais donc que sa guérison ne me surprenait pas. Qu'on fasse venir le n° 29 : s'il se porte bien, il faut qu'il sorte, et ne mange pas plus longtemps le pain des pauvres.

Le n° 29 arrive le bonnet de coton à la main; s'il osait, il sauterait au cou du Docteur : il se contente d'embrasser le pan de sa redingote.

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 70



Clinique du Docteur Robert-Macaire.

Hé bien! Messieurs, vous l'avez vû, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi ..... — Mais, monsieur, la malade est morte .... Qu'importe! Elle serait bien plus morte sans l'opération.

Chez Aubert, gal. véro dodat

Imp. d'Aubert et C.ie

— Eh bien, mon ami! dit le docteur, nous voilà sur pied? c'était sûr! j'avais pleine confiance dans ma prescription. A l'Hôtel-Dieu, à la Charité, à Beaujon, on t'aurait tué... Qu'as-tu éprouvé en prenant ta tisane?

— Oh! monsieur le Docteur, c'était d'abord assez doux à la bouche, je ne peux pas dire autrement; mais à la seconde tournée, j'avais comme le feu dans la gorge, ça piquait, ça piquait...

— Ce qui prouve jusqu'à quel point l'inflammation dominait.

— A la troisième tournée, j'étais tout étourdi, Docteur; je voyais mon traversin danser le cancan...

— Il y avait du délire...

— Et puis, tout d'un coup, voilà que je me suis trouvé en ribotte complette. Au respect que je vous dois, Docteur, j'étais bu comme trente mille hommes.

— Ah bah!

— J'ai dormi trente-six à trente-huit heures, même qu'on a manqué de me mettre le drap sur la figure et de m'emporter à l'amphithéâtre; heureusement, je me suis réveillé à temps pour mettre le holà, et voilà, Docteur; tout prêt à reprendre encore deux pintes de la potion, mais avec un peu de sucre.

— Le sucre ne va pas avec l'eau de riz, mon garçon.

— Comment que vous dites, Docteur?... Vous appelez ce que j'ai bu de l'eau de...

— Riz; n'est-ce pas, interne? J'ai prescrit deux pintes d'eau de riz très-chaude. Le docteur prend le cahier de visites... Il fait un bond, et aperçoit que l'interne, au lieu d'eau de riz, a écrit et administré deux pintes d'eau-de-vie au cholérique. Le docteur ne se laisse pas démonter; il accepte la guérison à l'aide du quiproquo : il se promet bien de consigner dans les journaux de médecine le résultat que le hasard lui a fait obtenir; mais il s'en attribuera la gloire.

Voilà toutes ses idées médicales renversées, bouleversées. En sortant de l'hospice, il aperçoit une émeute formée de visiteurs mécontents : on refuse entrée aux vivres qu'ils apportent à des parents ou à des amis malades; la consigne ne permet que l'introduction du bouillon, des pommes cuites et du jus de réglisse. On porte plainte au docteur, qui, tout fier de son succès, crie à la portière : Laissez passer les gigots, les pommes de terre frites, et surtout l'eau-de-vie.

— L'eau de riz? dit le portier.

— Je vous dis, l'eau-de-vie! êtes-vous sourd? l'eau de riz est bannie de la médecine progressive.

M. A.

Paris, chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 71. —

Robert-Macaire beau-père.

Quand vint l'époque où la fille de Macaire et d'Éloa dut songer à prendre un époux, son vertueux père l'appela, et lui dit : — Ma fille, ne t'avise pas de voler de tes propres ailes.... Je ne suis pas assez ennemi de ton bonheur pour t'empêcher de voler : ce serait un déni de justice paternelle; mais ne vole pas seule...; voilà tout ce que je réclame de ta piété filiale.

Nous classons les mariages, continue le bon père, en trois classes, savoir : mariage d'inclination, mariage d'argent et mariage d'estime. A quelle catégorie appartient celui que tu as en perspective?

Et comme la fille de Robert-Macaire ne semblait pas comprendre ce que le respectable auteur de ses jours lui disait, le père l'envoya promener, et se chargea d'arranger l'affaire avec le père du prétendant ou plutôt du prétendu.

— Monsieur, dit à Robert-Macaire le chef de famille qui voulait enter sa branche généalogique sur la souche de notre héros, vous connaissez la fortune de mon fils : ayez la bonté de me dire quelle dot vous donnez à mademoiselle votre fille?

— Ma fille est un trésor.

— J'en suis persuadé. Mais que lui....

— Elle vaut son pesant d'or.

— Sans doute. Mais que lui don....

— Elle est riche de vertus.

— A merveille. Mais vous lui donnez....

— Je lui donne mon consentement et la manière de s'en servir.

— Monsieur Macaire, tout ceci me paraît honorable, mais pas suffisant.

— Je vous remercie, Monsieur, de la première partie de votre phrase. Dès le moment que vous reconnaissez la question d'honneur, nous sommes près de nous entendre : car le reste n'est plus qu'une vile question métallique. Oserais-je vous faire une observation, Monsieur et ami? (Permettez-moi ce titre.)

— Osez, mon cher.

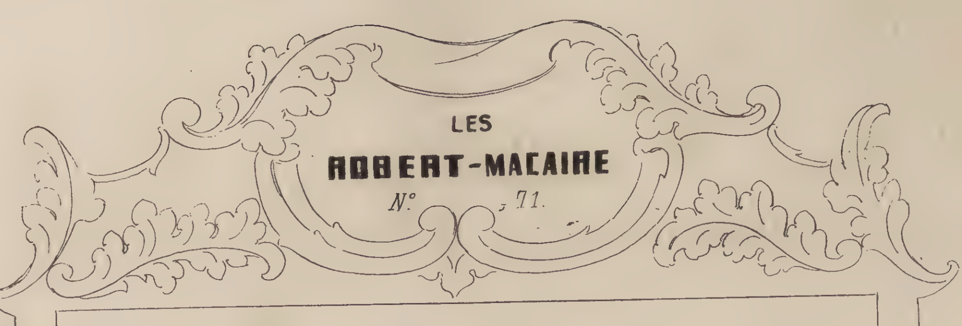
— Vous me demandez ma fille pour monsieur votre fils, n'est-ce pas? Ce point accordé, vous me permettrez de vous dire que l'affaire cesse d'appartenir à votre juridiction. Nos deux enfants sont seuls en cause; ils sont à la fois juge et partie : c'est à eux d'absoudre ou de condamner leurs prétentions réciproques et leurs exigences mutuelles. De votre côté, interrogez ma fille; du mien, j'interrogerai monsieur votre fils; puis après les enfants s'interrogeront entre eux.

— Mais, monsieur Macaire, dit le père du jeune homme, sur quoi voulez-vous que j'interroge mademoiselle votre fille?

— Je n'en sais rien.... Interrogez-la, voilà tout ce que je puis vous dire. J'ai mon thème fait à l'égard de votre héritier : faites le vôtre à l'égard de mon héritière.

Le jeune homme est appelé, et comparaît devant le père de celle qu'il aime. M. Macaire lui pose cette série de questions :—Dédaignez-vous un trésor? — Êtes-vous insensible à ce qui vaut son pesant d'or? — La vertu a-t-elle des droits à votre hommage?

Le jeune homme ayant répondu négativement aux deux premières questions, et affirmativement à la dernière, Robert-Macaire prend des conclusions tendant à ce que le mariage soit accompli dans le plus bref délai possible. Il annonce au jeune homme qu'il a, sans s'en douter, signé son acte d'adhésion à une union qui doit lui apporter peu d'argent,





La dot.

...Vous connaissez la fortune de mon fils, ayez la bonté de me dire quelle dot vous donnez à M.lle votre fille.. _Ma fille est un trésor!.._ J'en suis persuadé, mais que lui. ..._ Elle vaut son pesant d'or... _Sans doute, mais que lui do..._Elle est riche de vertus... ..._A merveille, mais vous lui donnez?.._Je lui donne mon consentement, ma bénédiction et. . . . . .la manière de s'en servir.

Le jeune homme, amoureux, épouse la fille, nourrit le beau-père et maudit le mariage.

Imp d'Aubert et C.°

Chez Aubert, gal véro-dodat.

mais beaucoup de bonheur; et comme le beau-père croit apercevoir quelque hésitation chez son gendre, il ajoute :

— Jeune homme, vous agissez en capitaliste plus qu'en amoureux en acceptant ma fille. M. Scribe, contre lequel tant de réclamations se sont élevées à propos de cet aphorisme :

L'or est une chimère....

M. Scribe était éclairé d'un rayon divin quand il a écrit ce mot, qui devrait être gravé en lettres de fer galvanisé sur tous les schakos des soldats.... et des futurs. Ce qui n'est pas une chimère, jeune homme, c'est l'ordre et l'économie. Le grand point n'est pas qu'une femme apporte : c'est qu'une femme n'emporte pas. Toute la théorie du bonheur domestique est là. Vous concevez, mon bon ami, qu'une femme qui importe a le droit naturel d'exporter : c'est logique. Quand elle se rappellera que c'est elle qui a garni la caisse conjugale, si elle veut un châle, une robe, un livre de messe illustré d'un fermoir en or, elle ne se gênera pas pour se le procurer. Mais si la femme n'a pas apporté un décime, si elle est venue comme un petit saint Jean dans le ménage, elle n'osera pas, sans permission, détourner un quart de franc de la communauté. Une femme placée dans cette position ne se permettra pas la dépense d'une botte d'échalottes, sans penser à la reconnaissance qu'elle doit à son mari. Si, au contraire, la femme apporte, je sais qu'au premier coup d'œil ça paraît beaucoup plus avantageux; mais c'est une illusion, c'est un mirage comme ceux qui égarent le navigateur dans l'Océanie, ou le pèlerin dans les sables du désert. Suivez mon raisonnement.... Le mari est, de sa nature, dissipateur. Qu'il apporte ou qu'il n'apporte pas, il emporte; il dépense treize fois plus que la femme, c'est mathématiquement démontré : eh bien! s'il faut que les deux associés puisent à la caisse avec la même rapacité...., on voit bientôt le fond.

La femme est extrême en tout : quand elle se met à dépenser, elle donnerait quarante-sept sous pour boire à un cocher de citadine. Otons à la femme le droit de décaisser, en lui rappelant qu'elle n'a rien encaissé. Voilà pourquoi je vous donne ma fille sans dot. Si vous trouvez un mot à répondre à cela, je serai le premier à demander aux Chambres le rétablissement du divorce. Mariez-vous toujours, je vous donne ma parole d'honneur que je n'abuserai pas d'une concession que vous pourriez faire en ce moment à mon éloquence.

Le jeune homme amoureux épouse la fille, nourrit le beau-père et maudit le mariage.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LÈS CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 72. —

Robert-Macaire reconnaissant.

Robert-Macaire avait fait joyeuse vie toute une demi-journée en compagnie de l'ami Bertrand, et d'un troisième personnage que ce dernier avait convié.

Macaire avait chargé Bertrand de toutes les menues dépenses, telles que celles du cirage des bottes, des distributions d'aumônes sur la route, de l'achat philanthropique des balais d'Alsaciennes, et de la taxe exigible à la douane des ponts suspendus sur la Seine.

Les autres dépenses regardaient Macaire, ce qui ne signifie pas qu'il les payât. Par exemple, le matin, à jeun, on avait pris une citadine qui avait transporté les trois voyageurs pendant cinq heures; quand Macaire la renvoya, il appela à haute et intelligible voix le cocher, auquel il versa un

verre de cognac, que Bertrand paya, et lui dit : — Cocher, combien vous est-il dû? voyons, cinq heures...

— Cela fait 7 francs 50 centimes, dit Bertrand.

— Bertrand, réplique Macaire, tout homme est sujet à l'erreur, mais vous plus que tout autre vous semblez vous y complaire comme dans un hamac. Il est dû à ce brave citoyen un franc en plus du chiffre que vous accusez; en ajoutant un franc, pour boire, c'est deux francs en sus; mettons encore une heure dont je vais expliquer l'emploi, nous avons un total de....

— Dix francs, dit Bertrand.

— Onze francs, Bertrand, et non pas dix... Toujours dans l'ornière, ce diable de Bertrand!... on dirait qu'il n'a aucune espèce de principes de morale ni d'arithmétique... Maintenant, cocher, prêtez-moi un crayon. Macaire écrit un petit billet qu'il plie en quatre et qu'il remet au cocher, qui s'éloigne.

En faisant une plaisanterie, au Jardin-des-Plantes, Macaire a cassé par distraction, sur le dos de Bertrand, la canne du monsieur qui complète la trinité des promeneurs. En rentrant dans Paris, M. Robert-Macaire donne à la victime de sa maladresse un superbe jonc, dont le prix fait bondir à trois reprises Bertrand sur ses tibias; même manége que pour le paiement du fiacre; Robert-Macaire prend un crayon, écrit quelques lignes, signe, se penche à l'oreille de la marchande de cannes, et sort en souriant.

Bertrand commence à tomber dans de sérieuses réflexions. Il regarde son ami de travers, et, s'il osait, il lui demanderait compte de ses modes de paiement, qui lui paraissent suspects. — J'ai entendu raconter, se disait Bertrand, en *à-parte*, n'osant pas faire part de ses réflexions, que certains messieurs, que je désignerai provisoirement sous le nom des messieurs de la rue de Jérusalem, font payer leurs fiacres à la caisse de l'administration... Est-ce que Macaire, mon ami Macaire, serait agrégé aux membres des patrouilles grises!... Il n'y a pas de sots métiers...; un mouchard honnête homme, bon père de famille, bon fils, bon époux, qui monte sa garde, et qui paie ses contributions, est, à mes yeux, plus estimable qu'un autre mouchard qui ne fait pas tout ça; mais c'est égal, ça me paraîtrait drôle de savoir mon ami Macaire là-dedans.... ça n'est pas sa place.

Macaire s'aperçut à temps que les idées de son Pilade tournaient au noir, il le poussa violemment dans le premier restaurant qui se présenta, et dit d'une voix engageante : — Allons, Messieurs, pas de façon! c'est moi qui paie.

Bertrand eut un moment d'hésitation avant de mettre son feutre au

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 72.



Un bon mari.

— *TOTAL* 27f 50c C'est bien, vous porterez cette note à ma femme qui vous soldera. [illegible] est heureux ce gueux de Macaire sa femme paye ses d[illegible] excellente femme qui travaille comme un [illegible] se prive [illegible] vie une femme qui m'adore! aussi je ne suis pas un ingrat [illegible] déjà huit enfans, je veux qu'elle en ait douze. — **Bertrand**. Eh, voilà [illegible]!!

Chez Aubert, gal. Véro-dodat

Imp. d'Aubert et Cie

clou ; il ne put tenir au soupçon qui le dévorait; il s'élança dans les bras de son ami, en répétant avec attendrissement : — Macaire, jure-moi ta parole d'honneur la plus sacrée que tu n'es pas ce que je pense que tu es!

— Qu'est-ce qui vous prend donc, Bertrand? Êtes-vous tombé en enfance? êtes-vous déchu de votre état d'être intelligent?

— Si tu étais ce que je crois bien que tu n'es pas, continue Bertrand sur le même ton, la julienne me paraîtrait amère. Je t'ai vu solder le fiacre avec un petit papier, acheter une canne avec un petit papier...; tu n'as pas même pour excuse, en 1839, de dire que ce sont des assignats... Je ne te cache pas, Macaire, que tous ces petits papiers-là nous font peur à mon ami et à moi... Si tu veux être dans nos petits papiers, explique-nous les tiens.

Un éclat de rire fut la réponse de Robert-Macaire, et il se mit à fredonner...

Bertrand poursuivit : — Des chansons ne sont pas des raisons.

— Du champagne ! garçon, dit Macaire.

Quand le moment de payer la carte fut venu : — Garçon, s'écria l'amphitryon, un crayon et du papier!...

Bertrand jeta un regard terrifié sur son ex-ami.

Robert-Macaire écrivit, et quand il eut signé, il tendit le petit papier à Bertrand, qui lut ces mots :

« Madame Macaire, il vous plaira payer à mon ordre, et à présentation, la somme de vingt-sept francs cinquante centimes, montant d'un léger repas offert par moi à deux amis. Je compte sur votre amour pour faire honneur à ma signature et à mon nom, qui est le vôtre.

« *Signé* : MACAIRE. »

— Garçon, dit Macaire, vous porterez cette note à ma femme, qui vous soldera.

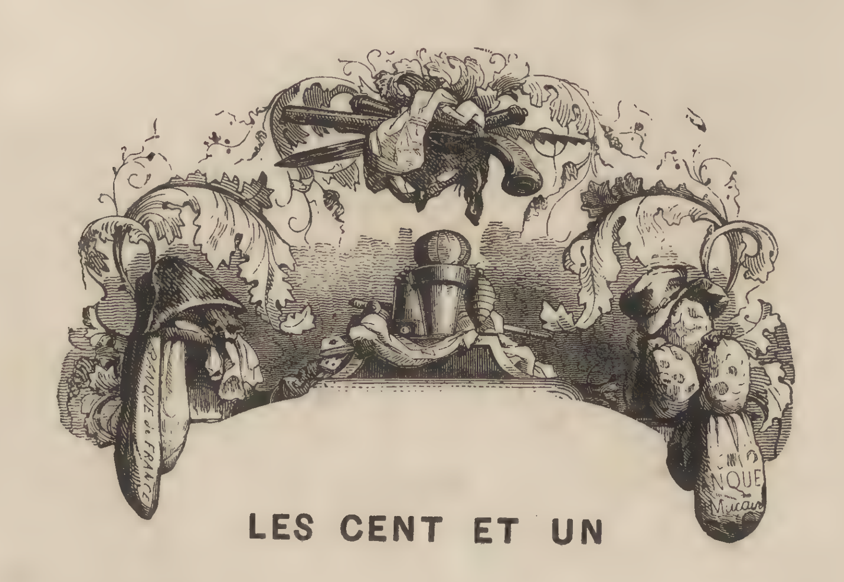
— Comment! c'est à sa femme qu'il écrivait!... c'est elle qui paie les fiacres, les cannes cassées, le champagne! O Macaire! que je te demande pardon; je t'en fais mes excuses le verre à la main; buvons encore une bouteille, tu en seras quitte pour mettre trente-deux francs au lieu de vingt-sept. Est-il heureux, ce gueux de Macaire! sa femme paie ses dettes!

— Oui, j'ai une excellente femme qui travaille comme un nègre, se prive de tout et me sacrifierait sa vie..., une femme qui m'adore; aussi, je ne suis point ingrat : elle a déjà huit enfants, je veux qu'elle en ait douze.

Bertrand. — En v'là une d'heureuse!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 73. —

Robert-Macaire neveu.

La tradition ne nous a pas transmis les portraits de famille de tous les membres de la famille Macaire : nous regrettons cette indifférence des contemporains, qui aura laissé passer chez le marchand de bric-à-brac ces types précieux, chaînons de la grande histoire morale de notre vertueuse génération.

Nous nous trouvons donc, à regret, dans l'impossibilité de savoir si l'honorable moribond que le crayon de Daumier représente ici dans un fauteuil, appartient à la branche mâle ou femelle de la parenté Macaire. Ce beau vieillard en bonnet de coton est-il un oncle maternel, ou bien un oncle paternel, ou n'est-il qu'un oncle à la mode de Bretagne, c'est-

à-dire un oncle qui n'est pas un oncle, mais qui participe à la fois de l'oncle et du cousin, en ayant quelque droit au titre de neveu?

Ne cherchons point à éclaircir ce point généalogique. D'autres, après nous, s'occuperont longtemps encore de la famille de notre héros. Plus d'une maison réclamera les honneurs de la descendance, et il sera dans son intérêt de découvrir les filons les plus cachés de la mine généalogique.

Contentons-nous d'être les historiens fidèles de la scène solennelle qui se passe sous nos yeux.

Depuis longtemps les exigences de la vie errante avaient emporté notre héros loin du sanctuaire de la famille. Ses nombreuses occupations ne lui avaient pas même permis de jeter un coup d'œil sur la statistique vivante des Macaire plus ou moins nombreux que le ciel n'avait pas encore rappelés à lui. A peine le coureur d'aventures s'était-il demandé si sa nourrice vivait encore; il n'avait pas questionné une seule fois la liste liturgique de l'église, pour se rappeler sa concordance avec les fêtes patronales des grands et petits parents. Depuis son sevrage, Robert-Macaire n'avait pas mémoire d'avoir déposé, au jour de l'an, aucune carte de visite chez un portier quelconque, et, depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre, il n'avait jamais acheté pour une fête le moindre coquelicot; en un mot, Robert-Macaire agissait comme si les oncles étaient éternels, et comme s'il n'y avait pas un moment de transition entre ce monde et l'autre, qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, un monde meilleur. Notre étourdi de neveu ne pensait pas que tous les oncles du monde, arrivés à ce moment de migration, font une récapitulation générale de tous les neveux et nièces qu'ils laissent sur la terre, et qu'après chaque nom ils additionnent le nombre des visites faites aux jours fériés, et les heures pendant lesquelles on leur a chanté des romances ou récité des compliments, et les parties de loto, de piquet, ou de dominos qu'on a faites avec eux dans les veillées d'hiver.

Quand le vénérable oncle Macaire mit à jour cette comptabilité, il trouva de nombreux zéros au compte courant du neveu Robert. L'oncle s'affectait d'autant plus de ce déficit d'égards, que, suivant la coutume, celui qu'il aimait le plus était celui qui avait tout fait pour être le moins aimé. Le brave vieillard faisait un vœu, c'était que son coquin de neveu sonnât à sa porte avant que la mort ne vînt frapper en personne.

A ce moment, la sonnette annonça une visite.

Un romancier nous dirait, en cent vingt-trois pages, ce qui se passa dans le cœur du moribond à ce son imprévu de sonnette. — Est-ce la mort, est-ce mon neveu? Quel thème à broder! L'auteur de cet article déplore le défaut d'espace, et il demande pardon au lecteur d'être obligé de couper



LES ROBERT MACAIRE

N°. 73.



Imp. d'Aubert & Cie

OUI ! MONS. ONCLE

mon vertueux oncle je fus dissipateur, joueur, débauché, j'eus bien des torts, en un mot, je fus léger : mais vous êtes malade très malade, les médecins vous abandonnent .. J'accours, je tombe a vos pieds" je jure ... tout ce que vous voudrez et je ne vous quitterai qu'a la mort, mon bon oncle, mon excellent oncle ! Embrassons-nous et que cela finisse.

Macaire, légataire, universel, fait jeter son cher oncle dans la fosse commune.

court à la situation, en annonçant que le coup de sonnette était donné par le neveu.

Robert-Macaire ne fit qu'un bond de la porte au fauteuil de son oncle; son premier geste fut de lui tâter le pouls, et sa première phrase :

— Oui, mon oncle, mon vertueux oncle, je fus dissipateur, joueur, débauché; j'eus bien des torts; en un mot, je fus léger...: mais vous êtes malade, très-malade, les médecins vous abandonnent..., j'accours, je tombe à vos pieds, je jure... tout ce que vous voudrez, et je ne vous quitterai qu'à la mort, mon bon oncle, mon excellent oncle! embrassons-nous, et que cela finisse!

En effet, tout fut fini le lendemain pour le respectable vieillard! il alla rejoindre ses aïeux. Le dernier acte de sa vie fut une donation de tous ses biens à son neveu Robert.

Quand les *Petites-Affiches* dirent la perte que venait de faire la famille Macaire, le tailleur de l'héritier crut devoir prendre sur lui de confectionner un costume complet de deuil à Robert-Macaire; il lui donna ce que les drapiers avaient de plus beau en elbœuf, dit pompe funèbre.

— Rêvez-vous, monsieur Vandelstaberkaeldermann? dit Macaire à son fournisseur; mon ami, il n'y a que les concierges et les monarques plus ou moins constitutionnels qui portent aujourd'hui le deuil; le bourgeois, converti à la philosophie, procède à l'abolissement de cet usage. D'ailleurs, on commence à reconnaître généralement, grâce aux principes religieux qui reviennent, on commence, dis-je, à comprendre que celui qui part est beaucoup moins à plaindre que celui qui reste; donc, à bien prendre les choses, c'est le défunt qui devrait porter le crêpe. Non, je ne donnerai point aux passants le spectacle immoral d'un homme qui pleure le trépas d'un vertueux vieillard. Mon oncle est allé reprendre sa place parmi les archanges; je crains seulement qu'il ne se fasse pas à l'usage des ailes qu'on porte, dit-on, dans les cieux; les ailes lui iront mal. C'est un être surhumain qui est remonté vers son berceau! Si vous aviez vu son dernier regard, vous auriez compris avec quelle joie il quittait notre planète. Si quelque pensée inquiète l'attrista un moment, ce fut de me laisser, ici-bas, l'embarras d'une grande fortune, des liasses de papiers, des titres de propriétés à déchiffrer, et un nom chargé de vertus à soutenir. Je veux mourir comme lui, monsieur Vandelstaberkaeldermann... je veux mourir comme mon oncle, et vous viendrez me voir finir... dans une cinquantaine d'années, quand son souvenir commencera à s'effacer de la mémoire des hommes. Auparavant, j'ai des devoirs à remplir.

Macaire, légataire universel, fait jeter son cher oncle dans la fosse commune.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 74. —

Robert-Macaire faisant un dividende.

Il est d'usage, à la police correctionnelle, de classer les différentes espèces de vols sous certaines dénominations qui aident beaucoup à l'étude de cette science spéciale qui constitue l'art du voleur : ainsi on connaît le *vol à la tire*, le *vol à l'Américaine*, *à la graisse*, *au bonjour*, etc., etc. Eh bien ! tous ces genres de vol réunis n'ont pas produit, à eux tous, un bénéfice aussi grand que le simple *vol au dividende*, vol mis en usage par une foule de gérants fort désavantageusement connus sur la place de Paris.

Il y avait deux méthodes spéciales pour pratiquer le vol au dividende, et les plus grands maîtres, les plus illustres professeurs sont encore partagés entre eux sur la méthode qui est la plus productive. Cependant,

l'autorité de Robert-Macaire doit faire poids dans la balance, et nous n'hésitons pas à croire que le vol au dividende le plus productif est celui qui a reçu l'approbation de ce célèbre personnage. Le premier système, le plus vulgaire, le plus banal, et, il faut le dire, le plus économique, consistait à promettre aux actionnaires un dividende monstre, enfin un de ces dividendes semblables au poisson que demandait le vieux sultan Shahabaham, c'est-à-dire un dividende comme on en voit peu, comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas !

Ces promesses produisaient d'ordinaire un effet assez agréable, surtout quand on ne ménageait pas les annonces dans les journaux, les grandes affiches jaunes sur toutes les murailles, et surtout lorsqu'on faisait bien mousser l'affaire à la Bourse. Le moindre dividende promis à messieurs les actionnaires de l'un et de l'autre sexe ne s'élevait jamais à moins de cinq cents pour cent. Quelques spéculateurs eurent la petitesse de promettre seulement quatre cents pour cent, et leur ignoble lésinerie fut punie comme elle le méritait : on ne prit pas d'actions. Est-ce que quelqu'un se respectant un peu consentirait à faire un simple placement à quatre cents pour cent ? Allons donc ! autant vaudrait enfouir son argent au fond de sa cave !

Par exemple, lorsque messieurs les actionnaires, profitant de l'article 36 ou 48 de l'acte de Société, venaient, à la fin du premier semestre, pour toucher à la caisse le premier coupon d'intérêts, coupon montant à deux cent cinquante pour cent, le gérant ne manquait jamais de profiter du bénéfice de l'article 57 ou 63 du même acte de Société, article désagréable qui prévoyait la nécessité où l'on se trouverait peut-être un jour de convoquer les actionnaires pour faire un nouvel appel de fonds. Du reste, cet appel était pour donner une extension bien plus prodigieuse encore à la Société, et un léger versement de vingt-cinq pour cent devait forcément produire d'immenses dividendes pour l'avenir ! Il faut avouer que l'Avenir est un garçon charmant qui a bien de la complaisance, car on ne se gêne jamais pour tirer sur lui une foule de traites dont le capital est effrayant. Il est vrai que le gaillard se permet de temps en temps de laisser protester ces effets.

Quant à la seconde manière de procéder au *vol au dividende*, elle fut révélée, un certain soir, au baron de Wormspire et à Bertrand par l'illustre Macaire, dans un de ces moments d'épanchements intimes, en buvant du punch, du thé ou du vin chaud. Après avoir narré les différents *vols au dividende* qu'il avait pratiqués jusqu'à ce jour dans le cours de sa vie commerciale, Robert-Macaire prit la parole en ces termes :

— Une autre fois, je fis encore un bon tour... J'avais créé une Société



...Une autre fois, je fis encore un bon tour .... j'avais créé une société au Capital de 10 millions pour l'exploitation des tiges de bottes en carton.. ..je n'avais placé que 8 actions représentant 1,200 malheureux francs .... j'assemble mes huit actionnaires et je leur tins à peu près ce langage

Eh! bonjour, Messieurs les badeaux,
Que vous êtes jolis, que vous me semblez beaux!

— Je leur promets plus de fromage que de pain, je leur distribue un dividende de 50/00 je les chauffe un peu et je laisse mijoter.. ...... le lendemain on s'arrachait mes actions, je les place toutes et à la réunion suivante je dis

...Dans le dernier compte, je me suis trompé, j'avais oublié le prix du carton et la façon, vous me redevez le dividende distribué, je vais le retenir.. .... je posai Zéro et je retins le reste.

Ah! ah! ah! ah! (fait BERTRAND) — Hi! hi! hi! hi! (fait WORMSPIRE)

Imp. d'Aubert et Cie — Chez Aubert, gal. Véro-Dodat

au capital de dix millions pour l'exploitation des tiges de bottes en carton.....

— Comment, des tiges de bottes en carton? ne put s'empêcher de dire le baron de Wormspire.

— Oui, mon cher baron, en carton!... Oh! mais, en *carton-pierre*... Bref, je n'avais placé que huit actions représentant douze cents malheureux francs... On ne pouvait pas marcher longtemps avec cela : aussi, je m'empressai d'assembler mes huit actionnaires, et je leur tins à peu près ce langage :

« Eh! bonjour, messieurs les badauds;
« Que vous êtes jolis, que vous me semblez beaux ! »

Après ce préambule, je leur promets plus de fromage que de pain, je leur distribue un dividende de cinquante pour cent..., je les chauffe un peu, et je laisse mijoter.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il arrive? dit Bertrand.

— Ce qu'il arrive, imbécile!... Le lendemain, on s'arrachait mes actions; je les place toutes..., et, à la réunion suivante, je dis :

« Messieurs, dans le dernier compte, je me suis trompé... : j'avais oublié, dans la fabrication de mes chaussures économiques, le prix du carton et la façon! Vous me redevez par conséquent le dividende distribué... Je vais le retenir..., car vous devez comprendre qu'erreur n'est pas compte, et vous ne voudriez pas me faire tort de ce versement irrégulier. »

En conséquence de quoi, dans le compte définitif je posai *zéro* et retins le reste!... Voilà, mes amis, ce que j'appelle le *vol au dividende perfectionné*.

— Ah, ah, ah, ah! fit Bertrand.

— Hi, hi, hi, hi! fit Wormspire.

Ainsi donc, malheureux actionnaires, vous êtes avertis; tenez-vous sur vos gardes! Vous voyez qu'il faut vous méfier des gérants, même lorsqu'ils vous paient des dividendes.

A l'instar d'un sage Troyen, dont le nom nous échappe, un sage actionnaire doit dire :

« Moi, je crains les *gérants* jusque dans leurs présents! »

Le plus sûr et le plus agréable pour un actionnaire, c'est de ne rien toucher du tout. Cela s'est déjà vu!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 75. —

Robert-Macaire et ses élèves.

Jamais professeur n'obtint une vogue pareille à celle que sut obtenir si promptement et si peu honorablement le célèbre Robert-Macaire. Vous vous souvenez que notre gaillard s'affubla un jour d'une robe noire ornée de lapin blanc, et se livra à une série de leçons véritablement industrielles. Les paroles de l'orateur ne tombèrent pas dans des oreilles inattentives, et, quelques mois après, Robert-Macaire fut effrayé lui-même du grand nombre d'élèves qu'il avait formés tout à coup; le maître craignit tout à coup de se voir débordé, éclipsé, enfoncé, pulvérisé par ses jeunes disciples.

Aussi, flânant un jour sur la place de la Bourse, en compagnie de son inséparable Bertrand, Macaire, en voyant la foule d'industriels qui s'é-

taient imprégnés de ses idées, de ses habitudes, de sa démarche, et même de sa tournure, ne put s'empêcher de s'écrier :

— C'est tout de même flatteur d'avoir fait tant d'élèves....; mais c'est embêtant..., il y en a de trop; la concurrence tue le commerce; et pour peu que cela continue, nous serons débordés, nous deviendrons perruques, *rococos*, nous crèverons de faim...; faudra nous faire gendarmes ou capucins!

— Oh! gendarmes! dit Bertrand; nous n'avons pas besoin d'avoir recours à cette extrémité... Et puis, peut-être nous chercherait-on chicane relativement...

— Relativement à quoi, monsieur Bertrand?

— Eh bien! relativement à notre enrôlement... Nous avons bien d'autres professions que nous pouvons parcourir encore avec beaucoup d'agrément.

— Et quelle profession, imbécile!... puisque je te dis qu'on a tout gâté. Une foule de gamins ont d'abord marché de loin sur nos traces; puis, aujourd'hui, ces polissons nous marchent littéralement sur les talons.... Ainsi, vois cet épicier là-bas : il fait du café moka tout comme je pourrais le manipuler moi-même; il connaît parfaitement la triture des affaires, et de la carotte séchée au four... Veux-tu te faire boulanger?... il te faudra suivre stupidement les errements de deux cents autres mitrons qui font passer huit onces pour une livre... Si nous voulons nous établir marchands de vin, nous ne pourrons pas apporter la plus petite innovation; le bois de Campêche est depuis longtemps dans le commerce, et la rivière coule pour tout le monde!... c'est vraiment vexant.

— Nous ne pouvons même pas nous établir capucins.... : ils ont été supprimés pour cause d'insalubrité publique.

— Diable, c'est vrai!... Tu as de l'érudition, Bertrand! et si l'on t'avait donné de l'éducation, peut-être serais-tu même parvenu à apprendre à lire....; mais je ne t'en estime pas moins.

— Ah! une idée!... Macaire, si nous entrions dans la diplomatie?

— Hum! hum! c'est bien mêlé... Et puis, nous aurons dans cette partie-là encore une fière concurrence; car, sans compter mes élèves, qui ont déjà fait leur chemin de ce côté, nous aurons de plus les nombreux élèves d'un autre professeur qui fut aussi fort distingué dans son temps... Ote ton chapeau, Bertrand; respect à sa mémoire!

— Ah, oui! monsieur...

— Chut, Bertrand, ne parlons pas politique!... C'est grâce à notre prudence sur ce point délicat que nous avons toujours conservé notre libre arbitre... Ne nous faisons pas suspecter d'être suspects, car alors le

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 75.



.. C'est tout de même flatteur d'avoir fait tant d'élèves !... mais c'est embêtant y en a de trop. la concurrence tue le commerce et pour peu que ça continue nous serons débordés. nous deviendrons perruques rococos, nous crèverons de faim, faudra nous faire gendarmes ou capucins . . . .

Chez Aubert, gal Véro-dodat

gendarme ne serait plus notre ami... Du reste, tu peux te permettre une opinion politique, pourvu que tu la conserves entre cuir et chair.

— Ah, mon Dieu! je n'y tiens pas!... Et puis, d'ailleurs, si tu tiens absolument à ce que nous nous présentions au gouvernement pour l'appuyer en qualité de gendarmes, il faut que nous montrions des sentiments analogues à la buffleterie jaune... La nuance de notre opinion politique doit concorder entièrement.

— Eh bien, non, Bertrand!... nous ne serons pas gendarmes; mon cerveau vient d'être illuminé tout à coup.... Je croyais d'abord que c'était une envie d'éternuer, mais c'était mieux que cela, Bertrand : c'était une idée lumineuse, archi-lumineuse, qui traversait le cerveau de ton ami.

— Ah! Dieu te bénisse!..... Voyons l'idée du cerveau; éternue-moi cette heureuse idée.

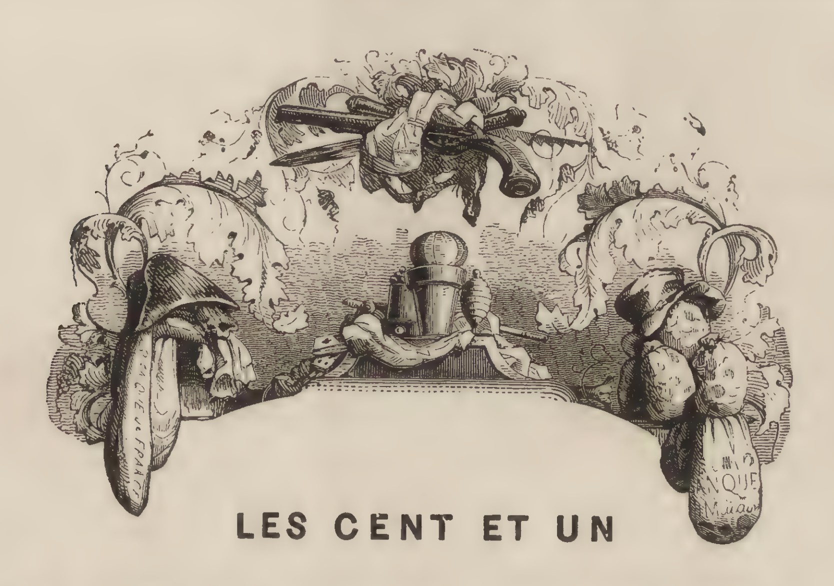
— Pour nous distinguer du vulgaire qui obstrue toutes les routes qui conduisent à la fortune, pour sortir de cette foule de petits Macaires qui se dressent sur la pointe du pied pour s'élever à la hauteur de la poche de leurs voisins, il nous reste un moyen excellent.... Faisons-nous *honnêtes gens!...* Comme nous serons les seuls dans cette partie, cela nous vaudra dix mille francs par an, c'est-à-dire la somme allouée au lauréat du *prix de vertu...* Gagnons le prix chaque année, et nous avons dix mille francs de rente!

— Tiens, tiens, tiens! Ah çà, mais, cela sera peut-être difficile de gagner tous les ans le prix en question..., quand on n'a pas été élevé dans la chose?

— Que t'es bête, Bertrand!... Est-ce que la vertu n'a pas aussi sa banque?... Nous distribuerons quelques bouillons en place publique et en plein midi...; nous ouvrirons une foule de souscriptions que nous ferons remplir par nos connaissances...; nous adopterons une foule de petits Savoyards qui nous rapporteront chaque soir ce qu'ils auront gagné pendant le jour...; tu te jetteras dans la Seine quatre fois par an, et je te repêcherai immédiatement le même nombre de fois... bien exactement...; tu te suicideras par le charbon trois fois, et j'accourrai pour te sauver la vie dès les premiers maux de cœur; tu m'apprendras qu'il te faut cinq mille francs pour te sauver l'honneur, et je te donnerai dix mille francs...; tu annonceras ce fait généreux dans tous les journaux.... Bref, avant six mois je veux être connu pour le plus grand philanthrope qui existe en Europe, et si on ne me donne pas le prix Montyon, c'est que nous serons volés comme dans un bois.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN
ROBERT-MACAIRE.

— 76. —

Une Mine d'or qui dort.

CAUSERIE RÉTROSPECTIVE.

Mon cher et honorable ami Macaire, tu auras beau chanter, tout cela n'empêche pas que tu ne sois dans une fausse voie.

— Parce que... s'il vous plaît?

— Parce que... parce que je ne perds pas de vue le programme de nos promesses à MM. nos commanditaires.

— Nous leur avons promis une mine d'or, pas plus; ils n'ont pas le droit de réclamer autre chose. La demande de la moindre parcelle de zinc, de plomb, d'antimoine ou de topaze ne serait pas admissible. Nous avons dit : Nous avons une mine d'or!... Mais bien entendu que nous avons parlé au figuré; c'est une expression métaphorique... Je ne sais pas si tu l'as comprise autrement, mais je n'ai jamais prétendu lui donner un autre sens.

— Je n'admets pas cette escobarderie; elle ressemble à celle des gro-

gnards de l'empire, qui, sous la restauration, criaient tout haut : Vive le roi! Louis XVIII souriait, et les vieux lapins de Moscou et autres lieux circonvoisins, ajoutaient tout bas... de Rome. C'est tricher, je n'entends pas comme ça les affaires.

— Si tu l'aimes mieux, nous dirons aux actionnaires : Messieurs, nous avons trouvé le produit tant désiré, tant cherché; nous sommes à six mille cinq cents pieds au-dessous du sol et nous roulons sur l'or.... Il n'y a plus qu'à nous baisser pour en prendre. Mais un scrupule nous est venu; nous frémissons à la pensée d'ouvrir cette nouvelle boîte de Pandore Là est la cause de tous les maux. Quand il n'y avait pas de ce métal, l'humanité ne connaissait ni l'égoïsme, ni l'ambition, ni le jeu, ni le luxe effréné, ni les repas qui usent le corps, ni les mauvaises passions qui flétrissent l'âme... D'un coup de pioche nous allons augmenter le total des calamités humaines. Nous demandons à boucher le trou, et à ce qu'il ne soit plus question de la mine fatale. Seulement, il sera fait mention de sa découverte pour satisfaire notre amour-propre : ce sera un brevet de capacité à l'époque où nous étions mineurs.

— Je connais les actionnaires, ils voudront prendre..... Ils sont comme ça.

— S'ils veulent prendre nous dirons : Nous nous sommes trompés... Nous avions cru trouver de l'or, nous n'avons que du sable..... première qualité, et tu formeras une société pour l'exploitation...

— Brrrrr! il y a des gendarmes dans le pays.

— Des gendarmes? tant mieux, ils te prendront des actions.

— Tu tombes dans le délire le plus déplorable, l'esprit sain se retire de toi. Je préfèrerais que tu te crusses maréchal de France, fusil à piston, théière ou réverbère; tu me ferais moins de peine que lorsque je t'entends considérer le gendarme comme un être qui nous considère.

— Oh! Bertrand, que vous ressemblez à la brute par vos sottes terreurs! Le souvenir des Adrets est loin, mon cher Bertrand; nos diverses et rapides apparitions aux assises, à la correctionnelle, et même au tribunal de simple police, se sont effacées par gradation de la mémoire des argus qui nous ont fait escorte. Nous-mêmes, nous ne nous rappelons plus les épisodes de notre jeunesse mouvementée, nous ne pourrions pas lire couramment les plus belles pages de notre existence. Il y a des moments où je crois avoir été toujours victime des fripons; par intervalle je me suppose actionnaire de toutes les commandites passées,

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 76.



Imp. Aubert et Cᵒ. Chez Aubert gal. Vero dodat

Une mine d'or qui dort.

Ah! ça, nous avons bien réalisé notre million, mais nous avons promis de de l'or et nous ne trouvons que du sable . . . _Va, toujours exploite ton capital! n'est-ce pas une mine d'or...... _Oui, mais après...... Après: tu diras: je me suis trompé, c'est à refaire...... et tu formeras une Société pour l'exploitation du sable.... .._ Brrrrrtt!! il y a des gendarmes dans le pays...._Des gendarmes! tant mieux, tant mieux! ils te prendront des actions....

je pense avoir été juge et non jugé; et quand je passe à côté d'un procureur du roi, je suis à me demander si c'est moi qui l'ai envoyé en prison. Va-t'en donc avec confiance à la caserne de la gendarmerie, présente-toi avec aplomb, cause la tête haute et le regard fixe, dis à ces messieurs que depuis long-temps le besoin se fait sentir d'étendre sur la classe honorable à laquelle ils appartiennent les bienfaits du coupon. Vu la modicité de leur patrimoine et de leur revenu, offre-leur des actions nominatives, divisibles entre plusieurs personnes. Si par hasard il y avait doute sur ton individu, si quelque vieux souvenir surgissait et se jetait à travers la conversation, amène adroitement sur le tapis l'histoire de ta famille; dis que tu as eu un frère qui a fait quelques peccadilles jadis, mais que dans ses relations avec la gendarmerie il a eu tant à se louer de l'aménité de ces messieurs, qu'il te lègue sa dette de reconnaissance, que tu viens acquitter en leur offrant des actions.

— Ce n'est pas l'offre de l'action qui m'embarrasse, c'est le produit à exploiter. Si nous mettions une mine de fer en actions, par égard pour les poucettes et les menottes, le gendarme pourrait y mordre; mais offrir du sable... Si c'était à des jardiniers, passe encore. Et puis, ils vont croire que je leur offre des sabres...

— Laisse-les dans cette erreur, profite même de la quasi-consonnance du mot; dis-leur qu'on met les sabres en action, ça les flattera. Prends l'argent le plus tôt possible, délivre les coupons et va-t'en.

— Mais quand ils verront qu'il s'agit de sable?

— Tu soutiendras que tu n'as pas parlé de sabre. D'ailleurs, le sable, diras-tu, est un produit qui aura de l'écoulement; il est question de faire en France cinq nouveaux fleuves et onze rivières afin que la navigation soutienne avec avantage la concurrence contre les chemins de fer; il faudra sabler ces fleuves et ces rivières si on veut que le goujon s'y naturalise; donc notre marchandise aura un cours. C'est clair, ça coule de source.

Bertrand, enhardi par le discours de son ami, va frapper à la caserne des gendarmes; le brigadier le reconnaît et se rappelle que le visiteur est encore comptable de sept ou huit mois de séjour aux maisons de plaisance de Thémis. Le lendemain, l'agent de la Compagnie des sables écrit à Macaire qu'il n'a pu mettre qu'un seul individu dedans... et que c'est lui.

— Je croyais le gendarme plus oublieux, se dit Macaire; c'est une école... Heureusement elle est faite aux frais de Bertrand. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 77. —

Robert Macaire artiste.

Nous avons pris note quelque part du chiffre des portraits parisiens qui se confectionnent annuellement à l'huile, à l'aquarelle, à la miniature ou au crayon. Nous avons trouvé un total de trente mille, sur lequel dix mille copies n'ayant aucune espèce d'analogie avec le modèle qu'elles ont la fatuité de vouloir représenter. Sur ces dix mille physionomies, calquées sur originaux plus ou moins connus, Robert Macaire en revendique à peu près un cinquième. Il est un des plus hardis spéculateurs dans cette partie.

Long-temps avant de savoir faire le moindre nez, il avait déjà entrepris le portrait. Le portrait était la monnaie que notre héros mettait ou plutôt promettait de mettre en circulation.

Faisait-il une affaire, il disait au courtier : Mon garçon, ma fortune ne me permet pas de vous récompenser pécuniairement, mais mon talent me met à même de vous solder artistiquement. Je vous ferai vivre sur la toile.

Au lieu d'étrennes il promettait de croquer sa portière.

Il disait à son tailleur : Je vous mettrai un corps à ma façon dans un pantalon à la vôtre.

Robert Macaire possède quatorze chevalets et autant de boîtes à couleurs; il les dissémine, les jalonne suivant les besoins de sa vie accidentée.

Un de ces chevalets est chargé un jour sur l'impériale d'une diligence à l'adresse d'une comtesse châtelaine dont la propriété est à quelques lieues de la capitale.

Le lendemain Robert Macaire suit ses ustensiles de travail; il se présente chez la comtesse, comme s'il avait été mandé par elle.

—Il y a erreur, lui fait-on dire par une femme-de-chambre borgne et par un concierge boiteux.

— Erreur n'est pas compte, se dit l'artiste. Il regarde avec tristesse la jolie soubrette, et dit en concentrant un soupir : C'est dommage qu'il y ait quiproquo, j'aurais voulu peindre la suivante près de la grande dame; et, comme dans le tableau de Didon, la soubrette eût été plus jolie que la maîtresse. Il dit au concierge : Mon ami, je n'ai jamais vu dans mes voyages un physique aussi agréable que le vôtre. Vous êtes fait à peindre.

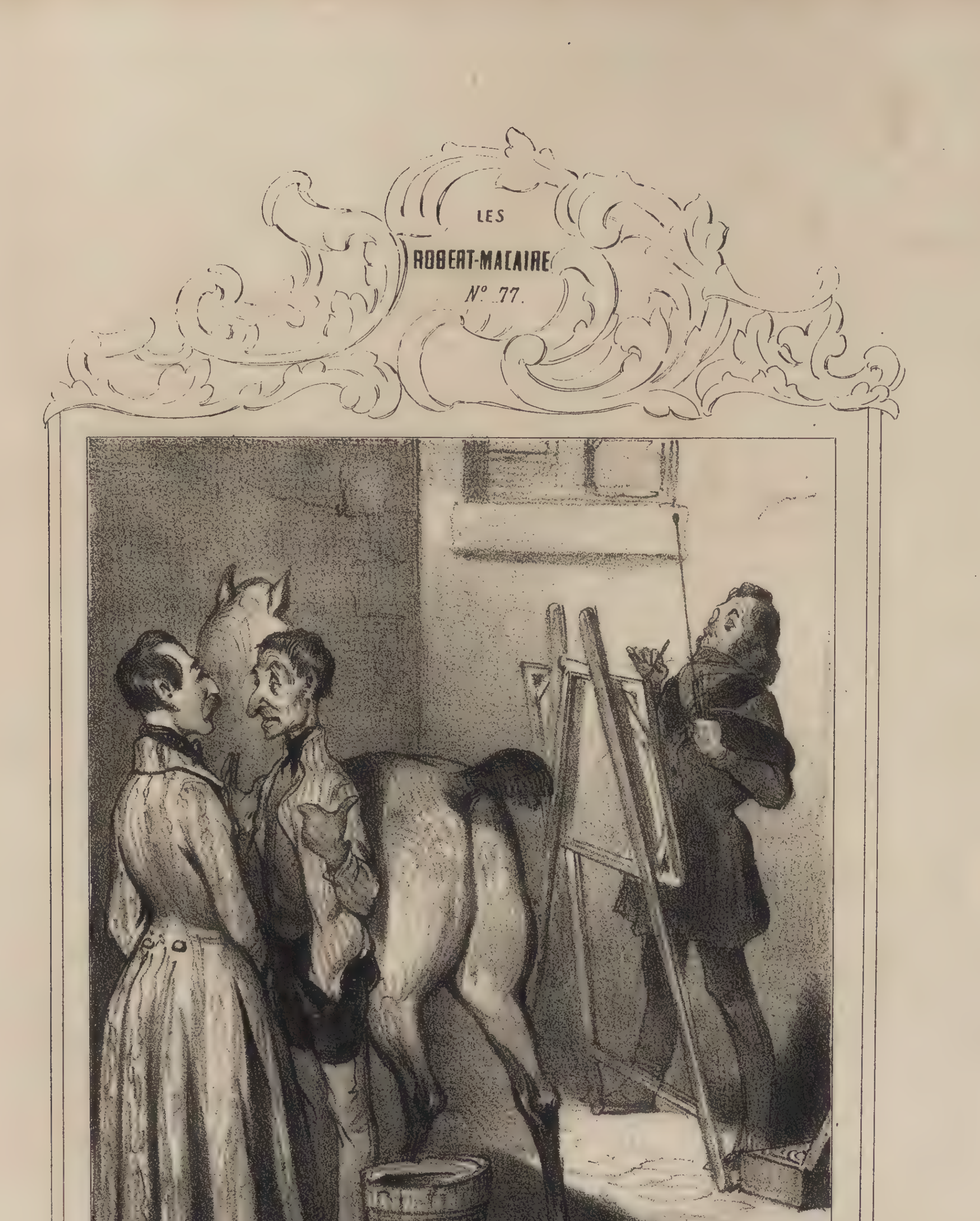
Le concierge et la soubrette retournent vers la comtesse; l'affaire s'arrange. La comtesse se fera peindre en Léda, avec un cygne à ses pieds et une cascade sur la tête. On envoie commander un cadre de treize pieds de large sur sept de hauteur. Il coûte huit cents francs; il arrivera à l'adresse de M. Macaire. Quand une missive annonce que le cadre est au lieu désigné, Robert Macaire avoue que le talent humain est impuissant pour reproduire les graces inimitables de son modèle; il craindrait de se rendre coupable d'un acte de vandalisme en continuant son ébauche; il croit être moins coupable en sautant la nuit par-dessus le mur. Par distraction il emporte un cachemire dont il s'était fait un turban.

Robert Macaire a une habitude à laquelle il lui coûterait beaucoup de renoncer. Après chaque séance en ville, il emporte le portrait ébauché; il amène à tour de rôle les camarades d'atelier et il obtient de l'un une retouche, de l'autre une esquisse de nez, d'œil, d'oreilles, à peu près dans les proportions qu'il désigne. Le lendemain le portrait est reporté chez la copie. Quand il se trouve à peu près achevé,

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 77.



L'Artiste Robert-Macaire.

(*Bertrand au propriétaire*) C'est un fameux peintre qui s'extasie sur la beauté de votre cheval et qui demande à en faire une étude . . . . (*Le propriétaire congratulé*) Très bien très bien (*Rob. Macaire au propriétaire*) Qu'elle magnifique bête, oh! Monsieur, qu'elle magnifique bête vous avez !! . permettez donc que je complete mon étude, en vous peignant à coté de votre magnifique cheval . . . . cela fera un tableau .

— Un mois après, le propriétaire reçoit une croûte vernissée, encadrée, et accompagnée d'une demande de mille écus Il refuse de payer ce qu'il n'a pas commandé, Robert Macaire le poursuit en justice. il paye alors par crainte du scandale, et l'Artiste passe à une autre étude

à Paris, Chez Aubert. Imp. d'Aubert et Cie

Macaire introduit un essaim d'artistes, à la tête desquels Bertrand bourdonne d'admiration.

— Les yeux de Madame ou de Monsieur sont parfaits...

— Sa bouche est parlante.

— Sa main est frappante.

Bertrand embrasse Macaire.

Une autrefois Bertrand s'est introduit, en qualité de palefrenier, chez un dandy, membre du Jockei-Club. Quelques jours après l'admission de Pylade dans les écuries de l'amateur de chevaux, Macaire apporte un de ses nombreux chevalets, et le dresse près du noble coursier; un instant après, le maître de Bertrand survient et demande quel est l'individu qui prend la liberté de transformer son écurie en atelier.

BERTRAND, au propriétaire : C'est un fameux peintre qui s'est extasié sur la beauté de votre cheval, et qui demande à en faire une étude.

LE PROPRIÉTAIRE, congratulé : Très-bien, très-bien.

ROBERT MACAIRE, au propriétaire : Quelle magnifique bête! Oh! Monsieur, quelle bête vous avez!!.. Permettez donc que je complète mon étude en vous peignant à côté de votre magnifique cheval... Cela fera un tableau.

Un mois après, le propriétaire reçoit une croûte vernissée encadrée et accompagnée d'une demande de mille écus. Il refuse de payer ce qu'il n'a pas commandé, Robert Macaire le poursuit en justice.

Il paye alors par crainte du scandale, et l'artiste passe à une autre étude.

Un prince russe emmène Robert Macaire à Moscou, parce que ce grand artiste a éprouvé le besoin de voir la patrie des effets de neige et de la calquer sur place. Malheureusement les engelures et l'onglée privent la Russie des chefs-d'œuvre qu'il avait eu la faiblesse de promettre sous des climats plus tièdes.

Il passe en Orient chargé par le gouvernement de croquer les monolithes. Le reflet des sables l'empêche de voir le paysage; il revient avec des lunettes et demande à la Chambre des députés une indemnité nationale pour les tableaux qu'il n'a pas pu faire.

En attendant, il publie la galerie des épiciers célèbres; l'ouvrage aura autant de livraisons qu'il y a d'épiciers, et l'aveugle-myope garantit la ressemblance de tous ceux qui paieront d'avance en souscrivant!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 78. —

Robert Macaire hors de cause.

Robert Macaire, habitué aux renseignements que la justice a pris l'habitude de lui demander sur un grand nombre de spéculations dont les principaux agents comparaissent à sa barre, s'est rendu à la sommation qui lui est faite au nom de la loi. Au commencement de l'audience il croit devoir dire :

— Messieurs le président et juges, j'ai l'honneur de me rendre à votre invitation.

LE PRÉSIDENT : Monsieur Macaire, la justice n'invite pas, elle ordonne. Si vous n'étiez pas venu, deux gendarmes vous auraient amené.

— Je n'ai point besoin de ces messieurs pour m'indiquer la route... du respect que je dois aux magistrats.

Les gendarmes ont amené sur la sellette un prévenu à qui le ministère public reproche d'avoir dérobé une boîte de pains à cacheter chez un financier auquel il allait proposer une affaire dont Macaire était le

chef. Macaire, interpellé sur ses relations avec l'accusé, répond qu'il n'a jamais eu une grande confiance dans la probité de ce sous-agent; mais, ajoute-t-il, entraîné par le flot des affaires, on ne peut perdre son temps à peser la moralité des commis; ajoutez à cela, magistrats éclairés, que les opérations industrielles emploient une population tellement abondante, qu'il n'est pas possible de discerner l'ivraie du bon grain. Il y a quelque chose de bas dans le vol qu'on reproche au prévenu, continue Macaire emporté par son indignation; je ne comprends pas qu'un être organisé dérobe une boîte de pains à cacheter; j'estimerais plus un homme qui s'approprierait une montre d'or ou un turban de cachemire...

— Monsieur Macaire, dit le président, vous professez ici des principes dangereux; la honte est égale pour les grands vols comme pour les petits.

— Donc, monsieur le président, il faut faire les grands.

— Si vous continuez je vais provoquer votre arrestation.

— Galilée a été incarcéré pour avoir dit que la terre tourne.

— Votre réponse est une impertinence; le tribunal aime à croire que vous ne sentez pas la portée de vos paroles.

— Je laisserai le tribunal dans cette creuse erreur. Je reviens donc au prévenu, qui ne demanderait pas mieux, j'en suis sûr, de revenir à moi; mais je le dis encore, cet homme est mal organisé. J'aurais dû deviner ses penchants au vol; il y a six mois qu'il s'égara dans mes bureaux un bâton de cire à cacheter; la cire à cacheter est de la famille des pains à cacheter, c'est un cas analogique; j'ai chassé mon garçon de bureau pour le fait, et je lui ai confisqué les onze cent trente-deux francs de cautionnement qu'il avait versés entre mes mains.

Le président : Mais, monsieur Macaire, c'est un vol.

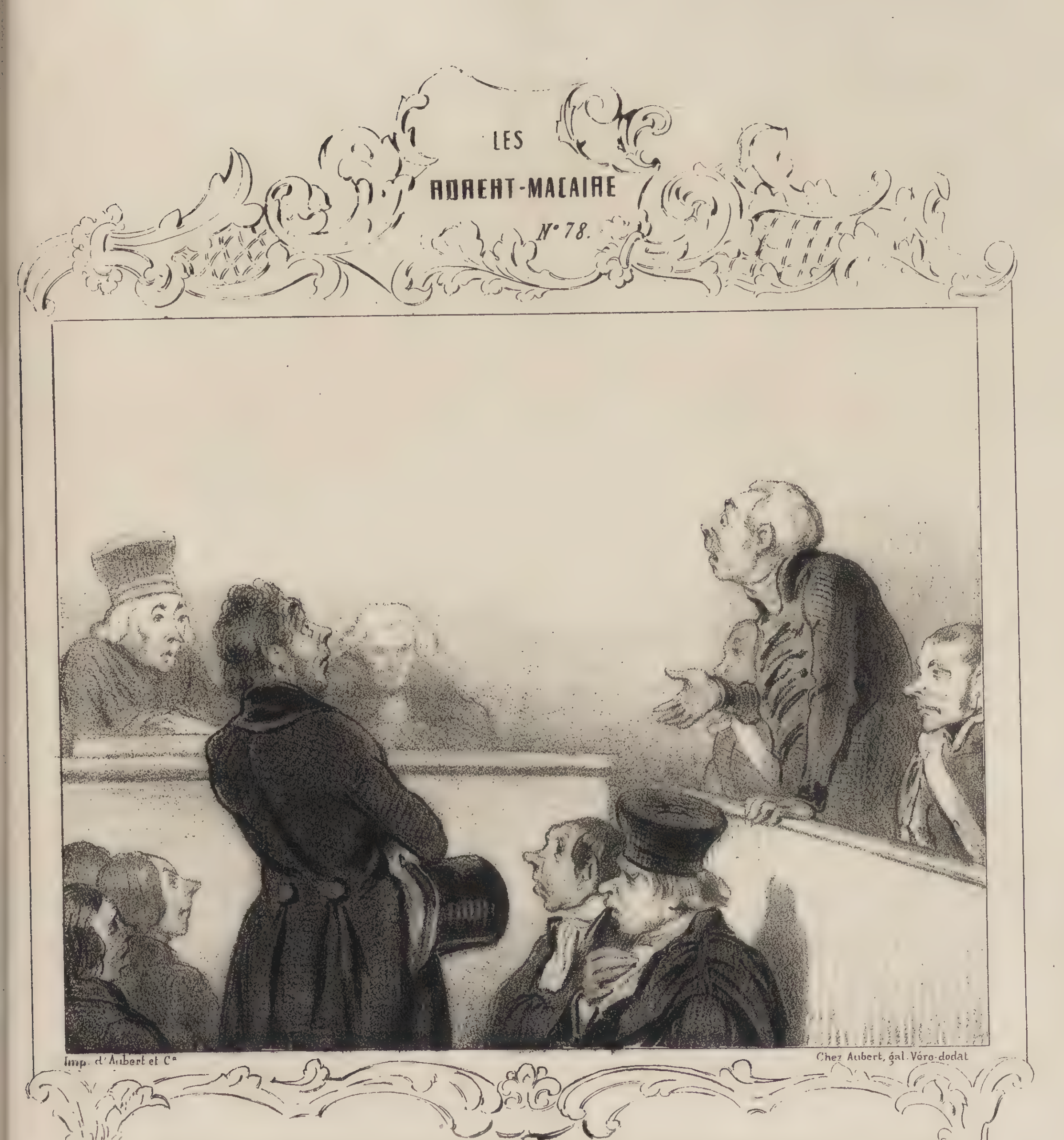
— Oui, Monsieur le président, c'est un vol, un vol véritable, c'est mon opinion; nul n'a le droit de dérober ma cire à cacheter.

Le président : Je vous dis que c'est un vol de...

— De me prendre ma cire... il n'y a pas de doute.

Le président : C'est un vol de prendre à un garçon de bureau onze cents francs pour un bâton de cire.

—La cire était première qualité, monsieur le président. Cependant, si votre opinion condamne mon acte de justice, je rendrai trente-deux francs à mon garçon de bureau; et même, s'il ressort de ces débats



_ Messieurs, voici la vérité, je suis un petit voleur, mais Mr. Macaire en est un grand ...... J'ai chipotté, chipotaillé des riens, il a grinché, floué, agioté sur une grande échelle, j'ai gagné la misère et la police correctionnelle, il a gagné des millions, et il m'accuse ....

Le tribunal n'ayant pas à juger le grand voleur, condamne le petit, et Macaire se retire la tête haute.

que le gaillard qui me semble coupable, soit innocent, outre les trente-deux francs, je rendrai mon estime à celui que j'ai accusé. Répondez, vous là-bas... Devant Dieu et devant les hommes, êtes-vous coupable du vol sans effraction, de mon bâton de cire à cacheter? Ne laissez pas plus long-temps la fortune d'un innocent en séquestre. J'ajouterai même que les *intérêts* du garçon de bureau sont compromis, depuis que j'ai saisi son capital.

Le président fait observer à Macaire que ses paroles sont étrangères à la cause. On le fait mander pour donner à la justice quelques renseignements sur le prévenu, qui, outre les délits dont il doit compte, est encore sous le poids d'une accusation de vagabonage. Dans le cas où le tribunal userait d'indulgence, on demande à Macaire s'il consentirait à reprendre l'accusé parmi ses commis.

— Si ce drôle a un cautionnement, je me chargerai de sa conversion et de son domicile. Si messieurs les juges veulent se cotiser ou me faire un bon à vue ou à courte échéance, je prendrai la responsabilité de ses faits et gestes.

Le président fait observer à Macaire que la magistrature n'est pas organisée dans le but de faire des cautionnements.

— Si messieurs les gendarmes, qui semblent s'intéresser à l'accusé, voulaient, ajoute Macaire, abandonner leur masse en nantissement de la bonne conduite de ce mauvais sujet, nous pourrions encore faire affaire.

Le gendarme fait un signe négatif.

— Alors, que voulez-vous qu'on espère d'un garnement dont les gendarmes eux-mêmes désespèrent? Une telle conversion est une impossibilité sociale. Frappez-le suivant le Code et vos consciences.

Le prévenu prend à son tour la parole :

— Messieurs, voici la vérité : je suis un petit voleur, mais monsieur Macaire en est un grand... J'ai chipotté, chipotaillé des riens; il a grinché, floué, agioté sur une grande échelle. J'ai gagné la misère et la police correctionnelle; il a gagné des millions et il m'accuse.

Le tribunal n'ayant pas à juger le grand voleur, condamne le petit, et Macaire se retire la tête haute.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 79. —

Robert Macaire pompier-funèbre.

Les sociétés d'assurances ont pris depuis quelques années une extension prodigieuse. — On vous assure votre maison, votre mobilier, votre femme, vos enfants, votre santé, vos procès, vos bestiaux, votre existence même! —Vous pensiez peut-être qu'après cela on ne pourrait plus rien trouver à vous assurer? — eh bien! rassurez-vous, on vous assurera même votre mort.

C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire, moyennant une légère prime, payée exactement de mois en mois, on avait l'agrément de pouvoir se dire pendant toute sa vie : — « J'aurai un convoi de première classe ! » — Voilà qui est agréable... On ne rend pas assez justice à la volupté du convoi de première classe.

Macaire, s'étant établi pompier-funèbre, voulut nécessairement faire beaucoup mieux que toute autre entreprise rivale : il eut la louable prétention d'enfoncer à quatre-vingt-cinq pieds sous terre tous ses rivaux et tous ses souscripteurs.

Notre héros échangea donc son costume vert et rouge contre une défroque beaucoup plus analogue à sa nouvelle profession; — habit, veste et culotte, tout fut complètement noir. — On sait que, dans notre belle patrie, cette nuance lugubre est adoptée pour les costumes de deuil : et voilà pourquoi on ne manque jamais de s'en revêtir le jour de ses noces! — Il faut avouer que le Français est malin, mais fort inconséquent dans le choix de ses costumes !

Macaire, accompagné de son ami Bertrand, qui, de son côté, s'était transformé en un *Croque-mort* fort agréable, commença une tournée générale chez tous les Parisiens qui étaient notés dans le quartier pour jouir d'une mauvaise santé. — Notre pompier-funèbre accostait son futur client en lui disant :

— Monsieur, je viens vous proposer de faire partie de la nouvelle société d'assurances que je viens de former...Vous me semblez, mieux que personne, pouvoir en apprécier tous les avantages...

— Comment, monsieur... qu'est-ce que c'est que cela?... une société mortuaire!... Et vous me proposez d'en faire partie ?

— Oui, monsieur; moyennant un petit abonnement à notre assurance, vous êtes assuré de mourir... de mourir en homme comme il faut... de vous en aller dans une bonne voiture bien commode... d'être pleuré par les pauvres de l'arrondissement, et de laisser une veuve inconsolable, en lettres d'or, sur votre tombeau!...

— Et si vous ne tenez pas vos promesses ?

— Alors, il vous resterait nos quittances et votre recours devant les tribunaux!

— Cet article me paraît fort sagement rédigé!..... Et quel est le tarif de votre assurance ?

— Oh ! nous avons des convois à tout prix... Voici la carte... depuis le modeste corbillard, jusqu'au cortége composé de cinquante berlines noires, attelées de chevaux blancs, avec des cochers à nez rouges... Le coup-d'œil est magnifique... On paie trois cents francs par an si l'on veut jouir de cet enterrement royal... C'est pour rien... Si l'on veut y joindre un mausolée au Père-Lachaise, on ajoute deux cents francs.

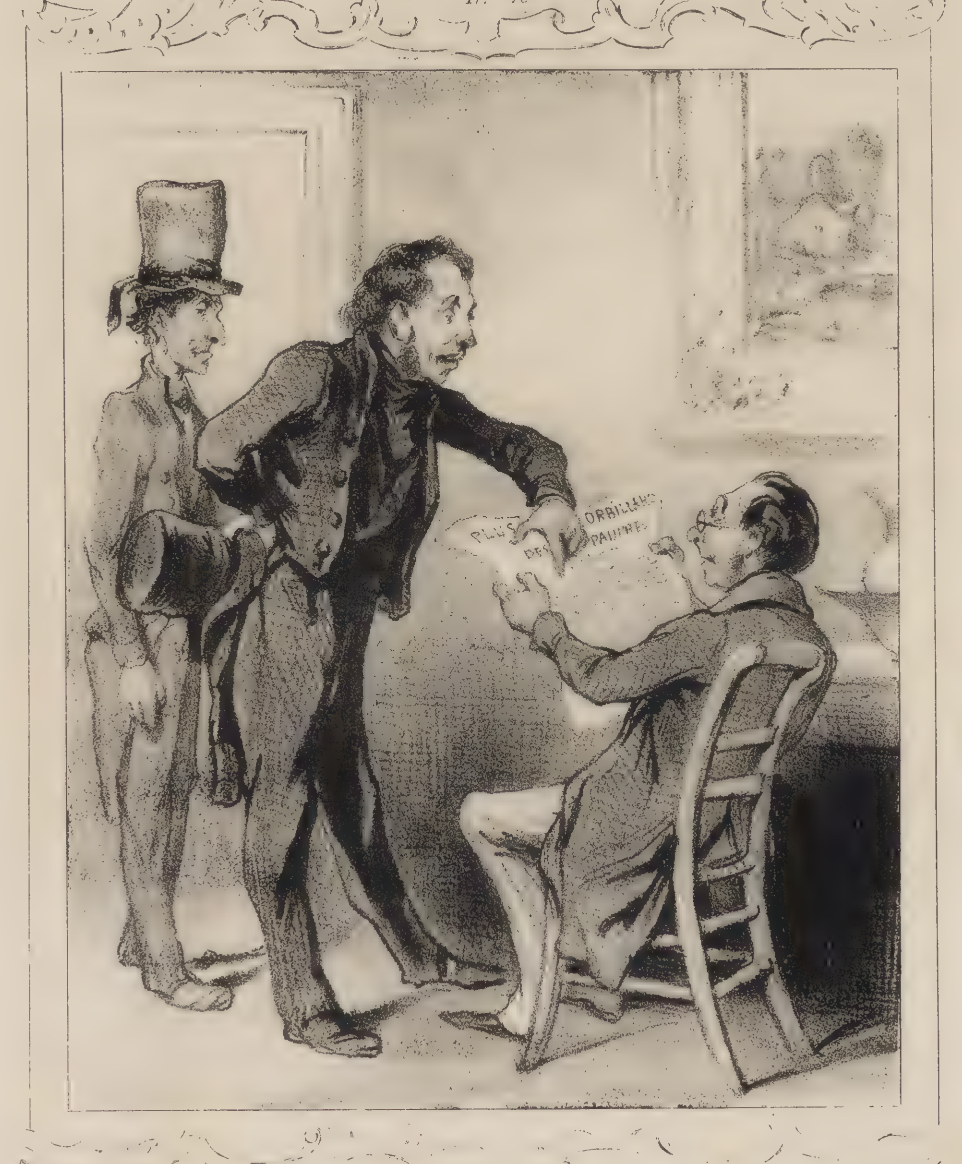
— Diable ! mais cela commence à me paraître un peu cher !

— Comment, monsieur, vous trouvez cela cher!... Mais vous ne songez donc pas que vous aurez dès aujourd'hui le plan de ce mausolée.... On vous montrera le terrain qui vous appartiendra au Père-Lachaise....

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 7[illegible]



_Oui, Monsieur, moyennant un petit abonnement a notre assurance, vous serez [illegible] de mourir [illegible] de mourir en homme comme il faut; de vous [illegible] dans une bonne voiture bien commode [illegible] par les pauvres de l'arrondissement et de laisser une inconsolable en Lettres d'or sur votre tombeau [illegible] Et si vous ne tenez pas vos Promesses?_Alors il vous resterait nos quittances et votre recours devant les tribunaux.

Chez Aubert, gal Vero dodat

Impr. d'Aubert et Cie

On commencera même les travaux dès que vous le voudrez, et vous aurez le droit d'aller les surveiller tous les jours..... On ne donnera pas un coup de pioche que ce ne soit sous votre direction, sous vos yeux même...... Et vous trouvez que c'est trop cher que de payer cinq cents francs par an pour cela!... Ah ! monsieur, vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites!

— Si parbleu.... Je réfléchis que ce genre de promenade me semble fort peu attrayant... Il vaut tout autant aller à la Trappe quand on veut ainsi creuser son tombeau chaque matin...

— Mais, monsieur, si vous tenez à la Trappe, notre société vous en tiendra lieu.... Après cela, voyez le réglement : aucun article de notre société n'oblige les souscripteurs à se rendre tous les matins au Père-Lachaise.... C'est à la volonté des personnes.... Cependant, je vous assure que cette promenade quotidienne, faite à jeun, est très-salutaire.

— Après cela, si vous ne voulez qu'une épitaphe ordinaire, *bon père, bon époux, bon garde national!*..... nous vous ferons une remise de un franc vingt-cinq centimes...

— Je ne suis pas marié.

— Allons, en ce cas, je vous fais encore une remise de soixante-quinze centimes, puisque nous n'aurons pas les frais d'une *veuve inconsolable*.

— Non, décidément, cela ne me tente pas!...

— Monsieur voudrait peut-être se faire embaumer après sa mort..... Nous avons encore votre affaire... Nous vous préparerons à l'instar d'une momie d'Égypte moyennant une prime de cent francs par an.... garanti bon teint pour quatre mille ans!

— Momie d'Égypte vous-même!... laissez-moi tranquille !

— Je désirerais pourtant pouvoir m'arranger avec vous !

— Allez au diable !

— Si vous ne voulez pas mettre cent francs...... je puis encore vous faire une proposition... Ne me donnez que cinquante francs, et je vous conserverai dans un bocal d'alcool!

— Par exemple, voilà qui est trop fort!

— Ça ne vous va pas encore!..... eh bien! ne me donnez que vingt-cinq francs, et je vous ferai empailler !

L. H.

Paris, chez AUBERT, Galerie Vérot-Dodat. Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 80. —

Robert Macaire commissionnaire.

L'or est une chimère! — c'est M. Scribe qui l'a dit, et M. Scribe s'y connaît. — Cette maxime, parfaitement neuve, a fait fortune, surtout parmi les commissionnaires parisiens; et chez bon nombre de ces messieurs, lorsqu'on se présente à la caisse pour toucher une facture, on apprend que l'argent lui-même est aussi une chimère; tout comme la monnaie de Monaco.

Pendant toute la durée du temps que Macaire exerça la profession de commissionnaire, il ne refusa jamais de payer les billets souscrits par lui, ou les mandats tirés sur sa caisse, mais il avait adopté un système d'une rigidité extrême. Le porteur de l'effet devait toujours se présenter à la caisse à l'heure précise où ladite caisse était ouverte; sans cela le paiement était remis à un autre jour. Macaire était essentiellement un homme d'ordre, et la ponctualité faisait la base de toute sa conduite.

Macaire avait même poussé si loin cette rigidité, que non-seulement

sa caisse n'était ouverte qu'à une certaine heure, mais encore à un certain jour de la semaine. Bien entendu, cette règle n'était établie qu'en faveur des individus qui venaient pour toucher de l'argent, car, lorsque par hasard on en apportait, le commissionnaire Macaire avait trop d'humanité pour faire faire plusieurs courses à un pauvre diable de garçon de bureau qui était venu avec une lourde sacoche sur le dos. Macaire en agissait avec les sacs de mille francs comme les Arabes avec les voyageurs du désert : il leur offrait toujours une cordiale hospitalité, et il les retenait chez lui le plus long-temps possible. Il faut avouer que Macaire avait parfaitement raison, car, après tout, un garçon de bureau chargé d'une sacoche pleine de pièces de cinq francs est au moins aussi respectable et mérite au moins autant d'égards qu'un chameau de la caravane du Caire.

Macaire avait été doué par la nature d'un sang-froid excessivement rare et d'un toupet comme n'en produit pas l'usage le plus immodéré de la *pommade du chameau*. Notre gaillard (nous parlons de Macaire) voyait arriver les jours d'échéance sans la moindre inquiétude, et il se promenait tranquillement dans son bureau les mains dans les poches, en sifflant l'air du *Postillon de Lonjumeau*, ou toute autre romance qui s'accompagne avec l'orgue de Barbarie.

Lorsqu'un porteur d'effet frappait à la porte du bureau, Macaire criait: *entrez!* en mi bémol ou en ut naturel, suivant le ton dans lequel il chantonnait pour le moment, puis il reprenait immédiatement sa roulade, à l'instar d'un rossignol qui n'a pas le moindre billet à payer, et qui ne redoute nullement les protêts.

Le monsieur au billet, après avoir attendu que la roulade fût terminée, ce qui durait quelquefois trois minutes, présentait sous les yeux du commissionnaire le petit morceau de papier orné de chiffres. — Après avoir jeté un très-léger coup-d'œil, Macaire disait :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Parbleu, monsieur Macaire, c'est une facture que vous devez à notre maison depuis plus de six mois.

— Et vous venez pour la toucher aujourd'hui vendredi... Ah çà, mon cher monsieur, vous avez donc bien peu de mémoire... ou plutôt avez-vous perdu totalement la tête?

— Mais, monsieur Macaire, je ne vois pas quel rapport a ma tête avec votre facture.

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 80.



Robert-Macaire Commissionnaire.

Que diable Monsieur, vous dites ne payer que le Samedi et voici trois samedis que je me présente pour une facture de 9f 50, je ne puis jamais recevoir.....Vous serez venu trop tôt, la caisse n'ouvre qu'à 3 heures ..... Hé bien! il est 3 heures et 1/4. — C'est trop tard, la caisse ferme à 3 heures précises..... Que diable! Monsieur, tant pis pour vous! il faut être exact! venez à l'heure!

Imp d'Aubert et Cie

Chez Aubert, gal Véro-dodat

— Comment, vous ne voyez pas!... Mais vous ne vous souvenez donc pas que la maison Macaire ne paie jamais les vendredis!..La caisse n'est ouverte que le samedi...

— Et tout justement, c'est aujourd'hui samedi... Que diable, monsieur, vous dites ne payer que le samedi, et voici trois samedis de suite que je me présente pour une facture de neuf francs cinquante centimes que je ne puis jamais recevoir.

— Vous serez venu trop tôt... la caisse n'ouvre qu'à trois heures...

— Eh bien, il est trois heures et quart... Ainsi, il me semble que c'est le moment de...

— C'est trop tard!... la caisse ferme à trois heures précises... Que diable, monsieur, tant pis pour vous... il faut être exact. Venez à l'heure, nous ne pouvons pas être à vos ordres pendant toute la journée... Où en serions-nous, bon Dieu, si chacun venait ainsi toucher sa facture à l'heure où cela lui conviendrait le mieux.

— Comment, pour neuf francs,... pour neuf misérables francs vous allez encore me faire revenir une cinquième fois chez vous... Ah! monsieur Macaire, vous n'êtes pas raisonnable!

— Mais, mon cher, ce n'est pas pour les neuf francs que je veux vous faire revenir, c'est pour le principe!... Le principe, je ne connais que ça... le principe avant tout!... Soyez ici samedi prochain, à trois heures précises, et vous aurez probablement votre argent... Car vous devez comprendre que si je ne vous paye pas aujourd'hui ce n'est pas que je sois au-dessous de neuf francs cinquante centimes... Allons donc!.... Vous me demanderiez cinquante mille francs que ce serait absolument la même chose pour moi, et pour vous!

— Mais songez donc que je demeure tout en haut du faubourg St-Jacques, et que je suis obligé de prendre deux omnibus pour venir chez vous, plus deux autres pour mon retour. Voilà donc un total de seize courses d'omnibus que j'ai payé pour ne pas toucher ma facture de neuf francs cinquante!... J'ai déjà mangé en frais la moitié du capital.

— Parbleu, mon cher, ne revenez pas... ce n'est pas moi qui vous force... Cependant, si vous y tenez absolument, revenez samedi prochain, la caisse sera ouverte à l'heure que vous savez!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 81. —

Ovation de Robert-Macaire.

Un matin, Robert-Macaire est réveillé en sursaut par un tumulte qu'aucune onomatopée ne pourrait rendre. Il y a des romanciers qui ont comparé les rumeurs populaires au bruit du galet qui roule poussé par les flots; d'autres ont dit que c'était l'image des brises d'hiver luttant contre les peupliers; d'autres encore ont dit que ça ressemblait comme deux gouttes d'eau aux causeries, ou plutôt aux disputes des vagues ameutées contre un rocher. Quoi qu'il en soit, Bertrand fut réveillé, et il distingua un millier de voix humaines qui parlaient toutes à la fois. Il n'y avait pas moyen d'attribuer cet oratorio à la présence des gardes du commerce, qui se font rarement escorter par plus d'une escouade.

Bertrand arriva à moitié habillé dans la chambre de son illustre ami, et lui tint à peu près ce langage : — Mon illustre ami, il y a souvent des

moments bien difficiles à passer; la modestie a souvent des angoisses bien grandes à souffrir. L'opinion publique est un torrent contre lequel un seul homme, fût-il un Alcide, serait renversé s'il avait la puérile pensée de faire de l'opposition. Ce que le peuple veut, le diable le veut; c'est de là qu'est venu le proverbe : *vox populi*, *vox Dei*.

— Comment, Bertrand! tu sais le latin?

— Je sais bien autre chose! je sais que tu es un grand homme.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!

Je remercie le ciel pour mon propre compte; mais je reviens à mon idée première, et par une brusque transition, je te dirai qu'il faut t'apprêter à subir le supplice du triomphe. Le peuple éprouve le besoin de s'atteler à ta voiture de voyage, ainsi qu'il l'a fait à bien des voitures...

— Ça ne m'étonne pas, Bertrand; je sais ce que je dois à mes concitoyens; dis-leur que je vois avec plaisir qu'ils me roulent. Je les ai assez roulés.

Robert-Macaire descend, se place dans la calèche du haut de laquelle nous l'avons vu vendre des pilules et des actions de houille : il a la larme à l'œil; un orateur vient lui rappeler une partie des titres qu'il a à la reconnaissance de ses semblables.

— Mes amis, mes bons amis! s'écrie le triomphateur..., vous me récompensez trop dignement de mes travaux...; vous me vengez noblement de mes cruels ennemis.

Mes amis, je suis confus... Et baissant la voix et s'adressant à Bertrand : —Chaud, chaud! Bertrand, pousse à la roue, pousse ferme. Messieurs, dit encore Robert-Macaire, si j'accepte votre ovation, c'est à condition que je pourrai la considérer plutôt comme un encouragement que comme une récompense. (Bravo! bravo! dans la foule.)

Homme politique, j'ai été un des adversaires les plus chauds de l'impôt sur les soies indigènes. J'ai publié une brochure que j'ai fait tirer à vingt-cinq millions d'exemplaires sur une seule feuille d'un papier monstre sorti de mes fabriques; eh bien! Messieurs, que n'a-t-on pas dit et écrit contre moi? j'ai eu tous les marchands de bonnets de coton sur les bras; ils ont été jusqu'à faire d'ignobles calembours sur ma vie privée. — Ce n'est pas étonnant, ont-ils écrit, que M. de Macaire protége la soie, *il fait le foulard*.

(Cri d'indignation dans la foule. Il y a un des fervents qui fait la motion d'aller brûler toutes les boutiques des marchands de bonnets de coton. M. Robert-Macaire fait observer que ces messieurs étant pour la plu-



LES

ROBERT-MACAIRE

N° 81

Triomphe de la probité Politique, Commerciale, Littéraire, etc, etc, ...

(très haut) Mes amis .... mes bons amis ..... vous me récompensez trop dignement de mes travaux ....
.... vous me vengez noblement de mes cruels ennemis .... mes amis je suis confus .....
(bas) chaud! chaud! Bertrand, pousse à la roue pousse ferme.

part assurés, le but de la vindicte publique ne serait pas atteint.)

— Sous l'aspect commercial, continue l'orateur, vous savez ce que j'ai fait, Messieurs; j'aurais fait plus, si on ne m'avait pas arrêté... dans mes projets. Les fabricants de chapeaux de soie m'ont offert de m'élever un obélisque avec leur matière première, mais les plus beaux monuments, c'est le souvenir que les hommes vous conservent; c'est plus solide que toutes les colonnes de feutre ou que les palais de carton-pâte qu'on pourrait offrir par souscription.

Sous le point de vue littéraire, je puis dire que j'ai enrichi la littérature nationale.

Quand on a doté sa langue maternelle du verbe *flouer*, et de la riche épithète de *blagueur*, on peut, en passant sur le Pont-des-Arts, regarder l'Académie-Française avec pitié.

Messieurs, au moment où vous avez pris la peine d'entrer chez moi, j'allais partir pour les champs. Les ressorts de ma vie se détendent et s'usent dans le frottement de cette existence agitée. Il y a quarante-deux nuits que j'ai fermé la paupière pour la dernière fois: l'ombre du peuple est toujours là à mon chevet avec un pain de quatre livres sous le bras; elle me crie: Tant que tu n'auras pas trouvé le moyen d'enfoncer le blé et de lui substituer une autre substance, tu n'auras rien fait pour ceux qui mangent. D'un autre côté, une seconde ombre, qui porte une coupe d'encre de la petite-vertu à la main, s'avance et me dit: Tant que tu n'auras pas farci la langue de Racine d'expressions pittoresques de ta composition, tant que l'argot ne sera pas la langue de l'état, il n'y a pas d'immortalité pour toi.... Eh bien! Messieurs, c'est pour accomplir ces deux œuvres que j'émigre. C'est dans le silence du cloître ou sous le manteau des vieilles cheminées de la Bretagne que je vais rêver à ces deux importantes améliorations. Quand je reviendrai, je publierai, par livraisons, un nouveau dictionnaire de Droit naturel et d'améliorations grammaticales. Je n'ensevelirai pas dans l'oubli les obligations que je pourrais avoir à mes prédécesseurs. M majuscule, mis après un mot, signifiera qu'il était employé par Mandrin; un C donnera à un terme la garantie morale du grand nom de Cartouche. La pâte de mon papier sera nutritive et instructive; elle aura le goût du pain à cacheter, et enflera dans le bouillon; avec deux feuillets, un ménage vivra deux jours; il y aura du pain de tous les formats; il restera tendre à perpétuité.... Voilà, Messieurs, le secret de mon exil; à mon retour, j'espère être digne du triomphe que vous me décernez.

Des bravos accueillirent cette chaleureuse allocution: les enthousiastes conduisirent Macaire jusqu'au premier relais de poste. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 82. —

Robert-Macaire chauffant le public.

Feu Archimède, mécanicien fort distingué de son époque, bien qu'il n'eût inventé aucune espèce de serrure incrochetable, avait coutume de dire à ses amis : — Donnez-moi un point d'appui, et je me charge de soulever le monde ! On voit que le levier d'Archimède est une machine, non à vapeur, mais de la force de bon nombre de chevaux.

De nos jours, Macaire avait renouvelé la pensée du mécanicien de Syracuse, avec lequel il possédait du reste plus d'un point de ressemblance, puisqu'il s'entendait aussi parfaitement à mécaniser le public en général, et les actionnaires en particulier. Macaire se plaisait aussi à répéter en société cette phrase remarquable : — Donnez-moi trente mille francs à dépenser en annonces, et je me charge d'*enlever* lestement l'af-

faire la plus lourde! On voit que Macaire rendait pleinement justice à l'influence de l'annonce, il avait reconnu que c'était le levier le plus puissant que l'on pût employer pour bouleverser le monde... industriel.

Nous avons déjà eu occasion, dans le courant de cet ouvrage national, d'entretenir nos lecteurs des différentes variétés de l'annonce; Macaire nous est déjà apparu sous les traits du journaliste employant avec succès tous les genres de *réclames* et autres *puffs* à l'usage des abonnés de journaux.

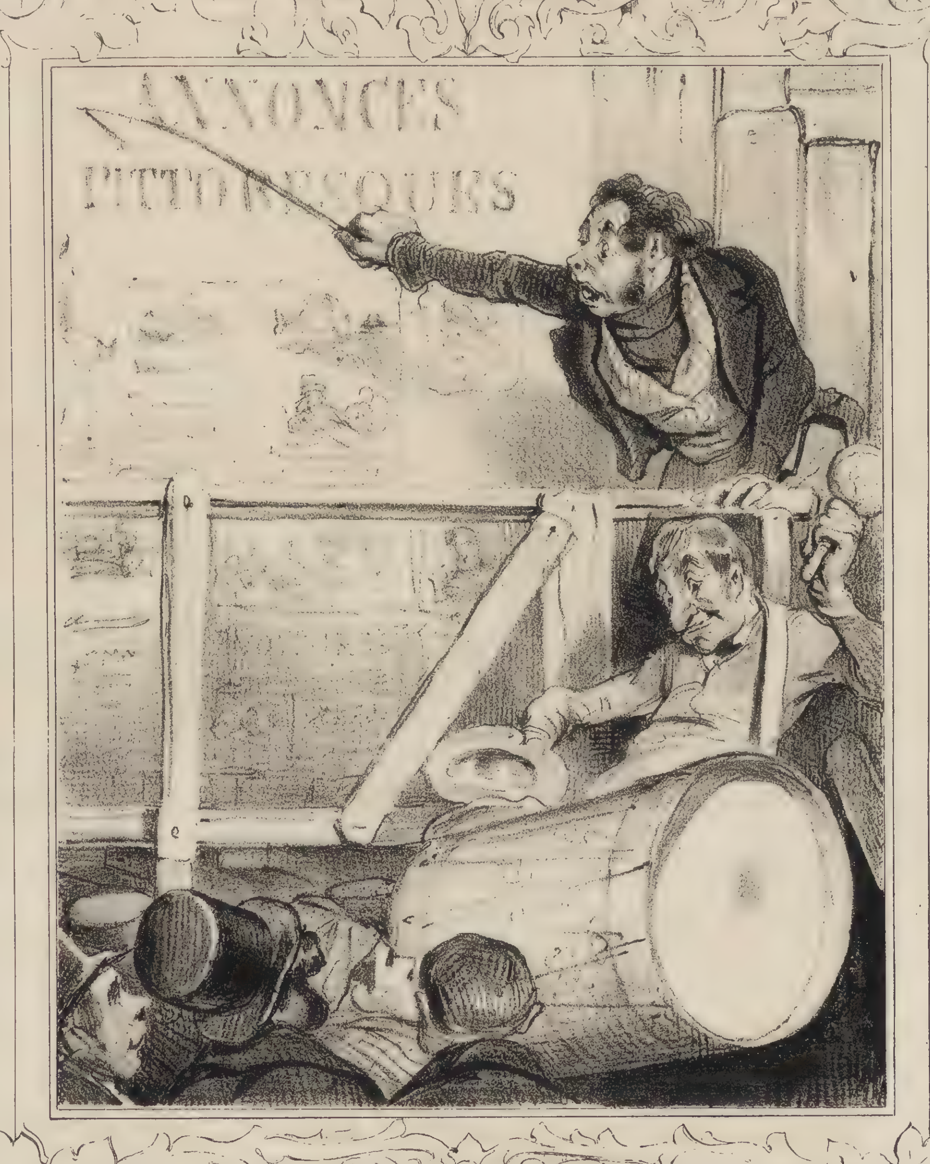
L'annonce prit, un beau matin, un développement si extraordinaire, et le besoin du prospectus se fit si généralement sentir, que la quatrième page des journaux fut reconnue insuffisante pour contenir toutes les promesses faites aux actionnaires par messieurs les gérants des Sociétés en commandite! — Qui veut vingt-cinq pour cent? cinquante pour cent? cent pour cent?... Parlez, Messieurs! prenez la queue, passez au bureau! il ne reste plus qu'un petit nombre d'actions! *Les premiers entrés sont les mieux.... enfoncés*, comme dit la chanson.

L'annonce, qui étouffait dans les colonnes des journaux, s'échappa de cette prison qui lui servait de lit de Procuste, et l'ambitieuse s'étala pompeusement sur toutes les murailles de Paris : d'abord elle apparut en caractères monstres sur des affiches gigantesques; puis, méprisant le simple papier et la colle vulgaire, elle eut recours à la peinture à l'huile. Les murailles des maisons de Paris se virent ornées de fresques qui défiaient la pluie, le vent, le brouillard, la tempête, toutes les fureurs des éléments enfin, et qui même défiaient une chose plus dangereuse encore, la fureur des chiffonniers, de ces industriels qui s'enrichissaient en arrachant chaque soir les immenses affiches placardées le matin; car les malheureuses affiches en étaient venues au point d'avoir une existence aussi éphémère que celle des roses : elles ne vivaient que l'espace d'un matin.

Désormais les affiches peintes sur les murailles auront une existence aussi longue que celle des hiéroglyphes égyptiens..... pourvu qu'on ait soin de ne pas démolir la maison..., bien entendu. La couleur de ces annonces est garantie bon teint.

Lorsque la nouvelle loi sur les *Sociétés en commandite* fut sur le point d'être présentée à la Chambre des députés, tous les gérants s'empressèrent de redoubler les coups de grosse caisse pour attirer les badauds; on craignait de ne plus pouvoir désormais avoir les moyens de mystifier, empaumer et plumer messieurs les dindons français. Cette crainte était ridicule; il y a toujours eu des dindons et il y en aura toujours. Il suffit de mettre un peu plus d'adresse et de délicatesse dans l'opération du plumage : Il faut plumer sans faire crier! c'est là une maxime qui devrait





. . . Voulez-vous de l'or, voulez-vous de l'argent, voulez-vous des diamans, des millions, des milliasses? approchez, faites-vous servir . . . *Baond! Baouond-bond-bond!!* Voici du bitume, voici de l'acier, du plomb, de l'or, du papier, voici du ferrrr gallllllvanisé . . . . . Venez, venez, venez vite, la loi va changer, vous allez tout perdre, depêchez-vous prenez . . . vos billets! prenez vos billets!! *(Chaud, chaud, la musique.)*

Baound!! Baond!! Baond!! Bound!!
Baound-boud-bond, Baond.

Chez Aubert, gal. véro-dodat *Imp. d'Aubert et Cie.*

être écrite en lettres d'or dans le cabinet de tous les gérants et de tous les ministres chargés de préparer les budgets à payer.

Macaire poussa plus loin que tous ses confrères la science, le génie de l'annonce. Il appliqua la figure, la gravure et l'enluminure à ses prospectus de tous genres, et les murailles se transformèrent en un véritable musée, offrant aux yeux des amateurs le catalogue attrayant de toutes les merveilles qu'il annonçait. Cette heureuse alliance de la peinture et de la grosse caisse ne pouvait manquer de produire les plus agréables résultats; les beaux-arts se donnaient ainsi la main; les oreilles et les yeux étaient également satisfaits.

Robert-Macaire, placé sur une estrade, à l'instar de tous les faiseurs de parades qui cherchent à attirer l'attention du public par les *bagatelles de la porte*, chercha aussi à faire entrer le public dans la baraque de la Société en commandite, en vantant outre mesure toutes les merveilles et tous les agréments dont devait jouir l'actionnaire pour la modique somme de cinq cents francs ou de mille francs. On ne paie le coupon qu'en entrant.

Macaire, tapant avec sa baguette sur le tableau de ses annonces pittoresques, agissait peut-être un peu en saltimbanque, et compromettait légèrement sa qualité de gérant-responsable d'une foule de Sociétés brevetées du gouvernement; mais notre héros ne s'arrêtait pas à si peu de chose, et tous les moyens lui semblaient également bons, pourvu qu'ils amenassent du public dans la baraque servant de bureau central, et surtout pourvu qu'ils fissent entrer de l'argent dans la poche dudit Macaire, poche servant de caisse centrale à ladite Société.

— Voulez-vous de l'or? voulez-vous de l'argent? beuglait le gérant Macaire. Voulez-vous des diamants, des millions, des milliasses? approchez, faites-vous servir!

BAOND, BAOND, BAOND! BOND, BOND! répliquait Bertrand, à l'aide de l'organe de sa grosse caisse.

— Voici du bitume, voici du plomb, voici de l'or, du papier! voici du ferrrrr gallllllvanisé!... Venez, venez, venez vite! la loi va changer, vous allez tout perdre, dépêchez-vous! prenez, prenez vos billets!... prenez vos billets! (*Chaud, chaud, la musique!*)

BAOND, BAOND, BAOND! BOND, BOND, BAOND!

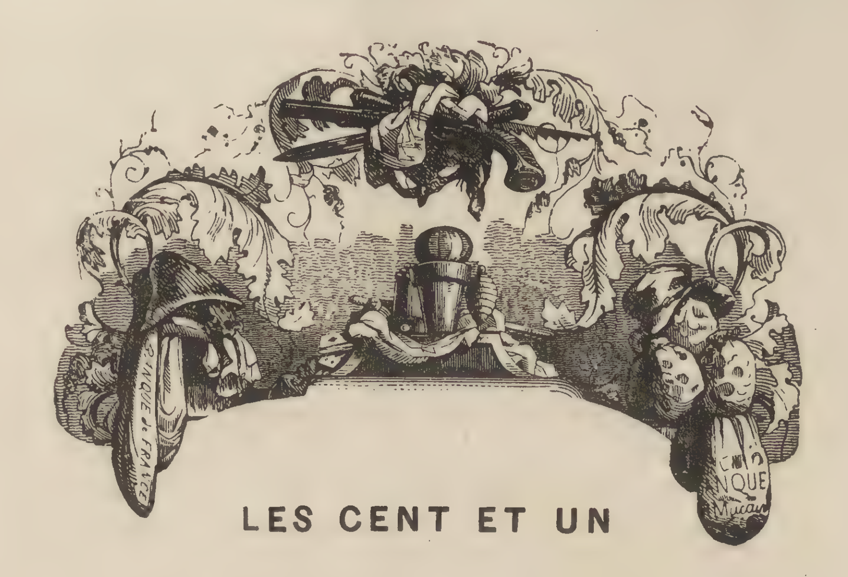
Plus la clarinette :

COUINCK, COUINCK, COUINCK.

Et voilà une affaire enlevée!

L. H.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 83. —

Robert-Macaire magnétiseur.

La profession de somnambule est une des plus agréables que l'on puisse imaginer. Si la nature, la bonne nature, a bien voulu vous octroyer des dispositions convenables, et si vos parents ont cultivé ces précieuses qualités par une éducation analogue, vous jouissez, par la suite, d'une position sociale excessivement avantageuse.

Ainsi, vous vous promenez sur les gouttières, à l'instar des chats en bonne fortune, et, au moment où la foule rassemblée dans la rue par la vue de ce spectacle extraordinaire, pousse des cris d'effroi et met une botte de paille dans le ruisseau pour amortir votre chute, vous regagnez bien tranquillement votre lit en vous insinuant dans le premier tuyau de poêle qui se trouve sur votre passage.

Une autre fois, si vous êtes journaliste, vous vous levez à minuit, vous n'allumez pas votre chandelle, et, vous installant à votre bureau, vous écrivez, les yeux fermés, une foule de considérations très-lumineuses sur la question d'Orient, la question des sucres, ou la question des morues ! Le lendemain matin, au moment de vous mettre à travailler comme un nègre sur cette éternelle question des sucres, vous vous apercevez que votre article est terminé : vous pouvez donc aller vous promener toute la journée, et vous allez visiter l'obélisque, l'ours Martin, la marmite des Invalides, le marchand de galette de la Porte-Saint-Denis, et autres curiosités de Paris.

Si vous êtes garde-national, vous prenez votre uniforme, votre sac, votre fusil, et, toujours sans y voir clair, vous sortez au beau milieu de la nuit, après avoir crié à votre portier : *Le cordon, s'il vous plaît!* comme un voltigeur parfaitement éveillé, et vous allez faire une patrouille à vous tout seul jusqu'à cinq heures du matin, dans toutes les rues de Paris. Vous ne vous éveillez qu'au moment où vous êtes empoigné et secoué par une autre patrouille, nullement somnambule.

Si vous êtes cordonnier, ou simplement savetier, vous faites votre besogne, sans vous en douter le moins du monde, de une heure à trois heures du matin, et même, par-dessus le marché, pendant que vous tenez votre tire-pied, vous tapez sur madame votre épouse, toujours en dormant : — C'est toujours autant de fait pour le lendemain matin.

Vous voyez donc bien que lorsqu'on n'y voit pas, on travaille merveilleusement si l'on a l'agrément d'être somnambule. Mais ce n'est pas tout : depuis quelques années, le somnambulisme a été appliqué à une foule d'autres usages, et c'est bien réellement que l'on peut faire mettre sur son passe-port : *Arthur Falempin, né à, etc., etc., taille de* 1 *mètre* 75 *centimètres, cheveux roux, bouche grande, nez grand, oreilles grandes, profession*, SOMNAMBULE! — Signe particulier : — *Ronfle très-fort en dormant.*

Rien n'est plus vrai, Messieurs et Mesdames; les somnambules donnent des consultations médicales et chirurgicales, découvrent les trésors, donnent des numéros pour les loteries de châteaux allemands, révèlent aux maris les infidélités de leurs femmes, et indiquent même où l'on trouvera des mines de houille en cherchant pendant quinze ou vingt ans. Prix de la consultation : dix francs. Quand on veut seulement savoir si l'on est trompé par sa femme : *cinq francs*. Ce rabais a été établi en faveur de messieurs les maris parisiens; les somnambules se rattrapent sur la quantité.

Du reste, il n'est pas nécessaire de se transporter auprès d'un ou d'une





Robert-Macaire Magnétiseur.

Voici un excellent sujet.... pour le magnétisme.... Certes il n'y a pas de commérage, je n'ai pas l'honneur de connaître M.elle de St Bertrand et vous allez voir Messieurs l'effet du somnambulisme... (M.elle de St Bertrand donne dans son sommeil des consultations sur les maladies de chacun, indique des trésors cachés sous terre et conseille de prendre des actions dans le papier Mozart, dans les mines d'or et dans une foule d'autres fort belles opérations.)

chez Aubert, gal. véro-dodat. Imp: d'Aubert et Cie

somnambule pour entrer en relation directe avec ce sujet précieux. Les personnes de province peuvent envoyer une mèche de leurs cheveux, et ce léger fragment de leur individu suffit pour établir le courant de fluide magnétique, somnambulique et jobardique. Le conducteur se charge de faire parvenir les dix francs d'usage..., le conducteur de la diligence, bien entendu.

Robert-Macaire voulut appliquer le somnambulisme et le magnétisme aux opérations industrielles. Il ne se borna pas à faire de la science pour le plaisir de faire de la science, et il se livra à une foule d'expériences qui obtinrent le plus heureux résultat... pour sa poche.

De même que la *Cuisinière bourgeoise* indique avec beaucoup de sagacité que, pour accommoder un canard aux navets, on doit commencer par prendre un canard, de même Macaire reconnut que pour se livrer à des expériences de somnambulisme, il fallait commencer par trouver un somnambule. Bertrand lui parut immédiatement un excellent sujet, je veux dire un sujet excellent pour cette opération. Seulement, Macaire était contrarié de n'avoir pas sous la main *une somnambule*. Le sexe féminin était toujours beaucoup plus intéressant aux yeux du public.

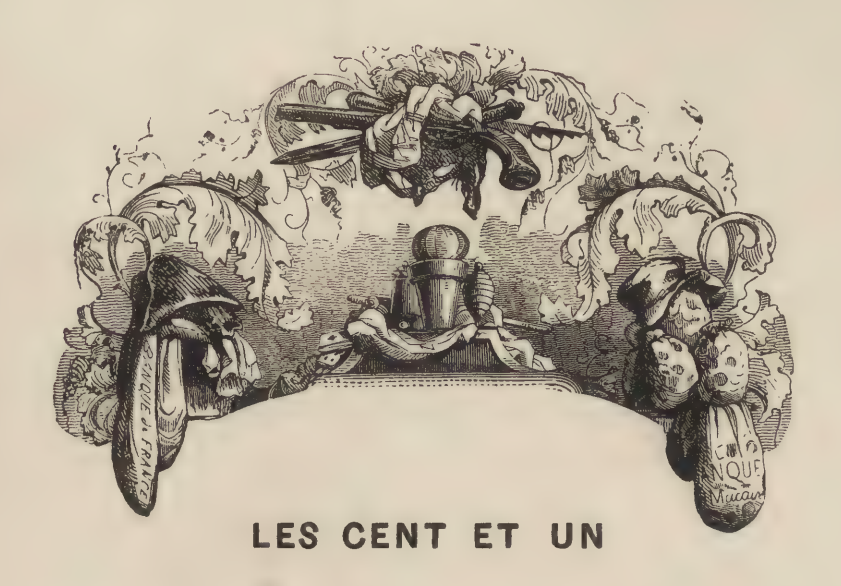
Un vieux jupon, un châle datant de la même époque, et un bonnet tant soit peu avarié, vinrent tirer Macaire de l'embarras où il se trouvait; et Bertrand, revêtu de cette défroque féminine, fut transformé en une somnambule fort agréable.

Macaire donnait ses séances en présence de cinquante personnes, tellement il était toujours certain du résultat. Après avoir fait quelques passes et contre-passes devant les yeux du sujet, mademoiselle de Saint-Bertrand s'endormait immédiatement du sommeil de l'innocence, et ronflait comme un habitué du Théâtre-Français. Alors Macaire prenait la parole et disait :

— Voici un excellent sujet.... pour le magnétisme...; certes, il n'y a pas de commérage..... Je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle de Saint-Bertrand, et vous allez voir, Messieurs, l'effet du somnambulisme.

Effectivement, mademoiselle de Saint-Bertrand répond imperturbablement à toutes les questions qu'on lui adresse; donne, dans son sommeil, des consultations sur toutes les maladies de chacun; indique des trésors cachés sous terre, et conseille de prendre des actions dans le papier Morant, dans les mines d'or, et dans une foule d'autres fort belles opérations.

L. H.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 84. —

Robert-Macaire administrateur.

Il faut faire un peu de tout, c'est une des mille maximes que Robert-Macaire met en pratique dans sa vie multiple; l'existence bureaucratique fut une des dernières qu'il adopta, parce qu'elle fut une des dernières à se présenter à sa pensée; mais une fois qu'il eut laissé tomber un regard sur le sol administratif, il le foula comme un conquérant; et après avoir pris position aux sommités des fonctions, il amenda les principes administratifs, modifia les usages, et fit un nouveau code des lois d'avancement.

Son premier soin fut d'abroger ces vieilles coutumes qui assuraient au zèle et à la patience une récompense honnête; Robert-Macaire décréta que l'avancement de droit était une anomalie, une illégalité, une monstruosité politique et morale.

Il est stupide, disait-il, de voir un homme avancer en grade parce qu'il s'est ridé et blanchi sur un fauteuil. L'employé subalterne doit être un cran de la roue de fortune qui fait graviter le chef; et s'il veut graviter lui-même, il faut qu'il appelle à son aide une force impulsive plus puissante que l'assiduité et l'exactitude.

Un administrateur en chef, d'après les idées progressives de Macaire, ne doit être qu'un commissaire-priseur fonctionnant à l'hôtel Bullion, et prélevant une dîme sur chaque adjudication, plus ou moins heureuse pour l'adjudicataire.

Le solliciteur était, aux yeux de M. Macaire, comme la marchande revendeuse qui vient s'asseoir sur les bancs de la salle de vente; elle dit son chiffre, se fait adjuger l'objet, le revend le plus cher possible. Ainsi, se disait M. Macaire, l'homme qui veut arriver aux emplois peut faire une avance; et quand il sera en place, il prendra d'autant plus qu'il aura donné : donc un chef peut mettre à contribution son subalterne; ce n'est pas un vol dont il le rend victime, puisqu'à son tour le subalterne, devenu chef, reprendra à son subalterne ce qu'un autre lui aura pris, et de chef à subalterne la chaîne de la restitution s'étendra jusqu'à l'infini, ou mieux, jusqu'à ce que la fin du monde amène un arrêté de compte général.

L'administration, à dater du jour d'entrée de M. de Macaire, devint une Bourse dont les opérations se traitèrent sans l'entremise de courtiers. Un des axiomes de notre héros était qu'en affaires, le nombre trois, chéri des dieux, doit être en haine aux hommes; plus d'une fois il fredonna le couplet de M. Dupaty, en le parodiant ainsi :

En *affaires* comme en amitié,
Souvent un tiers nous embarrasse;
Le secret double de moitié
Le prix d'une faveur ou celui *d'une place*.

Il disait qu'en négociations il ne faut jamais être que deux : celui qui reçoit et celui qui donne. Aussi M. de Macaire, fidèle à son principe, aurait pris jusqu'au chapeau de celui qui serait venu verbalement et sans témoin le lui offrir. Mais si un timide ou un innocent eût employé la voie ou la voix d'un tiers, l'administrateur aurait refusé avec mépris les sacoches du roi Crésus et jusqu'au diamant royal trouvé dans l'estomac d'un esturgeon.

M. de Macaire était de bronze pour tous ceux qui n'appuyaient pas leurs demandes sur un métal plus précieux que ce même bronze. Si les institutions étaient mieux assises, si les hommes étaient éternels et inamovibles,





Chez Aubert gal. Vero-Dodat. Imp. d'Aubert & Cie

— Monsieur! Monsieur!!. m'offrir 500 fr. pour me faire commettre une semblable injustice!!.. c'est une indignité! une abomination!!.. une infamie!!! Monsieur Macaire j'ai dit **mille francs**. — **Dix mille francs**!.. cela est tout de même très mal de votre part..... -Mon dieu! si vingt mille fr. pouvaient.. — Si vingt mille fr. vous voulez dire 120,000 francs? mais vraiment je ne dois pas!.....

Ces Messieurs finissent par se parler très bas, on ne les entend pas, mais ils s'entendent parfaitement.

se disait quelquefois l'administrateur, on ne vivrait pas avec l'arrière-pensée des économies et de la retraite. Les appointements d'un chef de division couleraient comme ces fleuves que le travail humain ne peut arrêter; leur source ne tarirait pas, et on n'aurait pas besoin de recourir à d'autres sources. Une fois planté sur le sol administratif, on y vieillirait comme le chêne. Malheureusement la cognée du caprice humain met en coupe réglée les pépinières d'employés, il faut prévoir l'heure où la sape vous frappera.....; et alors, pour retrouver quelques miettes du festin, il faudra avoir emporté quelques provisions. Voici ce qui légitime l'enchère des fonctions.

—Allons, Messieurs..., une place de sous-chef est mise à prix...; qui la veut? qui la demande? Ne soyez pas honteux; dites votre mot....; mille francs de pot-de-vin..., on ne demande que mille francs....; mille francs, pas davantage..... Remarquez bien qu'une place de sous-chef mène à une place de chef, qu'un chef suit les lois physiques de la gravitation, et qu'il monte à l'infini... jusqu'à ce qu'il ne puisse plus monter et qu'il fasse monter les autres.....

Ce cri d'enchère est entendu; on se pousse dans le cabinet de l'administrateur. Après l'adjudication, il recommence :

— Y a-t-il des offres, s'écrie-t-il, pour une place occupée par quelqu'un? Ce quelqu'un sera déplacé sans secousse ou avec secousse, si l'enchérisseur remplit les conditions.

Un solliciteur se présente; il réclame à son profit la disgrâce d'un fonctionnaire, dont il convoite le poste. Le haut administrateur fait d'abord des objections.

— Monsieur, Monsieur, m'offrir cinq cents francs pour me faire commettre une semblable injustice!!! c'est une indignité! une abomination! une infamie!

— Monsieur Macaire, *j'ai dit mille francs!!!*

— Dix mille francs! cela est tout de même très-mal de votre part.

— Mon Dieu! si vingt mille francs pouvaient.....

— Six-vingt mille francs, vous voulez dire cent vingt mille francs..... Mais vraiment je ne dois pas....

Ces messieurs finissent par se parler très-bas; on ne les entend plus, mais ils s'entendent parfaitement.

M. A.



Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 85. —

Robert-Macaire aux carreaux.

Flaner est chose si douce, que les oisifs de la terre ne sauraient trop se livrer à ce salutaire exercice.

Chaque citoyen a un droit égal au partage de l'air atmosphérique ; c'est la seule chose, dans notre société, qui soit divisée en fractions uniformes. Chacun consomme comme bon lui semble son dividende : les uns vont humer le gaz vital dans les cafés, où les poumons le mélangent avec le gaz hydrogène des quinquets ; d'autres vont respirer ce qu'ils nomment l'air libre, dans les environs des marais de Bondy, où règne un air que la pudeur nous défend de baptiser ; d'autres dévorent le fluide vivifiant devant la cage odore des lions et des renards du Jardin-des-Plantes ; il y en a même qui se condamnent à l'air des études de notaires ;

d'autres plus hardis bravent le gaz des études d'huissier; mais la consommation marche toujours, et messieurs de l'Académie des Sciences savent, à une once près, la dépense d'air plus ou moins frais que nous aspirons par heure, ou par minute, dans la grande cité qui a vu naître Robert-Macaire et Bertrand.

Puisque nous avons prononcé le nom de ces deux grandes illustrations, nous enregistrerons ces deux honorables citoyens dans le livre des flâneurs qui consomment leur part d'air sur les trottoirs du pays qui leur a donné le jour. Au moment où nous écrivons, les deux amis viennent de se rencontrer au coin du passage Véro-Dodat, et leur regard s'est porté sur la collection des cent et une métamorphoses que le crayon a fait subir à leur physionomie morale et physique.

Si M. Bertrand eût été seul spectateur, il n'eût fait aucune difficulté de se reconnaître, et il se serait écrié : —Tiens, me voilà, quand j'enfonce les banquiers et que je suis enfoncé par les gendarmes !

Tiens, me voilà, quand je fais avec mon ami de la morale en actions... de deux cent cinquante francs!

Tiens, voilà Macaire, quand il donne, en escompte, des pommes de terre frites, de la moutarde blanche et des socques articulés !

Tiens, me voilà, quand je frappe la grosse caisse pour étourdir les actionnaires qui redemandent leurs capitaux !.....

Un grand nombre d'autres exclamations auraient attiré l'attention des spectateurs sur le type vivant, dont la copie était en exposition aux vitres du magasin Aubert. Heureusement, Macaire, que la Providence semble toujours tenir à l'arrière-garde pour venir en aide à Bertrand, parut comme une ombre compacte; il jeta un regard de mépris sur ces esquisses de la vie sociale; et, feignant de ne pas savoir à quels originaux on avait emprunté les traits primitifs de ces caricatures, il dit en haussant les épaules et se croisant les bras :

— Je ne sais pas trop ce qu'on peut trouver d'amusant à ces bêtises-là !

Bertrand. — Je ne vois pas ce qu'on y trouve de piquant.

Robert-Macaire. — C'est dégoûtant, c'est calomnier la société !

Bertrand. — La gendarmerie ne devrait pas souffrir de pareils coquins !

Robert-Macaire. — De qui parlez-vous..., imbécile ?

Bertrand. — Je parle des caricaturistes !

Robert-Macaire. — A la bonne heure.

Et M. Macaire continue : — Il n'y a pas de corrections assez répressives pour de pareils drôles. Ces gens-là, mon cher Bertrand, menacent l'ordre

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 85.



Imp. d'Aubert et Compe.

Chez d'Aubert, gal. Véro-dodat

_ **Robert-Macaire.** Je ne sais pas ce qu'on peut trouver d'amusant à toutes ces bêtises là. _ **Bertrand.** Je ne vois pas ce qu'on y trouve de piquant. _ **Robt. Macaire.** C'est dégoûtant! c'est calomnier la société. _ **Bertrand.** La Gendarmerie ne devrait pas souffrir de pareils coquins! _ **Robt. Macaire.** De qui parlez vous, imbécile? _ **Bertrand.** Je parle des caricaturistes. _ **Robert-Macaire,** à la bonne heure!!!

social; ils bouleversent tout; ils nous font remonter au chaos; le crayon tuera l'industrie. Quel est l'homme assez hardi pour oser s'instituer actionnaire, après avoir jeté les regards sur le chiffre des dividendes que nous donnons à nos commanditaires? Il n'y a pas un voleur, ou, si tu l'aimes mieux, pas un citoyen en désaccord avec son siècle sur la question de la propriété; il n'y en a pas un seul, dis-je, qui offrira cent francs à son avocat, quand il saura que pour une paire de bottes, ou pour dix francs, le barreau français plaide les circonstances atténuantes.

Qui désormais fournira des capitaux pour l'exploitation de la julienne ou du civet, si l'on fait connaître comment on peut exploiter la carotte en grand?

Il n'y aura plus de prêteurs, ni d'âmes charitables quand la caricature aura prouvé que ceux qui demandent sont plus riches que ceux qui donnent, et que ceux qui empruntent toujours ne s'enrichissent qu'en ne rendant jamais.

Où trouvera-t-on des amateurs de piquet et d'écarté, si l'on fait croire que les joueurs travaillent à la façon du baron de Wormspire...., baron qui, j'en suis sûr, n'a jamais existé...., pas plus que cette Éloa, enfant d'une imagination d'artiste en état complet de cauchemar.

— Il en a de l'aplomb! se dit tout bas Bertrand: il nie sa femme et son beau-père!

— C'est comme ce Bertrand et ce Macaire, ce sont deux êtres fictifs, deux caractères idéals, dit Macaire en élevant la voix....; il n'y a pas d'homme qui ait l'allure que le crayon prête à ce M. Macaire, et l'art de la chapellerie n'est pas assez avancé en France pour avoir confectionné le chapeau que la tradition et le crayon prêtent à ce prétendu M. Bertrand. Crois-tu à Bertrand...., toi, Ber.....?

— Moi, mon ami...., j'y crois; et d'ailleurs, s'il n'existait pas, je crois qu'il faudrait l'inventer.

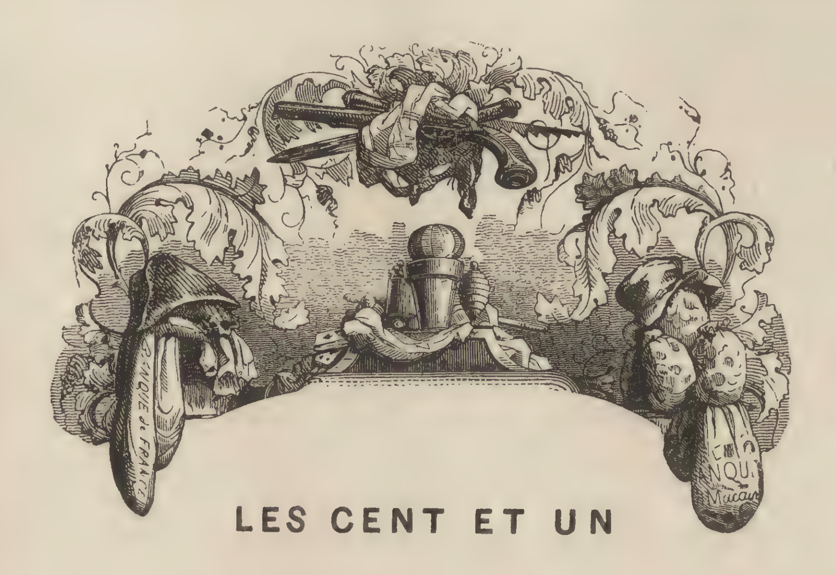
— Vous êtes un homme immoral, mon ami! il est de ces natures que, dans l'intérêt du bonheur social, on ne doit pas désirer. Si Bertrand naissait, il faudrait l'étouffer dans ses langes ou l'étrangler avec les jarretières de sa nourrice.....

— Heureusement, se dit tout bas Bertrand, il y a trente-deux ans qu'il est sorti de sevrage.

— J'en reviens à mes moutons, dit Macaire : la société tremble devant une panique; les caricaturistes l'ont effrayée comme un enfant qu'elle est; les caricaturistes sont des misérables et de mauvais citoyens.....

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 86. —

Robert-Macaire homœopathe.

Le docteur Bertrand saluant un défunt qui se rendait à son dernier domicile, rencontra le docteur Macaire, et réitéra son salut. Le docteur Macaire ne crut pas devoir rendre le salut à son confrère, et motiva en ces termes son impolitesse :

— Bertrand, mon ex-ami, nous ne marchons plus dans la même voie médicale... Vous êtes un allopathe, et moi je suis un dissident ; je suis homœopathe.

— Le nom ne fait rien à la chose, dit Bertrand ; nous sommes tous médecins, et le schisme est une bêtise. Moi, je trinque volontiers avec un broussiste, un excitabiliste, un browniste, un controstimuliste, un hydropote, un humoriste, un solidiste, un gastriciste, un antiphlogisticiste.

— Vous avez tort, confrère, il faut suivre un drapeau. La vieille mé-

decine est morte; elle s'est ensevelie sous les cadavres qu'elle a amoncelés. L'homœopathie est venue à propos pour assurer la durée de l'espèce humaine; elle a fait, depuis cinquante ans, plus de bien à l'humanité que l'allopathie, dans sa marche à rebours, n'a pu faire durant l'espace de trente siècles.

— Est-ce que vous avez trouvé le moyen d'empêcher la mortalité? nous serions, alors, enfoncés!

— La question n'est pas là, docteur Bertrand; nous avons trouvé le moyen de faire mourir autrement qu'on ne mourait, et c'est un beau triomphe pour la science. L'humanité éprouvait le besoin de maladies nouvelles, nous en avons inventé. Nous avons rendu l'homme bien portant malade, sans prendre l'obligation de rendre le malade bien portant... La bizarrerie de la doctrine nous a attiré des séides. Le public, mon cher, le public est stupide... : de par l'allopathie, nous le saignons à blanc, nous le purgeons à mort; il n'est pas content...., il veut du nouveau.... Donnons-lui-en, morbleu! du nouveau; faisons-nous homœopathes : il aime les blagues..., traitons-le par les semblables..., *similia similibus*.

— Amen.

— Tiens, voici une ordonnance qui résume le système : Prendre un tout petit grain de..., de rien du tout..., le couper en dix millions de molécules..., jeter une..., une seule de ces dix-millionièmes parties dans la rivière...., remuer, remuer, triturer beaucoup..., laisser infuser quelques heures..., puiser un seau de cette eau bienfaisante..., la filtrer..., la couper avec vingt parties d'eau ordinaire, et s'en humecter la langue tous les matins à jeun..... Voilà!

— Est-ce tout?

— Oui. Ah, diable! j'oubliais le principal... Payer la présente ordonnance.

— Mais, mon cher confrère, dit Bertrand, nos doctrines ont très-peu de dissemblance; nous sommes même parfaitement d'accord sur un point, celui du paiement de l'ordonnance.

— C'est-à-dire, docteur Bertrand, que nous ne sommes d'accord que sur ce point. Lisez plutôt les journaux : nous vous accusons d'être des massacres et des bourreaux; vous nous appelez bouchers et assassins; vous criez Vive la lancette, le séton, le moxa, la sangsue; nous crions A bas la lancette, le moxa, le séton; nous demandons l'extradition de la sangsue; nous crions en outre Vive le remède invisible, incolore, inodore, qui agit à l'insu du malade; vive le médicament microscopique. Le jour où notre drogue serait visible à Paris, l'astre de l'homœopathie serait totalement et à perpétuité éclipsé.





Imp d'Aubert et Cie. — Chez Aubert, gal. vero dodat

_ Le public, mon cher, le public est stupide. nous le saignons à blanc, nous le purgeons à mort, il n'est pas content il veut du nouveau...... donnons lui en, morbleu, du nouveau! faisons nous homéopates.... il aime les blagues, traitons le par les semblables .... **Similia Similibus** .. (Bertrand). **Amen**. Tiens, voici une ordonnance qui résume le Système. *Prendre un tout petit grain de de rien du tout. le couper en dix millions de mollécules jeter une une seule! de ces dix millionièmes parties dans la rivière ... remuer, remuer, triturer beaucoup laisser infuser quelques heures puiser un seau de cette eau bienfaisante .. la filtrer... la couper avec 20 parties d'eau ordinaire et s'en humecter la langue tous les matins à jeun* Voilà! _ Est ce tout? Oui Ah! diable!! j'oubliais le principal **Payer la présente ordonnance**

— Vous me permettrez, docteur, de vous dire que vous dépoétisez la souffrance ; vous rendez la convalescence prosaïque. Que sera le chevet d'un malade s'il n'a pas le matériel pharmaceutique consacré par l'usage, si la fiole n'apparaît pas avec son lock ou sa potion calmante, si le rouleau d'eau de groseille ne reflète pas sa teinte pourprée sur le drap du moribond? Je passe sous silence plusieurs accessoires hydrauliques que vous avez en horreur.

— J'estime la mécanique, mais l'homœopathie ne l'applique pas à l'élévation de l'onde dans le corps humain. Le tube d'étain, ou, si vous l'aimez mieux, le clyso-pompe ou clyso-bol a tué plus de monde que les inondations des années les plus désastreuses.

— Vous ne passez même pas au malade la distraction du sucre d'orge ou du jus de réglisse.

— L'homœopathie a ses raisons pour agir ainsi : Un de nos malades ayant consommé, malgré la défense du médecin, un seul petit pois, est mort au moment où sa guérison semblait immanquable. Ce fait est consigné dans les annales de la Société. Un autre moribond s'obstina à ne pas quitter le cure-dents qu'il avait l'habitude de porter à la bouche, il eut le même destin que le mangeur de petits pois.

— Eh bien ! mon cher confrère, il m'est arrivé un cas tout à fait contraire : un malade mis à la diète la plus sévère trompe la surveillance de sa garde, il fait frire un boisseau de pommes de terre, le dévore..., et le lendemain il se portait comme un ange.

— Cela ne m'étonne pas dans la médecine allopathique ; mais le gourmand serait défunt s'il avait été traité homœopathiquement...

Confrères, nous pouvons dire que le chiffre des décès diminue tous les jours ; nous enregistrons des cures miraculeuses.

Dernièrement encore, le directeur de l'Opéra me fait appeler : un de ses premiers danseurs fut atteint d'une engelure au pied gauche ; c'était l'hiver. Je fis mettre l'artiste au lit jusqu'aux premiers jours de juillet, et, sans aucun remède visible, il fut guéri, à l'étonnement général, et reprit son service dans la première quinzaine d'août.

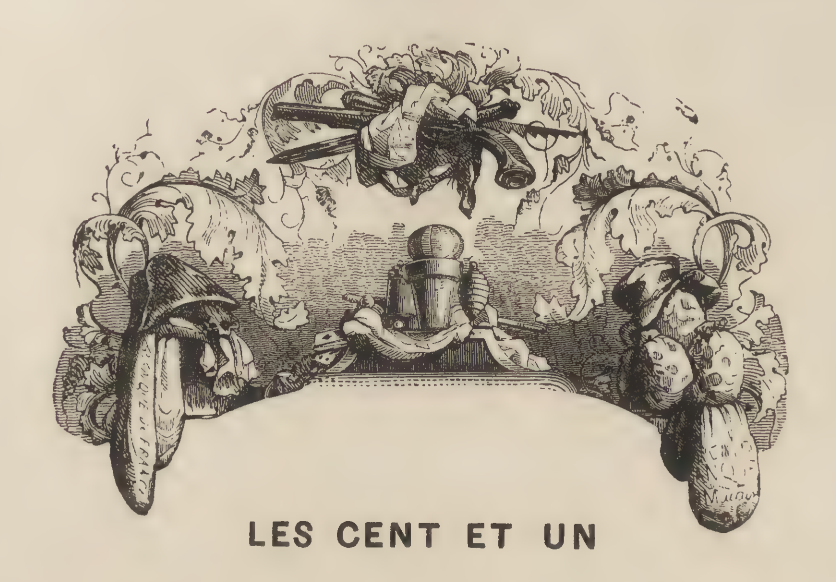
Sur vingt rhumes de cerveau que je fus chargé de traiter à la caserne de la gendarmerie, il n'y eut pas un décès à constater. Monsieur Odry lui-même n'a jamais fait une pareille cure avec son jus de réglisse.

Les tableaux relevés dans toutes les parties de l'Europe sur le résultat des traitements homœopathiques, révèlent un grand nombre de faits aussi surprenants.

— Vous m'étonnez ! ! !

M. A.

Paris, chez ALBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 87. —

Robert-Macaire en tilbury.

Il vaut mieux faire envie que pitié. Cet aphorisme a fait vendre plus de vingt mille équipages, dont les trois quarts n'ont jamais été et ne seront jamais payés. Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer le goût prononcé que M. Macaire avait pour les cabriolets; quand on court après la fortune, le mieux est de courir au galop. Une des premières conditions pour aller au galop, c'est de renoncer au service de ses propres jambes pour se confier à l'allure de coursiers plus ou moins fougueux.

Robert-Macaire a donc cru utile aux intérêts de sa fortune, de ne pas fouler le sol parisien avec des socques; c'est du haut du tilbury qu'il regarde la foule. Il a offert une place à son ami Bertrand, et, perché sur son char, il commence avec lui une de ces conversations philosophiques

que nous avons cru devoir sténographier pour l'édification des races futures.

— L'homme qui est propriétaire ou locataire d'un tilbury ou autre locomoteur, dit Macaire à son ami, est un niais complet s'il n'arrive pas à la fortune ou à la célébrité. Le cheval mène partout et à tout, il ne faut que savoir le conduire. L'homme qui va à pied croit que celui qui va en voiture est plus élevé que lui, calembour à part. Le fouet est le sceptre de la domination et de l'influence qu'on peut conquérir sur ses semblables.

Il y a dans la capitale de France cinquante philanthropes qui ne doivent leur immortalité qu'à la roue de leur équipage. Voici comment ils procèdent : Ils donnent cinquante francs de prime à leur cocher pour écraser un passant; ils donnent cinquante-cinq francs au passant qu'ils écrasent, ils dépensent soixante-neuf francs de réclames pour dire qu'ils ont indemnisé un écrasé, et l'Académie leur donne vingt mille francs, que le respectable M. de Montyon a légués pour récompenser les hommes en voiture qui n'écrasent qu'aux trois quarts ceux qui vont à pied.

Une réflexion pénible trouve naturellement sa place ici, ajoute Macaire.

Depuis quelque temps les magistrats ont pris à tâche d'empêcher le philanthrope d'accomplir son œuvre en suivant la seule impulsion de son âme. Les tribunaux, sous prétexte qu'on écrase trop de piétons, ont taxé la vie des individus écrasés à un taux que peu de fortunes peuvent atteindre. On a vu de simples bourgeois, mutilés par une roue, obtenir vingt mille francs d'indemnité...; c'est en disproportion avec les moyens de ceux qui aiment à écraser... Aussi est-on réduit à ne plus écraser ses semblables qu'à la brune, ou à nuit close.

Si tu voulais, Bertrand, continue Macaire en dirigeant son coursier au milieu de la foule, si tu voulais, je serais un Vincent de Paul !

— Comment pourrais-je contribuer à ta béatification? dit avec empressement l'ami de Macaire.

— En agissant suivant mes instructions : Tu te mets sur mon passage, je crie Gare ! tu t'obstines à te considérer comme une borne-fontaine ou un monument inamovible. Je passe outre, je te fracture le tibia ou la rotule... Tu pousses un cri; je m'élance de mon char, je me jette sur ton corps, je bande tes plaies avec mon foulard (à la condition expresse que tu me le restitueras après la farce jouée); je m'arrache les cheveux, et je fais serment, devant la foule ébahie, de me défaire de mon cheval, de le vendre au prochain marché et de consacrer le prix de la vente aux frais de ta guérison. Je te demande : Avez-vous des enfants? tu me réponds,

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 87



Imp. d'Aubert et Cie

Paris chez Aubert

(Bertrand) Dis-donc, s'ils allaient nous faire un mauvais parti tous ces meurt-de-faim-là ? *(Rob. Macaire)* Qui la populace ?... tu ne la connais pas, ça crie ça gueule après les gens riches comme les chiens après les mendians, mais ça ne mord pas..... ... C'est pas méchant c'est bête et vl'à tout.. *(il crie très-haut)* hééée !!... hopp !!..... garrrre gare, gare !

(Le peuple remarque avec attendrissement qu'il n'a écrasé personne et qu'il a l'air très bon enfant!)

Huit! je réplique, Je les adopte. Avez-vous une femme? tu me réponds, Oui, une seule. Je réplique, Je me charge de sa nourriture tant que vous serez hors d'état de manger. Le lendemain, je lis dans une feuille: Un particulier très-connu dans Paris, l'honorable M. Robert-Macaire, une de nos illustrations commerciales, traversant hier les rues populeuses du quartier Saint-Marcel, a renversé un honorable citoyen père d'une nombreuse famille. Arrêter son cheval, sauter à terre, relever le blessé, lui faire administrer les premiers soins, ce fut la première action de M. de Macaire. Mais ce digne citoyen ne crut son œuvre de philanthropie complète que lorsqu'il eut assuré l'avenir d'une famille dont l'existence se trouvait compromise par l'accident arrivé à son chef. Malgré tout ce que M. de Macaire a fait pour les victimes de l'événement, sa conscience d'honnête homme est vivement affectée; on craint qu'il ne succombe à un accès d'hypocondrie qui s'est emparée de lui, ou qu'il ne se retire dans un monastère.

— Eh bien! dit Bertrand, changeons les rôles : mets-toi sous la roue, et je t'écraserai. Les articles subsisteront; seulement, mon nom sera substitué au tien.

— Bertrand, mon cher, vous êtes frappé d'une stupidité incurable! vous n'êtes jamais à la question.

— C'est pour cela que je veux échapper au supplice de la roue.

— Ce jeu de mots est pitoyable, et je vous le passe en faveur de mots beaucoup plus mauvais encore qui vous échappent quotidiennement.

Puisque vous ne voulez pas vous sacrifier à ma renommée, ni me servir de marchepied ou de piédestal, je me confie à ma bonne étoile. Je vais écraser le premier venu; mais je crains de ne pas tomber sur un père de famille.

— Dis donc! s'ils allaient nous faire un mauvais parti, tous ces meurt-de-faim-là?

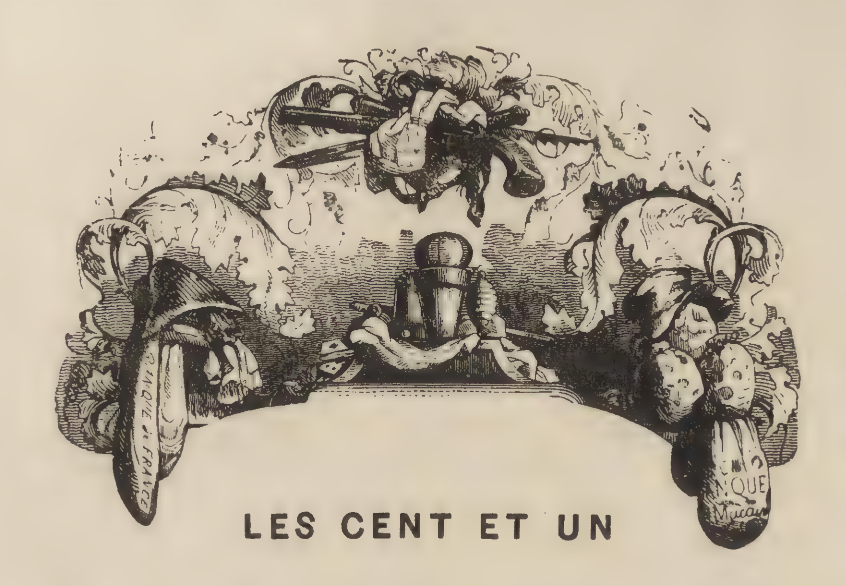
— Qui, la populace?.... tu ne la connais pas! ça crie, ça gueule après les gens riches, comme les chiens après les mendiants...; mais ça ne mord pas.... C'est pas méchant; c'est bête, v'là tout. (*Il crie très-haut*) : Hééé!.... hoppp!... garrrr, gare... gare!

Le peuple remarque avec attendrissement qu'il n'a écrasé personne, et qu'il a l'air très-bon enfant.

Robert-Macaire est le plus malheureux des hommes, il ne peut pas faire un malheur!!!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 88. —

Robert-Macaire arrêté... dans ses opérations.

Un monsieur, escorté de plusieurs individus, qu'au premier abord on pouvait prendre pour des courtiers-marrons en denrées coloniales, se présente à M. Macaire au moment où il entrait chez un de ses mille commanditaires.

— Vous êtes banquier, Monsieur? dit le nouveau venu.

— Oui, Monsieur; je fais une banque, et une fameuse, j'ose le dire; je fais la banque du *commerce de Beaucaire. Capital : quatre millions.* Ma haute capacité, ma probité, mes connaissances financières, sont une garantie du plus immense succès. Aussi les actions s'enlèvent, on se bat pour en avoir, et l'on n'en a pas : elles sont toutes prises.

— Tant mieux, Monsieur, car il vous sera plus facile de payer cette lettre de change de cent écus, pour laquelle je vous arrête.

— Fichtre! c'est différent... Alors, Monsieur, la vraie vérité, c'est que je n'ai pas le sou, je n'ai pas le premier sou... ; mais attendez un peu, et la première action qui se placera sera pour vous. On souscrit chez M. Bertrand, agent de change, M. Wormspire, banquier, et Mandrin, notaire. Ce sont des garanties morales qui parlent haut en faveur de l'entreprise.

L'inconnu, qui se fait alors connaître pour un officier garde du commerce, assisté de ses praticiens ou recors, ne juge pas à propos d'accepter les offres non réelles faites par M. Macaire en paiement de sa créance.

— Messieurs, allons à la Bastille-Clichy, je suis pris comme la passagère hirondelle sous la griffe de l'autour ou du vautour... Si Bertrand était là, Bertrand, l'ami du calembour, il ajouterait : Messieurs, voilà de vos tours.... Cependant, Messieurs, je vous ferai observer que je consens à monter en fiacre, plutôt pour vous obliger que pour obéir à la loi. Si je voulais...., je bénéficierais de l'avantage légal que le débiteur a de se faire mener par-devant M. le président, tenant son audience de référé...; là, je ferais rapporter le jugement. Je prouverais que c'est faire un tort réel à la Société et surtout à nos capitalistes, de me mettre en charte privée; ce n'est pas à Clichy que je placerai mes actions, et si je ne place pas mes actions, mes fournisseurs finiront eux-mêmes par se faire mettre sous clef. C'est logique, cela.

— M. le président n'entend pas de cette oreille-là.

— Alors je plaiderai un autre moyen. J'ai besoin d'air pour mes larges poumons, j'ai besoin de beaucoup d'air, et je suis Français.

L'air de la servitude est mortel à ce peuple,

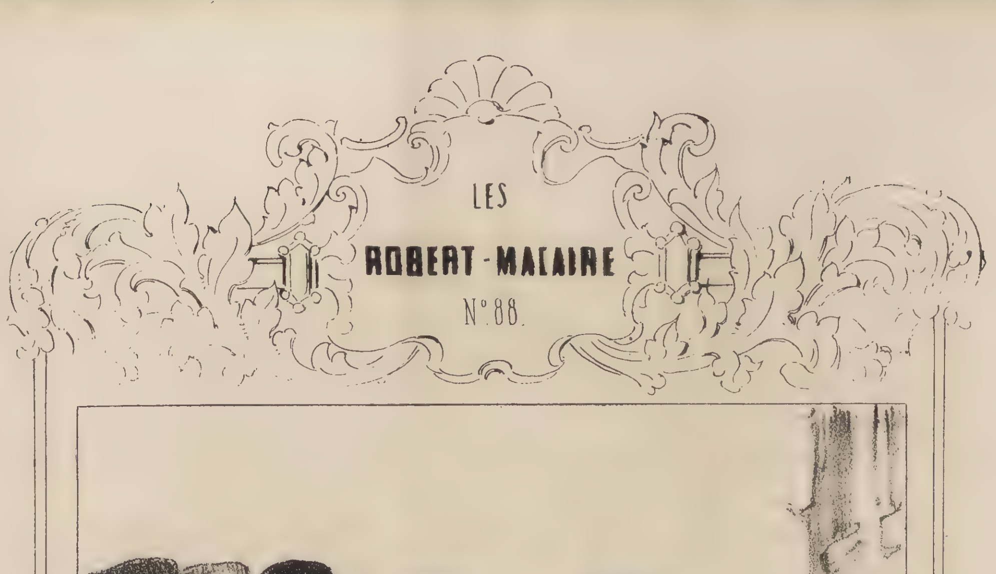
a dit, je crois, Arnaud dans une tragédie où le public s'est donné beaucoup de coups de bâton... C'est même, je crois, au titre de cet ouvrage que les cannes de messieurs les bouchers, charcutiers et gardes du commerce ont dû le surnom de Germanicus qu'elles ont porté longtemps.....; et si ma mémoire m'est fidèle....

— Allons, Monsieur, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Farçeurs! Est-ce que le créancier ne vous paiera pas autant d'heures de fiacre que nous n'en aurons pas consommé? Mais puisque vous n'aimez pas les digressions historiques, partons.

— Allons-nous en référé?

— Non, Messieurs; je n'abuserai pas de vos précieux moments. Je sais bien que le temps que nous mettrions à chercher monsieur le premier pré-





Imp: d'Aubert et Cie, Chez Aubert, gal. véro-dodat

Vous êtes banquier Mr ? Oui Monsieur, je fais une banque, et une fameuse ! j'ose le dire
je fais la banque ***du Commerce de Beaucaire, Capital 4 millions,*** ma haute capacité, ma probité,
mes connaissances financières, sont une garantie du plus immense succès, aussi les actions
s'enlèvent, on se bat pour en avoir, et l'on n'en a pas, elle sont toutes prises ....
_Tant mieux ! Monsieur, car il vous sera plus facile de payer cette lettre de change de cent
Ecus pour laquelle je vous arrête _ (***Macaire stupéfait***) Fichtre !! c'est différent...
... Alors, Monsieur, la vraie vérité, c'est que je n'ai pas le sou, je n'ai pas le premier
sou .... Mais attendez un peu, et la première action qui se placera sera
pour vous.

AVIS : ON SOUSCRIT :

chez Mr Bertrand, agent de change, Mr Wormspire, Banquier et Mandrin, Notaire

sident, et le laps de la discussion, seraient toujours du boni sur le temps de la captivité; mais je laisse ces subterfuges à des débiteurs vulgaires. Le temps de messieurs les juges est plus précieux que l'or, et c'est dérober au moins cinquante centimes que de leur surprendre une audience de trois minutes; marchons.

— Cocher, rue de Clichy, 68.

— 62, monsieur le garde; vous faites erreur, votre mémoire vous fuit.

— Cocher, 62; merci, monsieur Macaire.

— Il n'y a pas de quoi.... Mais, monsieur le garde, et vous, messieurs les praticiens, si je ne craignais pas d'être importun, je demanderais à être conduit chez un ami qui aurait peut-être des capitaux disponibles pour ma rançon; je vous récompenserai de cet acte d'obligeance, rue d'Enfer, 36.

— Cocher, dit le garde du commerce, rue d'Enfer, 36.

Arrivé à cette demeure, l'ami est sorti. M. Macaire demande à être conduit chez une comtesse du faubourg Saint-Germain; il remet plusieurs lettres à un domestique, qui vient les prendre à la voiture, et dit, après quelques minutes d'absence, que madame la baronne n'a pas donné de réponse.

Le fiacre sillonne Paris dans vingt directions, et, à chaque domicile, M. Macaire remet une lettre et parle bas aux personnes qu'il trouve; puis en élevant la voix, et s'adressant à ses compagnons de route, il ajoute : L'affaire n'est pas possible ici! allons ailleurs.

La journée avance, le soleil va bientôt se cacher, bientôt va venir l'heure à laquelle le garde du commerce a ordre de respecter le débiteur qu'il ne tient pas, et d'incarcérer celui qu'il tient.

Le fiacre roule vers la fatale demeure..., on va atteindre le numéro 62 de l'ex-hôtel Saillard.

Le débiteur semble saisi d'un petit mouvement de curiosité, et il demande au garde du commerce à faire l'inspection de son dossier.

Le garde du commerce le tire avec un signe de mauvaise humeur...

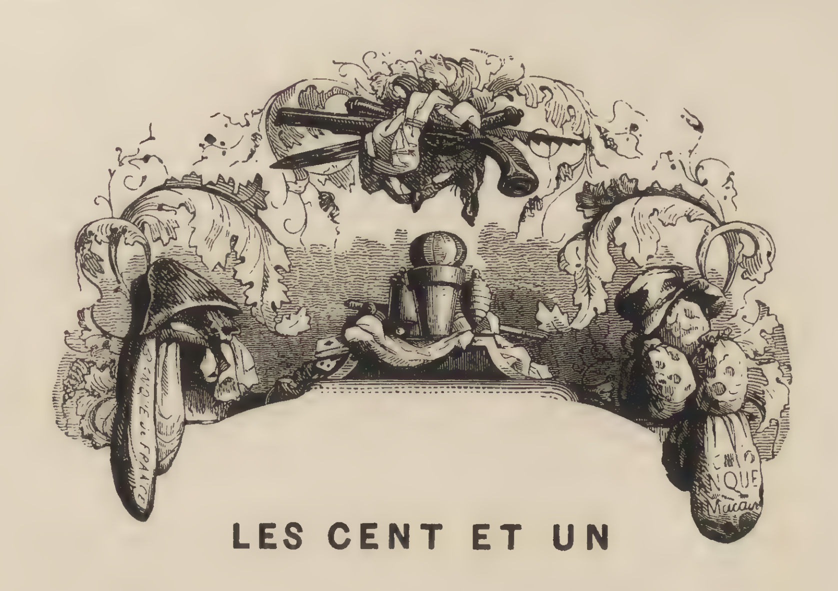
— Farceur de garde du commerce! dit Robert...., je ne suis plus votre prisonnier. Ce jugement est par défaut... Je le savais aussi bien que vous, et vous le saviez aussi bien que moi. Je mets opposition, et je prends ma volée en air libre.

— Mais pourquoi nous avoir fait des frais de fiacre exorbitants?

— J'avais besoin de faire quelques courses, de remettre mes actions chez mes actionnaires; j'ai fait mes affaires à vos dépens...

A charge de revanche, mes maîtres... Cependant, si vous le voulez, vous avez le droit de me payer à dîner. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 89. —

Robert-Macaire marchand de Bibles.

— Eh bien! frère Bertrand, les souscripteurs commencent-ils à mordre à nos Bibles? En avez-vous vendu plusieurs millions d'exemplaires?

Bertrand. — Les souscripteurs disent que nous sommes des farceurs, que nous nous f...... fichons d'eux, et ils nous f...... fichent à la porte.

Robert-Macaire. — De quelles expressions vous servez-vous, drôle!... parlez plus décemment devant moi, ou je vous f... fi.., flanque par la fenêtre.... Ce sont vos airs mondains, vos paroles mondaines qui scandalisent les souscripteurs. Retournez-y..., s'ils vous fichent à la porte, rentrez par la fenêtre; s'ils vous fichent un soufflet, tendez l'autre joue...; mais ne revenez pas sans abonnements, malheureux, ou je vous f... ma malédiction.

— Qui fait ce qu'il peut fait ce qu'il doit, répond avec humilité frère Bertrand. Il y a un vice radical dans notre opération : c'est le prix de vente. Nous vendons huit francs un livre que l'on trouve ailleurs pour rien.

— Pour rien?

— Oui, révérend père Macaire. Une Compagnie s'est organisée pour répandre la Bible gratis. Elle la fait tomber comme la manne du désert, ou comme les giboulées de Paris au mois de mars; il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Ce qu'il y a de plus impie, c'est que les Bibles qu'on ose donner pour rien sont beaucoup mieux corrigées que les nôtres, que le papier est beaucoup plus beau, qu'il y a des gravures, des fleurons, des choses de lampes. .; le mot propre ne me revient pas...

— Frère Bertrand, vous êtes un apostat, un Judas; vous êtes vendu à la concurrence. Comment n'avez-vous pas l'intelligence de comprendre, et le talent de faire comprendre qu'il est honteux de renfermer dans sa bibliothèque des livres dont la source peut être impure? Comment les anonymes, ces invisibles, peuvent-ils donner pour rien des livres sur lesquels nous perdons cinq francs en les accordant à neuf francs? Ces Messieurs ont donc pillé mes magasins? ou plutôt, l'édition dont vous parlez n'est-elle pas un produit turc? Ce sont les sectateurs du Coran qui auront empoisonné la chrétienté d'une œuvre diabolique sous un titre saint.

— Mais, révérend père Macaire, les Bibles en question sont plus complètes que les nôtres, et elles sont reliées en peau de chagrin.

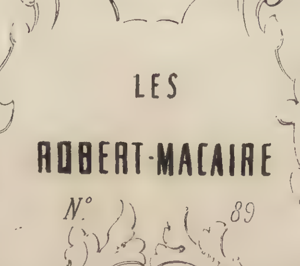
— Elles coûteront bien des larmes à leurs actionnaires!

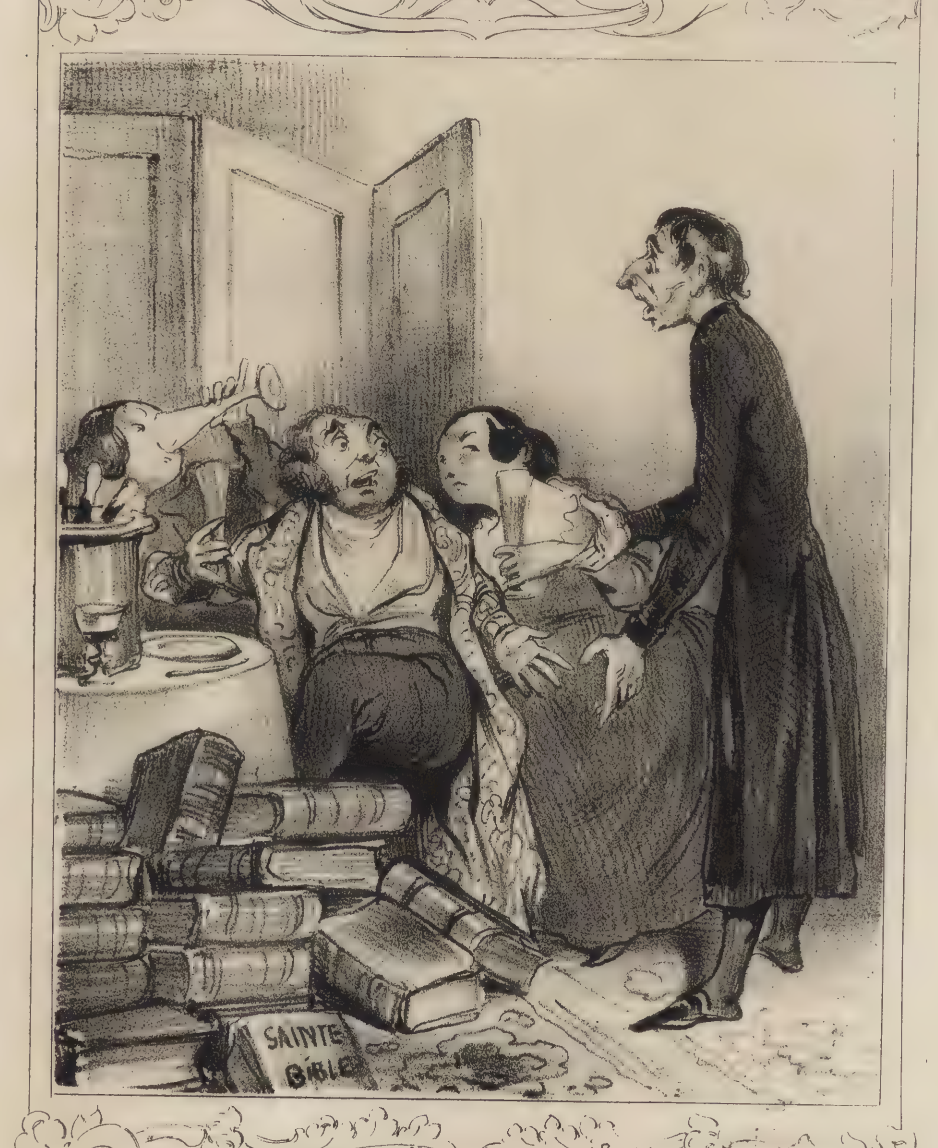
— Pas tant qu'aux nôtres.

— Donner des livres pour rien, c'est menacer la terre de la prochaine éclipse générale des lumières.

— Je ne comprends pas.

— C'est possible. C'est la même question, sous une autre forme, que celle des billets de spectacle à vingt sous. Depuis qu'on peut avoir un billet à ce prix, le public ne va pas au théâtre les jours où ces sortes d'assignats ne sont pas en circulation; il attend qu'ils reparaissent sur la place, pour aller siéger aux mélodrames ou aux vaudevilles. De même, quand un éditeur annoncera une tragédie en cinq actes, ou la *Cuisinière Bourgeoise*, à un prix qu'il aura fixé, le lecteur se dira : On a la Bible pour rien, donc on doit avoir les tragédies, *la Cuisinière Bourgeoise*, les drames, les mimo-drames, les mélodrames pour rien..., c'est rationnel..., c'est logique...; et le public attendra. Si les éditeurs s'entêtent, le lecteur les imitera; on finira par ne plus trouver un alphabet dans la circulation; on ne pourra plus apprendre à lire; les lycées seront déserts, et





ROBERT-MACAIRE, M.^d DE BIBLES.

(*BERTRAND*) Les Souscripteurs disent que nous sommes des farceurs, que nous nous f... fichons d'eux, et ils nous f...... fichent à la porte ...... (*ROBERT-MACAIRE*) De quelles expressions vous servez vous drôle! parlez plus décemment devant moi ou je vous f.... fi..... flanque par la fenêtre.... Ce sont vos airs mondains, vos paroles mondaines qui scandalisent les Soucripteurs retournez y..... s'ils vous fichent à la porte, rentrez par la fenêtre.. s'ils vous fichent un soufflet, tendez l'autre joue .... mais ne revenez pas sans abonnements, malheur ... ou je vous f......... ma malédiction!

Imp. d'Aubert [illegible]   Chez Aubert gal Vero dodat

l'espèce humaine n'aura plus d'autres connaissances que celles du domino ou de la gymnastique. Bertrand, faites bien entendre cela à ceux qui nous refusent leur argent. Dites-leur que c'est un acte de nationalité d'acheter les Bibles à neuf francs, et que les prendre pour rien c'est du pur vandalisme.

Si l'on se plaint de notre texte, si on le conteste, c'est différent; nous avons des rédacteurs chargés des amendements bibliques. Moyennant cinq francs de supplément nous confectionnons des Bibles au goût de chacun. Nous respectons toutes les opinions, et nous n'en avons aucune, pour ne nous trouver en contradiction avec personne. Aussi avons-nous reçu des félicitations et des souscriptions de toutes les sectes religieuses de la terre. Il n'y a pas une bourgade africaine ou asiatique qui ne croie que nous avons eu l'intention de publier le livre de sa foi. Nous avons poussé l'attention jusqu'à mettre pêle-mêle des caractères d'impression, en évitant de former des mots connus de quelque idiome que ce soit, et nous laissons à l'intelligence du lecteur la solution de ce problème typographique qu'aucune académie ne peut déchiffrer. Peut-être un jour il naîtra un peuple qui croira lire dans ces pages illisibles une doctrine ou une tradition de ses croyances, alors il souscrira...

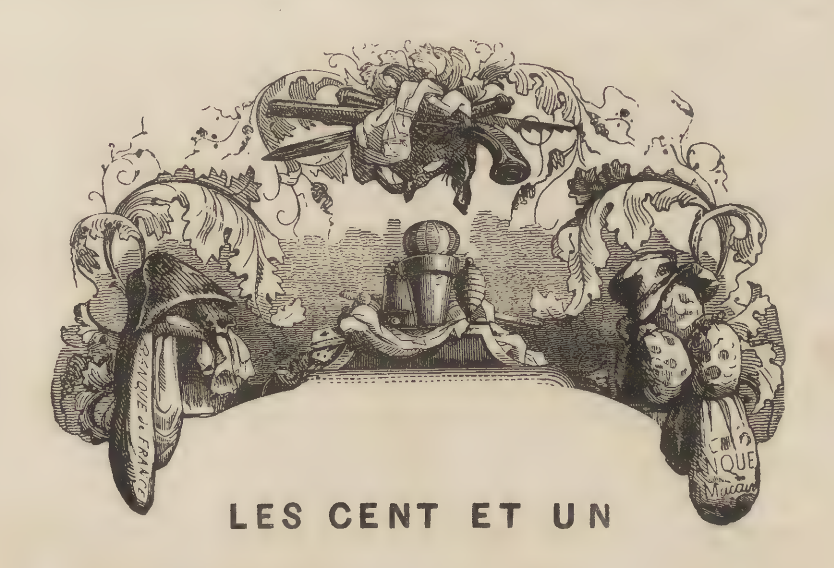
Notre Bible est la vraie Bible polyglotte, c'est le bréviaire des peuples passés, présents et à venir. Si le Christ, Mahomet ou Confucius venaient dans nos bureaux, ils nous brevéteraient. J'ai une commande pour la Tartarie chinoise; un libraire de la Mecque a fait demander mille exemplaires; la reine des Bayadères m'a adressé sa souscription, et le sha de Perse m'a fait faire ses compliments en m'envoyant une fourrure.

Les difficultés vous abattent, Bertrand; vous ne comprenez pas la grandeur et la sainteté de notre œuvre; vous ne seriez pas homme à imiter le prêtre espagnol qui attendait les pécheurs endurcis sur la grande route et les forçait, le stylet à la main, de se confesser et de se repentir... Mais, à votre place, j'assommerais un bourgeois qui ne souscrirait pas à ma Bible..., je lui passerais la jambe... Passez-moi l'expression...

Vous voyez, frère Bertrand, qu'il ne faut pas vous décourager. Prenez l'essence ou plutôt l'esprit de tout ce que je viens de vous dire, faites un résumé des observations que je viens de vous débiter. Si votre costume vous fait du tort, habillez-vous en Bédouin ou en momie...; mais faites des affaires, mon cher; poussez à la vente : dites aux catholiques que saint Robert est le parrain de l'entreprise, et dites aux Turcs qu'elle est sous le patronage de Ali-Ma-Caire-Bey.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 90. —

Robert-Macaire droguiste.

Le docteur Macaire avait trouvé le moyen de faire trait au code, qui défend aux médecins de la capitale la vente des produits plus ou moins pharmaceutiques. Les apothicaires ne plaisantent pas sur l'article du monopole; M. Broussais lui-même aurait paru sur la sellette de la police correctionnelle s'il s'était permis de faire la traite des sangsues. Le gendarme qui use du jus de réglisse doit en faire la demande à l'épicier, à l'herboriste ou au pharmacien; l'aide ou le sous-aide-major qui viendrait au secours d'un rhume avec la racine chantée par Odry, serait passible d'une indemnité au profit du corps qui tient la spatule et le pilon.

Si messieurs les membres de la Faculté veulent étendre leur commerce sans avoir de compte à régler avec messieurs de la pharmacie, à

propos de confitures ou de pilules, ils n'ont qu'à se faire parfumeurs ou herboristes. Le parfumeur et l'herboriste sont deux individualités sans haine et sans égoïsme; ils pensent que le commerce de la drogue est dans le droit commun. Jamais on ne les vit s'alarmer des bénéfices que l'épicier ou la fruitière peut faire sur une racine de mauve ou sur les feuilles de mûrier. L'herboriste se contente de vendre quatre feuilles de ronces sèches un demi-franc; il donne à moitié prix les sangsues à moitié mortes; quelquefois il vend des feuilles de papier écolier qui guérissent les cors et les migraines; souvent il ajoute à son exploitation le commerce du raisiné de Bourgogne et la vente du miel de Montmartre; mais, tout entier aux soins de son établissement, il laisse à chacun la facilité de lui faire concurrence.

Robert-Macaire a donc ouvert une boutique de droguiste. — Fais bien attention! dit-il à Bertrand, travesti en élève en herboristerie, le mot garçon herboriste ne se dit plus; fais bien attention! si l'on te demande du racahout des Arabes pour l'engraissement de toute espèce de sultanes, du nafé d'Arabie pour l'allaitement des enfants de tout âge, du kaïffa d'Orient pour les gastrites et les cors aux pieds, du théobrome pour les vomissements, de l'amandine, de l'indostane, de l'osman-oglou, du paraguay-roux, de la créosote, du chocolat au salep, de l'hypocras..., de la moutarde blanche pour les humeurs noires, les maux de dents et les déviations de la taille, de la graine de chou colossal, tu prendras dans ce sac, toujours dans le même, ne va pas te tromper!!! et tu serviras cela en poudre, en pâte, en liqueur ou en graine, suivant ton idée.

— Diable! dit Bertrand, qué que c'est donc que cette graine-là, docteur Macaire?

— C'est de la graine de niais première qualité, mon ami Bertrand; comprenez-vous?

— Si tous les niais de France et de Navarre en font usage, notre affaire me paraît assez bonne.

— Tous n'en font pas usage, mais il y en a heureusement un grand nombre. Pour vaincre leur répugnance ou leur incrédulité, il faut avoir un registre sur lequel on met le nom, l'âge et l'adresse des personnes précédemment guéries.

— Comment avoir les noms, docteur?

— C'est extrêmement facile. Il s'agit de prendre tous les matins, à jeun, les *Petites-Affiches*, et de chercher la liste journalière des décès. Vous mettez sur votre liste le nom de tous les défunts. Quant à l'adresse, vous prenez celle qui a précédé le champ du repos (c'est ainsi que les poëtes





Imp. d'Aubert et Cie — Chez Aubert gal. véro dodat

_Fais bien attention !! si l'on te demande ***du Racahout des Arabes*** pour l'engraissement de toute espece de sultanes, du ***Nafé d'Arabie*** pour l'allaitement des enfans de tout âge, du ***Kaïffa d'Orient*** pour les gastrites et les cors aux pieds, du ***Théobrome***, pour les vomissemens, de ***l'Amandine***, de ***l'Indostane***, de ***l'Osman-iglou***, du ***Paraguay-Roux***, de la ***Créosote***, du ***Chocolat au Salep***, de ***l'Hypocras***, de la ***Moutarde blanche*** pour les humeurs noires, les maux de dents et les déviations de la taille, de la ***Graine de Chou colossal***, tu prendras dans ce sac, toujours dans le même, ne vas pas te tromper !!! et tu serviras cela en poudre, en pâte, en liqueur ou en graine, suivant ton idée. _Diable, qué que c'est donc que c'te graine là — ***C'est de la Graine de niais première qualité*** _ Fameux ! fameux !!!

nomment les cimetières); les consommateurs choisissent au hasard un nom, et ils vont aux renseignements chez le concierge. — La personne que vous réclamez n'est plus de ce monde, dit-on au questionneur. Celui-ci, très-bon logicien, se dit : — Cet homme est mort, donc il a existé; et s'il a existé, il a pu faire usage du spécifique en question : donc il en a fait usage, et il ne serait peut-être pas mort s'il en avait fait un usage plus fréquent.

On peut également mettre sur les listes de témoignage les noms de quelques employés des diverses administrations publiques : comme les concierges des ministères ne laissent pas monter les flâneurs, le contrôle devient difficile, et on finit par aimer mieux croire que d'aller voir.

Quelquefois encore, on cite parmi les personnages guéris, les souverains des quatre parties du monde. Il n'y a pas d'exemple qu'une seule tête couronnée ait écrit dans un journal : « Il est faux que la moutarde blanche m'ait guéri des engelures, » ou bien : « Je déclare que jamais une goutte de paraguay-roux n'est entrée sur une seule de mes dents royales. »

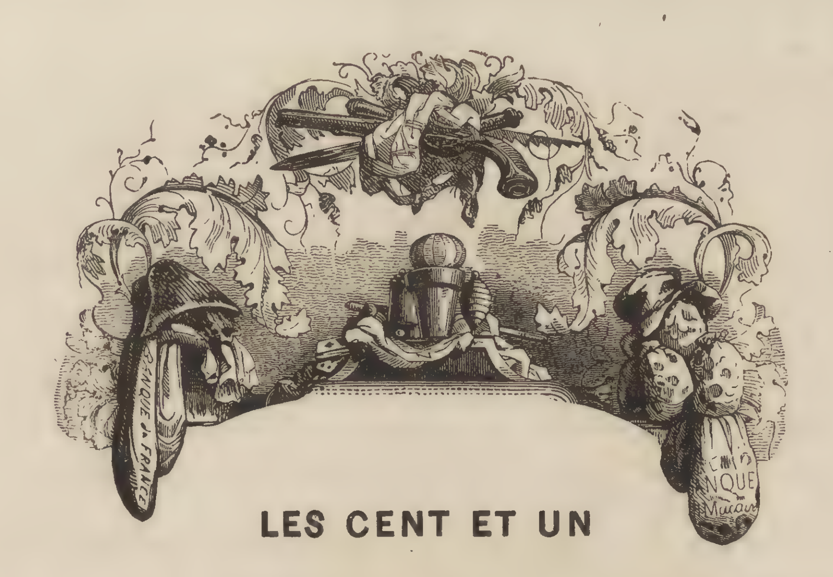
En outre de ces moyens d'écoulement, le docteur prône lui-même sa marchandise; il condamne chacun de ses malades à un quart ou à un demi-picotin de ses produits; il donne l'adresse de sa propre boutique, en promettant que son nom fera obtenir une remise de cinquante pour cent sur les prix ordinaires. Un médecin parisien ferait consommer comme poudre hygiénique tous les pavés des carrières de Fontainebleau. Un confrère a fait, à peu de chose près, un tour de cette force sous le règne du choléra : il avait un four à plâtre qui produisait beaucoup; il s'avisa de broyer sa marchandise, de la mêler à de l'eau fraîche, et de baptiser ce mucilage du nom de liqueur anticholérique. Une société philanthropique décerna une médaille d'or au plâtrier.

Un autre docteur était propriétaire d'un clos de vigne à Surêne. Il prouva dans les journaux que le mauvais vin chauffé avait une vertu protectrice dans les invasions cholériques; tout Paris voulut boire des bols de vin chaud; le crû du docteur lui rapporta autant que le clos Vougeot.

Attention donc, Bertrand! demain il y aura queue dans notre établissement. Afin de donner de la confiance aux pratiques, je t'engage à faire un usage incessant de la graine que nous débitons...; fais-en des pilules, des pastilles, et que ça devienne ton aliment favori. Dans la vie, il faut avaler bien des choses...; c'est le moyen de faire gober le tout au public. Le propriétaire du kaïffa d'Orient a chez lui un Turc qu'il nourrit, et chaque jour il est censé engraisser de trois livres... Voilà comme on fait des affaires!

M. A.

Paris, chez Aubert, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 91. —

Robert Macaire exposant ses produits industriels.

Heureux Parisiens! — Les plaisirs les plus variés et les plus gratis leur sont offerts chaque jour! — Le gouvernement ne se couche jamais tranquille sans se dire à lui-même : — Voyons, ai-je bien amusé mes Parisiens aujourd'hui? — Puis, après une réponse quelconque, satisfaisante ou non satisfaisante, le même gouvernement se réadresse cette seconde question: — Comment amuserai-je mes Parisiens demain?

Sans compter les feux d'artifice et les lampions qui célèbrent toutes les fêtes plus ou moins nationales indiquées par le calendrier grégorien (qui est le calendrier des facteurs de la poste de Paris; prix, trente sous!) il y a encore une douzaine d'autres époques dans le courant de l'année qui amènent quelque divertissement pour les badauds de la capitale des badauds.

Ainsi, au mois de mars, le salon de peinture procure des délices gratis à tous les amateurs des beaux arts; et tous les cinq ans, les

amateurs de l'industrie jouissent de plaisirs non moins gratis et encore plus prolongés dans la grande baraque des Champs-Élysées, dans ce monument peu national qui sert de temple à l'industrie française.

Robert-Macaire, qui profite toujours de toutes les occasions de faire mousser toutes ses entreprises, ne pouvait manquer d'encombrer la baraque nationale d'une foule de produits plus mirobolans les uns que les autres. — L'exposition publique vaut encore mieux qu'une annonce dans les journaux, et de plus elle a le grand agrément de ne pas coûter fort cher. — Tandis que les éloges à trente sous la ligne atteignent bien vite un total ruineux.

Parmi les merveilles que nous avons été à même d'admirer cette année, on distinguait :

La nouvelle mécanique servant à confectionner du véritable café Moka, avec des marrons d'Inde torréfiés à la vapeur;

Le nouveau gril à l'aide duquel on transforme les vieilles tiges de bottes en délicieux bifteks aux pommes de terre; — bon nombre de restaurans à 17, à 25, à 32 et à 40 sous par tête ont déjà fait emplète de ce gril qui fonctionne parfaitement et au plus grand agrément des..... restaurateurs.

La voiture *peso-mecanico-brulofico-bois stère!* — Cette voiture, qui ne tardera pas à être mise en usage dans les principaux chantiers de Paris, livrera au domicile des consommateurs du bois tout coupé, tout séché, tout scié, tout pesé, tout brûlé! — Mais non pas tout payé!

Les nouvelles bottes imperméables. — Ces bottes, qui restent toujours parfaitement sèches à l'intérieur, ne laissent pas le plus petit passage à l'humidité; elles se trouvent dans l'eau absolument comme le poisson dans la Seine. — Bien plus, les bottes admirables affectionnent tellement le liquide, que si on les porte sur des trottoirs un peu secs, elles se crevassent de suite, et pour conserver le cuir, il faut que le consommateur ait toujours la précaution de marcher au beau milieu des ruisseaux.

La nouvelle bougie de la Comète! — Cette bougie, fruit de longues recherches dans l'art d'allumer... les chalands, est d'une économie incontestable pour les familles ménagères. — On peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'on ne voit pas la fin d'une de ces bougies, attendu qu'on ne peut jamais parvenir à les allumer.

La presse à vapeur, perfectionnée à l'usage des journaux. — Cette



ENTREZ ET JUGEZ!

J'ai tout dirigé, tout encouragé, le Phisyonochipe qui attrape tout *(hormis la ressemblance)*. le bitume coulé! *(tout-à-fait)* les chapeaux merveilleux indestructibles *(qui fondent au soleil et se délayent à la pluie)*. La Pommade du Dromadaire tant recherchée! *(par les chameaux)* La Brasserie Blagalaise qui mousse si bien! . . . *(dans les journaux)*. et le sublime, le classique Charbon de St Pétrain qu'on peut mettre à l'épreuve, *(du feu)*.

presse remarquable, de la force d'un très-grand nombre de mulets, remplace avantageusement tout ce qui compose le matériel et le personnel d'un journal. — Cette machine admirable rédige, compose, imprime et lit toute espèce de journal. — Il suffit de tourner un cran, comme à un orgue de barbarie, pour avoir à l'instant et à la volonté des amateurs un journal politique, littéraire, commercial, social ou humanitaire. — On n'a même pas la peine de lire ce journal étonnant; il est lu à haute voix par la machine elle-même! — Du reste, cette presse, parfaitement modèle, marche toujours sans recevoir l'argent d'aucun actionnaire, et sans accepter la moindre subvention. — Cette presse ne tient pas à ce qu'on lui graisse la patte... il faut seulement lui graisser les rouages.

Enfin, on remarquait une salle de spectacle en *caoutchou*, mot français sous lequel on désigne vulgairement le produit chinois nommé à Pékin *gomme élastique*. Cette salle-modèle a le privilége... de se rétrécir ou de s'agrandir suivant le nombre de personnes qu'elle renferme. De la sorte les directeurs ne seront plus affligés par le triste coup-d'œil des banquettes vides; et en cas de succès, on pourra entasser jusqu'à six mille spectateurs dans la salle du Palais-Royal!

Au grand succès obtenu par toutes ces inventions mirifiques, il était facile de voir qu'elles avaient été lancées par l'illustre Robert-Macaire, ou du moins sous ses auspices immédiats. — Aussi, c'est avec la satisfaction d'un légitime orgueil que notre illustre personnage se tenait à la porte de la baraque de l'industrie, et criait à la foule :

« Entrez, messieurs et dames, entrez et jugez. Le prix des places est à la portée de toutes les fortunes, on ne paie rien, ni en entrant, ni en sortant. Je tiens seulement à l'honneur d'obtenir vos suffrages; vous verrez toutes les merveilles de l'industrie moderne. C'est moi qui ai tout dirigé, ou au moins tout encouragé : c'est ici que vous verrez le *physionochipe* qui attrape tout... hormis la ressemblance; — le véritable Bitume coulé... tout-à-fait; — les nouvelles et ingénieuses chemises pour mettre les acheteurs dedans; — les chapeaux indestructibles qui fondent au soleil et se délaient à la pluie; — la *pommade du dromadaire* tant recherchée par les chameaux; — la brasserie blagalaise qui mousse si bien... dans les journaux, et le sublime charbon de Saint-Petrain, qu'on peut mettre à l'épreuve du feu. »

L. H.

Paris, chez AUBERT, Galerie Vérot-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 92. —

Robert-Macaire exploitant l'amour.

Après avoir exploité les hommes, les houilles, les journaux, les bitumes et les jobards, Robert-Macaire eut la fantaisie d'exploiter la plus belle moitié du genre humain, c'est-à-dire les femmes. Car c'est à l'aide de cette périphrase très-polie que l'on est convenu, depuis un temps immémorial, de désigner ce sexe enchanteur auquel, par malheur, appartiennent les vieilles portières, les vieilles marchandes de poisson, les vieilles ouvreuses de loges, les vieilles ouvreuses d'huîtres, et autres vieux débris qui n'ont rien d'enchanteur.

Macaire adresse ses hommages à une dame de la société, une dame du haut parage, rien que cela! Ce polisson de Macaire, qui, dans le temps, se vantait de recevoir des lettres d'une petite baronne, reçut effectivement

des poulets très-tendres d'une baronne véritable, — une baronne du faubourg Saint-Germain!

Vous vous récriez sur l'invraisemblance d'une aventure pareille; vous me dites que cela n'est pas croyable, et vous me donnez pour raison, d'abord, que Macaire était trop laid pour inspirer une passion à une jolie femme, puis, que ce galant était surtout de trop basse classe pour plaire à une femme du monde, à une baronne.

Hélas! mon cher Monsieur, vos objections me prouvent deux choses: à savoir, que vous connaissez bien peu Macaire, et que vous connaissez encore moins les femmes. Macaire était un trop rusé compère pour s'introduire dans les salons aristocratiques sous son nom très-plébéien de Robert-Macaire; il s'intitula, sans se gêner, *Chevalier des Adrets*. Avec un titre pareil, un habit noir, un col de satin, des gants jonquille et beaucoup de toupet, on peut figurer avantageusement dans la meilleure société.

Voilà pour votre première objection. Quant à la seconde, elle est encore bien plus facile à pulvériser.

Robert-Macaire n'est pas beau, donc il ne peut pas plaire à une jolie femme. Ah! Monsieur, que vous m'affligez! Vous oubliez donc l'histoire des *Mille et Une Nuits*, et cette reine qui, mariée à l'un des plus beaux empereurs de l'Asie, avait pris pour amant un des plus horribles petits bossus que l'on puisse imaginer? Vous oubliez donc l'histoire de *Joconde*, du beau *Joconde*, auquel on préféra un fort vilain muletier? Vous oubliez donc une foule d'histoires toutes plus authentiques les unes que les autres, qui sont arrivées dans tous les siècles, et qui arrivent encore journellement dans les douze arrondissements de Paris, et dans les quatre cents sous-préfectures de France?

En fait de caprices et de fantaisies, les plus jolies femmes laissent bien loin derrière elles les femmes d'une beauté vulgaire. Ah! Monsieur, les femmes sont bien.... femmes!

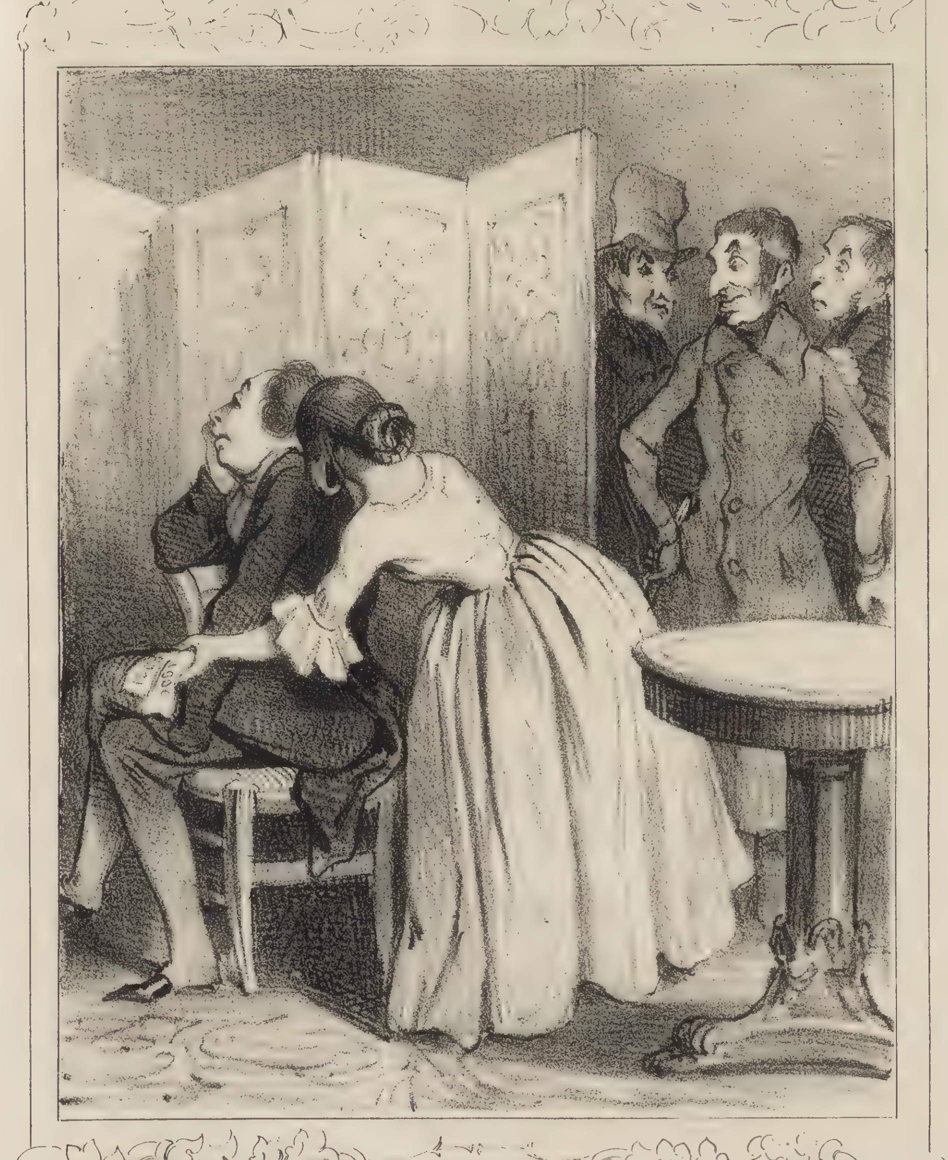
Ceci soit dit entre nous du moins, Monsieur, car je serais bien désolé qu'une seule des seize millions de personnes qui forment le beau sexe de France, se doutât jamais que je me suis permis le plus léger propos, le plus mince cancan sur les caprices féminins. Ah, diable! ah, diable! — Je ne veux pas me brouiller avec ce sexe qui, après tout et quoi qu'on dise, a bien son agrément; — j'aimerais mieux me faire pour ennemis déclarés les cinq cents sergents de ville et les deux mille trois cents gardes municipaux de la ville de Paris!

Mais laissons cette question délicate, et revenons-en à l'histoire de Macaire et de sa petite baronne.

LES

ROBERT-MACAIRE.

N° 92.



Le Chevalier des Adrets est l'amant d'une femme du monde, il est aimable, empressé, il joue la passion et le dévouement. Un jour, un huissier prétendu, une prétendue lettre de change tombent comme la foudre au milieu des plus tendres épanchemens

Ah! mon dieu! le Baron de Wormspire, un ami me fait jeter en prison !! détruire mon bonheur, m'enlever ce que j'aime, ô, les amis, les amis !! . . . . il n'y a donc plus d'amis !!! . . .

La pauvre femme, la pauvre dupe, se dépouille de son or, de ses bijoux, donne tout ce qu'elle peut donner, emprunte, se ruine et reconnait trop tard que son chevalier n'est qu'un chevalier d'industrie, un vrai ***Robert Macaire.***

Imp. d'Aubert et C.ie

Chez Aubert, gal. véro-dodat

Macaire, ou plutôt le chevalier des Adrets, avait totalement tourné la tête de cette jeune femme aussi aimante qu'inconséquente, et lorsqu'il crut s'apercevoir que la petite baronne était arrivée au paroxysme de la passion, il se décida à exploiter l'amour tout comme il avait exploité l'amitié, la houille et l'actionnaire.

Un beau jour, le chevalier des Adrets se trouvait chez la petite baronne, et jamais il n'avait montré plus d'amabilité, plus de passion, plus de dévouement, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et on voit apparaître Bertrand déguisé en huissier, entouré de recors, et tenant à la main une lettre de change ornée d'un jugement du tribunal de commerce.

A cette vue, Macaire témoigne le plus grand désespoir, et s'écrie :

— O ciel! on vient m'arrêter!... Maudite lettre de change, je n'y songeais plus! O Arthémise! je suis le plus malheureux des hommes!... Mais ces tigres ne m'arracheront pas de tes bras..., ou du moins ils ne m'en arracheront pas vivant.

— Mon Dieu! qu'est-ce que tout cela veut dire? s'écrie l'infortunée petite femme, dont le cœur saigne en voyant le désespoir de son cher chevalier des Adrets.

— Ah! ma chérie!... c'est une misérable lettre de change de quarante mille francs que je n'ai pas pu payer, et voilà que les huissiers viennent pour m'arrêter! Je suis un homme perdu... Ah, mon Dieu! qui se serait jamais attendu à cela?... le baron de Wormspire, un ami, me faire jeter en prison!... détruire mon bonheur..., m'enlever à ce que j'aime!... à la seule femme que j'aie jamais aimée! Oh, les amis! les amis!.... Il n'y a donc plus d'amis!

— Comment!... et on va te mettre en prison pour quarante mille francs!

— Oui..., ange de mon cœur..., séraphin de ma vie..., pour quarante mille misérables francs!... mais, hélas!... ce n'est pas la prison qui m'effraie le plus!... cinq années sont aussi vite écoulées dans la rue de Clichy que dans la rue de Provence...; mais ne plus te voir, femme céleste, ne plus te voir pendant cinq ans, ou plutôt pendant cinq siècles, c'est la mort!... ah! oui, je le sens..., je n'y survivrai pas!

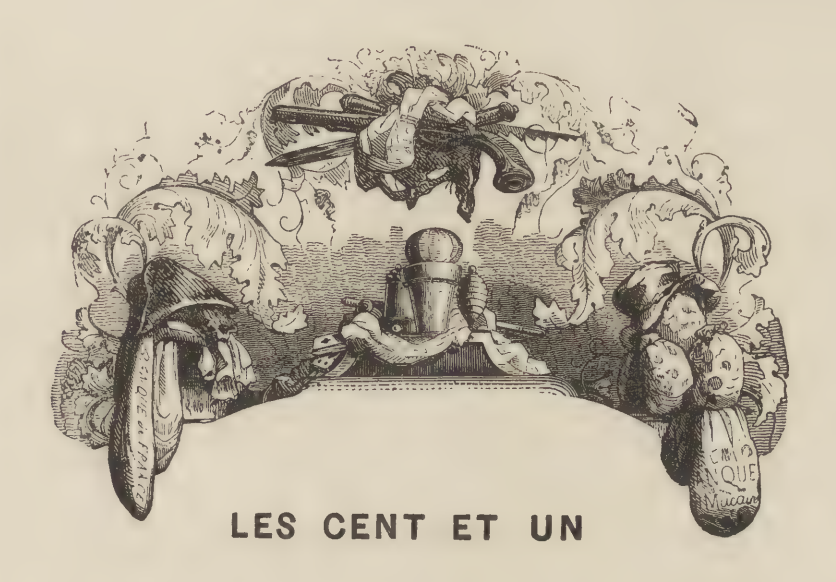
— Oh! chevalier!... taisez-vous!... taisez-vous!... croyez-vous que je veuille vous laisser mourir?... et, d'ailleurs, pourrais-je vous survivre? — Mais, heureusement, je puis vous sauver!

Vous devez deviner ce qui arrive : la pauvre femme, la pauvre dupe se dépouille de son or, donne tout ce qu'elle peut donner, emprunte, se ruine...., et reconnaît trop tard que son chevalier n'est qu'un chevalier d'industrie, et se nomme tout simplement..... *Robert-Macaire!*

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 93. —

Robert-Macaire chef d'orchestre.

L'ÉPOQUE veut des prodiges. Elle a ses hommes qui domptent les tigres et apprennent aux lions à jouer aux dominos. Elle a des voyageurs qui vont chercher dans les sables d'Égypte de grosses pierres d'un seul morceau, qu'ils transportent sur un radeau comme une simple falourde de bois flotté. Elle a des drames qui commencent à cinq heures précises du soir et finissent à quatre heures du matin; elle a l'homœopathie, les allumettes chimiques, les chapeaux Gibus; elle a trouvé le moyen de faire le paysage à la mécanique. Mais tout cela ne donnerait pas à notre siècle un brevet de supériorité sur ses frères, si l'on n'avait à opposer à toutes les inventions humaines, la musique pyrotechnique, charivarique et diabolique dont notre héros, le célèbre virtuose Macaire, est l'auteur.

Simple ménétrier de bastringue, Macaire a compris son époque : nous

ne vivons pas dans un temps d'harmonie; il faut du bruit, beaucoup de bruit; c'est pourquoi Macaire introduit les fusées et les pistolets dans la symphonie, et fait de la musique à coups de canon..., c'est plus ronflant. Habitués des cafés borgnes, chefs d'établissements coulés, directeurs de concerts en plein vent, propriétaires de jardins déserts, Macaire serait votre dieu s'il enfonçait Strauss et Musard comme il enfonce ses créanciers.

Baound... baound!.... Pouff... pouff... pâââââouff!

Depuis longtemps la poésie avait pris le pas sur la musique; le vers imitatif existait, et la note imitative était encore à créer. M. Boileau avait dit :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent...

Un autre poëte avait écrit :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?...

M. de Virgile avait inventé :

Procumbit humi bos...

Et les professeurs de latinité assuraient que ces trois mots imitaient à s'y méprendre la chute du bœuf à l'abattoir.

Le vieil Homère avait écrit en caractères grecs, type que nous prenons la permission de ne pas adopter, et que nous remplaçons par nos lettres :

Polufloïsboio thalassès

Et les Grecs des colléges frémissaient en croyant entendre les flots battre le rivage.

Messieurs les poëtes anciens et modernes se permettaient de considérer les mots comme des sons musicaux; maintenant c'est à messieurs les musiciens à considérer les sons musicaux comme des membres de phrase. Tout ce qui fait du bruit dans la nature est, à partir d'aujourd'hui, considéré comme instrument; il n'y a pas un chaudron, pas une bassinoire, qui ne soient de nature à être utilisés pour l'instrumentation. Un moellon qui tombe d'une maison en construction, le beurre qui frit dans la poêle, la côtelette qui gémit sur le gril, le bois qui chante sur les chenets, tout cela est musical; il ne faut qu'un chef d'orchestre habile pour rendre tous ces sons homogènes et les placer chromatiquement.

Exemple : la chanson de Marlborough. Voici comment j'orchestrerais cette œuvre historique. Attention! Bertrand :

Malbrough s'en va-t-en guerre...

Coup de pistolet... de la main droite; et de la main gauche, la mèche sur la lumière du canon...; feu... Frappe sur le chaudron, Bertrand,





MUSIQUE PYROTECHNIQUE, CHARIVARIQUE ET DIABOLIQUE.

_Simple Ménétrier de bastringue, Macaire a compris son époque, nous ne vivons pas dans un temps d'harmonie, il faut du bruit, beaucoup de bruit ! c'est pourquoi Macaire fait des vers charabias, introduit les fusées et les pistolets dans la symphonie, et fait la musique à coups de canon .... C'est plus ronflant et surtout plus facile !.... _Habitués des cabarets, cafés borgnes, ___ Chefs d'établissements coulés, directeurs de concerts en plein vent, propriétaires de jardins déserts, Macaire serait votre dieu, s'il enfonçait Strauss et Musard, comme il enfonce ses créanciers.

Baouuuund!

_Bâouuund! Pouff !! Pouff !!! Pààààààoufff !!!!!..

Imp. d'Aubert & Cie

chez Aubert, gal véro-dodat

mets-le en morceaux..., ça imite la mitraille... (*Au canonnier.*) Chargez...

Mironton, ton, ton,
Mirontaine...

Allez, les ophicléides, les basses, les trompettes à clefs et sans clefs..., les cors anglais...; imitez la marche d'une armée qui part pour la guerre !!!

Malbrough s'en va-t-en guerre,

Second coup de canon... seconde décharge de pistolet...

Ne sait quand il r'viendra...

Imitons ici les pleurs d'une famille, les larmes d'une amante. Nous ferons ce gémissement avec les gonds d'une porte un peu rouillés...; une porte qui tourne avec peine, ça imite le chagrin...

Ne sait quand il r'viendra...

Faites tourner trois fois la porte... C'est cela...

Il n'y a pas une chanson nationale ou non qui ne puisse être exécutée par le moyen onomatopique. C'est de la musique charivarique et diabolique.

Passons à la musique pyrotechnique, exécutons *Au clair de la lune.* Attention!

Au clair de la lune...,

Allumez deux soleils de Ruggieri.

Mon ami Pierrot...,

Faites crier un petit oiseau auquel vous arrachez une aile.

Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

Grand bruit d'écritoires en bronze, en faïence..... ou en terre de pipe.

Ma chandelle est morte,

Faites partir une chandelle romaine.

Je n'ai plus de feu,

Allumez les flammes de Bengale, ou des briquets phosphoriques.

Ouvre-moi ta porte,

Frappez un grand coup avec un marteau de porte cochère.

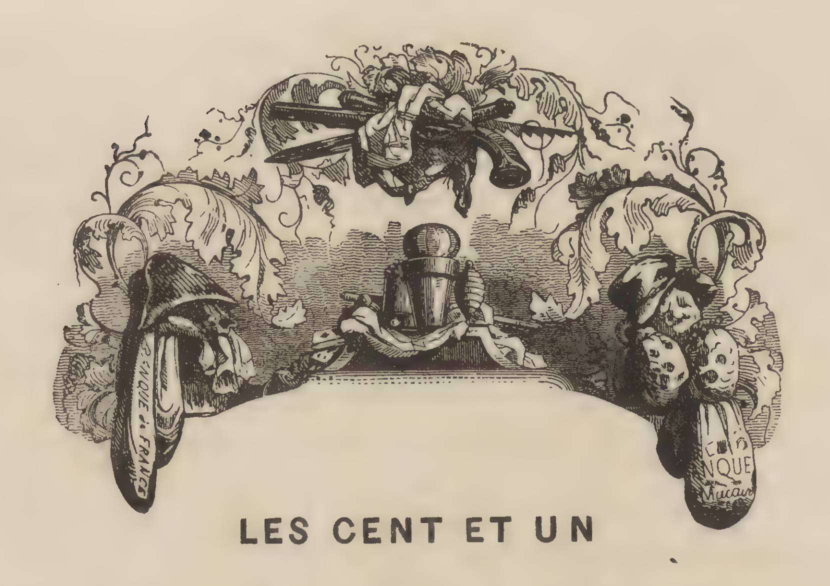
Pour l'amour de Dieu!

Effet de cuivre, terminé par un point d'orgue.

Ce n'est pas ce polisson de Méhul, ni ce cuistre de Grétry, qui auraient trouvé de ces effets-là..., et ils étaient décorés!!!... les ânes!!!

M. A.

Paris, chez AUBERT galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 94. —

Robert Macaire fonctionnaire public.

Il était écrit sur le carnet du Destin (carnet qui, par parenthèse, doit avoir la grosseur de furieusement de volumes in-folio, à moins que les pages n'en soient en peau d'âne, et que le Destin ne prenne soin d'effacer de siècle en siècle tout ce qu'il s'amuse ainsi à écrire long-temps à l'avance! — Cette réflexion faite, nous refermons nos parenthèses et nous disons) : — il était écrit sur le carnet du Destin que ce pauvre Bertrand serait toujours la victime de son ami Robert Macaire. Dieu sait le nombre de tours plus ou moins indélicats que le Pylade en pantalon garance s'est déjà plu à jouer à son Oreste à redingote grise. Eh bien, ce pauvre Bertrand avait toujours la naïveté de croire que ces mauvais tours n'étaient que le résultat du hasard, et que son ami ne pouvait manquer de lui prouver un jour véritablement toute son affection, toute sa gratitude.

C'est là ce qui explique pourquoi Bertrand ne se lassait jamais de

faire la courte échelle à son intrigant de collaborateur. C'était absolument l'histoire de Bertrand et Raton : Bertrand se grillait continuellement les doigts pour tirer les marrons du feu, et *Raton-Macaire* n'avait que la peine de croquer ces délicieux marrons. Encore, Macaire se permettait-il de bougonner et de marronner quand il trouvait que les marrons étaient trop chauds, et pour unique récompense il appliquait à l'infortuné Bertrand une foule de coups de pied où vous savez bien !

Un beau jour, nous ne savons trop à la suite de quel bouleversement politique, il arriva que Macaire fut promu à un emploi fort important dans un des quatre-vingt-six départements français. Bertrand était occupé à prendre un petit verre orné d'un très-profond bain de pied, dans un des quatre mille huit cent cinquante-six cafés de la capitale, lorsqu'il lut dans les papiers publics la nouvelle ébourriffante qui annonçait la nomination de son ami Macaire.

Aussitôt, prenant à peine le temps d'ingurgiter son petit verre, et ne prenant nullement le temps de payer ledit petit verre, Bertrand sortit du café en courant comme un fou, et, sans reprendre haleine, alla s'élancer sur l'Impériale d'une diligence qui partait en ce moment pour le département habité par le nouveau fonctionnaire Robert Macaire.

Pauvre Bertrand ! c'était bien la peine de tant te presser pour aller éprouver une nouvelle humiliation ! A peine arrivé dans ce chef-lieu, Bertrand se fit conduire chez son ami, et son costume de voyageur lui valut d'abord un léger affront de la part du concierge. Ce cerbère peu poli cria au visiteur parisien :

— Hé, l'homme, où allez-vous? où est votre plaque et votre numéro?... Vous savez bien que l'on ne mendie plus sans plaque et sans numéro... M. Macaire l'a défendu.

— Plaît-il, portier? répondit Bertrand justement offensé; est-ce que vous me prenez pour un mendiant, par hasard? Allez donc, mon cher!.. Annoncez à M. Macaire la visite de son meilleur ami et vous verrez comme votre maître me recevra. Un mendiant... par exemple !

Il faut être juste, Macaire ne fit pas faire antichambre à son ami Bertrand pendant plus de deux heures un quart; après ce léger moment d'attente, il fit introduire le solliciteur dans son cabinet administratif.

Bertrand voulut commencer la reconnaissance par se jeter dans les bras de son ami, mais Macaire lui fit observer, en se reculant de trois pas, que cet usage était bien populaire et nullement pratiqué dans les





Monsieur Bertrand, la confiance de mes concitoyens m'a placé à la tête de cette Administration, et je vous le dis à regret, quelque soit mon désir de vous être utile, je n'ose engager ma responsabilité, car vous ne pouvez vous le dissimuler, votre conduite a été jusqu'à ce jour un peu légère, vous avez fait parler de vous...... L'Administration ne doit compter que des hommes parfaitement irréprochables. Sans cela, où en serions-nous, grand **Dieu**!

Imp: d'Aubert et Cie. ch. Aubert, gal. véro dodat

hautes régions de la société. L'administrateur se contenta de donner à son ami une poignée de main, — avec le petit doigt!

Après ces premiers préliminaires de touchante expansion, Bertrand alla droit au fait, et ne cacha pas qu'il venait pour solliciter un des nombreux emplois dont pouvait disposer Macaire.

— Plaît-il? répondit l'administrateur Macaire, avec un sang-froid tout-à-fait diplomatique.

— Je disais que je voudrais bien avoir un petit emploi avec de gros appointements! répéta le naïf Bertrand, qui croyait que son ami n'avait pas bien compris sa première demande.

— Ah! monsieur demande un emploi! C'est charmant, ma parole d'honneur... Je ne m'attendais pas à une visite pareille et à une demande semblable!.. Il y a des gens qui n'ont pas la moindre conscience de leur position sociale!...

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant à ce que je te demande un petit emploi, puisque tu es mon ami.

— Monsieur Bertrand, la confiance de mes concitoyens m'a placé à la tête de cette administration, et, je vous le dis à regret, quel que soit mon désir de vous être utile, je n'ose engager ma responsabilité...

— Comment, ta responsabilité?...

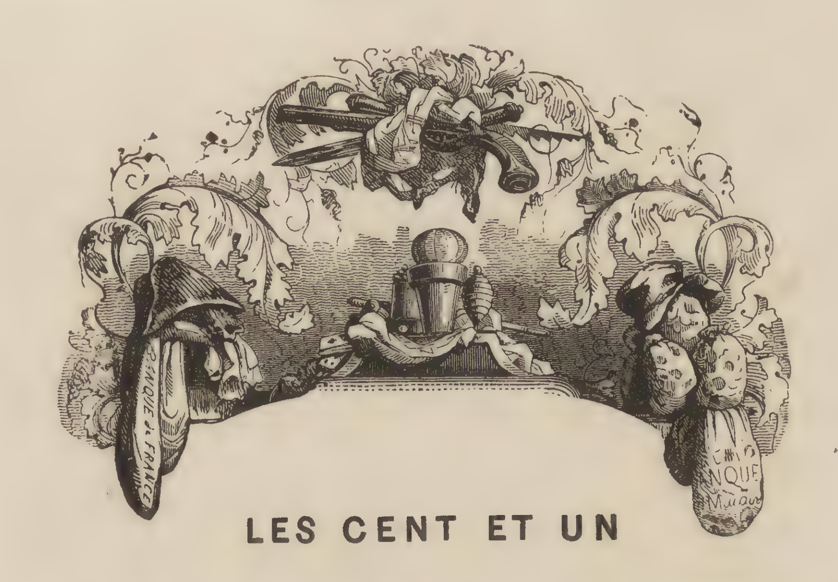
— Oui.. Vous ne pouvez vous le dissimuler, votre conduite a été jusqu'à ce jour un peu légère, vous avez fait parler de vous... L'administration ne doit compter que des hommes parfaitement irréprochables, sans cela où en serions-nous, grand Dieu! où en serions-nous...

L'infortuné Bertrand, foudroyé par ce discours vertueux, ne put trouver un mot de réponse, et serait encore actuellement planté en face de son ami Macaire, les deux mains appuyées sur son parapluie et la bouche ouverte comme une porte cochère, si le vertueux et irréprochable administrateur n'avait pris la peine de faire flanquer à la porte son ancien ami Bertrand, par deux vigoureux et vertueux valets de chambre.

De plus, Macaire fit prévenir son ami que s'il ne quittait pas le chef-lieu sous vingt-quatre heures il serait mis sous la haute surveillance de la gendarmerie départementale!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 95. —

Robert Macaire artiste dramatique.

Depuis long-temps dans la société, lorsque l'on veut citer les êtres qui jouissent de l'existence la plus fatigante, on ne manque jamais de nommer en première ligne les chevaux de fiacres, de cabriolets et d'omnibus. Sans vouloir vexer en rien ces quadrupèdes estimables et estimés, sans prétendre rien ôter à leurs qualités, nous ferons observer cependant qu'il existe une profession qui est encore bien autrement fatigante, assommante, éreintante : nous voulons parler de la profession de directeur de spectacle. Le public, le bon public, qui est souvent si mauvais, ne se doute guère combien de courses, de soins, de tracas, d'inquiétudes, de veilles et d'insomnies sont causés par la direction du plus humble théâtre. Il faut continuellement penser aux auteurs, aux acteurs, aux décorateurs, aux censeurs, aux contrôleurs, aux allumeurs, aux claqueurs; de plus, il ne faut pas oublier les choristes, les buralistes, les copistes, les machinistes et les journalistes! Jugez donc

de ce que devient le métier de l'infortuné directeur quand il compte parmi ses pensionnaires un Robert Macaire.

Pendant tout le temps que notre illustre personnage se livra à la profession d'artiste dramatique, il continua à cultiver les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature pour la *flouerie*, et il floua tous les directeurs avec lesquels il eut affaire.

Lorsqu'il débuta en province, il leva le pied deux ou trois fois en emportant les avances qu'il tenait d'une direction trop confiante, mais ce fut à Paris qu'il obtint le plus de succès dans ce genre. Voici le tour que Robert Macaire pratiquait avec le plus d'agrément :

Lorsqu'un grand mélodrame venait d'obtenir un beau succès, ce qu'en terme de directeur on nomme un *succès d'argent*, Robert Macaire ne manquait jamais d'éprouver alors des indispositions très-fréquentes, et qui menaçaient à chaque instant d'entraver le cours des représentations. Enfin, le soir où la recette était le plus gigantesque, lorsque l'heureux directeur venait de contempler avec satisfaction, à travers le trou de la toile, des monceaux de pièces de cinq francs entassées sur toutes les banquettes, depuis le parterre jusqu'au sommet du poulailler, le régisseur venait tout-à-coup arracher le directeur à cette voluptueuse contemplation en lui disant avec un air effaré :

Ah! mon Dieu, monsieur, nous allons être obligés de faire relâche : voici que M. Macaire vient de tomber malade dans sa loge au moment même où il était en train de revêtir son costume!

A cette fatale nouvelle le directeur courait à la loge de Macaire, et il trouvait notre artiste étendu dans un grand fauteuil à la Voltaire, et occupé à gémir comme une femme qui va bientôt avoir le bonheur d'être mère.

Mon Dieu, mon cher Macaire, s'écrie le directeur, qu'est-ce que je viens d'apprendre : on me dit que vous êtes malade, et au moment même où on va lever le rideau. Qu'est-ce que vous avez?

— Oh, la la la! répondait Macaire.

— Plaît-il?... Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous éprouvez, mon cher Macaire.

— Oh! la la la la la! rerépondait Macaire.

— Ah! je comprends... malheureux! c'est la colique! Allez chercher un médecin... Vous avez peut-être mangé des champignons..... Quelle imprudence... un jour où nous avons quatre mille francs de recette!...





Paris, chez Aubert, gal. véro-dodat   Imp. d'Aubert et C.

RECETTE POUR GUÉRIR LA COLIQUE.

_ Mr Macaire, mon cher ami, ne me faites pas manquer cette soirée, j'en ai tant besoin _ Ah! mon ami, je ne puis jouer, je souffre trop....... _ Essayez, je vous en conjure. le public vous demande, il crie, menace, veut briser les banquettes, je vais être forcé de rendre l'argent....... voyons je doublerai vos feux...... _ Oh là! Oh là! chauffez des serviettes....... du vin chaud!..... chauffez, chauffez!... _ Je triplerai vos feux...... _ Chauffez toujours, chauffez!....... chauffez les serviettes..... _ Nous partagerons la recette.......... _ NOUS PARTAGERONS LA RECETTE? levez le rideau, la farce est jouée, le drame commence..

Mettez des serviettes chaudes, mais, pour l'amour de Dieu, tâchez de jouer ce soir... Quatre mille francs de recette!

— Oh! la la la la la!

— Oh! je conçois tout le désagrément de votre position, mon cher Macaire, mais songez aussi à l'horreur de ma situation... Rendre quatre mille francs!... plutôt rendre l'âme... Allons, Macaire, mon bon Macaire, mon cher ami, ne faites pas manquer cette soirée... j'en ai tant besoin!

— Ah, mon ami! murmurait Macaire d'une voix éteinte, je ne puis jouer... je souffre trop!

— Essayez, je vous en conjure... Le public vous demande, il crie, menace, veut briser les banquettes... Je vais être forcé de rendre l'argent!... Voyons, je doublerai vos feux!

— Oh, la la!... Bertrand, chauffez des serviettes... du vin chaud..... Chauffez... chauffez!

— Je triplerai vos feux!

— Chauffez toujours... chauffez!... chauffez les serviettes.

— Nous partagerons la recette!...

— Nous partagerons la recette!... Allons, mon cher directeur, vous faites de moi tout ce que vous voulez... Je vais faire un effort qui me coûtera la vie, peut-être... mais du moins je vous aurai rendu service. Je jouerai ce soir.. Levez le rideau!

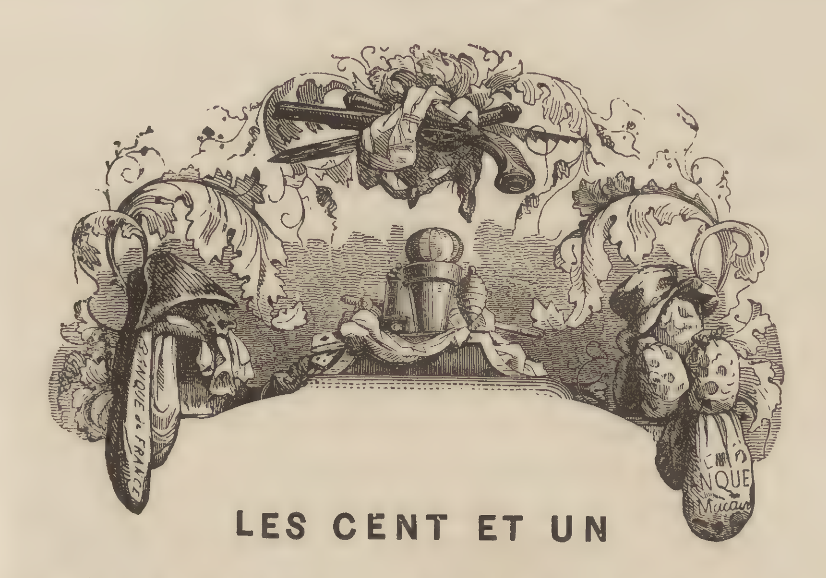
Oui, pauvre directeur, levez le rideau, la farce est jouée... il est trop juste que le drame commence.

Quelquefois, lorsqu'il était tout-à-fait en humeur de plaisanter, Robert Macaire ne se contentait pas de mystifier son directeur, il s'amusait encore à mystifier le public en faisant annoncer, après la scène de la colique dans sa loge, qu'il réclamait l'indulgence du public, attendu l'indisposition qui le privait d'une partie de ses moyens... Farceur de malade, qui après le spectacle allait souper avec une salade de homard, et qui pour tisane ne buvait que deux ou trois bouteilles de tisane de Champagne!

Bref, cette colique n'avait pour tout désagrément que de valoir deux mille francs à notre artiste dramatique. — A ce prix là, une foule de gens fort bien portants s'abonneraient bien à avoir la colique pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année.

L. H.

Paris, chez AUBERT, Galerie Vérot-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 96. —

Robert Macaire journaliste industriel

Nous avons déjà eu occasion de remarquer, dans le cours de cet ouvrage, que Macaire avait su exploiter le journalisme dans toutes ses ramifications. La presse exerçant une grande influence sur le bon public, pour qui les articles de journaux sont toujours des articles de foi, Macaire ne pouvait se dispenser de saisir avec empressement toutes les occasions de s'insinuer dans les bureaux où s'élaborent et s'impriment tous les *canards* politiques, commerciaux et littéraires. Macaire avait déjà su exploiter avec assez d'agrément l'article politique, l'annonce, le fait-Paris et la réclame; mais il lui restait encore une partie non moins intéressante, et surtout non moins lucrative : nous voulons parler du journalisme industriel.

Il y eut un moment où toutes les têtes et tous les capitaux tournèrent vers l'industrie; tout le monde se mit à parler bitume, chemin de fer; houille, chandelle économique, fer galvanisé, etc., etc. Ce fut une mode, une manie, une fureur; la place de la Bourse offrit l'image de la rue Quincampoix au temps du système de Law et des actions sur le Missis-

sipi, fleuve américain qui, sous le rapport des brouillards, avait la plus grande ressemblance avec la Garonne.

Comme les journaux sont toujours censés répondre aux besoins de l'époque, cette époque éminemment industrielle ne pouvait manquer d'enfanter une foule de journaux non moins industriels. Effectivement, les prospectus ne tardèrent pas à pleuvoir de tous côtés, et il se créa au moins autant de journaux que de sociétés en commandite, ce qui n'est pas peu dire.

Macaire ne fut pas le dernier à fonder un journal *dont le besoin se faisait généralement sentir*, et il lui donna pour titre *la Commandite*. Il va sans dire que *la Commandite* avait elle-même donné naissance à une Société en commandite : trois cents actions de deux cent cinquante francs. Chaque action donnait droit au porteur... d'assister aux délibérations de la société; mais l'actionnaire ne recevait pas le journal gratis, car le gérant avait fort judicieusement prouvé que c'était faire tort à la société. Chaque action entraînait de droit un abonnement que l'on payait à bureaux ouverts; les porteurs de deux actions pouvaient payer deux années d'avance.

Quant au but du journal *la Commandite*, son prospectus *vert-pomme* l'indiquait parfaitement. Le rédacteur s'engageait à éclairer le public sur toutes les sociétés que l'on fondait chaque jour. *La Commandite* se faisait le flambeau qui devait éclairer tous ses abonnés et les prémunir contre toutes les friponneries commerciales. L'honnête rédacteur Macaire, effrayé de voir ses concitoyens enfouir leurs capitaux dans une foule d'affaires créées par des chevaliers d'industrie, se dévouait pour dévoiler toutes les manœuvres frauduleuses, et pour estimer à leur juste valeur tous ces apports, tous ces brevets évalués deux ou trois millions! Bref, le journal *la Commandite* était une œuvre de bonne foi, de conscience et de probité! Le tout pour trente-deux francs par an! La bonne foi, la conscience et la probité étaient portées au domicile des abonnés tous les dimanches avant sept heures du matin.

Voilà pour le prospectus. Voici maintenant pour l'exécution.

Macaire se mit à guetter toutes les sociétés nouvelles qui faisaient leur apparition dans les *Petites-Affiches*, et à mesure qu'une nouvelle commandite apparaissait sur l'horizon commercial, pour parler en style de grand journal, Macaire allait faire visite au nouveau gérant en lui tenant le discours suivant, qui se trouvait toujours de circonstance :

LES
ROBERT-MACAIRE
N°. 96.



ROBERT-MACAIRE DIRECTEUR D'UN JOURNAL INDUSTRIEL.

– Monsieur, je fais le plus grand cas de votre opération, c'est une affaire magnifique. Voulez-vous que j'en rende compte dans mon journal LA COMMANDITE? – Mons.r, vous êtes bien honnête, cela me fera plaisir. – Pour 1000 f je vous ferai un article ronflant......... – MILLE francs, c'est horriblement cher, j'aime mieux m'en passer...... – Comme vous voudrez, mais dans ce cas, tenez vous bien, car je vais discuter votre brevet, contester votre apport, évaluer vos bénéfices.......... je dois à ma conscience d'éclairer le public sur toutes les affaires désastreuses et je n'irai pas manquer à ma mission, pour vous faire plaisir.

Imp. d'Aubert et C.ie

Paris, chez Aubert.

— Monsieur, je fais le plus grand cas de votre opération, c'est une affaire magnifique... Voulez-vous que j'en rende compte dans mon journal *la Commandite?*

— Monsieur, vous êtes bien honnête... cela me fera beaucoup de plaisir!... répondait naïvement le gérant des chandelles, des bougies ou du cirage en commandite.

— Très-bien, monsieur; en ce cas, pour mille francs je vous fais un article ronflant...

— *Mille francs!!!* diable, diable! c'est horriblement cher; j'aime mieux m'en passer.

— Comme vous voudrez, monsieur... je ne force personne... Mais dans ce cas tenez-vous bien, car je vais discuter votre brevet, contester votre apport, évaluer vos bénéfices. Je dois à ma conscience d'éclairer le public sur toutes les affaires désastreuses, et je n'irai pas manquer à ma mission pour vous faire plaisir.

Là-dessus Macaire se retirait en faisant un salut plein de dignité, et le malheureux gérant des chandelles restait tout stupéfait dans son comptoir, et attendait avec frayeur l'effet des menaces du terrible journaliste industriel.

Effectivement, le dimanche suivant les nouvelles chandelles recevaient *un suif* soigné dans le journal Macaire, et le pauvre gérant, craignant de voir son entreprise couler entièrement, courait immédiatement chez Macaire pour jeter un gâteau de miel dans la gueule du terrible cerbère qui s'était posé comme le gardien de la probité, de la bonne foi et de toutes les autres vertus commerciales. Il va sans dire que ce gâteau de miel avait la forme et la pâte qui distinguent le papier des billets de la Banque de France.

Le dimanche d'après, Macaire annonçait qu'il avait été induit en erreur relativement aux nouvelles chandelles, et des indications plus exactes lui permettaient de recommander une entreprise véritablement nationale. Quant aux expressions désobligeantes que renfermait le premier article à l'égard du gérant-chandelier, elles étaient mises sur le compte des compositeurs et des protes de l'imprimerie. C'était une erreur, une faute d'impression.

O Guttemberg, mon vieil ami, quand tu inventas la typographie je suis bien certain que tu ne te doutais guère qu'on en ferait un jour un usage aussi malpropre! L. H.

Paris, chez ALBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE et PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 97. —

Robert Macaire actionnaire.

Cette fois voici le monde renversé ! c'est un actionnaire qui *floue* son gérant. (Nous employons le verbe flouer parce que ce mot a parfaitement cours dans la langue française, et n'a même pas de synonyme ; ce verbe se conjugue très-bien, on dit : *je floue, tu floues, il floue, nous flouons*, etc. Consultez plutôt les académiciens du palais de la Bourse.) Nous disons donc que cette fois nous voyons un actionnaire qui floue son gérant. Après un événement pareil on ne doit pas être surpris si un jour on lit dans les journaux qu'un étudiant en droit vient d'empoigner un garde municipal qui dansait le cancan au bal de la *Chaumière* ; — ou bien qu'un poulet vient de mettre à la broche un cuisinier ; — ou bien que les sociétaires du Théâtre-Français vivent dans la meilleure intelligence et s'aiment comme des frères. Bref, on doit s'attendre aux événements les plus extraordinaires et les plus incroyables !

Il est vrai que l'actionnaire qui parvint un jour à flouer ainsi son gérant n'était autre que le célèbre Macaire lui-même ; et si Macaire s'était amusé à prendre des actions dans une entreprise quelconque, il fallait

qu'il eût sa petite idée pour l'avenir.— Effectivement, l'actionnaire Macaire avait sa petite idée.

On sait que du temps de la société primitive, du temps de l'âge d'or de la société en commandite, messieurs les gérants, pour allécher le public, avaient pris la louable habitude de distribuer des dividendes aux actionnaires huit jours après que la société était constituée par-devant notaire, et huit mois avant qu'on ne fût en mesure d'exécuter les plus petits travaux, et par conséquent de réaliser le plus léger bénéfice. Ces dividendes anticipés, ou *antichipés*, pour nous servir de l'expression usuelle et parfaitement juste, ces dividendes, disons-nous, étaient forcément pris sur le capital. Un individu apportait cinq cents francs, et deux jours après on le priait de passer à la caisse pour toucher un premier dividende de quinze francs. A cela vous me direz que l'actionnaire aurait pu tout aussi bien ne verser la veille qne quatre cent quatre-vingt-cinq francs; cela lui eût évité une course d'omnibus. — Oui, mais notre actionnaire n'aurait pas eu le plaisir d'aller toucher *un dividende* et de pouvoir montrer trois pièces de cent sous à tous ses amis en leur disant : Voici les premiers bénéfices de mon action!

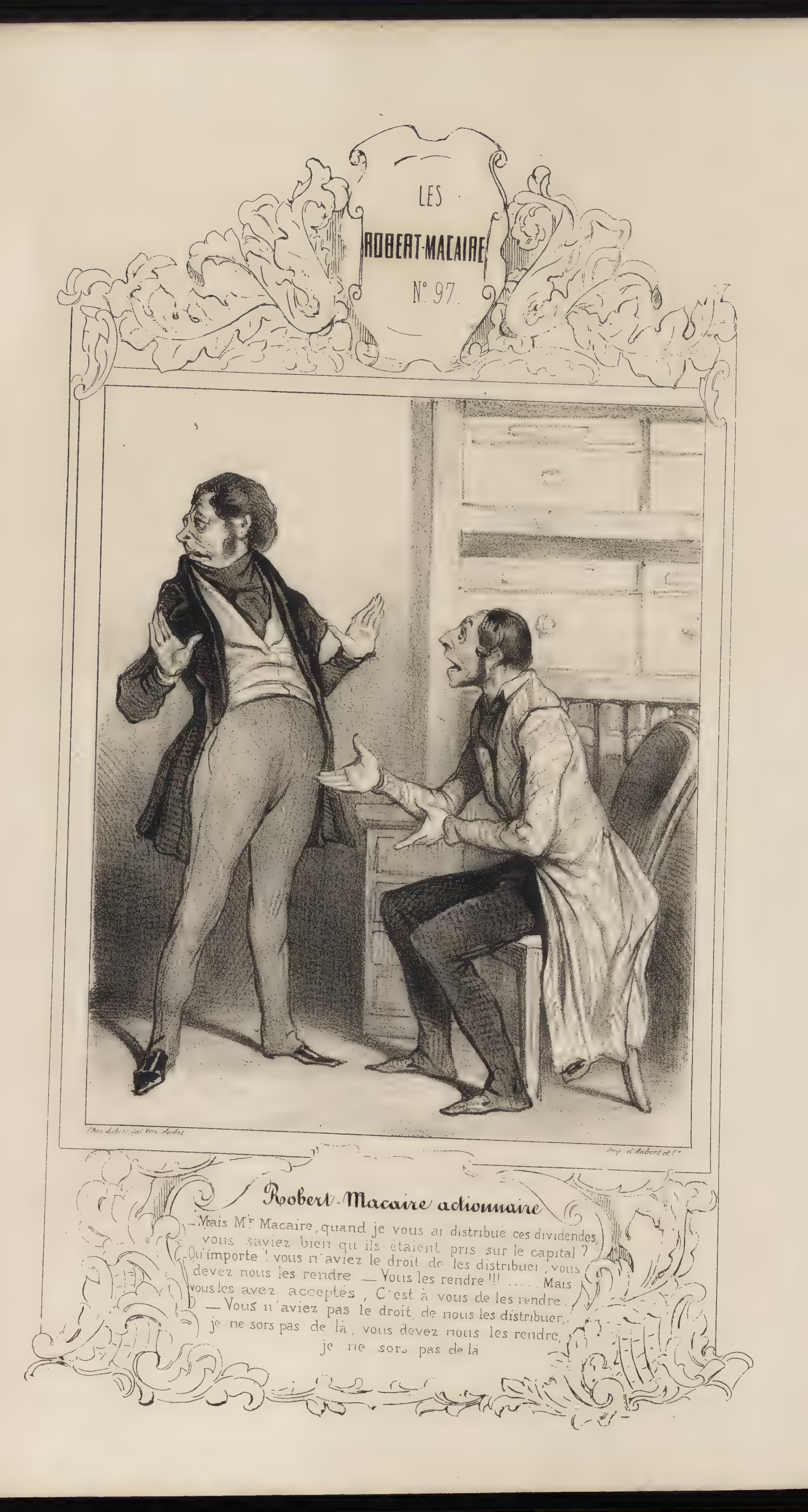
O actionnaire, actionnaire!.. que tu étais bien... actionnaire!

Macaire prit donc un jour des actions dans une des 445,576 sociétés qui surgirent tout-à-coup dans notre belle patrie, et l'actionnaire Macaire eut soin de donner sa confiance à la société qui distribuait immédiatement les plus gros dividendes antichipés. Il va sans dire que Macaire, en souscrivant pour un certain nombre d'actions, profita du droit qu'il avait de ne payer que par dixièmes. Il paya donc le premier dixième et promit de payer les neuf autres dixièmes dans le courant de l'année. Puis, trois jours après il passa au bureau pour toucher un premier dividende de quinze pour cent. On voit que l'affaire, prise sous ce point de vue, n'était pas déjà trop mauvaise, puisque Macaire se trouvait immédiatement en bénéfice; mais cela ne suffisait pas à son ambition, et voici la méthode qu'il employa pour flouer l'infortuné gérant :

Un beau matin Macaire se rendit au bureau de l'entreprise, et il se mit à apostropher le représentant de la société commerciale en ces termes peu parlementaires :

— Monsieur, je suis bien aise de vous rencontrer : je viens vous dire que vous êtes un polisson!

— Comment, monsieur Macaire, que signifie ce...



Robert-Macaire actionnaire

— Mais Mr Macaire, quand je vous ai distribué ces dividendes, vous saviez bien qu'ils étaient pris sur le capital ? — Qu'importe ! vous n'aviez le droit de les distribuer, vous devez nous les rendre — Vous les rendre !!! ..... Mais vous les avez acceptés, C'est à vous de les rendre. — Vous n'aviez pas le droit de nous les distribuer, je ne sors pas de là, vous devez nous les rendre, je ne sors pas de là

— Plus qu'un polisson... un escroc... un voleur...

— Ah ça, mais expliquez-moi...

— Comment, vous me distribuez ces jours derniers un dividende de quinze pour cent, et les travaux de la société ne sont pas encore commencés!... Où avez-vous pris cet argent?... où avez-vous volé ces ignobles quinze pour cent?...

— Mais, monsieur Macaire, vous savez bien que l'article 15 de notre acte de société porte qu'on distribuera un dividende le 15 janvier et le 15 juillet...

— Certainement, je sais cela..... Mais ce n'était pas une raison pour prendre ces dividendes sur le capital social... sur l'argent que je venais de verser... car je venais de le verser mon argent!

— Mais, monsieur Macaire, quand je vous ai distribué ces dividendes, vous saviez bien qu'ils étaient pris sur le capital!...

— Qu'importe!.... vous n'aviez pas le droit de nous les distribuer... Donc vous devez nous les rendre!

— Vous les rendre!!!... Mais vous les avez acceptés, c'est à vous de les rendre....

— Vous n'aviez pas le droit de nous les distribuer, je ne sors pas de là... vous devez donc nous les rendre, je ne sors pas de là!

Le malheureux gérant, abasourdi par ce raisonnement qui empruntait à la logique tout ce qu'elle a de plus serré, chercha en vain à faire revenir son rebelle actionnaire des idées financières qui lui semblaient fort erronées; mais Macaire ne démordit pas de son argumentation, et finit par menacer le gérant d'un procès en police correctionnelle, procès où il prendrait lui-même la parole pour dévoiler toutes ses turpitudes.... à moins qu'il ne consentît à lui rembourser *intégralement* le prix de ses actions!

Les procès en police correctionnelle ont toujours le privilége d'effrayer tous les gérants du monde, même les plus vertueux; et le nôtre, qui au fond n'était pas plus vertueux qu'il ne fallait à cette époque de commandite, se décida à faire un sacrifice pour se débarrasser du terrible actionnaire Macaire! Le malheureux tira donc de son secrétaire cinq billets de mille francs, et de sa poitrine cinq énormes soupirs! Une fois Macaire sorti du bureau, le pauvre gérant se mit la tête entre les mains pour chercher encore à comprendre le raisonnement de cet actionnaire phénoménal qui se faisait rendre les dividendes qu'il avait déjà touchés! L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 98. —

Robert-Macaire agent-de-change cessionnaire.

« Il est trois heures vingt-cinq centimes », dit en style de bourse M. Macaire à son premier commis; — les opérations sont closes, écrivez : Acheté 10,000 fr. de rentes cinq pour cent pour M. Tripot, à 106 fr. 90 c. Bah! c'est un bon enfant, mettez 80 centimes. — Acheté 15,000 francs de rentes pour M. Moutonnet, à... c'est un animal qui se plaint toujours, mettez à 90 centimes. Je lui apprendrai à suspecter ma bonne foi.

— M. Macaire, dit le commis, quelle réponse faut-il faire à votre ami de Nantes, votre ancien camarade de collége, qui demande des renseignements sur l'opération des chemins de bois, appelés à remplacer les chemins de fer?

— M. Robinet, écrivez à mon ami que l'opération se présente bien, que les coupons sont recherchés et que les émissions sont rares.

— Mais on parle de la prochaine liquidation de l'affaire; avant huit jours la gérance déposera.

— Antidatez la lettre, M. Robinet, antidatez-la d'un mois ; quand mon ami la recevra il croira qu'elle s'est égarée dans les bureaux de poste, ou dans les malles-estafettes. Si le lendemain de la réception de la missive, il trouve le sinistre commercial signalé dans les journaux, il ne pourra pas nous en vouloir, d'autant mieux que nous aurons la précaution de lui écrire quinze jours après la faillite, en antidatant, comme ci-dessus, une lettre formulée ainsi : « Mon cher ami, ne donnez pas trop aveuglément dans l'entreprise des chemins de bois... Les spéculateurs l'abandonnent, il court des bruits fâcheux sur l'affaire. Soyez prudent... S'il arrivait une déconfiture, nous ne voudrions pas que vous eussiez à nous reprocher de vous avoir mis dans la fausse voie. » M. Robinet, vous veillerez à ce que cette lettre ne parte que le onzième jour après l'apposition des scellés au siége social.

— J'oubliais encore une affaire, M. Robinet; il faut faire composer une grande affiche jaune sur laquelle on lira : On a perdu trois chiens turcs à poils ras, répondant aux noms de Sélim, Osmin et Gusman... On donne six mille francs de récompense à la personne qui les ramènera chez M..... agent-de-change, propriétaire de ces animaux, qui lui ont été envoyés directement par le pacha d'Égypte.

— M. Robinet, vous aurez soin qu'une de ces affiches soit placardée à la porte de l'ambassadeur turc... Ces chiens, envoyés par le pacha d'Égypte, lui mettront la puce à l'oreille; le Turc aime peu à voir l'Égyptien emprunter des fonds... Messieurs de la Sublime-Porte penseront que je suis l'agent secret de la négociation, et ils me feront des avances pour que je n'en fasse pas au pays des obélisques.

— Autre chose, M. Robinet : il faut que vous me trouviez un acquéreur pour ma charge; vous avez des relations avec des jeunes hommes de la finance, faites courir le bruit de mon amour pour la vie privée... dites que mes intentions sont de tourner mes vues vers les études géologiques ou astronomiques.

— Mais, monsieur, je vous ferai observer que déjà j'ai mis ces bruits-là en circulation au moins neuf fois. Si je ne me trompe, ils vous ont porté profit : vous avez acheté en 1824 votre charge cent vingt mille francs; en 1826 j'ai, d'après vos ordres, propagé le bruit de votre prochaine retraite des affaires; vous avez vendu la moitié de votre charge cent vingt-deux mille francs, et vous n'avez pas acheté un seul télescope; en 1828, vous avez vendu cent cinquante mille francs la moitié





L'Agent de Change après la bourse.

— Ecrivez : acheté 10,000 f. de rentes 5/oo pour Mr TRIPOT, à 106.f 90c.. Bah ! c'est bon enfant, mettez 80 centimes.........

Acheté, 15,000 fr. 5/oo pour Mr MOUTONNET à......... C'est un animal qui se plaint toujours, mettez à 95 centimes, je lui apprendrai à suspecter ma bonne foi !

Imp. d'Aubert et Ce.

Chez Aubert, gal. Véro-dodat.

de votre moitié, et vous êtes resté titulaire; deux ans après vous avez vendu cinquante mille écus le tiers de votre quart, et vous n'avez pas quitté la corporation. Depuis, vous avez encore fractionné la charge à l'infini, et chaque fraction s'est vendue aussi cher que vous eussiez vendu la totalité dans l'origine. A chaque vente vous avez augmenté mes appointements de cent francs vingt-cinq centimes... Combien Monsieur veut-il vendre le sixième qui lui reste?

— Quatre cent mille francs...

— Cela met la charge hors de proportion avec les bénéfices présumables.

— Mon cher Robinet, vous sortez de la question. Ce n'est pas à moi de vous apprendre comment on peut acheter une charge deux millions, faire cent mille francs d'affaires et gagner... la frontière. Si vous ne trouvez pas acquéreur pour un sixième, je vendrai un trente-deuxième, un soixante-quatrième, même.

— Faites de votre mieux, Robinet, il ne manque pas de goujons à la Bourse... Amorcez... amorcez... Celui qui sera pris en prendra un autre, ce qui sera comme s'il n'avait pas été pris. Voyez le petit Géronval ou Florigny, ils sont amoureux d'une figurante du Cirque qui a fait vœu de n'adorer qu'un agent-de-change... C'est le moment de faire la proposition.

— Le prix du soixante-quatrième?

— Toujours le même, quatre cent mille francs, et il y aura une prime de cent louis pour vous. Cherchez cela, Robinet, vous trouverez. Que diable, on trouve bien des capitaux pour la pêche de la baleine, la Bourse vaut bien la mer Glaciale. Mon remplaçant pourra mettre mon soixante-quatrième en actions : chaque action de dix mille francs représentera la quatre cent millième partie de mon soixante-quatrième. Le capitaliste ne demande qu'à placer. Je prendrais volontiers une action à un jeune homme qui m'achèterait ce qui me reste de ma charge; et pour l'obliger je resterais titulaire... Cependant, comme prime, je lui concèderais le privilége de faire graver sur ses cartes de visite : M...., associé de M. Macaire, agent-de-change.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE et PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 99. —

Feu la Commandite.

Une lettre de décès tirée à cent mille exemplaires a été distribuée à la famille des industriels; elle portait : Monsieur, vous êtes prié d'assister au convoi de dame Commandite, décédée en son siége social, vendredi, jour des trépassés. Le cortége partira de la maison mortuaire à onze heures précises, et se rendra au champ du repos.

Que d'infortunés frappés par cette mort, à laquelle une longue agonie devait cependant faire croire depuis long-temps. Les mineurs, les houilleurs, les asphalteurs, furent les premiers au rendez-vous. Les spéculateurs en carottes ne se firent pas non plus attendre. Quand toute l'assemblée fut présente, M. Macaire, le cœur gros de soupirs, les yeux rougis par les larmes, prit la parole :

« Quel jour affreux, messieurs, pour les actionnaires, les administrateurs, les directeurs, les gobloteurs de la société industrielle, que le jour où chacun s'abordait en criant : Madame la Commandite se meurt,

madame la Commandite est morte!... Hélas! il est vrai, cette mère généreuse est morte... très-morte... on ne peut pas plus morte. Grand patron de la déconfiture, reçois aux cieux, l'âme de notre mère commune : elle fut, comme toi, martyre des haines politiques.

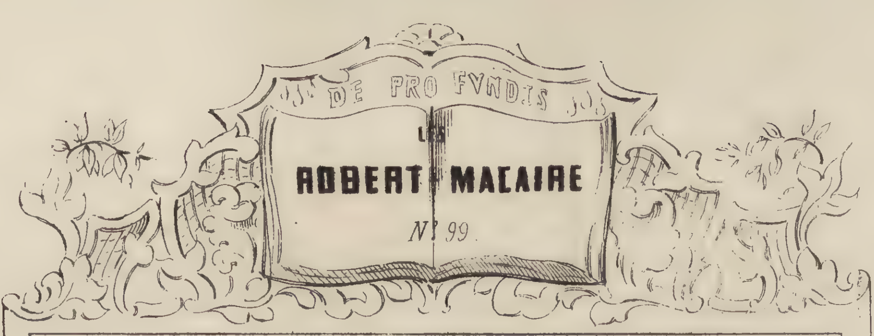
« Messieurs, une souscription par actions est ouverte chez moi pour l'érection d'un mausolée sur lequel on lira : A la mère des Robert Macaire! Elle fut digne du Panthéon, elle mourut en faillite.

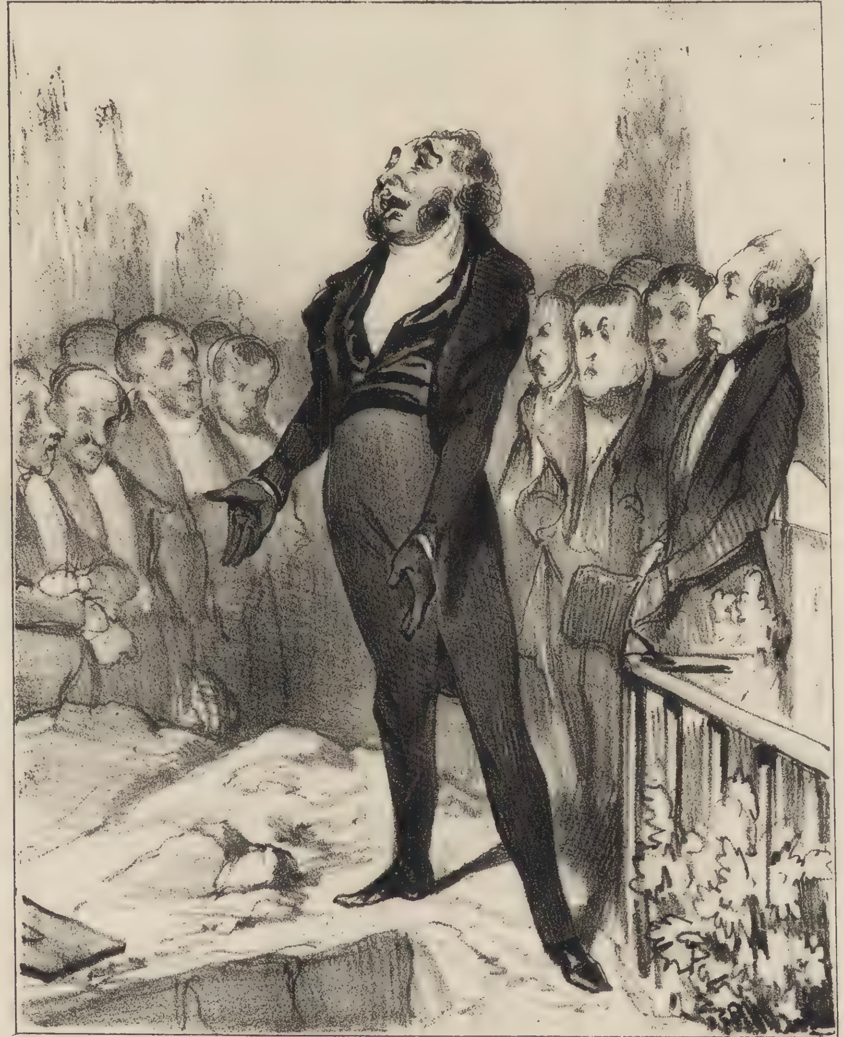
« C'est, en outre, encore ici le moment, ajouta Robert Macaire, de vous faire apprécier ce que la Commandite a fait de bien, pendant sa vie, et les pertes irréparables qui viennent fondre sur nous à son décès.

« De son vivant, messieurs, vous savez tous, qu'il y avait une classe honorable qu'on nommait gérants, dont la vie coulait douce comme les fleuves de laitage dont parlent les poètes mythologues. Ils se levaient, flanaient, mangeaient, dormaient et n'avaient rien à faire, si ce n'était d'encourager une autre famille, dont nous allons parler, à mettre le plus possible des capitaux dans la caisse sociale. Eh bien, messieurs, le coup de faux qui a tranché la vie de la Commandite a coupé les vivres aux gérants. Il y a sur le pavé de Paris cinq mille tapissiers qui réclameront en vain, le prix des mobiliers fournis; plus de sept cents tailleurs qui n'auront pas même un à-compte de l'Elbeuf fourni. Les restaurateurs sont ruinés, les repas d'association sont anéantis. Les portières en pleurs oseront à peine réclamer leurs étrennes.

« Et l'actionnaire, Messieurs, l'actionnaire qui avait pris son pli, comme une serviette; qui se faisait une loi de verser de l'argent partout où il y avait une caisse pour le recevoir; l'actionnaire, qui faisait encadrer dans son salon ses coupons d'actions à côté du cheval de Mazeppa et des Adieux de Fontainebleau; l'actionnaire reçoit le contrecoup de cette calamité. Qne fera-t-il de son argent? Le mettre dans un secrétaire! Mais, messieurs, je sais comme vous, mieux que vous même, les progrès surhumains faits par la serrurerie française. Aujourd'hui on déferait le nœud gordien avec le plus mauvais rossignol, avec le monseigneur le plus faible. L'actionnaire prendra-t-il des rentes sur l'État? Mais, messieurs, ce mode de placement est désagréable, car il faut tous les six mois faire queue pour recevoir ses rentes. Chez nous, quand la Commandite vivait, personne n'a jamais fait queue pour recevoir : j'en appelle à vos témoignages.»

Un signe négatif se manifeste dans toute l'assemblée.





PIÉTÉ FILIALE.

.........Quel jour affreux, Messieurs, pour les actionnaires, les administrateurs, les Directeurs, les Gobloteurs de la Société Industrielle, que le jour où chacun s'abordait en s'écriant Madame la Commandite se meurt..... Madame la commandite est morte !........ Hélas ! il est vrai, cette mère généreuse est morte !........ très morte !...... On ne peut pas plus morte !!! S.t Bérain! grand patron de la déconfiture, reçois aux cieux l'âme de notre mère commune elle fut comme toi, Martyr des haines politiques. — Messieurs, une souscription par Actions est ouverte chez moi pour l'érection d'un Mausolée sur lequel on lira : — *À LA MÈRE DES ROBERT-MACAIRE.*

Elle fut digne du PANTHÉON, elle mourut en faillite

Chez Aubert, gal. véro dodat. *Imp: d'Aubert et Comp.e*

« Que vont devenir les afficheurs, dont les cent bras placardaient les constitutions des sociétés? Les murs de Paris doivent se couvrir de crêpes, si le papier de la Commandite ne les pare plus de ses lettres monstres?

« Le cabriolet de régie lui-même reçoit la contre-secousse de la réaction; car la circulation en voiture n'est alimentée que par des gérants qui cherchent des actionnaires, ou par des actionnaires qui poursuivent des gérants. Voilà les chevaux sur la paille.

« Que vont devenir les garçons de caisse et les commis; que vont devenir les portefeuilles en maroquin, les tapis de serge, les gros livres à dos de cuivre? Il n'y a donc plus rien de stable, de durable, d'immuable sur la terre? Nous sommes donc des feuilles mortes que le vent d'automne chasse et fait tournoyer à sa guise? Nous sommes donc tous enfoncés? »

L'orateur s'arrête un moment; puis, comme s'il recevait de la tombe même de la Commandite, une révélation surhumaine, il relève la tête, son œil est brillant, sa figure est inspirée, il s'écrie :

« Non, messieurs, vous ne serez pas enfoncés! L'industrie aura bien du mal, mais elle ne périra pas. La Commandite est morte, vive autre chose... ou plutôt vive la même chose sous un autre nom.

« Des folliculaires, des libellistes ont flagellé l'organisation des capitaux comme nous l'avions assise; essayons d'autre chose.

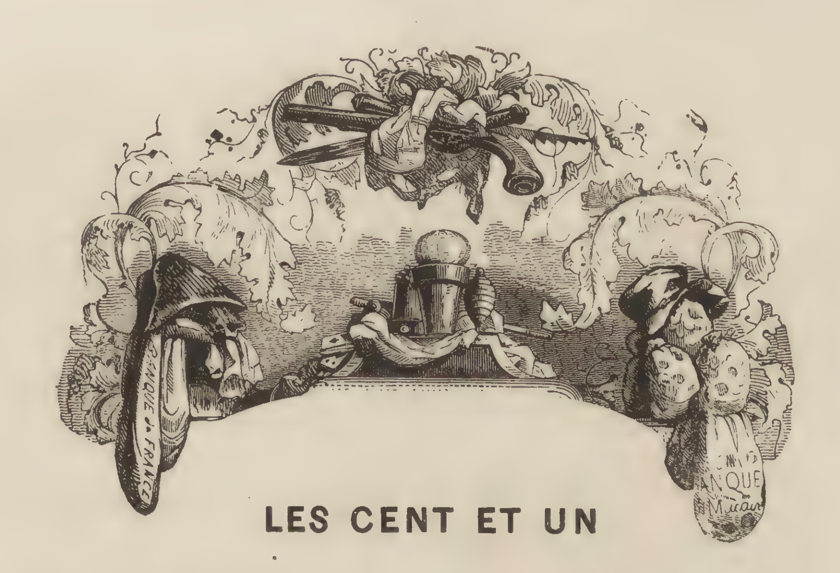
« Les caricaturistes fouettent les gérants et les actionnaires; changeons les noms, appelons ceux qui recevront les capitaux régents, et ceux qui les donneront recevront... le nom de fractionnaires. Ils seront intéressés à une *fraction* des bénéfices. Quant aux actions, aux coupons, supprimons-les... donnons des jetons en cuivre, en corne, en fer galvanisé.

« Vous le voyez, c'est un autre ordre social à organiser, mais le courage et la persévérance ne me manqueront pas... et l'argent non plus, messieurs. Voyez-vous, le monde est régi par une loi d'attraction qui fera que le métal se portera toujours là où l'aimant de l'intelligence saura l'attirer et le fixer.

« Séchons nos larmes et ouvrons nos poches. »

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 100. —

Robert Macaire chez monsieur Daumier.

Le peintre de la galerie des Robert Macaire était au travail, quand il fut distrait par l'arrivée d'un personnage dont les traits ne lui parurent pas tout-à-fait inconnus.

— Monsieur Daumier, dit notre héros se présentant incognito, votre série des Robert Macaire est une chose charmante ; c'est la peinture exacte des voleries de notre époque, c'est le portrait fidèle d'une foule de coquins qu'on retrouve partout, dans le commerce, dans la politique, dans le barreau, dans la finance, partout, partout... Les fripons doivent bien vous en vouloir... mais l'estime des honnêtes gens vous est acquise... Vous n'avez pas encore la croix d'honneur ? C'est révoltant.

— Monsieur Daumier, je suis fâché de n'avoir pas eu plus tôt l'honneur de vous connaître ; j'ai beaucoup vécu, j'ai beaucoup vu, et j'aurais peut-être pu vous donner quelques *avisses* pour votre œuvre im-

mortelle... car c'est une œuvre immortelle que vous avez enfantée : les coquins de toutes les époques voudront l'avoir dans leur bibliothèque. Vos croquis sont des matériaux précieux pour l'histoire des floueries humaines. Je m'étonne seulement que vous n'ayez produit que 101 livraisons. Je vous fais un marché pour doubler ce nombre, si vous voulez m'honorer de votre confiance. Je vous avouerai que j'ai craint une chose en venant près de vous; je me suis dit : Je ne voudrais pas pour tout au monde que monsieur Daumier s'emparât des traits de ma physionomie et pût les livrer dans quelque album. Serais-je facile à faire?

— On y arriverait avec un peu d'étude.

— On m'a dit que j'avais la physionomie très-mobile, et que c'était une difficulté pour la ressemblance.

— C'est une excuse que tous les peintres et les lithographes tiennent prête pour les portraits qui ne ressemblent pas.

— Ah, les farceurs d'artistes!

— Je n'abuserai pas de vos moments, car vous pourriez abuser de mes traits, et j'ai des parents très-rigoristes, des oncles puritains et un beau-père quaker; j'ai une tante iconoclaste, ce qui signifie, comme vous le savez, ennemi des estampes : si elle me voyait aux carreaux du magasin Aubert, elle me déshériterait. Il ne faut pas jouer avec la malédiction, M. Daumier, surtout quand elle remorque la privation d'héritage. Encore une question... absolument étrangère à l'art .. c'est-à-dire, je me trompe, elle rentre dans la question de la liberté, ou, si vous l'aimez mieux, de la propriété du physique : croyez-vous, monsieur Daumier, qu'un homme ait le droit de s'approprier le foulard, en d'autres termes, de faire le foulard au préjudice d'un passant?

— C'est peu légal.

— Eh bien, quelle différence faites-vous avec l'industriel qui dérobe le tissu en question et l'artiste qui dérobe les traits d'un flâneur? En d'autres termes, vous n'avez pas le droit de prendre mon portrait sans m'en demander permission... sans avoir acquis un titre de propriété sur mon visage. Je sais bien tout ce que vous allez me dire...

— L'usage fait loi.

— Je comprends à merveille que je brise par mon raisonnement tous les Daguerréotypes du monde, car si on met en question le droit de croquer les passants, on demandera pourquoi on se permet de cro-

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 100.



Imp. d'Aubert et Ce

Chez Aubert gal vero dodat

Monsieur Daumier, votre série des Robert-Macaire est une chose charmante!!
....C'est la peinture exacte des voleries de notre époque . . C'est le portrait
fidèle d'une foule de coquins qu'on retrouve partout, dans le commerce,
dans la politique, dans la finance, partout! partout!! . . . Les fripons
doivent bien vous en vouloir...... Mais l'estime des honnêtes gens
vous est acquise . . . . Vous n'avez pas encore
encore la croix d'honneur? . . . . . C'est révoltant!! . . . . .

quer une maison, un arbre, un tubercule. Le gouvernement des cantons suisses interdira la copie de ses génisses, de ses pâturages et de ses chalets. C'est égal, il y a là une large question à traiter; elle a beaucoup d'analogie avec celle qui a fait organiser l'insurrection des hommes de lettres : aujourd'hui un vaudevilliste qui se permet de prendre un calembour dans un feuilleton est traduit en police correctionnelle et condamné. Les magistrats, fatigués de retrouver au théâtre ce qu'ils avaient lu le matin dans un journal, se sont montrés très-sévères pour le double emploi de la pensée. Le crayon ne doit pas jouir d'un privilége refusé à la plume, et franchement, vous avez affaire à un bon garçon. Ce Robert Macaire n'est donc jamais venu vous trouver, vous proposer un cartel ou vous demander des dommages-intérêts? Cela me ferait croire qu'il n'existe véritablement pas, et que vous avez fait un portrait de fantaisie.

— Vous croyez?

— Ce qui me donne à penser cela, c'est que dans ce type, que j'examine souvent, je trouve beaucoup de ressemblance avec moi : il y a un sourire sardonique, un nez triangulaire, une certaine pose que je ne désavouerais pas si je les retrouvais dans un croquis pour lequel j'aurais posé. Il y a aussi un second type qui ressemble comme deux gouttes de lait à mon ami Bertrand... je me trompe, je veux dire à mon ami Durand... Tout cela est fantaisie, n'est-ce pas?... Quoi qu'il en soit, monsieur Daumier, je n'en suis pas moins un des plus chauds admirateurs de votre beau talent, et c'est à ce titre que je vous demande la permission d'emporter une collection complète de vos Macaires. Eloa... je veux dire Amanda, mon épouse, et mon beau-père Wormspire... je veux dire Crompire, seront enchantés... J'ai la tête tellement farcie de vos personnages, que je les confonds avec ma famille.

— Au revoir, monsieur Daumier... Restez donc, je vous prie..... Je vous demanderai la permission d'emporter votre canif en signe d'amitié.

M. A.



Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 101. —

Robert Macaire faisant une fin.

Si, pour parler en style de prospectus, un besoin se fait généralement sentir dans la société parisienne, et surtout dans les sociétés industrielles, bien certainement c'est le besoin d'un chemin de fer de Paris à Bruxelles! Bien entendu que le débarcadère serait établi au perron du palais de la Bourse.

Ce sera vraiment une chose charmante, lorsque MM. les boursicotiers, boursicoteurs et boursifloueurs pourront, après une fin de mois désagréable, monter dans un wagon rapide qui prendra sa course vers la Belgique, vers cet asile de tous les industriels, ou chevaliers d'industrie qui ont *eu des malheurs*. Aujourd'hui ces messieurs en sont réduits à la chaise de poste, qui ne fait guère que trois lieues à l'heure : c'est bien peu, et quelquefois les créanciers ont le temps d'arrêter le fugitif. — Grâce à la vapeur on n'arrêterait plus rien du tout.

Robert Macaire, après avoir rendu les derniers devoirs à cette bonne,

à cette excellente Commandite, qu'il chérissait tant, rentra dans son domicile avec des idées d'une nuance excessivement foncée; et, se laissant tomber sur un sofa, il dit à son ami Bertrand, qui voulait lui faire respirer du vinaigre *des quatre voleurs* :

— Laisse, Bertrand, laisse... tes parfums ne peuvent rien à ma douleur... Je suis bien triste, Bertrand, je suis très-triste, mon ami...

— Qué que t'a? murmura Bertrand.

— Je ne sais pas au juste... j'ai du vague à l'âme!

— Tiens! c'est comme moi... je suis tout... chose... J'ai rêvé cette nuit *chat*, *crocodile* et *gendarme*. C'est mauvais signe... ça m'inquiète!

— Ah, Bertrand!... les temps sont devenus biens durs... les pigeons sont excessivement rares... il n'y a plus rien à plumer, à fricasser... et pour comble de malheur le procureur du Roi se laisse aller à une foule de préjugés relativement aux gérants des sociétés en commandite... Le séjour de Paris va devenir insupportable... Il faut décidément songer à faire une fin.

— C'est ça, déposons notre bilan... Nous offrirons trois pour cent payables dans quinze ans...

— Fi donc, Bertrand, pour qui me prenez-vous? Nous n'offrirons rien du tout... au contraire, pour en finir je veux prendre encore quelque chose.

— Eh quoi donc?... il n'y a plus rien dans la poche de nos actionnaires.

— Eh, parbleu! prenons de l'air, bêta!... le soleil de Belgique luit pour tout le monde, et principalement pour les négociants de notre espèce... Nous avons un petit magot de trois cent mille francs... cela nous fera juste quinze mille francs de rente... deux amis peuvent, à la rigueur, parfaitement vivre avec cela... surtout deux amis fidèles et dévoués comme nous le sommes... L'un se contentera de douze cents francs par an, et il restera à l'autre treize mille huit cents francs!

— Dis donc, Macaire, quel est ce *l'un* là... Je désirerais beaucoup savoir...

— C'est bien... nous arrangerons tout cela à Bruxelles... Ne vas-tu pas nous faire perdre tout notre temps en discussions oiseuses?...

— Oui, mais c'est que les douze cents francs...

— Quelle effroyable rapacité!... Mon Dieu, que c'est dégoûtant!... Et qui vous a dit que c'était vous qui n'auriez à dépenser que douze cents



N° 101



A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!!....

— Adieu pays des arts et des briquets phosphoriques .... Adieu terre ingrate qui chasse tes enfans, qui les exile, qui les persécute .... Adieu !!! ... je porte ailleurs mes pénates, mon industrie et mes capitaux ....
Mais je te laisse mon cœur. .... prends garde de le perdre ....

francs? En ai-je soufflé un mot? Ah! Bertrand, Bertrand! tous les jours j'apprends à mieux vous connaître, et quand on lit dans votre âme on y trouve des phrases bien plates et bien ignobles... Vous devriez rougir de votre conduite... Allez commander les chevaux, allez. Quant à moi, je vais m'occuper à préparer la chaise de poste et les passe ports.

— Ah! tu les prépares toi-même, les passe ports?

— Parbleu! tout ce qu'on fait soi-même est toujours bien mieux fait. A propos, en allant commander les chevaux, commande donc aussi, à la première imprimerie que tu rencontreras, trois cents invitations pour un grand bal que j'annoncerai pour le 18 de ce mois...

— Comment, tu veux donner un grand bal à Paris le 18, et nous partons pour Bruxelles ce soir même, 12 du mois!.... Est-ce que tu es fou?

— Bertrand! vous avez toujours été et vous serez toujours d'une ignorance crasse pour tout ce qui tient aux manières et aux usages de la belle société... Puisque nous partons ce soir pour Bruxelles, nous devons forcément inviter tous nos amis et tous nos créanciers à un grand bal... Cela se fait toujours.... Ainsi, pourquoi donc vouloir nous soustraire à cet usage,.... surtout quand c'est là une politesse qui coûte si peu?

Le lendemain matin, en même temps que les invitations du bal arrivaient au domicile des invités, Macaire et Bertrand arrivaient à la frontière de Belgique; et là, Macaire éprouvant le besoin de jeter un dernier regard sur sa patrie, s'arrêta un instant pour s'écrier :

« Adieu pays des arts et des briquets phosphoriques.... Adieu terre ingrate, qui chasse tes enfants, qui les exile, qui les persécute... adieu! je porte ailleurs mes pénates, mon industrie et mes capitaux; mais je te laisse mon cœur!... Prends garde de le perdre! »

Telle fut, cher lecteur, la conclusion des aventures du grand Macaire. Remerciez la Providence de ce que Paris est enfin délivré de ce dangereux chevalier d'industrie.

Grâce à l'expatriation de Macaire, on ne trouve plus à Paris un seul filou, un seul escroc, un seul floueur, un seul boursicoteur.

Êtes-vous de mon avis?

L. H.

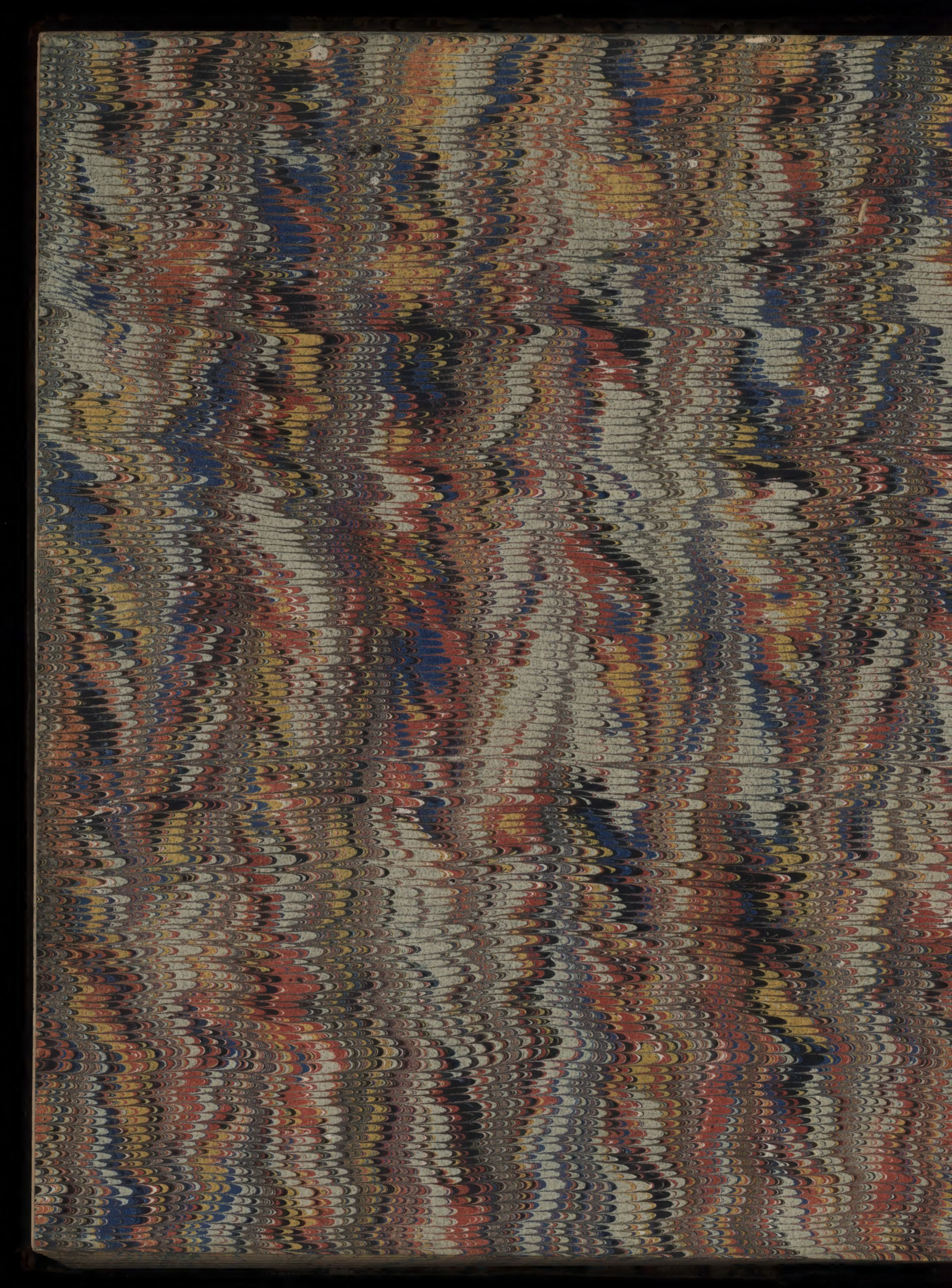
Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.

TABLE.

TEXTES DE MM.

TABLE.

Fin du Tome Deuxième.




SPECIAL 89-B
2743
GETTY CENTER LIBRARY

